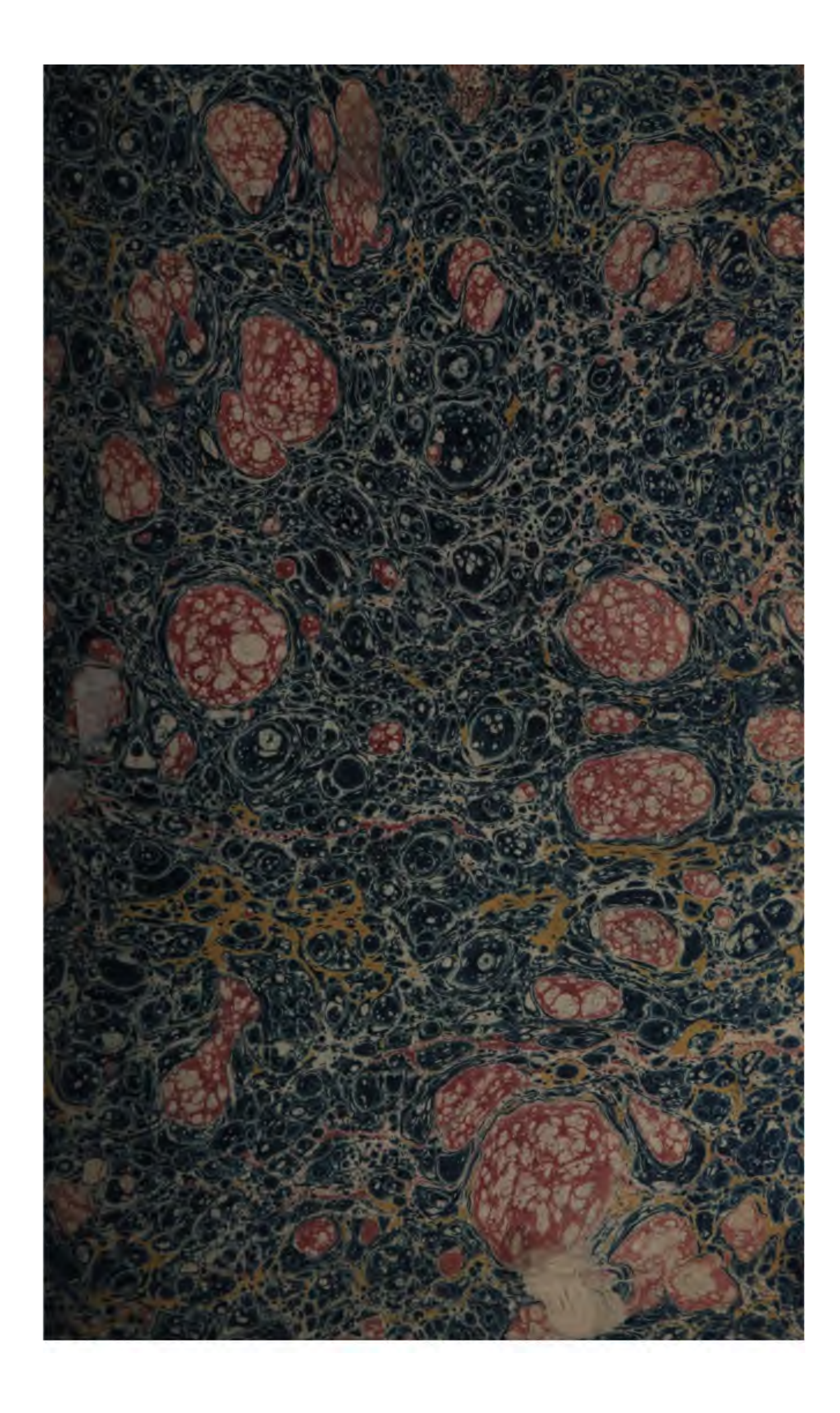






(cc 58)

PREVOST

HISTOIRE

DE

MARGUERITE D'ANJOU,

REINE D'ANGLETERRE.

1st was 1740.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.



PARIS,

LEBLANC, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1810.



HISTOIRE

DE

MARGUERITE D'ANJOU.

qu'il y a une proportion à chercher entre les parties d'une histoire particulière, comme dans tout ce qui est susceptible de quelque régularité, et qu'elle doit être prise du caractère dominant et des principales actions du héros. Ainsi, quoiqu'il n'y ait point de vérités qui méritent d'être négligées, il y en a néanmoins qui doivent être resserrées. Un exemple rendra cette réflexion plus sensible. L'historien d'un héros guerrier pourroit trouver dans ses mémoires un détail aussi exact et aussi long des soins qu'il auroit employés à bâtir une maison, ou à préparer une fête, que de ceux qu'il auroit apportés à prendre une ville ou à gagner une bataille. S'étendra-t-il également sur l'un et sur l'autre sujet, par cette raison que les circonstances en ont la même certitude? Je suis trompé si ce ne seroit pas le même défaut que le poëte satirique tourne en ridicule dans la description d'un palais, ou les *festons* et les *astragales* occupoient autant d'espace que les principales beautés auxquelles l'auteur devoit presqu'uniquement s'attacher. Cette remarque, que je crois juste, est encore une défense que je me

prépare contre ceux qui pourroient m'accuser d'avoir passé trop rapidement sur l'enfance de Marguerite d'Anjou, et sur ses occupations domestiques.

Enfin, un autre soin qui me paroît propre à l'histoire particulière, est de satisfaire, autant qu'il est possible, la curiosité du lecteur sur le sort des principales personnes qu'on introduit sur la scène, et de ne pas se croire quitte avec lui, lorsqu'on l'a conduit jusqu'à la mort du héros. Il est difficile, sur-tout dans la vie des rois, que ceux qui les servent et qui contribuent à leur grandeur ou à leur abaissement, n'intéressent pas quelquefois trop pour ne pas causer quelque regret au lecteur, qui se voit à la fin d'un ouvrage sans aucune espérance d'apprendre ce qu'ils sont devenus. Cela est encore plus vrai lorsqu'ils ont fait ou assez de bien ou assez de mal au héros, sur lequel on doit supposer que roule le plus vif intérêt, pour faire désirer de les voir punis ou récompensés. Cette raison m'a fait joindre à l'histoire de Marguerite diverses catastrophes, qui ne seront pas la moins intéressante partie de cet ouvrage.

2.° Quoique l'ordre des faits, dans une histoire particulière, soit déterminé par le cours de la vie du héros, et qu'à parler proprement, il n'y ait point d'autre méthode à suivre que celle des annales, je crois avoir éprouvé que, sans faire la moindre violence à la vérité, et par le seul art de disposer assez heureusement les circonstances pour leur faire emprunter plus de force et d'éclat les unes des autres, on peut augmenter extrêmement l'intérêt. Mon jugement n'est point une règle pour mes lecteurs; mais si cet ouvrage obtient quelque succès, je suis sûr qu'il le devra au soin que j'ai eu d'accorder tous les droits de la vérité avec cette douce illusion qui naît ou de la surprise, ou de l'incertitude, ou de l'impatience, et qui fera mettre peu de différence pour l'agrément, entre cette histoire et les ouvrages d'imagination les plus amusants.

3.° A l'égard du style, s'il y avoit de la bienséance à se citer soi-même, je serois tenté de renvoyer mes lecteurs à quelques réflexions que j'ai déjà publiées dans la

préface d'un autre * ouvrage historique. J'y ai fait remarquer, avec plus d'étendue que je ne pense à le faire ici, que s'il est vrai qu'il y ait un style propre à l'histoire, cette maxime demande quantité de distinctions. Toutes les parties de l'histoire n'ont point entr'elles une ressemblance assez constante pour s'accommoder d'un style uniforme. Le récit d'une bataille et celui d'une négociation demandent autant de différence qu'il y en a dans la nature des deux objets. Il n'est pas besoin de plus d'un exemple pour rendre cette observation sensible. Ainsi l'art du style historique consiste proprement à savoir conformer l'expression à chaque sujet qu'on représente, et demande par conséquent une variété continuelle.

Ce qui est propre à l'histoire particulière, c'est qu'elle admet des détails qui paroîtroient quelquefois puériles dans l'histoire générale, et qu'à la noblesse de celle-ci elle peut joindre l'agrément des mémoires les plus circonstanciés. Rien n'y est petit ni méprisable, lorsqu'il peut servir à la con-

* Préface de l'Histoire de M. de Thou.

noissance du caraetère principal. Ce seroit abuser néanmoins de cette règle, que de se croire autorisé à s'étendre beaucoup sur les sentimens et sur la peinture des passions, Cette sorte d'ornements, dont l'unique but est d'émouvoir, est propre aux romans; et c'est ainsi que chaque genre a ses règles et ses bornes.

Mais je ne veux point faire un traité de cette préface. Il falloit faire connoître sur quel plan j'ai travaillé, et mettre le lecteur en état de me juger par mes propres principes. Si j'ai quelques autres observations à joindre ici, elles sont purement historiques.

En faisant attention que l'histoire n'est formée que des témoignages d'une infinité de personnes qui ont eu part aux événements, ou qui ont eu occasion de les connoître, on ne sera pas surpris que la différence des inclinations et des intérêts rende quelquefois les relations d'un même fait fort opposées; mais cette réflexion doit faire juger quel est l'embarras d'un écrivain qui entreprend, après l'espace de plusieurs siècles, de démêler la vérité au travers de toutes

ces ténèbres. Quelque discernement et quelque soin qu'on y puisse apporter, il reste toujours mille sujets de doute, qui ne laissent point d'autre règle pour se déterminer, que le plus ou le moins de vraisemblance; et la vraisemblance même n'étant pas toujours assez claire pour faire une égale impression sur toutes sortes d'esprits, on se partage encore en écrivant d'après les premiers témoins, comme ils se sont partagés eux-mêmes à l'égard de mille circonstances sur lesquelles ils n'ont pu s'accorder. L'incertitude qui doit naître de cette confusion n'est pas fort à l'avantage de l'histoire; mais, en qualité d'hommes, il faut nous consoler de tout ce qui est l'effet nécessaire du désordre de nos passions ou de la foiblesse de nos lumières.

Ce n'est donc pas pour ma justification que je fais cette remarque, puisque rien n'oblige à s'excuser d'un mal inévitable, et que, pour ceux qui connoissent sur-tout la partialité des historiens anglois, il ne paroîtra jamais bien étonnant qu'ils se trouvent souvent en contradiction. Mais je proteste que dans tous les endroits où l'on

tôt ou trop tard d'une année, il en a conclu faussement que tous les faits qu'ils ont rangés sous le même temps n'étoient pas moins transposés; et, voulant les réduire à un autre ordre, il s'est jeté précisément dans l'erreur qu'il a voulu corriger. Je me suis attaché, dans ces occasions, à trouver le fil des événements, par diverses circonstances qui ne pouvoient appartenir à d'autres temps que ceux auxquels j'ai cru devoir les rapporter.

J'ai senti que pour répandre dans mon ouvrage toute la clarté qu'on y pouvoit désirer, il y auroit fallu joindre des explications sur la naissance et les droits de la plupart des seigneurs qui tenoient alors les premiers rangs à la cour d'Angleterre. Mais c'étoit me mettre dans la nécessité de faire presqu'autant de généalogies que j'ai nommé de personnes illustres. Les deux maisons de Lancastre et d'Yorck avoient produit plusieurs autres branches, dont les aînés prenoient toujours différents noms. Les trois ducs de Sommerset, qu'on verra paroître successivement, et dont le nom étoit *Beaufort*, descendoient de la maison royale, par

Jean de Gand, duc de Lancastre. Le duc d'Excester tiroit son origine de la même source. Le duc de Buckingham descendoit d'Edouard III, par Thomas de Woodstock, comte de Glocester. Les Nevills, les Courteneys, les Hollands, les Essex, les Percis, les Fits-Allens, appartenoient à la maison de leurs rois par les femmes. Enfin, si l'on y joint dix ou douze princes ou princesses, en Portugal, en Castille et en Allemagne, il n'y avoit point de maison royale aussi nombreuse que celle des Plantagenet, tous descendus de Henri II, chef de tant de branches. Dans quel détail toutes ces explications m'auroient-elles jeté? Aurois-je pu me dispenser, après cela, d'entrer dans les mêmes éclaircissements sur la maison royale d'Ecosse? Et dans quel engagement ne me serois-je pas mis, particulièrement pour celle d'Anjou?

Je rapporte des faits; c'est le dessein d'un ouvrage historique. Tous les secours nécessaires pour les entendre se trouvent dispersés dans une infinité d'autres ouvrages. C'est aux lecteurs à ne pas entreprendre de lire une histoire sans cette pré-

paration. Bientôt, dans la crainte d'être obscur, il faudroit y joindre aussi des éclaircissements géographiques.

La seule remarque que je ferai ici à l'honneur des trois Sommerset, qui jouent un si grand rôle dans cette histoire, c'est que le droit de Henri, comte de Richemont, à la couronne, lui venoit d'une princesse de leur branche. Ainsi, c'est leur sang, à proprement parler, qui recueillit le fruit de tant de peines glorieuses qu'ils s'étoient données pour soutenir la maison de Lancastre sur le trône. Henri n'étoit, par son père, qu'un gentilhomme de la province de Galles; mais Marguerite, sa mère, étoit fille de Jean de Beaufort, duc de Sommerset, petit-fils de Jean de Gand, duc de Lancastre. Le père de Marguerite étant mort sans enfant mâle, Edmond, son frère cadet, avoit hérité de son titre; mais Edmond et toute sa postérité ayant été consumés, comme on va le voir, par le feu des guerres civiles, il ne resta enfin de toute la maison de Lancastre, que Marguerite, comtesse de Richemont, et le comte son fils.

Nos historiens se sont si peu attachés

aux affaires particulières de la maison d'Anjou, qu'à la réserve de quelques traits qui se trouvent répandus dans Monstrelet et dans Commines, j'ai tiré peu de lumières sur mon sujet, des ouvrages composés dans notre langue. Morery et Limiers ont fixé, après MM. de Sainte-Marthe, la naissance de Marguerite d'Anjou au 23 mars 1429. Cette date étoit échappée aux historiens anglois; mais c'est d'ailleurs à eux presqu'uniquement que j'ai l'obligation de tous les faits que j'ai recueillis dans cet ouvrage. Je n'ai pas même balancé à leur donner la préférence sur les nôtres, dans toutes les occasions où, les trouvant peu d'accord avec eux, j'ai cru reconnoître qu'ils devoient être moins soupçonnés d'erreur. Ainsi, quoique tous les François fassent célébrer le mariage de Marguerite à Tours, j'ai suivi sans difficulté les Anglois, qui nomment Nancy, où le roi de Sicile, son père, faisoit alors sa résidence. Est-il vraisemblable qu'ils ayent pu se tromper sur le lieu d'un événement dont l'importance ne regardoit que leur nation? N'y avoient-ils pas leurs ambassadeurs; et le détail qu'ils

font de cette fête peut-il laisser le moindre doute? J'ai supposé de même, sur le témoignage de plusieurs historiens anglois, que la duchesse d'Yorck étoit morte de ses infirmités long-temps avant son mari, quoique Biondi et Rapin la fassent vivre jusqu'au règne d'Edouard IV, leur fils. Je ne cite que ces deux exemples, d'un grand nombre où je me suis déterminé par les mêmes raisons.

A l'égard de René, père de Marguerite, et des infortunes qu'il essuya pendant une fort longue vie, quelqu'agrément que cet épisode eût pu répandre dans ma narration, je n'ai pas jugé que ce fût une raison suffisante pour m'engager dans un récit qui auroit peu de rapport avec l'histoire de sa fille. M. l'abbé le Gouvelle, de l'académie d'Angers, a composé la vie de ce prince.

HISTOIRE
DE
MARGUERITE D'ANJOU.

LIVRE PREMIER.

LA discorde avoit introduit la haîne et la division dans la maison royale de France. Charles VI, qui occupoit le trône, avoit déshérité, contre les loix fondamentales de l'état, le dauphin Charles, son fils aîné, et s'étoit laissé persuader par les intrigues d'Isabelle de Bavière sa femme, et de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, d'appeler à la possession d'une partie du royaume, Henri V, roi d'Angleterre, en lui donnant en mariage Catherine de France, sa fille. Ce prince avoit déjà reçu le serment de fidélité de plusieurs villes, et la plus grande partie des François ne balançoit plus à le reconnoître pour le successeur de leur roi. Mais la mort, qui le surprit à Vincennes, lui fit perdre avec la vie, l'espérance de se voir maître un jour de la plus belle partie de l'Europe. Il laissa pour suc-

cesseur à sa couronne et à ses prétentions ; Henri VI son fils, enfant qui étoit à-peine sorti du berceau, et qui se trouva ainsi chargé de deux sceptres sans en connoître le prix. La France et l'Angleterre le reconnurent pour leur roi. Le duc de Bedfort fut nommé régent dans l'un de ces deux royaumes, et le duc de Glocester dans l'autre. Etant tous deux oncles du roi, ils se trouvèrent comme appelés par leur naissance à prendre l'administration des affaires et le gouvernement du peuple en son nom. La fortune sembla rire à ce prince dans son enfance, pour l'affliger ensuite avec plus de rigueur dans la fleur de son âge. Il vint à Paris vers l'âge de huit ans. Il y fut couronné avec l'acclamation des François, dans l'église cathédrale de Notre-Dame ; mais ce qu'il devoit à l'emportement d'une passion violente, lui fut enlevé par la justice et par la valeur. En moins de quinze ans, il se vit dépouillé de tout ce qu'il avoit possédé en France : tant il y a peu de fond à faire sur la durée d'une injuste acquisition.

Environ quatorze ans après cette grande révolution, lorsque de part et d'autre on commençoit à revenir de la chaleur de tant d'événements, Henri fit passer en France Guillaume de la Poole, comte de Suffolck, le docteur Adam Molins, garde du sceau privé, et le chevalier Robert Rose, pour inviter Charles VII, son oncle, à la paix. Les

ambassadeurs des deux princes s'assemblèrent à Tours, où ils commencèrent cette importante négociation, qui se termina par une trêve de dix-huit mois, signée le 20 mai 1444, et prolongée ensuite avec une solide espérance pour les deux royaumes, de la voir aboutir à une heureuse paix. Il s'en fallut peu néanmoins que ces fondemens ne fussent renversés par un événement particulier, qui tiroit sa source de plus loin que la plupart de nos historiens ne l'ont raconté.

Un gentilhomme d'Anjou, nommé Guy de Champchevrier, qui se trouvoit prisonnier en Angleterre depuis la journée des Harengs, où il s'étoit rendu à la discrétion du célèbre chevalier Fastolphe, se procura les moyens de repasser la mer sans avoir payé le prix de sa liberté. Son maître (car les Anglois prenoient ce titre à l'égard de leurs prisonniers de guerre), fit retentir hautement ses plaintes, et se trouvant appuyé par le duc de Glocester, qui continuoit de gouverner sous l'autorité du roi, il obtint de ce prince un ordre à ses ambassadeurs, de solliciter puissamment cette affaire à la cour de France. Elle fut traitée long-temps avec un air d'importance, qui en fit craindre de fâcheuses suites pour la tranquillité des deux états. Le comte de Dunois, Bertrand de Beauveau, le sire de Percigny, et Guillaume Cousinot, furent nommés du côté de la France pour examiner la

droit de Fastolphe, avec le lord Dudley, Guillaume Knigt et quelques autres Anglois, qui furent chargés de la même commission par le roi d'Angleterre. Sans pouvoir pénétrer ce qui retardoit la conclusion d'un différend si léger en apparence, on auguroit mal du délai de Charles VII, et des instances redoublées de Henri. L'intérêt ou la vengeance ne laissant point de repos à Fastolphe, il employa le duc de Glocester, pour engager le roi son maître, à solliciter Charles plus ardemment que jamais, par une lettre de sa main, dont l'original se conserve encore. Elle est vive et pressante. Toutes les demandes qu'Henri avoit déjà faites par ses ambassadeurs, y étoient renouvelées sans ménagement. Il exigeoit de Charles, ce qu'il prenoit le ciel à témoin, qu'il n'auroit pas balancé à lui accorder dans le même cas; que Champchevrier fût arrêté en France, où l'on ne pouvoit douter qu'il ne se fût retiré; qu'il fût remis entre les mains des baillis du Cotentin ou de ceux d'Alençon, et de Cherbourg, et que lorsqu'il auroit été ramené en Angleterre, Charles consentît qu'il y reçût le châtiment qu'il avoit mérité.

Tandis que le public attendoit le dénouement de cette intrigue, Charles, surpris lui-même de la lenteur des commissaires anglois et des siens, avoit donné ordre que Champchevrier fût arrêté dans quelque lieu de ses états qu'il eût choisi son asile.

Loin de refuser aux Anglois la justice qu'il croyoit leur devoir, il s'impatientoit également et de voir reculer de jour en jour le jugement des commissaires, et de ne pas apprendre qu'on eût découvert la retraite de Champchevrier. Enfin, lorsqu'il commençoit à craindre sérieusement que des difficultés si légères, et sur lesquelles il se rendoit témoignage de n'avoir rien à se reprocher, ne rallumassent le feu de la guerre, qui n'étoit encore que suspendu par les négociations de Tours, il reçut avis que Champchevrier étoit dans les chaînes. On l'avoit arrêté en Champagne, à son retour de Nancy, où l'on avoit découvert, à force de recherches et d'informations, qu'il s'étoit rendu directement après s'être sauvé d'Angleterre.

Charles donna ordre qu'il fût amené secrettement à Paris, autant pour satisfaire sa propre impatience, en voyant l'auteur de tant de mouvements et d'alarmes, que dans le dessein de donner une prompte satisfaction à son neveu. Il se le fit présenter dans son château de Vincennes, où il se rendit exprès pour dérober cette entrevue au public. Champchevrier apprit sans aucune marque de crainte et d'étonnement qu'il alloit paroître devant le roi. Il reçut de même avec autant de fermeté que de respect, les premiers reproches que lui fit ce prince de s'être déshonoré par une action indigne d'un chevalier. Et lorsqu'il eut obtenu la

permission de justifier sa conduite, il présenta au roi, pour toute réponse, un passeport signé de la main de Henri, par lequel il paroissoit clairement qu'il n'avoit fait qu'exécuter ses ordres.

La curiosité de Charles augmentant avec sa surprise, il fut encore plus étonné d'apprendre que le voyage de Champchevrier étoit un service important qu'il rendoit au roi d'Angleterre, et que s'il avoit quelque chose à se reprocher en qualité de François, c'étoit d'avoir entrepris de se rendre utile à un prince étranger, sans la participation de son maître. Cependant, après s'être excusé par la précaution qu'il avoit eue de ne s'engager à rien qui fût contraire aux intérêts de la France, il ajouta que depuis le succès de sa commission, il se croyoit dégagé du secret qu'il avoit juré au roi d'Angleterre aussi long-temps qu'elle seroit incertaine, d'autant plus que l'avantage de ce qu'il venoit d'achever heureusement, devoit être presqu'égal entre les deux couronnes.

Il avoit eu le bonheur de gagner la confiance de Henri, depuis qu'il étoit prisonnier en Angleterre; et ce prince l'avoit chargé d'une négociation délicate à la cour de René d'Anjou, roi de Sicile, qui faisoit sa résidence ordinaire à Nancy. Malgré les engagements que le duc de Glocester avoit pris depuis plus de trois ans avec le comte d'Armagnac, Henri, gagné par les charmes de la princesse Mar-

guerite, fille de René, renonçoit à tous les avantages qu'il pouvoit tirer de l'alliance du comte, pour rechercher celle de la maison d'Anjou. Mais comme il étoit nécessaire, non-seulement de déguiser cette entreprise au duc de Glocester, qui étoit intéressé à soutenir son ouvrage, mais de garder des ménagements avec toute l'Angleterre, qui verroit sans doute échapper à regret le comté d'Armagnac, Henri n'avoit pas jugé à-propos de s'ouvrir sur son dessein avant qu'il en eût assuré le succès. Champchevrier lui avoit paru propre à cette entreprise. Il l'avoit engagé à le servir par l'espoir des plus hautes récompenses ; et pour écarter les observations et la défiance du duc de Glocester, il l'avoit fait consentir à se charger pendant quelque temps du blâme d'avoir manqué de foi au chevalier Fastolphe, assez sûr de réparer son honneur lorsqu'il seroit temps de faire connoître à quel intérêt il avoit fait ce sacrifice. Ainsi toutes les plaintes du roi d'Angleterre n'avoient été qu'un jeu concerté, pour donner le change à son ministre et à ses sujets.

Charles, frappé de ce récit, porta tout-d'un-coup ses vues assez loin pour pénétrer les avantages que la France avoit à recueillir de tout ce qu'il venoit d'entendre. Il savoit, d'un côté, le fond qu'il pouvoit faire sur l'attachement de la maison d'Anjou ; et de l'autre, il étoit persuadé que le

qui pouvoit lui arriver de plus heureux, étoit de voir manquer les projets du duc de Glocester dans le mariage de Henri et de la fille du comte d'Armagnac. Peut-être tira-t-il sur-le-champ d'un événement si favorable, toutes les conséquences auxquelles il pouvoit le conduire; mais sa surprise étoit que René, avec qui il entretenoit une liaison fort étroite, eut reçu les propositions du roi d'Angleterre sans les lui communiquer. Il se servit du droit qu'il avoit sur son sujet pour exiger de Champchevrier plus d'ouverture, et son étonnement augmenta beaucoup lorsqu'il apprit le détail de sa négociation.

Avec les titres de roi de Sicile, de Naples et de Jérusalem, René n'en étoit ni plus puissant, ni plus riche. Il ne possédoit pas un pouce de terre dans ces trois royaumes, et il se voyoit réduit, pour soutenir sa dignité, à recourir continuellement à la générosité de ses amis. Marguerite, sa fille, étoit donc un misérable parti pour un grand roi; mais la nature l'avoit si heureusement dédommagée des rigueurs de la fortune, que son esprit et sa beauté sembloient la rendre digne du premier trône de l'univers. Champchevrier n'eut pas plus tôt rendu compte à son père de la vive passion dont le roi d'Angleterre brûloit pour elle, que René crut pouvoir tirer plus d'un avantage de la foiblesse de ce prince. Le sacrifice qu'il le voyoit

prêt à faire de la fille et des états du comte d'Armagnac, sans s'embarrasser même de ce qu'il avoit à craindre pour la Guyenne du ressentiment d'un voisin si redoutable, lui fit penser qu'il ne seroit pas plus difficile de l'engager à se défaire, en sa faveur, de quelques autres provinces de France, qui convenoient merveilleusement à la maison d'Anjou. Tels étoient le duché même d'Anjou et le comté du Maine, dont l'Angleterre étoit encore en possession. Il sentit néanmoins tout ce qu'il y avoit de dur dans cette proposition. Non-seulement ces deux provinces étoient la meilleure barrière du duché de Normandie, mais elles servoient de communication entre ce duché et la Guyenne. A quelles clameurs ne falloit-il pas s'attendre de la part du duc de Glocester et des Anglois? C'étoit pour se donner le temps de pressentir là-dessus le roi d'Angleterre, que René avoit différé de s'ouvrir au roi Charles; et Champchevrier, qui regardoit les intérêts de ce prince comme liés avec ceux de la France, lui avoit fait espérer que la passion de Henri ne seroit point refroidie par un si foible obstacle.

Partez, lui dit Charles, et n'épargnez rien pour remplir de si douces espérances. En le congédiant aussitôt, il lui recommanda de cacher au roi, son neveu, qu'il l'eût fait arrêter, et qu'il eût appris de lui-même tout le secret de sa négociation. Champ-

qu'Henri prit lui-même d'apaiser le chevalier Fastolphe, en lui payant une somme considérable pour la rançon de son prisonnier. Mais il ne put rester aucun doute au duc, lorsqu'ayant été informé par les émissaires qu'il entretenoit en France, qu'on avoit vu Champchevrier à la cour de Lorraine. Il compara les idées que cette mystérieuse aventure lui fit naître avec le refroidissement que le roi marquoit depuis quelque temps pour l'alliance du comte d'Armagnac. Dans le ressentiment qu'il eut de voir ses projets renversés, et sa faveur exposée au hazard sous une reine dont l'élévation ne seroit pas son ouvrage, il résolut de ne rien épargner pour ruiner sourdement les nouvelles vues du roi et la négociation de Champchevrier. Sans être lié fort étroitement avec le marquis de Suffolck, il lui croyoit pour lui la considération qu'on a pour un ministre dans lequel on reconnoît l'oncle de son maître; et sa pénétration n'allant point jusqu'à se défier que le roi l'eût mis dans la confidence de son secret, il lui dépêcha sur-le-champ un courrier par lequel il lui donnoit avis de ce qui s'étoit tramé par un François, au préjudice de l'Angleterre. Il le chargeoit, au nom de la nation, de mettre tout en usage pour détourner une alliance pernicieuse, tandis qu'il s'efforçoit d'inspirer au roi des idées plus dignes de lui et plus avantageuses à sa couronne.

Ce qui jeta Suffolck dans un extrême embarras, c'est que dans le même temps qu'il recevoit cette commission d'un ministre aussi redouté que le duc, un autre courrier dépêché par le roi lui apportoit l'ordre de se rendre à Nancy, non-seulement pour y confirmer au roi René toutes les propositions qu'il avoit déjà reçues de Champchevrier, mais pour régler avec lui les conditions qu'il paroissoit exiger en accordant sa fille, avec une espèce de plein pouvoir, dont la cession du Maine et de l'Anjou n'étoit point exceptée. Deux lettres si pressantes et des ordres si directement opposés, auroient suffi pour faire naître quelque division dans le cœur d'un Anglois, qui sait toujours mettre de la distinction entre le respect qu'il porte à son roi, et le zèle dont il est redevable à sa patrie. Mais avec la qualité de sujet et celle de membre de l'état, Suffolck sentit qu'il n'avoit pas tout-à-fait perdu celle d'amant. L'amour forma bientôt dans son cœur un troisième parti, qui tiroit sa force de celui du duc, puisque c'étoit de ce côté-là qu'il voyoit renaître ses espérances; mais sans l'y faire entrer néanmoins tout-à-fait, parce qu'il avoit, de l'autre côté, à respecter presqu'également et la volonté de son maître et la fortune d'une princesse qu'il auroit souhaité de voir régner sur l'univers. Dans le partage de mille sentiments qu'il lui étoit impossible de concilier, il prit le parti de se mettre

en chemin pour Nancy, sans être assez d'accord avec lui-même pour se croire certain de ses résolutions. Ce voyage pouvoit satisfaire également le roi et son ministre, qui, ne se croyant point instruits des desseins l'un de l'autre, seroient portés à l'expliquer suivant leurs intentions; et il se flattoit que ses réflexions lui feroient voir plus clairement en chemin quel guide il devoit choisir entre l'intérêt, la gloire ou l'amour.

Cependant, il étoit si peu déterminé en arrivant à Nancy, que n'osant paroître ouvertement dans une cour, où il ne savoit encore quel compte il devoit rendre de son voyage, il aima mieux s'y présenter sans titre et sans éclat, que de se mettre dans la nécessité d'expliquer les intentions de son maître ou les siennes, en se faisant annoncer pour un ministre de la cour d'Angleterre. Celle de Lorraine étoit alors assez brillante par la multitude d'étrangers, que le mérite des deux princesses, filles du roi, ne cessoient point d'y attirer. L'aînée, qui se nommoit Yolande, avoit épousé Ferry, fils d'Antoine de Vaudemont, et ce mariage avoit enfin terminé les démêlés sanglants qui avoient duré plusieurs années pour l'héritage de la Lorraine. Marguerite, quoique sans espérances du côté de la fortune, excitoit l'admiration et les désirs de tout ce qu'il y avoit de jeune noblesse en Europe. Les François, joignant à leur galan-

terie naturelle les sentiments de reconnoissance que toute la nation devoit au roi René, pour les services qu'il avoit rendus à Charles contre les Anglois, se regardoient à Nancy comme à la cour de leur maître; et s'efforçoient à l'envi d'y entretenir la magnificence et la joie. Suffolck pouvoit persuader aisément au public que la curiosité seule l'avoit amené dans une ville qui étoit en réputation pour les plaisirs, et se ménager l'occasion de voir en particulier le roi ou la princesse, suivant les résolutions qu'il formeroit sur les circonstances.

L'amour, qui avoit repris plus de force qu'il ne se l'imaginoit dans son cœur, lui fit chercher impatiemment la vue de Marguerite. Il la trouva si supérieure à son portrait, que l'incertitude où il avoit été jusqu'alors ne tint pas un moment contre le renouvellement de sa passion. Dès cet instant, les intérêts du roi cédèrent à ceux du duc de Glocester; et ce qui lui parut le plus juste, fut ce qu'il jugea le plus favorable à ses propres sentiments. Il n'avoit vu René et la princesse que pour leur rendre les premiers devoirs dont un homme de son rang ne pouvoit se dispenser en arrivant dans leur cour. Sa première audience n'avoit duré qu'un moment; et n'étant arrivé que la veille à Nancy, il s'étoit peu informé s'il y avoit quelqu'autre Anglois que lui dans la ville. Cependant, comme il sortoit du palais, il aperçut le duc

d'Yorck, qui ne marqua pas moins de surprise que lui en le voyant. Quoiqu'ils fussent amis, ils s'abordèrent avec un empressement, dont les motifs étoient fort opposés; et la curiosité qu'ils eurent de savoir l'un de l'autre par quel hazard ils venoient de se rencontrer étant presqu'égale, le duc abandonna le dessein qui le conduisoit à la cour, pour retourner sur ses pas avec le marquis de Suffolck.

La vivacité du duc, et les lumières qu'il croyoit avoir reçues sur les intentions du marquis, leur épargna d'abord à tous deux les premiers embarras d'une longue explication. Le duc n'ignoroit point la commission dont l'autre avoit été chargé par le ministre d'Angleterre, mais ce n'étoit point à Nancy qu'il le croyoit occupé à l'exécuter; et s'imaginant, néanmoins, que par quelque raison qu'il y eût été conduit, ce n'étoit qu'à ce but qu'elle pouvoit se rapporter, il s'ouvrit à lui tout-d'un-coup sur ses propres desseins.

Après lui avoir exagéré le tort qu'Henri vouloit faire à l'Angleterre, par son mariage avec la princesse Marguerite, il lui apprit que le duc de Glocester, qui avoit ménagé à ce prince une alliance beaucoup plus avantageuse, étoit non-seulement résolu, comme Suffolck ne l'ignoroit pas, de tout employer, pour fermer l'entrée de l'Angleterre à la maison d'Anjou, mais que, dans la vue de guérir

promptement le roi de ce caprice, il avoit pensé à faire d'autres propositions à René pour sa fille. C'étoit de s'offrir lui-même pour cette princesse, avec des avantages si considérables, qu'un roi aussi pauvre que René se laissât gagner par la grandeur des espérances. Richard, duc d'Yorck, descendoit de la maison royale d'Angleterre; et quoiqu'il fût marié, sa femme étoit dans une maladie de langueur qui avoit fait fixer le terme de sa vie par les médecins. Sa naissance l'égalant ainsi à ce qu'il y avoit de plus illustre dans l'Europe, le duc de Glocester avoit compté qu'en lui faisant un établissement digne de René et de sa fille, il leur feroit préférer aisément sa main à celle du roi; lorsqu'il leur feroit envisager l'opposition de toute l'Angleterre, qui n'épargneroit rien pour combattre l'inclination de ce prince. Et par un raisonnement sur lequel il auroit fait encore plus de fond s'il eût connu les dispositions de René, il s'étoit persuadé qu'un moyen infaillible pour le faire entrer dans ses vues, étoit de lui offrir l'Anjou et le Maine, non-seulement comme un appanage qui passeroit aux enfants de Richard, mais comme un bien propre qui lui seroit accordé du consentement de toute la nation, avec la condition charmante pour René, que ces deux provinces iroient à lui ou à ses autres descendants, après Richard et ses successeurs. Il y avoit si peu d'apparence

que le roi de Sicile pût résister à des offres si éblouissantes, que le duc d'Yorck n'avoit pas balancé à se charger lui-même d'une négociation dont le succès ne lui paroissoit pas incertain. Il étoit parti de Londres dans le même temps que le duc de Glocester dépêchoit son courrier à Suffolck, pour l'engager à seconder par d'autres voies, un dessein qu'il n'étoit pas encore nécessaire de lui communiquer; mais puisqu'il le trouvoit si heureusement à Nancy, et qu'il ne prétendoit point donner un air de mystère à une démarche dont il n'avoit que de l'honneur à recueillir, il ne craignoit point de lui en faire l'ouverture, et de s'engager même, par la considération de l'amitié autant que par celle du bien de l'état et des ordres du ministre, à se joindre à lui pour l'aider dans son entreprise.

Ce plan étoit fort habilement conçu, et le duc de Glocester ne comptoit pas trop sur son pouvoir, lorsqu'il se flattoit de le faire approuver à toute sa nation. Mais il ne lui étoit pas tombé dans l'esprit que le roi son neveu faisoit les mêmes offres à René, avec cette différence avantageuse pour la maison d'Anjou, qu'en plaçant une fille sur le trône, elle entroit en possession sur-le-champ des deux provinces, qui étoient comme le prix de ce mariage.

Suffolck sentit l'inégalité de ces conditions, et comprit en même-temps qu'étant chargé des

offres du roi, c'étoit de lui que dépendoit le dénouement de cette intrigue. Il se garda bien de faire connoître qu'il fût amené à Nancy par d'autres vues que celles qu'on lui attribuoit; mais piqué secrètement de se voir un rival auquel il s'attendoit si peu, il lui tardoit d'être délivré de la présence du duc pour délibérer sur un si cruel incident. Ensuite, faisant réflexion qu'il l'avoit rencontré à la porte du palais, où il n'alloit vraisemblablement que pour se présenter au roi, et que s'il le quittoit un moment, il ne falloit pas douter qu'il ne reprît le même chemin pour hâter l'ouverture de ses propositions, il chercha quelque moyen de la lui faire différer, du-moins d'un jour ou deux. En affectant de répondre à sa confiance par des protestations de zèle et d'amitié, il lui fit envisager des difficultés qu'il lui reprocha de n'avoir pas prévues. Avant que de s'ouvrir à René, lui dit-il, il falloit s'assurer si ce prince n'avoit pas déjà pris des engagements avec Henri; car, dans cette supposition, c'étoit du côté de l'Angleterre qu'il falloit commencer à faire naître des obstacles à son mariage, puisqu'on ne pouvoit pas se promettre que René et sa fille manquassent témérairement de parole à un grand roi, pour écouter les propositions de son sujet. Suffolck fit entendre que c'étoit dans la vue d'éclaircir adroitement ce doute qu'il avoit fait le voyage de Nancy, et que pour répondre aux

ordres qu'il avoit reçus du duc de Glocester, il avoit cru que c'étoit par cet éclaircissement qu'il devoit commencer. Quelques réflexions qu'il ajouta sur le ridicule que Richard n'éviteroit jamais, s'il étoit vrai que ses propositions ne vinssent qu'après l'acceptation de celles du roi, et sur le danger auquel il s'exposoit de se faire un ennemi irréconciliable de son maître avant que d'avoir pris les moindres mesures pour se mettre à couvert de sa haine, achevèrent de donner toute la force qu'il désiroit à ses persuasions.

Au-lieu de retourner au palais, le duc d'Yorck ne pensa qu'à se tenir caché quelques jours à Nancy, pour se donner le temps d'approfondir de si justes sujets de crainte. Suffolck, pressé par les siennes, prit dans cet intervalle une résolution qui feroit un honneur extrême à la droiture et à la noblesse de son caractère, si la connoissance que j'ai donnée de ses sentiments permettoit d'attribuer sa conduite à l'un ou l'autre de ces deux principes. Mais quand il en resteroit quelque doute, après ce que j'ai rapporté jusqu'ici de la disposition de son cœur, la suite des événements n'est que trop propre à développer ses motifs, et je ne ferai point tourner à sa gloire ce qui ne peut passer que pour un caprice de l'amour.

Aussi long-temps qu'il n'avoit eu à redouter que les projets de Henri, l'espérance même qui

avoit commencé à revivre dans son cœur, depuis la commission qu'il avoit reçue du duc de Glocester, ne l'avoit pas porté plus loin qu'à les combattre. Il ne pensoit encore qu'à ruiner le bonheur d'autrui, sans avoir fait la moindre attention à ce qu'il pouvoit se proposer pour le sien. Mais après avoir entendu le duc d'Yorck, l'amour dont il venoit de s'enivrer dans la première audience qu'il avoit eue de la princesse, lui fit sentir qu'il avoit à désirer des biens qu'il ne pouvoit se flatter d'obtenir. Le rang de Marguerite et la concurrence d'un rival dont la naissance étoit si supérieure à la sienne, lui parurent tout-d'un-coup deux obstacles insurmontables, qui lui firent trouver de la folie dans ses propres désirs. La confusion qu'il en ressentit, auroit produit autant d'effet pour sa guérison, que les lumières naturelles de sa prudence, si la nature ne l'eût formé de ce malheureux caractère qui ravalle sans cesse l'homme du meilleur esprit au-dessous de ses idées et de ses principes, par la violence de ses sentiments. Il s'étoit livré à toute la tendresse de son cœur, et l'expérience qu'il avoit de lui-même lui fit désespérer de se guérir jamais d'une plaie si profonde.

Ce fut dans les combats qu'il eut à soutenir entre un penchant qu'il croyoit invincible, et la crainte d'un ridicule bien plus certain que celui dont il avoit menacé le duc d'Yorck, qu'il forma

répondre par un retour de la même nature, elle ne lui laisseroit rien à désirer du côté de l'amitié et de la reconnoissance. C'étoit flatter d'autant plus Suffolck, qu'outre la tendresse dont il étoit rempli, il n'y avoit rien qui eût tant de charme pour lui que cette généreuse franchise.

Ainsi, dès les premiers moments, cette importante liaison, qui devoit produire dans d'autres temps des effets si mémorables, se trouva cimentée avec toute la force qu'elle pouvoit recevoir de la tendresse et de l'ambition dans deux grands cœurs. Suffolck, faisant déjà son unique objet de satisfaire les désirs de Marguerite, la pria de s'en reposer sur lui, et d'affecter même d'ignorer ce qu'il alloit entreprendre. Il ne lui fut pas difficile de se procurer une audience du roi, avec autant de secret qu'il avoit obtenu celle de la princesse; et il ne le fut guère davantage, avec la réponse dont il étoit chargé pour ce prince, de tirer de sa bouche un consentement dont la maison d'Anjou recueilloit le principal fruit. La seule condition qu'il lui demanda pour lui-même, fut de différer quelque temps la déclaration de ce traité. Il falloit se délivrer adroitement du duc d'Yorck, dont il ne vouloit pas se faire un ennemi, et ménager, non-seulement le ministre d'Angleterre, mais toute la nation, qu'on s'efforçoit déjà si ardemment de révolter contre le mariage du roi. Ce ne fut point

à se défaire des importunités du duc, que Suffolck trouva beaucoup de difficulté. A peine lui eut-il fait connoître ce qu'il feignit d'avoir découvert à force d'argent et de soins, que la crainte du ridicule, dont il étoit demeuré une profonde impression dans l'esprit de ce fier Anglois, le porta à quitter Nancy pour retourner en Angleterre. Mais le peu d'empressement que Suffolck eut à communiquer ses démarches au duc de Glocester, fit naître à celui-ci des soupçons dont rien ne fut capable d'effacer les traces.

Tandis que René se réjouissoit d'une alliance dont l'avantage se répandoit si heureusement sur toute sa maison, Henri se croyoit au comble du bonheur, en apprenant que ses désirs amoureux alloient être satisfaits. Quoique le duc son oncle eût pris le soin de l'élever dans une espèce de soumission qui approchoit de la timidité, et que le secret même avec lequel il avoit négocié son mariage, fût une marque sensible de sa dépendance, la joie qu'il eut d'avoir réussi, lui fit rompre toutes sortes de mesures. Il envoya ordre à Suffolck, qui étoit revenu à Paris, après lui avoir marqué le succès de sa commission, de retourner à la cour du roi René, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, pour faire ouvertement la demande de la princesse. D'un autre côté, il écrivit au roi de France son oncle, pour lui communiquer

son mariage, et pour lui apprendre avec toute l'ardeur d'un jeune amant, qu'il en faisoit son bonheur. Charles n'avoit point ignoré long-temps ce qui se passoit à Nancy. René étoit lié trop étroitement avec lui, pour n'avoir pas pris enfin ses conseils, et c'étoit de son aveu que la cession de l'Anjou et du Maine avoit été réglée pour la première condition du mariage. Il répondit à Henri dans les termes les plus propres à confirmer ses sentiments. Sa lettre, qui devint bientôt publique en Angleterre, et la nouvelle de l'ambassade de Suffolck à Nancy, furent comme deux étincelles qui portèrent le feu dans toutes les parties de cette isle. Quand on n'y auroit pas regardé l'assistance du comte d'Armagnac comme un extrême avantage, par l'acquisition de ses états, il étoit à craindre que le mécontentement qu'il ressentiroit de voir rejeter sa fille, après tant de négociations et de promesses, ne l'irritât contre l'Angleterre, jusqu'à le faire penser à la vengeance, et le voisinage de la Guyenne lui en offroit une occasion toujours présente. D'ailleurs, les Anglois apprirent aussitôt à quelles conditions Henri satisfaisoit son cœur. C'étoit perdre doublement que de céder deux provinces, en refusant d'en accepter une. Il est certain que si le duc de Glocester avoit eu les vues ambitieuses que plusieurs historiens lui ont attribuées, il auroit

pu tirer de grands avantages de ce mouvement pour causer de l'embarras à son neveu. Les conjonctures étoient bien moins favorables au successeur de Henri, lorsqu'il en profita si heureusement pour le renverser du trône.

Mais le duc voyant les choses si avancées, perdit l'espérance de les faire changer, et son exemple fit revenir toute l'Angleterre de la chaleur avec laquelle on s'étoit emporté contre le mariage du roi. Le traité fut exécuté dans toutes ses circonstances. Suffolck reçut ordre de remettre au roi René, l'Anjou et le Maine, sous la garantie de la France, qui prit part aussi à cette fameuse transaction. Les noces de la princesse furent célébrées à Nancy, avec toute la magnificence qui convenoit à cette fête. Charles l'honora de sa présence, avec un brillant cortège de sa principale noblesse. Il y eut des joûtes, des tournois, et tout ce que la galanterie de ce siècle peut inventer pour relever l'éclat d'un si grand jour. René s'étoit distingué pendant toute sa vie dans ces exercices, et son goût devant servir de règle dans une cérémonie dont sa fille étoit l'objet, on s'étoit efforcé de rassembler tous les divertissements qu'on avoit crus capables de lui plaire.

Ils furent suivis de près par un événement qui les fit changer en deuil et en tristesse. Dans le temps que la nouvelle reine d'Angleterre se

préparoit à passer la mer, Marguerite d'Ecosse, épouse du dauphin, mourut à Châlons d'une maladie précipitée, qui l'emporta dans la fleur de son âge. Le mérite extraordinaire de cette princesse la fit regretter des plus insensibles; mais ceux qui avoient été particulièrement attachés à sa personne, et qui avoient connu de plus près ses rares qualités, se livrèrent sans modération à la douleur. On avoit admiré auprès d'elle une jeune Angloise, qu'elle avoit toujours traitée avec des distinctions particulières, et qui, sans être connue du reste de sa cour, s'étoit attirée autant de considération par sa beauté et son mérite, qu'elle en avoit dû à la faveur de la reine. Elle se faisoit nommer mademoiselle Sanders. La mort de sa bienfaitrice fit sur elle une si forte impression, que l'excès de sa tristesse excita la pitié de tout le monde; et dans le doute où l'on étoit s'il lui restoit quelque autre asile, il y eut peu d'honnêtes gens à la cour de France qui ne se fissent honneur de lui offrir de la consolation et du secours. Cependant, au moment qu'on s'y attendoit le moins, elle disparut, sans avoir averti personne de sa résolution. Si elle eût été sensible à quelque autre chose que la douleur, il eût été flatteur pour elle d'apprendre les regrets qu'elle causoit par sa fuite.

Elle n'étoit pas partie sans dessein. La reine

Marguerite passant en France pour se rendre en Angleterre, elle étoit allée se jeter à ses pieds, sans autre recommandation que l'honneur qu'elle avoit eu d'appartenir à la dauphine, et d'avoir mérité quelque part à son estime. Marguerite étoit arrivée à Abbeville, où elle devoit passer la nuit. On lui annonça une étrangère, qui demandoit instamment la grace de l'entretenir sans témoins. La description qu'on lui fit de sa tristesse et de ses charmes la disposa sans peine à l'écouter.

Cet entretien ne fut entendu de personne; mais il parut surprenant à tout le monde que la reine, après avoir passé plus de deux heures avec cette étrangère, donna ordre aussitôt qu'elle fût reçue parmi les dames les plus qualifiées de sa suite, et qu'elle y fût traitée avec autant de respect que de soin. Pendant toute la route, Marguerite ne se relâcha point de cette attention. Le marquis de Suffolck, qui avoit été nommé pour l'accompagner, et qui continuoit d'être auprès d'elle dans la plus haute faveur, tenta plusieurs fois de pénétrer le secret de cette aventure, sans obtenir que sa curiosité fût satisfaite. Cependant la reine arriva heureusement sur les côtes d'Angleterre, où elle fut reçue avec autant d'applaudissement que si son mariage eût été désiré du ministre et de toute la nation. Des compagnies détachées de tous les corps du royaume vinrent

au-devant d'elle jusqu'à la mer, et le duc de Glocester même s'empressa de réparer, par mille témoignages de soumission et de joie, les difficultés qu'il avoit fait naître à son élévation. Elle fut couronnée à Westminster, le 30 de mai 1445.

On avoit remarqué dès le premier jour du débarquement, que mademoiselle Sanders s'étoit dérobée avec soin aux regards du duc de Glocester, lorsqu'il étoit venu au-devant de la reine; et par les entretiens secrets qu'elle avoit constamment avec cette princesse, on jugeoit que c'étoit avec sa participation, ou par ses ordres, qu'elle avoit tenu cette conduite. Elle usa de la même précaution pendant toutes les réjouissances du couronnement, c'est-à-dire, dans un temps où la reine étoit obligée de souffrir à tous moments les visites du ministre et de toute la cour. Mais à peine fut-on revenu de cette première chaleur, que paroissant plus librement à Honnyton, où le roi s'étoit retiré pour s'abandonner sans contrainte à sa tendresse, elle commença l'entreprise qui lui avoit fait naître l'envie de repasser en Angleterre, et qui avoit inspiré à Marguerite la pensée de se l'attacher.

Mademoiselle Sanders étoit mylady Nevill, une des plus aimables et des plus malheureuses femmes d'Angleterre. Elle passoit pour morte dans l'opinion de sa famille et de tous ceux dont elle avoit

été connue en Angleterre, mais particulièrement dans l'esprit du duc de Glocester, qui, après l'avoir aimée passionnément, croyoit lui avoir ôté la vie d'un coup de poignard, dans un transport de jalousie. Ayant évité la mort par une faveur extraordinaire du ciel, elle étoit passée secrettement en France, où elle avoit eu le bonheur de se faire aimer de la dauphine, et de vivre tranquillement auprès d'elle, sous un nom qui avoit déguisé au public sa naissance et ses malheurs. Sans ressource après la mort de cette princesse, et portée par une funeste expérience à craindre les nouvelles aventures auxquelles sa beauté l'exposoit, elle avoit pris le parti de s'adresser à la reine Marguerite, pour se r'ouvrir l'entrée de son pays sous une protection si puissante. Elle lui avoit raconté ses infortunes. Le duc de Glocester l'avoit persécutée dans un temps où la jeunesse du roi laissoit l'autorité souveraine entre ses mains. Elle se flattoit que la puissance du ministre étant diminuée depuis que ce prince avoit pris les rênes du gouvernement, il lui seroit permis de reparoître dans sa famille, et de se rendre à mille personnes chères qui croyoient l'avoir perdue.

Marguerite avoit été attendrie de son infortune; mais elle étoit passée de ce sentiment à des vues plus conformes à sa propre situation, et le détail des amours du duc de Glocester lui avoit

fait naître des idées qu'elle trouvoit trop favorables au dessein qu'elle portoit en Angleterre, pour ne pas tirer parti de la confidence de mylady Nevill. Ce qu'il y avoit d'étrange, étoit qu'elle les eût cachées jusqu'alors au marquis de Suffolck. Mais dans les sentiments qu'elle croyoit devoir à ses services, elle se faisoit un plaisir de travailler à sa fortune, sans lui en donner la moindre connoissance, pour lui faire goûter mieux la douceur qu'il trouveroit à jouir de ses bienfaits, lorsqu'il les recevroit sans les avoir prévus; ou du-moins elle attendoit, pour l'en instruire, des moments où elle comptoit de le faire servir lui-même à ses entreprises. En un mot, Marguerite, aussi animée à la ruine du duc de Glocester, par le désir de gouverner que par le ressentiment qu'elle conservoit des oppositions qu'il avoit apportées à son mariage, s'étoit proposée, en partant de Nancy, de le perdre dans l'esprit du roi, et de mettre à sa place le marquis de Suffolck.

Un esprit plus borné auroit tremblé des difficultés de cette entreprise. Le duc gouvernoit l'Angleterre depuis un grand nombre d'années. La sagesse et la douceur de son administration l'avoit rendu cher à toute l'Angleterre. Le roi lui-même s'étoit fait une habitude de le respecter, et n'y reconnoissoit pas moins le tuteur de son enfance et son plus proche parent, qu'un ministre

fidèle et éclairé, qui avoit été jusqu'alors le soutien de sa couronne. Quelles pouvoient être les prétentions d'une jeune reine, arrivée nouvellement dans le pays, sans amis, par conséquent sans liaisons, et presque sans aucune connoissance de la langue, qu'elle n'avoit apprise qu'imparfaitement à Nancy; sûre à-la-vérité du cœur de son mari, mais d'un mari foible, qui regardoit déjà les occupations de son rang comme un fardeau, et qui paroissoit moins disposé à partager le soin des affaires avec sa femme, qu'à vivre avec elle dans l'oisiveté et dans les plaisirs? Ces réflexions, qui n'échappèrent point à Marguerite, furent si peu capables de la refroidir, que ce fut des obstacles même qu'elle tira toute sa force pour se déterminer à les vaincre.

A-peine se vit-elle libre avec le roi dans son château d'Honnyton, où elle avoit été charmée qu'il eût pensé à se retirer, qu'elle lui fit ouvrir les yeux sur sa propre grandeur, dont il ne lui étoit point encore arrivé de se représenter l'image. Il joignoit à l'Angleterre la Normandie et la Guyenne, avec quelques autres provinces, qui, depuis les pertes même que les Anglois avoient faites en France, lui composoient encore un des plus vastes états de l'Europe. Pourquoi paroissoit-il disposé à vivre sans gloire, ou pourquoi du-moins n'en vouloit-il avoir l'obligation qu'à son ministre?

Etoit-il si rare en Angleterre de voir un sujet accrédité par la faveur du peuple, abuser de son pouvoir jusqu'à prétendre imposer des loix à son maître ? Et comment le successeur d'Henri IV et d'Henri V pouvoit-il s'endormir dans le repos, tandis qu'il avoit autour de lui les descendants de Lionnel, qui ne s'accoutumeroient jamais à penser que la couronne qu'ils voyoient sur sa tête n'étoit point une usurpation ? Ces premiers traits, lancés comme au hazard, excitèrent bientôt dans le cœur de Henri des craintes et des défiances ; mais, pour en suivre le mouvement, il falloit un courage qu'il n'avoit pas. Sa réponse fut toujours qu'il ne pouvoit ôter à son oncle une autorité dont il n'avoit jamais fait qu'un bon usage, et qui étoit comme la récompense de ses services. A l'égard de la gloire à laquelle on vouloit qu'il fût sensible, il protesta qu'il ne respiroit que les occasions d'en acquérir.

La reine n'avoit pas espéré de triompher tout-d'un-coup des obstacles. Après avoir jeté ces semences de soupçons dans l'esprit de son mari, elle s'attacha à lui faire sentir combien il étoit indécent pour un grand roi de se voir regarder par son peuple comme le jouet de son ministre ; et s'appercevant qu'il paroissoit sensible à ce reproche, elle ne pensa plus qu'à le convaincre par des expériences réelles que ses sujets n'avoient pas d'autre opinion de lui. Le hazard la servit heureusement, en faisant

naître quelques occasions où le duc de Glocester fit difficulté de ratifier différentes faveurs que le roi avoit accordées sans sa participation. L'historien de la vie de ce prince met en doute si ce ne fut pas la reine elle-même qui ménagea ces incidents pour l'animer contre son ministre. Mais elle en fit du-moins si habilement usage, que ce fut comme le premier coup qui lui réussit contre le duc. Le roi confus, dit l'historien, de trouver cette résistance à son autorité, ne laissa point d'employer quelques foibles raisonnements pour justifier la conduite de son oncle, et porta même l'embarras jusqu'à confesser que pouvant avoir été trompé, il étoit trop heureux d'avoir un ministre sur qui il pouvoit se reposer de la réparation de ses fautes. C'étoit à ce point que la reine l'attendoit. En prenant droit de son aveu, elle lui demanda s'il étoit bien glorieux pour un monarque de tomber dans des fautes qui avoient besoin d'être réparées; et si la foiblesse humaine ne permettoit pas de se garantir perpétuellement de l'erreur, elle lui fit comprendre que, dans ces hautes stations de la vie où le peuple s'imagine que la grandeur du rang est toujours accompagnée de celle du mérite, les fautes même doivent être assez déguisées pour prendre un meilleur nom. D'où il étoit aisé de lui faire conclure que l'intention du duc de Glocester, en faisant éclater si témérairement les siennes, ne

pouvoit être qu'un dessein formé de l'avilir aux yeux du public. Mais, ce qui fit peut-être encore plus d'impression sur ce prince; Marguerite, après avoir confessé qu'il y avoit des fautes inévitables dans l'administration d'un grand royaume, ajouta que s'il falloit qu'elles fussent connues de quelqu'un, c'étoit de ceux qui n'étoient pas moins intéressés à les couvrir qu'à les réparer; et citant l'exemple de quantité de rois qui s'étoient déterminés par cette raison à partager les soins du gouvernement avec leurs épouses, elle força son mari de confesser qu'il n'y avoit que l'union de l'amour et du mariage qui intéressât deux cœurs l'un pour l'autre, jusqu'à leur faire mettre leur repos, et leurs inquiétudes, leurs vices et leurs vertus, et par conséquent leur honte et leur gloire en commun. Henri parut si frappé de cette réflexion, qu'il auroit consenti sur-le-champ à l'éloignement de son ministre, si la reine n'eut jugé elle-même que ce changement devoit se faire avec plus de mesures. Outre le projet d'élever Suffolck sur ses ruines, qui demandoit encore de l'habileté et des soins, elle vouloit conduire son dessein avec tant d'adresse, que toute l'Angleterre applaudît au nouveau gouvernement, et que la disgrace du ministre parût juste et nécessaire.

Cependant, elle commençoit à se lier sans affectation avec tous les seigneurs qui avoient reçu de

lui quelque mécontentement, ou qu'elle croyoit portés par d'autres raisons à souhaiter sa ruine. Edmond, duc de Sommerset, avoit été destiné dès le premier moment à jouer un rôle distingué dans cette intrigue, par les rapports qu'il avoit eus avec mylady Nevill. Son mérite et sa naissance lui attiroient à la cour une considération dont il n'avoit jamais profité pour se rendre nécessaire à l'état, et avec toutes les qualités qui font les plus grands hommes dans les exercices de la guerre et de la paix, il ne prenoit part aux affaires que dans les occasions où son rang l'engageoit malgré lui. Ceux qui ne connoissoient pas les secrets de son cœur, attribuoient sa conduite aux principes d'une haute philosophie, qui lui faisoit borner son ambition aux avantages qu'il avoit reçus de la nature et de la fortune, et cette idée s'accordoit fort bien avec le penchant qu'il marquoit pour les lettres. Mais la source de son indifférence venoit de plus loin. Edmond cherchoit à se guérir d'une malheureuse passion qui avoit fait le tourment de sa vie, et qui lui inspiroit encore un dégoût continuel pour le monde, où sa naissance l'attachoit. C'est ici qu'il est nécessaire de développer les aventures de mylady Nevill, qui eurent tant de part à la fortune des deux principaux personnages de la cour de Henri, c'est-à-dire, à la chute de l'un, et à la faveur extraordinaire de l'autre.

Anne, fille de Richard Nevill, comte de Salisbury, et sœur de ce grand comte de Warwick, qui avoit obtenu ce titre en épousant la fille unique et l'héritière de Henri-de-Beauchamp, duc de Warwick, étoit née avec toutes les perfections de son sexe. Elle avoit été mariée dès l'âge de quinze ans avec un gentilhomme de sa maison, nommé Westmoreland, qui lui avoit rendu les plus belles années de sa vie insupportables par l'excès de sa jalousie. Le comte de Salisbury son père, s'apercevant de l'altération de sa santé et du trouble continuel de son esprit, fut le premier à la plaindre, et à chercher les moyens de la délivrer de cet esclavage. Il se trouva heureusement qu'on avoit négligé quelques précautions du côté de l'église, pour les dispenses de la parenté. Ce prétexte parut suffisant à ceux qui plaignoient le malheur d'Anne. Son mariage fut déclaré nul, et le mari qui avoit fait son supplice, en fut puni par son propre désespoir, qui le conduisit en peu de temps au tombeau.

En quittant le nom de ce tyran, elle prit celui de mylady Nevill. L'état douteux dont elle sortoit lui donnant presqu'autant de liberté que la qualité de veuve, elle parut à la cour avec tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Le duc de Glocester étoit galant. Il ne la vit point sans prendre pour elle les sentiments qu'elle inspiroit à tout le monde,

Ayant perdu dans le même temps sa femme, il pensa tout-d'un-coup à s'engager dans un nouveau mariage, et si la bienséance le força de suspendre son dessein jusqu'à l'expiration du temps marqué par l'usage, il n'en communiqua pas moins au comte de Salisbury l'inclination qu'il avoit pour sa fille. Elle fut approuvée de leurs amis communs. Cette espèce d'engagement ne laissa point d'être cachée au public; et le duc même, en commençant à voir mylady Nevill avec l'espérance de l'épouser, lui dissimula de concert avec son père, un dessein dont l'exécution paroissoit encore éloignée.

Elle étoit par conséquent maîtresse de son cœur; et si elle eut à craindre quelque reproche, ce ne fut pas pour avoir rejeté l'amour et les soins du ministre. Mais usant peut-être avec un peu d'imprudence du droit qu'elle avoit de suivre ses inclinations, elle laissa prendre trop d'ascendant sur son estime au duc de Sommerset, qui ne pouvoit aspirer à la qualité de son époux. Il étoit marié depuis plusieurs années. De quelqu'espérance qu'il se flattât en prenant de l'amour pour elle, l'intérêt de sa fortune devoit servir à la défendre autant que celui de son honneur. Elle ne consulta néanmoins que son penchant. Le duc ne se livra pas avec moins d'emportement qu'elle à une passion dont ils firent tous deux leur bonheur. La seule loi

qu'ils s'imposèrent, fut de cacher leur tendresse à tout l'univers; et leur félicité sembloit redoubler par le charme du mystère.

Cette liaison se soutint heureusement jusqu'au temps dont le duc de Glocester étoit convenu avec le comte de Salisbury. A-peine fut-il délivré de son deuil, qu'impatient d'une si longue contrainte, il parla de mariage à mylady Nevill. Elle écouta ses propositions, mais ce ne fut que pour les communiquer à son amant. Ils délibérèrent ensemble sur un incident capable de les alarmer. Après bien des incertitudes et des agitations, ils furent obligés de reconnoître qu'une fille du comte de Salisbury n'étant pas faite pour vieillir sans établissement, il falloit accepter les offres du ministre, qui n'étoit plus, d'ailleurs, dans un âge redoutable pour un amant, et qui pouvoit servir, au contraire, de voile à leur familiarité et à leur tendresse. Cette résolution pouvoit les rendre heureux tous trois, si des regrets imprudents et de folles délicatesses n'en eussent fait différer trop long-temps l'exécution. Le duc de Glocester, qui avoit souffert sans défiance que la fille du comte de Salisbury le traitât froidement et cherchât à l'éviter, avant qu'il lui eût fait l'ouverture de ses prétentions, et qu'elle les eût approuvées, ne put lui voir la même affectation à le fuir, sans s'apercevoir qu'il avoit peu de part à sa tendresse. A-peine la trouvoit-il une fois

chez elle dans les visites qu'il lui rendoit plusieurs fois le jour. On ne lui rendoit pas un meilleur compte de ce qu'elle étoit devenue. Occupée de ses rendez-vous et du soin de les déguiser, elle n'étoit jamais où elle feignoit d'aller passer la journée, et ses propres domestiques ignoroient le plus souvent de quel côté il falloit la chercher. Les soupçons qui s'élevèrent dans l'esprit du duc, devinrent bientôt des convictions, lorsqu'il eut appris par des informations secrettes, que ses gens les plus affectionnés la perdoient quelquefois de vue pendant des heures entières, et qu'ils la croyoient eux-mêmes engagée dans quelque commerce pour lequel ils ne lui connoissoient point de confidens. Dans le ressentiment qu'il en eut, il la fit suivre avec tant d'obstination, et les ordres dont il chargea ses émissaires furent si sanglants, que le duc de Sommerset ne dut sa conservation qu'aux soins extraordinaires qu'il prenoit de son côté pour assurer le secret de son intrigue.

Enfin, l'amour triompha de toutes les inquiétudes du ministre. Malgré tant de sujets d'alarmes, il résolut de satisfaire son cœur, dans l'espérance que les liens du mariage lui assureroient la possession de celui qu'on lui disputoit, ou que son autorité du-moins le retiendroit dans les bornes qu'il seroit en droit de lui imposer. Il pressa la célébration de son mariage. Le jour en étoit fixé.

Ce fut la veille d'un jour si lugubre pour les deux amants, que le duc de Sommerset proposa à sa maîtresse de lui accorder une entrevue, qui devoit être comme l'ouverture d'une nouvelle situation. Ils se rendirent par la Tamise, dans un village peu éloigné de Londres. Quoique ce soin de s'éloigner de la ville fût une précaution, ils crurent peut-être que dans les circonstances ils n'en avoient point d'autres à observer. Le duc de Glocester fut averti que mylady Nevill s'étoit dérobée de sa maison. Il fit marcher sur ses traces. Sommerset ne fut point reconnu dans son déguisement; mais les espions du ministre lui ayant rapporté qu'elle étoit seule avec un homme, et qu'ils avoient découvert à des marques certaines que ce ne pouvoit être qu'un amant, il en conçut assez de rage pour les vouloir immoler tous deux de sa propre main. Il se fit escorter par des gens fidèles, et sa fureur se soutint jusqu'au lieu où il comptoit de la trouver. Mais la nuit s'approchant déjà, il apprit de quelques paysans qui l'avoient vue sans la connoître, qu'elle avoit repris la route de Londres, sur un de ces petits bateaux qui viennent régulièrement des environs de la ville à certaines heures du jour. Elle s'y étoit mêlée avec plusieurs passagers dont elle étoit sûre de n'être pas connue, tandis que Sommerset, qui avoit pris son chemin par terre, étoit allé donner ordre aux gens qui les servoient

dans leur intrigue, de se tenir prêts à la recevoir à quelque distance du rivage. L'occasion étoit si importante pour le duc de Glocester, que son désespoir redoublant de l'avoir manquée, il fit une diligence extraordinaire pour retourner à Londres, dans l'espérance d'y être aussitôt que le bateau, et de surprendre du moins les deux amants lorsqu'ils en sortiroient. Il y fut en effet plus tôt que mylady Nevill, et s'étant approché du bateau avec ses gens, ce fut assez pour lui d'apprendre du premier batelier de quel lieu il étoit parti, pour ne pas douter que la proie qu'il cherchoit ne fût entre ses mains. Mais l'obscurité étoit si profonde, qu'il désespéra de pouvoir la distinguer. Ce fut le transport où ce nouvel objet le jeta, qui, joint à l'utilité qu'il pouvoit tirer des ténèbres pour se venger sans être reconnu, lui fit naître un dessein plus cruel encore que celui qui l'avoit fait partir. Il résolut de poignarder les deux objets de sa haine, dans le bateau même où il les supposoit tous deux; et de peur que sa main ne se trompât dans l'obscurité, autant que pour ensevelir la connoissance d'une action si barbare, il prit le parti d'envelopper dans le même sort quatre ou cinq passagers, qui se disposoient déjà à sortir du bateau. L'ordre en fut aussitôt donné à ses gens. Il entra lui-même dans le bateau, et le premier objet qu'il crut distinguer étant une femme qui lui parut mise assez

proprement pour lui persuader que c'étoit mylady Nevill, il lui enfonça son poignard dans le sein, avec quelques reproches dont le sens ne pouvoit être incertain pour elle. Le ciel qui se préparoit à la sauver par plus d'un miracle, permit qu'il ne lui échappât point un seul mot de ce qu'elle avoit entendu. La voix du duc qu'elle reconnut en même-temps, le désordre affreux que ses gens causèrent en se précipitant sur les bateliers et sur le reste des passagers alarmés; enfin, un pouvoir supérieur à la fortune, qui la destinoit à quelque chose de plus heureux que tout ce que le duc s'imaginoit lui arracher par la mort, lui inspirèrent la pensée de se précipiter dans la Tamise, ou plutôt la forcèrent de s'y jeter sans réflexion. Elle fut entraînée par les flots, tandis que les gens du duc achevèrent leur cruelle exécution.

Il avoit trouvé si peu de résistance contre une attaque si imprévue, qu'à l'exception de quelques cris qui furent étouffés aussitôt dans le sang de ces malheureux passagers, il se crut sûr que rien n'avoit été capable de le trahir. Cependant il eut la précaution de faire couler à fond le bateau, dans lequel il n'auroit pas été facile d'effacer les traces sanglantes de sa fureur. Avec la même prudence, il fit charger les cadavres de pierres, pour les précipiter plus sûrement au fond de la rivière. C'est de sa confession même que les historiens

ont recueilli le détail de toutes ces circonstances, lorsqu'il fut forcé à cet aveu par des accusations auxquelles il n'eut rien à répliquer. La justice qu'ils lui rendent, est que son caractère ne le portoit point à la violence, et que dans les occasions où il avoit la liberté de suivre le penchant de son cœur, il prenoit plaisir à se faire aimer par ses bienfaits; mais regarderoit-on l'amour et la jalousie comme des passions dangereuses, si elles n'étoient capables de changer les meilleures inclinations, et de les porter quelquefois aux plus cruels excès?

C'étoit par ménagement pour le public, que le duc de Glocester avoit apporté tant de soins à déguiser son crime: car, dans le degré de puissance dont il jouissoit alors, il n'avoit rien à redouter de ses ennemis, ni de la rigueur des loix. Aussi ne se fit-il pas presser long-temps par le comte de Salisbury, pour lui apprendre le sort de sa fille, et son témoignage suffisant au comte, pour ne pas douter qu'elle ne se fût déshonorée par une honteuse foiblesse, ils convinrent ensemble que cette catastrophe demeureroit secrette, et qu'on attribueroit sa mort à quelque accident naturel. Le duc de Sommerset l'ignora lui-même, et n'ayant pu rien apprendre de ses gens, qui avoient passé inutilement une partie de la nuit dans une rue voisine de la rivière, il se

vit contraint, après mille recherches infructueuses, de dévorer le mortel chagrin qui le consuma pendant plusieurs années.

Cependant mylady Nevill avoit roulé au hazard dans la rivière : car c'étoit moins l'espérance de se sauver par cette voie, que sa crainte, à la vuë d'un péril encore plus pressant, qui lui avoit fait prendre une résolution si téméraire. La coiffure et les habits des femmes étoient alors d'une forme si bizarre en Angleterre, que les deux côtés de la tête étant comme armés de deux voiles, et la robe enflée par un large vertugadin, elle fut soutenue heureusement sur la surface de l'eau jusqu'au-delà du pont de Londres, où la disposition naturelle du lieu a formé de tout temps un port commode. Elle suivoit le courant de la rivière, dans le temps que le capitaine d'un vaisseau normand le traversoit dans sa chaloupe, pour aller passer la nuit à bord. A la lumière d'une lanterne dont il s'éclairoit, il aperçut une femme, qui ne pouvoit éviter de périr sans son secours; il n'eut pas de peine à la sauver d'un si grand péril, et l'ayant portée dans son vaisseau, il reconnut bientôt à mille marques, qu'il n'avoit pas rendu ce service à une personne ordinaire. Elle revint à elle à force de soins, et retrouvant assez de présence d'esprit pour ne laisser rien échapper qui pût faire connoître sa naissance et son aventure, elle ne s'aperçut

pas plus tôt qu'elle avoit l'obligation de son salut à un capitaine françois, qu'elle résolut de s'en faire une ressource dans son malheur. Une extrémité si terrible étoit un remède assez puissant contre l'amour. Oubliant le duc de Sommerset, et ne pensant qu'à mettre sa vie en sûreté, elle engagea le capitaine à la tenir cachée jusqu'à son départ, pour la conduire en France avec lui. Leur voyage se fit heureusement. Marguerite Stuard arrivoit à Paris dans le même temps, pour aller épouser le dauphin. La rencontre de cette princesse fut une nouvelle faveur du ciel pour mylady Nevill. Sans lui faire l'aveu de sa foiblesse pour le duc de Sommerset, elle lui fit un récit si touchant de son infortune, qu'elle obtint, avec sa compassion et son amitié, la liberté de vivre auprès d'elle sous un déguisement qui trompa toute la cour de France.

La reine Marguerite n'avoit pas douté, en recevant cette confidence à Abbeville, qu'une si odieuse action du ministre d'Angleterre ne servît quelque jour au dessein qu'elle avoit déjà formé de le détruire, sans compter l'espérance qu'une maison aussi puissante que celle des Nevill n'auroit pas besoin d'autre motif pour s'attacher à elle, et pour entrer ardemment dans ses intérêts. Elle avoit voulu se donner le temps d'observer la disposition des esprits et de ménager celui du roi, avant que de s'ouvrir au comte de Salisbury. Mais

la mort de la duchesse de Sommerset, qui arriva dans cet intervalle, lui fit croire que les délais étoient inutiles à l'égard du duc. Il lui parut impossible qu'il n'eût pas conservé un souvenir assez tendre de mylady Nevill, pour ne pas regarder comme le plus grand bonheur de sa vie de la retrouver dans un temps où il pouvoit se livrer à toute l'inclination qu'il avoit eue pour elle; et peut-être fut-elle sollicitée par mylady même, qui ne s'étoit pas retrouvée proche d'un homme qu'elle avoit tant aimée, sans avoir senti renaître toute l'ardeur de sa passion.

Il ne falloit pas beaucoup de mesures pour apprendre au duc une nouvelle qui devoit le combler de joie. Marguerite s'étant réservée à elle-même cette satisfaction, le fit avertir de se rendre secrettement auprès d'elle; et, sans lui faire acheter ses éclaircissements trop cher, elle lui raconta naturellement ce qu'il avoit à espérer de sa bonté, s'il étoit capable de prendre quelqu'attachement pour ses intérêts. Elle eût bien moins de peine à tirer de lui toutes les promesses dont elle faisoit dépendre son bonheur, qu'à le persuader de la vérité de ce qu'il avoit entendu. Il étoit encore passionné pour la mémoire de mylady Nevill qu'il croyoit morte. Qu'étoit-ce de la trouver non-seulement vivante, mais si proche de lui, qu'on lui promettoit de la faire paroître au même moment? Après

avoir juré à la reine un dévouement aveugle, et contre le ministre une affreuse haine, qui ne s'éteindroit jamais que par la plus cruelle vengeance, il la conjura de ne pas différer un moment à lui rendre le seul objet pour lequel il vouloit vivre. Elle y consentit, mais ce fut à des conditions fort dures, auxquelles il ne balança pas néanmoins à se soumettre. La première fut qu'après l'avoir vue une seule fois, pour s'assurer de la vérité de son aventure et de la persévérance de ses sentiments, il renonceroit à la voir jusqu'à la chute du duc de Glocester. Elle vouloit soutenir par cette contrainte l'ardeur dont elle le voyoit enflammé. La seconde condition qu'elle lui imposa, fut qu'il feindroit d'être mal avec elle-même, aussi long-temps qu'elle le jugeroit nécessaire pour le succès de leurs vues communes; enfin, qu'après avoir engagé tous ses amis dans le projet d'abaisser la puissance du ministre, il se chargeroit de porter au parlement les plaintes de la nation contre l'abus que le duc de Glocester faisoit de l'autorité du roi.

La dernière de ces loix auroit paru la plus révoltante à un homme du caractère de Sommerset, s'il eût été capable de trouver quelque chose de difficile après s'être soumis à la première. D'ailleurs, le désir de la vengeance le possédoit déjà autant que tous les feux de l'amour. Quoiqu'il eût fait profession jusqu'alors de quelque

attachement pour le ministre, il s'engagea à sa ruine par les plus redoutables serments, et les promesses de grandeur dont la reine crut lui faire un autre motif, lui parurent indignes des deux puissants intérêts qui échauffoient son cœur. Il vit mylady Nevill avec des transports qui ne peuvent être représentés; elle les partagea, et ce spectacle charma la reine. Mais plus sensible à l'ambition qu'à la tendresse, elle les interrompit bientôt pour proposer à Sommerset, sur qui elle faisoit désormais autant de fond que sur le marquis de Suffolck, de pressentir les dispositions du comte de Salisbury pour sa fille. Autant qu'elle prévoyoit d'avantages à s'attacher ce seigneur et le comte de Warwick son fils, autant craignoit-elle d'y trouver de difficulté par l'étroite liaison qu'ils avoient conservée avec le duc de Glocester. L'intérêt d'une fille dont on leur avoit représenté la conduite avec les plus noires couleurs, avoit été sacrifié par le comte à la fortune de son fils. Il avoit approuvé son cruel châtiment, et la reine se formoit une idée terrible d'un père qui avoit oublié si facilement les droits de la nature.

Cependant, Sommerset entreprit de lui faire cette conquête, et se flatta d'autant plus d'y réussir, qu'ayant déjà formé dans son cœur la résolution d'épouser sa fille, il comptoit que l'aveu qu'il pensoit à lui faire de son commerce avec

elle, et du dessein où il étoit de le réparer par un mariage éclatant, lui serviroit de prétexte pour revenir aux sentiments paternels. Mais à force de précautions, la reine manqua le seul moyen qui pouvoit assurer son dessein. La crainte de se commettre imprudemment en faisant au comte l'ouverture de toutes ses vues avant que de connoître ses sentiments pour sa fille, lui fit recommander soigneusement au duc de Sommerset de lui cacher tout ce qui avoit rapport à ses projets de gouvernement; et, pour séduire un ambitieux qui n'avoit sacrifié sa fille au ministre que dans l'espérance d'élever sa fortune, il falloit commencer, au contraire, par flatter son ambition, pour lui faire reprendre les sentiments qu'il devoit à sa fille.

Sommerset ne laissa point d'employer toute son adresse à cette entreprise : il vit le comte. Il lui apprit que le bruit qui s'étoit répandu de la mort de mylady Nevill étoit un bruit faux, qui se trouvoit heureusement détruit par des nouvelles certaines de sa vie et de sa santé; et, profitant de la surprise où ce discours le jetoit, il continua de lui raconter la part qu'il avoit eue à l'infortune de sa fille par des excès de tendresse, auxquels il confessa qu'elle n'avoit point été insensible. Sans lui apprendre qu'elle fût revenue en Angleterre, et sans lui déclarer même qu'il fût informé de la barbarie du duc de Glocester, il justifia sa fuite par

entretenir le duc dans le repos auquel il paroissoit se borner, et d'éviter également de lui donner trop de part à sa confiance, ou de s'en faire un ennemi. La haîne d'un prince qui ne connoissoit que trop ses avantages, et qui auroit joint aux droits de la maison d'Yorck, quelque juste sujet de ressentiment qui auroit pu réveiller ses prétentions et son courage, étoit, non-seulement ce qu'il y avoit de plus redoutable pour la tranquillité de son règne, mais un obstacle presque infaillible au grand dessein qu'elle brûloit d'exécuter. Il ne falloit pas mettre le roi dans la nécessité de revenir à son oncle, pour l'opposer aux entreprises d'un rival contre lequel il ne supposeroit jamais qu'elle eût assez de ressources et de fermeté pour le défendre. D'un autre côté, s'il paroissoit qu'elle ne pouvoit choisir un meilleur appui contre le ministre, elle devoit comprendre que c'étoit changer seulement d'esclavage, et que le duc lui feroit payer bien cher le secours qu'il lui auroit accordé, pourvu même qu'il ne se prévalût point des avantages qu'il ne manqueroit pas d'en tirer, pour oublier bientôt qu'il avoit un maître, et pour se souvenir qu'il avoit d'autres fruits à prétendre de ses services. Elle se rendit à la force de ce conseil, et le parti de la simple politesse auquel elle se réduisit avec le duc, lui auroit réussi constamment, si d'autres intrigues

n'avoient porté dans la suite cet esprit inquiet à des résolutions violentes.

Cependant tout sembloit se réunir pour avancer naturellement l'ouvrage auquel on apportoit tant d'efforts et de soins. Le roi, pénétré des derniers conseils de Marguerite, ne voyoit plus son ministre qu'avec des marques de froideur et d'embarras, qui ne purent échapper long-temps aux yeux du public. Il affectoit de condamner tout ce qui avoit passé par ses mains, et paroissant résolu de prendre lui-même la conduite de ses affaires, il entreprenoit fort souvent ce qu'il n'auroit point été capable d'exécuter, si la reine ne s'étoit toujours présentée à-propos pour le délivrer de la meilleure partie du fardeau. C'étoit dans ces occasions qu'elle ne manquoit point de lui faire remarquer combien il est à désirer pour un roi, de partager ses soins avec une personne assez à lui pour le soulager, sans lui dérober sa gloire. Il sortoit de son cabinet avec autant de confiance dans son ouvrage, que s'il eût établi l'ordre et la paix dans le monde entier. On n'auroit osé vanter devant lui le travail du ministre, parce qu'il auroit paru choqué d'une comparaison si offensante. Ainsi la faveur du duc de Glocester baissoit de jour en jour, et l'autorité de la reine augmentoit à proportion qu'elle se rendoit nécessaire à la vanité de son mari. Elle se persuada, enfin, que

l'empire qu'elle avoit gagné sur lui par ce foible, ne lui laissoit plus rien à redouter; et c'étoit à ce point qu'il lui tardoit de se voir, pour tirer tout le fruit qu'elle avoit espéré de son adresse.

Sommerset, chargé d'un mémoire où elle avoit recueilli tous les reproches qu'on avoit faits au duc depuis son administration, se présenta un jour à la porte du cabinet du roi, dans le temps qu'elle y étoit à travailler avec ce prince, et que le duc venoit d'y être appelé sous quelque prétexte. Quoiqu'il se fût fait annoncer pour une affaire de la dernière importance, et que l'air dont il se présenta au roi, répondit à ce début, il affecta une surprise extrême en apercevant le ministre, et feignant aussitôt de se retirer, il s'excusa sur l'espérance qu'il avoit eue de trouver le roi seul. La reine lui donna l'ordre de demeurer, en lui représentant qu'il y devoit mettre peu de différence, puisqu'il ne trouvoit avec lui qu'elle et son ministre. Ayant reçu le même ordre de la bouche du roi, il parut s'exciter à la hardiesse, comme s'il eût été pressé, par un grand intérêt, de révéler promptement ce que d'autres raisons l'obligeoient à cacher dans une conjoncture qu'il n'avoit pas prévue; et sans faire attention plus long-temps au ministre, il offrit son mémoire au roi, en lui disant qu'un sujet de sa sorte n'étoit point capable d'une fausse crainte, lorsqu'il étoit

question du service de l'état et de la gloire de son maître. Il ajouta que son mémoire contenant des accusations de la dernière importance contre le duc de Glocester, il n'étoit pas fâché qu'il se trouvât présent, pour y reconnoître ses crimes, ou pour s'en justifier.

L'embarras de Henri auroit peut-être fait manquer le succès de cette scène, si Marguerite, affectant de s'alarmer pour la sûreté de son mari et pour celle du royaume, n'eût saisi elle-même le mémoire, et n'eût imposé silence au duc, qui prenoit déjà le ciel à témoin de son innocence. Lisons, reprit la reine: Le mémoire contenoit un grand nombre d'articles, dont le plus important et celui qui servoit de prétexte à l'empressement du duc de Sommerset, regardoit la Guyenne. Il s'y étoit fait un soulèvement contre le gouvernement anglois, par les intrigues du comte d'Armagnac, qui cherchoit à se venger du mépris que l'Angleterre avoit fait de sa fille. La part que le duc de Glocester avoit eue au projet de cette alliance, le faisoit soupçonner d'être entré dans le ressentiment du comte; et depuis la diminution de sa faveur, ses ennemis l'accusoient ouvertement de penser à se faire un état indépendant dans cette province. Mais comme il ne paroît, par aucun témoignage, que cette accusation ait jamais été prouvée, il y a beaucoup d'apparence

qu'on ne commençoit par cet article, que pour donner plus d'importance à ceux qui le suivoient, comme on s'étoit promis que les preuves dont on étoit en état d'appuyer les autres, pourroient communiquer plus de vraisemblance au premier. Entre plusieurs chefs qui regardoient l'infraction des loix du royaume, et l'abus de l'autorité du roi, dans le cours d'une longue administration, on avoit peint des plus horribles couleurs le meurtre d'Anne Nevill; et quoiqu'on feignît d'en ignorer les principales circonstances, on insistoit sur le fond de cette cruelle aventure, comme sur une barbarie sans exemple. Le duc de Glocester fut d'abord frappé de cette imputation; mais se rassurant aussitôt par l'aveu qu'on faisoit d'en ignorer les circonstances, il protesta, comme il avoit fait à chaque article, qu'on faisoit un tort cruel à son innocence. La reine continua de lire, sans mêler la moindre réflexion à sa lecture, tandis que le roi, troublé de ce qu'il entendoit, osoit à-peine lever les yeux sur l'accusé. Enfin, après cette odieuse énumération, Marguerite, paroissant peser les faits et le désaveu du duc, se tourna vers son mari. Comme il seroit dur, lui dit-elle, de condamner le duc de Glocester, sans lui accorder la liberté de se défendre, il seroit aussi trop imprudent de négliger des accusations si graves. On ne peut soupçonner le duc de

Sommerset de les faire au hazard. Ainsi, le devoir de Votre Majesté est d'en attendre les preuves. Ce discours étant concerté, Sommerset ne balança point à répondre qu'il étoit prêt à les produire. Il offrit le choix de celles par lesquelles il plairoit au roi de commencer. Hé bien, reprit la reine, en avez-vous d'assez fortes pour vérifier ce meurtre affreux dont vous accusez le duc? C'étoit donner de fausses espérances de protection au ministre, qui, se souvenant de l'aveu qu'on avoit fait d'ignorer les principales circonstances de cette accusation, se figura que la reine ne demandoit la preuve de cet article que pour lui donner plus de facilité à se défendre. Il s'en applaudit d'autant plus, que s'il y avoit d'autres chefs sur lesquels il ne fût pas moins coupable, c'étoit de tous ses crimes celui qu'il croyoit le plus à couvert. Cependant le duc ayant demandé la permission de sortir un moment, revint presque aussitôt, accompagné de Mylady Nevill, qui s'étoit mise en longs habits de deuil.

Quoiqu'à l'âge où elle étoit, un intervalle de quelques années eût mis beaucoup de changement dans sa taille et dans sa figure, le duc de Glocester avoit encore son image trop présente, pour ne pas la reconnoître aisément. Un spectre sorti du fond de l'abîme pour l'y entraîner après lui, n'auroit pas jeté plus de frayeur dans son

ame, ni répandu plus de consternation sur son visage. Il se leva avec différentes marques de son agitation. Cependant mylady Nevill, se jetant aux pieds du roi, lui fit un discours touchant, dans lequel la cruauté du duc, le secours du ciel, qui avoit pris soin de la sauver du poignard et des flots de la Tamise, sa fuite en France, et tout le reste de ses aventures fut exposé. Si elle avoit tardé si long-temps à faire entendre ses cris pour demander justice au ciel et à la terre, c'est que dans le degré de puissance où étoit le duc, elle avoit encore appréhendé de trouver son juge dans un ennemi si cruel. Elle avoit attendu que Sa Majesté eût pris les rênes de l'état, et comptant sur la protection d'un prince si équitable, elle étoit venue de France, aussitôt qu'elle s'étoit flattée de pouvoir rentrer en Angleterre, sans retomber dans le sort qu'elle avoit eu le bonheur d'éviter.

Il est certain que foible et timide comme Henri l'étoit naturellement, il falloit une scène de cette nature pour le faire sortir de son irrésolution. Tout ce qui ne se seroit point passé devant ses yeux, n'auroit pas fait assez d'impression sur son esprit; et dans le moment même qu'il étoit excité par un spectacle si présent, à-peine osoit-il ouvrir la bouche pour adresser quelque reproche, ou pour faire quelque interrogation à son oncle. La reine y suppléoit par des questions pressantes,

qui forcèrent le duc à l'aveu particulier de son crime. Mais, soit qu'elle crût avoir fait assez en tirant de lui cette confession, soit qu'elle se défiât de la preuve des autres chefs, elle interrompit son entreprise pour représenter au roi qu'une affaire si importante devoit être examinée dans une autre forme, et demandoit la prompte convocation d'un parlement. Le duc de Glocester eut la liberté de se retirer. Ceux qui ont été surpris qu'elle ne l'eût point fait arrêter sur-le-champ, ont prétendu que n'en voulant point à sa vie, elle avoit souhaité qu'il profitât de cet intervalle pour quitter secrettement l'Angleterre; et si le duc étoit coupable de tous les excès qu'on lui reprochoit dans le mémoire, il est assez surprenant qu'il n'ait point pensé à se mettre à couvert par la fuite. Mais comme les autres chefs d'accusation sont demeurés incertains par le silence des historiens, on peut s'imaginer que ne se reconnoissant point d'autre crime que celui qu'il avoit confessé, il espéroit le faire passer pour un transport de jalousie, dont la justification pouvoit dépendre des preuves qu'il auroit apportées de l'infidélité de mylady Nevill, et qu'il aima mieux faire tête à cette accusation, au risque de périr en se défendant, que de faire croire par sa fuite qu'il passoit condamnation sur toutes les autres.

Quoi qu'il en soit, le roi en ayant remis la

discussion et le jugement à l'assemblée de son parlement, qui fut convoqué à Edmundbury, fit avertir le duc de s'y rendre, pour répondre à ses accusateurs. Cette manière extraordinaire de procéder, venoit peut-être encore de la reine, qui vouloit lui laisser le temps d'ouvrir les yeux sur la nécessité où elle le croyoit de fuir; mais l'expliquant sans doute autrement, ou ne s'imaginant pas du-moins qu'après être sorti libre du cabinet du roi, il dût appréhender d'être si tôt arrêté, il s'obstina à demeurer tranquille dans sa maison. Cette sécurité fit naître d'autres alarmes à la reine et au duc de Sommerset. Ils commencèrent à se défier de l'ascendant qu'une longue habitude lui avoit donné sur l'esprit du roi. La foiblesse de ce prince leur fit craindre quelque retour de bonté, qui étoit capable de leur faire perdre tout le fruit de leurs peines. Ils lui représentèrent qu'après l'aveu que le duc de Glocester avoit fait d'un crime odieux, il ne convenoit pas qu'il parût au parlement avec l'air d'un accusé dont l'innocence étoit douteuse. La résolution de l'arrêter fut prise sur leurs instances, et l'exécution confiée au vicomte de Beaumont, lord connétable d'Angleterre. Le duc reconnut trop tard qu'il avoit manqué de prudence, et il ne put s'empêcher, en remettant son épée au vicomte, de lui dire avec un profond soupir, que ses ennemis

avoient prévalu sur la bonté du roi son neveu.

Le marquis de Suffolck n'avoit pas eu moins de part que le duc de Sommerset à cette intrigue, quoique la reine eût souhaité qu'il ne parût pas s'y mêler. Dans le dessein où elle étoit de le faire succéder au ministre, pour gouverner l'état sous ses ordres, elle ne vouloit pas qu'on pût le soupçonner d'avoir contribué à sa ruine, et c'étoit un ménagement qu'elle croyoit devoir au peuple, à qui elle savoit que le duc étoit assez cher, pour en être vivement regretté. Cependant, comme Suffolck passoit pour le confident de cette princesse, et qu'il avoit été employé, non-seulement pour la négociation de son mariage, mais encore pour la cession des deux provinces, qu'il avoit été chargé de remettre lui-même au roi de Sicile, il n'y eut personne qui ne fît retomber sur lui la disgrace du duc de Glocester, et qui ne le regardât d'avance comme le successeur que la reine destinoit à cet infortuné ministre. Le duc de Sommerset, à qui l'amour avoit fait mépriser les interprétations du public, fut assez heureux pour être excusé dans l'esprit de la multitude, par son caractère, qui, le rendant extrêmement jaloux de la gloire et des intérêts de la nation, pouvoit l'avoir porté trop aisément à s'alarmer du projet ambitieux qu'on attribuoit au ministre; et sa facilité même à se laisser gagner par cette crainte,

passa pour l'effet des artifices de Suffolck, et ne servit qu'à le rendre plus odieux. Ces bruits, que Sommerset ne put ignorer, l'excitèrent peut-être à pousser la vengeance de mylady Nevill, beaucoup plus loin qu'il n'eût osé, s'il eût eu le jugement et la haîne du public à redouter.

Le duc de Glocester avoit été conduit à la Tour, et n'espérant plus de faveur, après une démarche si éclatante, il s'occupoit à préparer sa défense. On ne l'avoit point resserré avec tant de rigueur, qu'on lui eût interdit la vue de ses parents et de ses amis. Il tomba dans l'esprit à Sommerset, que, pour rétablir mylady Nevill dans l'estime de son père, il devoit, non-seulement faire entendre au ministre, que ce seroit rendre sa cause plus mauvaise que de noircir la réputation de cette dame dans ses défenses, mais lui faire même envisager quelque adoucissement de la part de ses accusateurs, s'il vouloit réparer par un désaveu formel les impressions qu'il avoit communiquées au comte de Salisbury. Ce dessein étoit excusable dans un homme qui pensoit à faire sa femme de mylady Nevill. Il se ménagea secrettement le moyen de voir le duc de Glocester dans sa prison; et rejetant le mauvais office qu'il lui avoit rendu sur la nécessité du service de l'état, qui lui en avoit fait un devoir, il lui découvrit, sans aucune marque de haîne, que c'étoit avec lui que

mylady Nevill avoit eu des liaisons de tendresse, dans le temps qu'il avoit pensé lui-même à l'épouser. A cette déclaration, il joignit l'aveu des sentiments qu'il conservoit encore pour elle; et l'assurant qu'il n'y avoit point d'obstacle qu'une si vive passion ne le rendît capable de surmonter, il lui fit entendre que dans l'extrémité où il le voyoit réduit, il connoissoit encore des ressources qui pouvoient le garantir de sa ruine, si, au lieu de noircir mylady Nevill par des récriminations outrageantes, il vouloit réparer le tort qu'il lui avoit déjà fait dans sa famille, et promettre de ne lui en faire aucun dans le public. Songez, lui dit-il, que la perte de sa réputation seroit une vengeance fort inutile pour vous, puisqu'elle ne peut rien changer au crime dont elle vous accuse, et qu'en gardant pour elle un ménagement dont il est impossible qu'elle ne soit pas touchée, vous rendez votre défense beaucoup plus aisée par l'avantage que vous obtenez sur les plus redoutables de vos ennemis. . . . .

La haîne et la vengeance sont quelquefois si aveugles, qu'elles se trompent jusque dans les moyens qu'elles employent pour se satisfaire. Loin de se laisser persuader par ce raisonnement, le duc de Glocester le regarda comme une imprudence extrêmement favorable pour lui, dans un homme qu'il ne pouvoit prendre effectivement

que pour un ennemi déclaré. L'infidélité de mylady Nevill se trouvoit vérifiée par sa bouche, et c'étoit à quoi il avoit appréhendé de ne pouvoir parvenir pour justifier l'excès de ses anciennes fureurs. Il découvroit même dans son accusateur un rival intéressé à sa perte, et qu'il lui étoit aisé par conséquent de rendre suspect à ses juges. Enfin, la joie de se voir fournir des armes pour se défendre, par ceux qui avoient conspiré sa ruine; l'espoir de s'en servir heureusement contre eux-mêmes; l'indignation de se voir encore insulté par des offres qui lui parurent une nouvelle trahison, que dirai-je? la haîne qu'il devoit à son délateur, et peut-être un reste de fureur jalouse, ne lui laissèrent pas assez de liberté d'esprit pour déguiser ses projets de vengeance, et pour modérer l'excès de son ressentiment. Il reçut la proposition de Sommerset comme un outrage, et le traitant lui-même avec la dernière fierté, il lui promit de ne rien ménager pour sa défense, comme on n'avoit rien épargné pour le perdre par d'indignes accusations. Sommerset se fit répéter plusieurs fois cette menace; et le voyant obstiné à n'en rien relâcher, il se jeta sur lui, le terrassa, et le fit étrangler en sa présence par quelques personnes apostées pour le soutenir. Ensuite, l'ayant fait mettre fort soigneusement dans son lit, il se retira aussi secrettement qu'il étoit entré, par le soin d'un officier

de la tour qui l'avoit introduit avec ses gens.

Une exécution si violente avoit sans doute été prévue, et l'on ne se figurera point que le duc de Sommerset, qui avoit vécu jusqu'alors dans l'éloignement des affaires, et dont le crédit étoit si récent, eût osé s'abandonner si témérairement à la vengeance de mylady Nevill, sur un prince du sang qui étoit oncle du roi, et jusqu'alors l'héritier présomptif de la couronne, s'il ne s'étoit cru bien assuré de l'approbation de la reine; et s'il n'eût peut-être agi par ses ordres. Les accusations intentées contre le duc de Glocester, jetoient cette princesse dans une vive inquiétude. Il étoit incertain comment elles seroient reçues au parlement, et si elles paroîtroient appuyées par d'assez fortes preuves. En supposant que la foiblesse des témoignages et la faveur du peuple fissent triompher le duc, n'étoit-il pas à craindre que son autorité ne reprît de nouvelles forces par l'impuissance des efforts qu'on auroit faits pour l'abattre? Et ne pouvoit-il pas se rendre d'autant plus redoutable, qu'il auroit tout-à-la-fois à confirmer son pouvoir et à venger ses injures? C'étoit finir la querelle d'un seul coup, et la violence même qu'on employoit pour s'en défaire, devenoit un sujet d'épouvante pour ses partisans. Aussi la cour gardat-elle un profond silence sur cette tragique aventure. On laissa au peuple la liberté de plaindre un

ministre qu'il aimoit, et la reine ne parut faire aucune attention aux emportements de la douleur publique. Elle permit que le corps du duc fût exposé pendant plusieurs jours, pour faire foi qu'il n'avoit aucune blessure, et que s'il n'étoit pas mort par un accident naturel, il falloit qu'il se fût ou empoisonné ou étouffé lui-même, comme on avoit pris soin d'en répandre le bruit. En effet, la douleur du peuple prit le change pendant quelque temps, et cette indifférence apparente de la cour réussit mieux à le calmer que n'auroit fait tout autre artifice.

Mais on ne s'étoit pas porté à des extrémités si violentes pour n'en tirer aucun fruit. La reine prit ouvertement l'administration des affaires; et, pour remplir les vues qu'elle avoit sur le marquis de Suffolck, elle commença par le faire créer duc. Trop d'impatience à le combler ainsi de faveurs, fut encore une faute qu'elle eut à se reprocher. Les soupçons du peuple se réveillèrent, en voyant traiter avec cette distinction celui qu'on regardoit depuis long-temps comme l'ennemi particulier du ministre. On ne douta point que ce ne fût le prix de sa mort; et la haîne contre Suffolck, qui étoit déjà extrême depuis la cession de l'Anjou et du Maine, redoubla jusqu'au point de lui attirer dans les rues de Londres, plusieurs insultes qu'il prit le parti de dissimuler.

Le duc de Sommerset, par tant de complaisance et de zèle pour les volontés de la reine, ne s'étoit proposé jusqu'alors que de se rendre heureux avec mylady Nevill, et cette passion qui l'occupoit uniquement, lui avoit fait fermer les yeux sur tous les dangers auxquels il s'étoit exposé. Mais voyant avec quelle ardeur le ressentiment du peuple s'étoit ranimé, et ne doutant point que tôt ou tard on ne découvrît que la mort du duc étoit son ouvrage, il crut que sa sûreté l'obligeoit de s'éloigner pour quelque temps de l'Angleterre. Il ne demanda à la reine, pour récompense de ses services, que la permission d'aller épouser mylady Nevill en Normandie. Avec les inclinations philosophiques auxquelles il n'avoit pas encore renoncé, son dessein étoit d'y mener une vie tranquille dans le sein de l'amour et de l'oisiveté. Mais la reine qui le connoissoit mieux qu'il ne se connoissoit lui-même, et qui lui avoit découvert un fond d'esprit et de hardiesse dont elle avoit d'autres avantages à recueillir, ne consentit point au désir qu'il marquoit d'abandonner les affaires. Elle lui proposa de se charger de la régence de France, qui avoit été confiée depuis quelque temps au duc d'Yorck. C'étoit une entreprise dangereuse, mais qui le paroissoit encore moins à cette princesse, que l'aveugle confiance avec laquelle on avoit abandonné au duc d'Yorck un poste de cette importance. Quoi-

qu'elle n'eût osé s'y opposer, dans un temps où elle avoit encore à craindre de s'en faire un ennemi, elle se souvenoit de l'avis de Suffolck, qui lui avoit fait appréhender également d'accorder trop de puissance au chef d'une maison redoutable à celle de Lancastre. D'ailleurs, le moyen le plus certain d'assurer son autorité, étoit d'avoir en France un régent qui fût dévoué à ses ordres; et les droits qu'elle avoit acquis sur le duc de Sommerset, étoient des garants perpétuels de sa fidélité.

Mais rien ne l'attacha tant à cette résolution, que les derniers conseils du cardinal de Winchester, prince de la maison royale de Lancastre. Ce prélat, le plus riche et le plus voluptueux de son siècle, avoit balancé pendant toute sa vie le pouvoir du duc de Glocester son neveu. Ses richesses et la dignité de grand-chancelier dont il étoit revêtu, lui avoient fait dans l'état un parti si considérable, qu'ayant été chargé plusieurs fois des plus odieuses accusations par le ministre, il s'étoit toujours relevé avec assez de bonheur et d'éclat pour faire trembler son accusateur, en l'exposant à son tour aux mêmes craintes et aux mêmes dangers. Leur haîne étoit venue d'une passion déréglée qu'ils avoient eue l'un et l'autre pour Eléonor Cobham, fille de qualité, aussi dangereuse par sa beauté que par ses artifices. Après les avoir longtemps trompé tous deux, elle s'étoit livrée abso-

lument au cardinal lorsqu'elle avoit vu le duc de Glocester épouser Jacqueline de Brabant. Mais les difficultés que le duc trouva dans son mariage, l'ayant obligé de se soumettre à la sentence du pape, qui le déclaroit nul, elle forma des espérances plus ambitieuses et les ménagea si adroitement, qu'elle mit enfin le duc de Glocester dans la nécessité de l'épouser. La tendresse du cardinal se changea en haîne après cette trahison, et ses projets de vengeance se tournèrent également contre la duchesse et contre son neveu. Il fut servi si fidèlement par ses espions, qu'ayant appris que la duchesse, par une curiosité assez ordinaire aux femmes, avoit de fréquentes conférences avec un prêtre qui passoit pour nécromancien, et avec une femme qui avoit la réputation d'être sorcière, il engagea plusieurs personnes à former contre elle une accusation de haute trahison. On lui imputa d'avoir composé avec ces deux confidents une image de cire, qui représentoit le roi, dans l'espérance qu'en la faisant fondre par degrés, les forces du roi diminueroient insensiblement, et qu'il perdroit enfin la vie aussitôt que l'image seroit entièrement fondue. Le dessein qu'on attribuoit à la duchesse étoit de faire tomber la couronne sur la tête de son mari; et comme on ne pouvoit supposer qu'elle eût formé ce projet sans sa participation, on espéroit d'envelopper le duc dans le

crime et dans le châtiment. La duchesse avoua qu'elle avoit prié le prêtre et la femme de lui composer un philtre, propre à fixer l'inconstance de son mari. Mais quoique cet aveu n'eût rien de commun avec l'attentat dont elle étoit accusée, le cardinal avoit pris des mesures si infaillibles, que le prêtre fut condamné à être pendu, la femme à être brûlée, et la duchesse à faire amende honorable dans l'église de Saint-Paul, et à être renfermée dans une prison perpétuelle. Une mortification si sanglante pour le premier prince du sang, qui avoit été le protecteur du royaume, et qui en étoit encore le premier ministre, avoit fait monter sa haîne au comble contre celui dont il n'ignoroit pas que l'outrage étoit venu; mais il le voyoit si puissant, qu'il avoit été contraint de supprimer jusqu'à ses plaintes, pour ne lui pas donner occasion de s'attaquer directement à lui-même. Le cardinal, qui ne pouvoit douter de son côté, qu'un ennemi irrité par de si cruelles offenses, ne cherchât l'occasion de le perdre, se mit à couvert de toutes sortes d'atteintes par une précaution fort singulière: il obtint des lettres du grand-sceau, par lesquelles le roi lui accordoit une abolition générale de tous ses crimes, depuis la création du monde jusqu'au jour dont cet acte d'amnistie portoit la date.

Dans ces dispositions, qui ne se relâchèrent

jamais entre l'oncle et le neveu, la mort du duc de Glocester avoit été la plus agréable nouvelle qui pût arriver au cardinal. Elle avoit été tout-à-fait imprévue pour lui, parce que la reine redoutant son crédit, avoit moins pensé à lui communiquer ses projets et à l'employer contre son neveu, qu'à l'éloigner lui-même de toutes les occasions de pénétrer ses vues et de prendre de la jalousie de son autorité. Plus esclave que jamais de ses plaisirs à l'âge où il étoit, il s'étoit retiré depuis quelque temps dans sa maison de campagne, par une espèce de lassitude du mal qu'il avoit fait au duc, et des inquiétudes que lui avoient causées celui qu'il en pouvoit recevoir. Il y menoit une vie délicieuse, lorsqu'il y apprit sa disgrace et sa mort. L'habitude de nuire et quelques bruits dont il avoit démêlé fort habilement la vérité, lui avoient fait pénétrer toute la part que la reine avoit à cette catastrophe. Il lui écrivit pour la féliciter du succès de son entreprise. Ses termes étoient vagues sur ce qui avoit rapport à elle; mais ne dissimulant point la joie qu'il ressentoit de la mort du duc, il en parloit comme d'un service qu'on lui avoit rendu. A-peine, cependant, jouit-il de cette satisfaction plus d'un mois; une maladie mortelle l'ayant réduit en peu de jours à l'extrémité, ce fut dans ces derniers moments qu'il écrivit une autre lettre à la reine, par laquelle il lui marquoit tout

ce que son expérience lui avoit fait connoître de plus utile pour l'intérêt de la maison de Lancastre. Il traitoit de faute inexcusable la facilité du roi, ou plutôt celle du dernier ministre à confier la régence de France au duc d'Yorck. On y étoit tombé plusieurs fois avec le même aveuglement depuis la mort du duc de Betfort. Et comme s'il eût prévu les divisions funestes qui menaçoient l'Angleterre, il n'attribuoit tous les maux que le royaume avoit à craindre qu'à l'imprudence de son neveu, qui avoit nourri par des égards continuels, la puissance et l'orgueil d'un rival si dangereux. Ce conseil, le meilleur peut-être qu'il eût jamais donné pour la sûreté de sa maison et pour le repos de sa patrie, fut la dernière action de sa vie. Il expira, si l'on en croit quelques historiens, en reprochant au ciel de n'avoir pas mis plus de différence, pour la durée, entre la vie des personnes aussi heureuses que lui, et celle du dernier des misérables.

La reine ayant donc trouvé dans sa lettre la confirmation du sentiment de Suffolck, se détermina tout-d'un-coup à charger le duc de Sommerset de la régence, et le pressa même de partir promptement pour aller prendre possession de cet emploi. Les François commençoient à se lasser de la trève; et prenant occasion de l'escalade de Fougères, qui avoit été emportée pendant la nuit par Surienne, gouverneur de la Basse-Normandie

pour l'Angleterre, ils armoient avec une chaleur qui faisoit craindre de voir bientôt la guerre ouvertement rallumée : ils ne pouvoient choisir un temps plus favorable. L'Angleterre avoit peu de troupes en Normandie, et toutes les places étant aussi mal pourvues d'hommes que de munitions, le roi Charles espéroit qu'un peu d'ardeur et de diligence le mettroit bientôt en possession de cette belle province. Les historiens qui ont favorisé la maison de Lancastre, attribuent ce désordre aux intrigues du duc d'Yorck, qui, dans le dessein qu'il méditoit déjà de faire valoir ses droits sur la couronne, vouloit s'assurer le secours de Charles par le sacrifice de tout ce que les Anglois possédoient en France. D'autres, aussi favorables à ce prince qu'ils paroissoient opposés à la reine, ont prétendu que les Anglois ne doivent accuser qu'elle de toutes les pertes qu'ils essuyèrent bientôt successivement; et que, se voyant encore sans enfants, elle étoit d'intelligence avec les ennemis de la nation. Ils ajoutent qu'ayant deux buts différents, l'un de rendre service à la France, et l'autre de ruiner le duc d'Yorck dans l'esprit des Anglois, elle avoit trouvé fort adroitement le moyen de les réunir tous deux, en laissant aux François le temps d'avancer le progrès de leurs armes, et en ôtant au duc toutes sortes de moyens de leur résister, pour faire tomber sur lui la haîne des pertes publi-

ques. Quoi qu'il en soit, la conquête de la Normandie ne coûta qu'une campagne au roi Charles; et le duc de Sommerset n'arriva dans cette province que pour être témoin des avantages continuels de la France.

Il emporta un chagrin auquel il auroit été beaucoup plus sensible s'il en eût pénétré la cause avant son départ. Mylady Nevill, dont il croyoit posséder le cœur à tant de titres, refusa de l'épouser et de le suivre, sous un prétexte auquel il sembloit qu'il n'eût point de justes plaintes à opposer, mais qui n'étoit que le voile d'un changement fort extraordinaire. La raison qu'elle lui apporta, et qu'elle fit goûter à la reine, fut qu'étant plus mal que jamais avec son père depuis la mort du duc de Glocester, elle vouloit prendre le temps de l'apaiser par ses respects, et de le faire consentir à son mariage. Cette excuse satisfit d'autant plus aisément la reine, qu'elle regardoit la réconciliation du comte de Salisbury avec sa fille comme un moyen presque sûr de faire entrer le père et le fils dans ses intérêts. De tous les seigneurs de la cour qui avoient été attachés au ministre, ils étoient presque les seuls qu'elle regrettât de n'avoir pu gagner par ses caresses et par ses bienfaits. Mais il se passoit d'autres mouvements dans le cœur de mylady Nevill. Par une inconstance qui fait honneur à la bonté de son caractère, le duc lui étoit

devenu odieux depuis qu'il l'avoit vengée. Elle ne retrouvoit plus le héros qu'elle avoit aimé dans un homme qui avoit assassiné son ennemi de sang-froid, et qui avoit abusé de l'avantage de sa situation pour étrangler de ses propres mains un malheureux qu'il avoit trouvé sans défense. Ce sentiment, que le duc avoit fait naître lui-même par l'air de joie et de complaisance avec lequel il lui avoit raconté cette funeste exécution, avoit éteint l'amour dans son cœur, jusqu'à lui donner du dégoût pour celui dont elle avoit fait long-temps son idole.

Cependant, elle déguisa si bien ses dispositions, qu'il n'emporta que le regret de voir son bonheur différé. Mais, comme elle étoit faite pour la tendresse, il lui fut difficile de demeurer long-temps libre après s'être guérie de sa première passion. Le duc d'Yorck arriva de Normandie. Quelque ressentiment qu'il conservât de l'affront qu'il venoit de recevoir, il parut à la cour avec une profonde dissimulation, sous laquelle il cachoit si adroitement ses desseins de vengeance, qu'il trompa jusqu'aux yeux de la reine. Les plaisirs parurent l'occuper uniquement; et, pour donner plus de vraisemblance à ce rôle, il affecta de s'attacher à mylady Nevill, dont la beauté faisoit l'admiration de toute l'Angleterre. Une passion dont il n'avoit pensé qu'à se faire un amusement, devint pour

l'un et pour l'autre la plus importante affaire de leur vie.

La reine, à qui cette nouvelle liaison n'échappa point, auroit pensé, sans doute, aux avantages qu'elle en pouvoit tirer, si elle n'eût été distraite par d'autres soins qui demandoient toutes les forces de son attention. Mais le fond qu'elle faisoit sur l'attachement de mylady Nevill, l'ayant persuadée trop aisément qu'elle pouvoit se reposer de ses intérêts sur elle, rien ne l'occupoit si fortement que les embarras du duc de Suffolck contre lequel toute la nation paroissoit soulevée. Comme le respect arrêtoit encore les plaintes qui pouvoient aller jusqu'à elle, on les tournoit vers celui qui gouvernoit avec une autorité absolue sous ses ordres. La perte de la Normandie presqu'entière, après tant de sang versé pour la conquérir, avoit enfin excité ouvertement l'humeur impatiente des Anglois. Tout retentissoit d'accusations et de menaces. « On disoit publiquement que le duc avoit » trahi l'état, et que le Maine, cette clef de la » Normandie, avoit été livrée aux François pour » faire réussir un mariage qui n'étoit avantageux » qu'à lui. On l'accusoit d'avoir ôté la vie au duc » de Glocester, de peur que ce prince clairvoyant » ne découvrît ses trahisons. On se plaignoit qu'il » y avoit peu de gens habiles dans le conseil, et » qu'il y en avoit encore moins de vertueux ;

» qu'on avoit affecté, au contraire, de le remplir » de conseillers vicieux, sans principes d'honneur » et de religion, dont tout le mérite étoit un » aveugle dévouement pour le ministère, et qu'il » en étoit de même de tous ceux qui se trouvoient » revêtus des charges publiques; enfin, sans porter » encore la hardiesse jusqu'à nommer la reine, on » se plaignoit d'un gouvernement qui s'exerçoit » avec une hauteur insupportable, et qui rédui- » soit à l'esclavage une nation libre, accoutumée » à vivre dans la seule dépendance des loix ». Ce fut dans cette disposition générale du peuple que le parlement s'assembla au commencement de l'année 1450. La reine avoit porté le roi à le convoquer, pour en tirer des secours qui la missent en état d'apporter quelqu'ordre aux affaires de France; sans quoi elle se voyoit forcée de les abandonner entièrement, et d'exposer par conséquent son ministre à de nouveaux outrages; mais elle ne fut pas long-temps à s'apercevoir que le mécontentement du peuple avoit passé jusqu'aux membres du parlement. Tous les efforts qu'elle fit pour les gagner lui réussirent si mal, que la chambre basse porta aux seigneurs un bill d'accusation contre le duc de Suffolck, où, sans compter les plaintes vagues dont j'ai rendu compte, on réduisoit tous ses crimes à dix articles, dont le moindre sembloit menacer sa tête. Le péril parut

si pressant, que pour donner quelqu'ombre de satisfaction aux communes, la reine prit le parti de l'envoyer à la tour.

Il en coûta beaucoup à sa fierté pour se réduire à cette espèce d'humiliation. Aucun de ses historiens n'a compté l'amour entre les causes de sa douleur. L'ambition et le désir de gouverner avec un pouvoir absolu, paroissent avoir été les passions dominantes de cette grande reine, et ses ennemis même ne lui reprochent point, dans cette occasion, de foiblesse qui ait pu souiller sa gloire. Cependant, en réduisant ses sentiments pour Suffolck à la reconnoissance et à l'estime, il falloit qu'elle en fût vivement pénétrée, pour s'abandonner à toutes les inquiétudes qu'elle eut de son sort. Elle ne put supporter son absence pendant deux jours. Elle prit le parti de le visiter secrettement dans sa prison; et le regret qu'elle eut de le voir dans cet abaissement fut si vif, qu'elle lui promit, à toutes sortes de risques, de le rétablir dès le lendemain dans son poste. Le roi, qui étoit accoutumé à ne rien voir que par ses yeux, se laissa persuader que le rappel du duc étoit nécessaire, avec autant de facilité qu'il avoit consenti à le faire arrêter. On le vit reparoître à la cour avec un nouvel éclat. En vain la nouvelle de sa délivrance excita-t-elle un soulèvement dans la province de Kent. Les chefs de ce tumulte furent

arrêtés et punis avec une rigueur qui déconcerta leurs partisans. Il se crut si certain de sa fortune après cette espèce de triomphe, que le parlement s'étant rassemblé aussitôt à Leicester, il eut la hardiesse d'y accompagner le roi et la reine avec la qualité de leur premier ministre. Mais cette bravade fut une imprudence qui lui coûta cher. La chambre des communes s'en trouva si choquée, que, pour en marquer son ressentiment, elle alla en corps présenter une adresse au roi, par laquelle elle demandoit que ceux qui avoient servi d'instrument pour livrer la Normandie aux François, fussent déclarés traîtres à la patrie, et punis avec toute la rigueur des loix.

Si quelque chose peut faire juger que la reine avoit conçu pour le duc de Suffolck des sentiments plus tendres que ceux de la reconnoissance et de l'estime, ce fut la mortelle alarme dont elle ne put se défendre à cette nouvelle. Elle en donna des marques si vives, qu'elles eurent le pouvoir de suspendre l'animosité des communes, par une espèce de respect que sa douleur parut leur inspirer. Cependant, comme elle connoissoit trop bien le caractère de la nation qu'elle avoit à gouverner, pour se fier à ces apparences de repentir; après avoir gardé le duc pendant quelques jours dans son propre appartement, elle concerta avec lui que la violence ne pouvant jamais leur faire es-

pérer une administration tranquille, il falloit essayer de calmer les esprits, en cédant pour quelque temps à l'orage, et tenter même d'apaiser toutes les plaintes par quelque service signalé qui pût faire renaître la confiance du public. Elle lui proposa de passer en France, et de s'y employer à rétablir les mêmes affaires qu'elle avoit peut-être mises elle-même en désordre par d'autres vues; c'est-à-dire, de prendre le commandement d'un corps de troupes qui étoient prêtes de passer en Normandie, et de faire tous ses efforts pour remettre l'Angleterre en possession de cette province. Lui ayant fait goûter ce parti, elle répandit le bruit de son départ, dans le dessein de pressentir les dispositions de ceux qui avoient paru le plus animés à sa perte. Mais la plupart étoient d'anciens amis du duc de Glocester, qui, après avoir nourri long-temps le désir de le venger, étoient trop charmés d'en avoir trouvé l'occasion pour laisser refroidir si tôt leur ressentiment. Au premier avis qu'ils eurent de son éloignement, ils se crurent libres des considérations qui les avoient arrêtés; et renouvelant leurs sollicitations auprès du roi, ils parurent résolus, si elles n'étoient point écoutées, de ne point attendre son consentement pour flétrir le duc par une sentence honteuse et cruelle. La reine fut contrainte, dans cette extrémité, d'en venir au dernier remède, qui étoit

d'engager le roi à les prévenir, en condamnant lui-même Suffolk à un exil limité, et en ôtant leurs emplois à quelques-uns de ses partisans. Elle crut avoir fait prendre le change aux communes, et tous ses soins se tournèrent à faciliter son évasion.

Le malheur d'Adam Molins, qui avoit eu part à toutes les entreprises qu'on reprochoit au ministre, et qui en avoit été récompensé par la dignité d'évêque de Chichester et de garde du scel privé, fut un avertissement qui porta la reine à redoubler ses précautions. Ce prélat ayant été poignardé dans les rues de Londres, elle jugea que le duc n'éviteroit pas le même sort s'il étoit reconnu. Deux François qui étoient à sa cour, furent chargés par ses ordres, avec la promesse d'une grosse récompense, de le conduire pendant la nuit jusqu'à Ipswich, où il étoit attendu par un vaisseau dont le capitaine étoit aussi François. Il y arriva heureusement, et son embarquement se fit avec le même bonheur. Mais, soit qu'il eût été trahi par ses propres guides, soit que la fortune eût marqué ce moment pour sa perte, le bâtiment sur lequel il se croyoit déjà sûr de gagner la France, fut arrêté au passage par un vaisseau de guerre. Le capitaine, qui se nommoit Nicols, ne s'étoit posté, sans doute, à la hauteur de Douvres que pour cette exécution; car, ayant visité lui-même le vaisseau françois, il finit toutes ses

recherches lorsqu'il eut reconnu le duc. Il le fit passer dans son propre vaisseau, sans lui avoir expliqué ses desseins et sans les lui avoir fait pressentir par des injures ou des reproches. Là, donnant ordre à ses gens de le saisir, il lui fit couper la tête avant qu'il eût le temps d'ouvrir la bouche. Ensuite, comme s'il n'eût rien attaché de fort important à un coup si téméraire, il fit jeter négligemment la tête et le corps sur les sables de Douvres, et il prit sa route vers un autre port.

Ces tristes restes d'un ministre des plus absolus qui eût gouverné depuis long-temps l'Angleterre, furent bientôt portés à Londres, et exposés aux yeux du peuple, dont la haîne se rassasia de ce spectacle. Mais, quelles furent la surprise et la douleur de la reine, en apprenant que son favori, qu'elle croyoit déjà tranquille en France, lui avoit été enlevé par une si cruelle trahison du sort, et que son cadavre étoit en butte à Londres, aux outrages et aux imprécations d'une populace furieuse? Elle trouva néanmoins des ressources dans sa fermeté pour ne pas marquer trop d'abattement. Il ne lui restoit personne auprès d'elle à qui elle eût plus de confiance qu'à mylady Nevill. Elle ne put retenir, en sa présence, des larmes qu'elle crut verser dans le sein de sa meilleure amie; et, pour l'attacher de plus en plus à sa personne, elle lui apprit que par le même vaisseau qui avoit dû

conduire en France le malheureux Suffolck, elle faisoit rappeler le duc de Sommerset, c'est-à-dire, le seul homme d'Angleterre de qui elle pouvoit espérer désormais de l'attachement et du zèle. Dès le premier moment qu'elle s'étoit vue forcée d'éloigner le duc de Suffolck, elle avoit pensé à lui donner ce successeur; et dans son infortune, dit-elle à mylady Nevill, c'étoit une consolation pour elle de pouvoir partager son autorité avec ses meilleurs amis.

Marguerite étant résolue, en effet, de confier l'administration au duc de Sommerset, telle que Suffolck l'avoit exercée, c'est-à-dire, sous ses yeux et par ses ordres, croyoit serrer ses nœuds d'avance avec un homme qui lui alloit être si nécessaire, en comblant de caresses et de marques d'affection une femme pour laquelle il continuoit d'être si passionné, que toute son impatience étoit d'être à Londres, pour obtenir d'elle-même la liberté de l'épouser. Cependant, dès le jour qui suivit cet entretien, mylady Nevill quitta la cour sans avoir donné le moindre avis de son départ à la reine; et ne s'étant fait accompagner que d'un petit nombre de domestiques, on ignora sa route et les motifs d'une résolution si étrange, jusqu'à l'arrivée du duc de Sommerset. Comme elle ne s'étoit déterminée à partir que sur la nouvelle de son retour, et pour éviter des persécutions qui lui

auroient été importunes dans les nouvelles dispositions de cœur où elle étoit, elle avoit laissé une lettre pour lui, dans laquelle elle ne lui cachoit ni le changement de son affection, ni la cause de cette inconstance; mais elle se gardoit bien de lui apprendre que c'étoit le duc d'Yorck qu'elle lui avoit donné pour rival, et qu'en quittant la cour, elle pensoit à trouver quelque moyen pour le rejoindre.

Ce prince étoit en Irlande, où la reine, par une suite des maximes de Suffolck et des derniers avis du cardinal de Winchester, l'avoit envoyé sous prétexte de remettre l'ordre dans une partie de ce royaume, qui étoit déchirée par des factions et des révoltes, mais, au fond, pour l'éloigner de la cour et du centre des affaires. Peut-être entroit-il même des vues plus profondes dans cette commission. A juger du-moins des intentions de la reine par le petit nombre de troupes qu'elle lui avoit accordées, et par la multitude des séditieux qu'il avoit à réduire, on pouvoit s'imaginer qu'elle ne cherchoit point à ménager une vie qui lui étoit incommode. Mais sa politique fut trompée par la conduite du duc. Soutenu des conseils de Mourray, duc de Norfolck, et de ceux du comte de Salisbury, qui s'étoit attaché ouvertement à lui depuis la mort du duc de Glocester, il découvrit le piége où il se trouvoit engagé. Ce ne

fut point par la violence qu'il entreprit de soumettre les rebelles; il les gagna par sa douceur et ses bienfaits : de sorte, qu'au-lieu de trouver en Irlande un péril dont on avoit espéré qu'il ne sortiroit pas, il s'y fit des amis et des partisans, qui devinrent son plus ferme appui.

On ne sauroit douter qu'avec l'élévation naturelle de ses sentiments, tant de chagrins et de mortifications, qu'il avoit essuyés depuis l'arrivée de la reine en Angleterre, ne lui eussent déjà fait naître les desseins qu'il fit bientôt éclater. Mais il y fut confirmé par les nouveaux sujets de haîne qu'il reçut du ministre. Le duc de Sommerset étant arrivé à Londres, peu de jours après le départ de mylady Nevill, apprit de sa propre main, non-seulement qu'elle avoit changé de sentiments pour lui, mais que l'altération de son cœur avoit été jusqu'à lui faire quitter la cour pour le fuir. Dans les premières agitations de sa douleur, il se plaignit amèrement à la reine, de ce qu'elle lui avoit conservé sa maîtresse avec si peu de soin. Mais cette princesse avoit ses plaintes à lui faire aussi. Son cher Suffolck étoit mort, et l'on ne pouvoit douter que l'intérêt du duc de Glocester n'eût été le plus puissant motif qui avoit animé le parlement contre sa vie. A qui donc Suffolck avoit-il été sacrifié, si ce n'étoit au duc de Sommerset même, qui se trouvoit tranquille par

l'erreur du public, et qui recueilloit tout le fruit d'une si cruelle méprise? Des cris si justes étouffèrent ceux du duc, et la seule conclusion que la reine et lui tirèrent de leurs douleurs communes, fut de s'unir pour les venger.

Sommerset se trouvant revêtu, dès le premier moment, de la même autorité que la reine avoit abandonnée à Suffolck, ne fut pas long-temps à découvrir les traces de mylady Nevill. Il sut qu'après avoir passé quelques jours dans une campagne du duc d'Yorck, elle avoit pris la route de Dublin; et les discours publics l'ayant déjà informé des soins que le duc lui avoit rendus, il ne douta point que ce voyage ne fût une partie concertée pour l'établissement d'un nouvel amour. On étoit dans un siècle où les fameux exemples de Jacqueline de Brabant, et d'une princesse de France, reine douairière d'Angleterre, avoient mis la galanterie fort en honneur. L'esprit et la beauté étoient le seul mérite qu'on cherchoit dans les femmes, et c'en étoit encore un plus grand pour elles de s'être distinguées par des aventures éclatantes, qui servoient comme de lustre à la perfection de leur caractère. Ainsi, loin d'être refroidi par l'inconstance et par les courses de mylady Nevill, le duc de Sommerset n'en conçut que plus d'ardeur pour la ramener à lui, avec une haîne proportionnée contre son rival.

Il étoit vrai que pendant ce temps-là elle s'étoit rendue à Dublin, sous prétexte d'y voir le comte de Warwick et le chevalier Thomas Nevill, ses deux frères, que l'amitié y avoit conduits auprès du duc d'Yorck, et de les employer pour sa réconciliation avec son père. Le duc la reçut avec tous les honneurs qu'il auroit rendus à la reine. Il ne dissimula point la passion qu'il avoit pour elle, et se trouvant encore sans engagement depuis la mort de sa femme, il publia hautement que son dessein étoit de l'épouser. Les deux Nevill se trouvèrent fort honorés de cette proposition. Ils se chargèrent volontiers d'obtenir le consentement de leur père, et de rétablir leur sœur dans son amitié. Mais le vieux comte n'eut pas plus tôt appris les intentions du duc d'Yorck, que faisant lui-même le voyage d'Irlande, il se crut obligé, par délicatesse d'honneur, de lui révéler la confidence qu'il avoit reçue autrefois du duc de Sommerset, et de lui apprendre, enfin, dans un détail fort odieux, que sa fille avoit moins de vertu que de charmes. Etant arrivé à Dublin, sans avoir déclaré quelles étoient ses dispositions pour elle, la crainte de l'offenser, en paroissant à ses yeux sans être assurée du pardon qu'elle lui avoit fait demander par ses frères, lui fit prendre le parti de vivre dans la retraite pendant le séjour qu'elle fit en Irlande. Cette louable précaution

l'entraîna dans un nouveau précipice. Le duc d'Yorck, guéri du désir de l'épouser, par les confidences du comte, mais d'autant plus amoureux qu'il se voyoit fermer la voie du mariage, continua de la voir dans la solitude où elle s'étoit retirée. L'amour fit pour lui ce qu'il avoit fait pour le duc de Sommerset; elle devint sa maîtresse, en perdant l'espérance d'être sa femme.

C'étoient d'étranges idées d'honneur dans le comte de Salisbury, que d'avoir cru sa gloire intéressée à donner avis du désordre de sa fille au duc d'Yorck, et de souffrir ensuite qu'elle vécût avec lui dans un commerce dont la honte retomboit sur lui-même. A-moins qu'on ne veuille penser qu'il l'ignora constamment, ou que dans l'espérance qu'il avoit déjà formée de placer le duc d'Yorck sur le trône de ses ancêtres, il s'abandonnoit au préjugé commun, qui fait regarder l'amour dans les rois, comme une foiblesse glorieuse, qui n'imprime point de tache à son objet. Ce qui est certain, par le témoignage de tous les historiens, c'est que, sur quelques nouvelles mortifications que le duc d'Yorck reçut de la cour par la jalousie du duc de Sommerset, le comte de Salisbury fut le premier qui réveilla assez fortement la vengeance et l'ambition dans l'esprit de ce prince, pour lui faire entreprendre de renverser Henri du trône. Ses deux fils, le duc de

Norfolck, Edouard Brook, lord Cobham, et Thomas Courtenay, comte de Devonshire, tous gens d'un caractère aussi distingué par le courage et l'esprit que par la naissance, furent après lui les principaux chefs d'une si haute entreprise.

Les droits du duc étoient clairs. Henri IV, grand-père du roi Henri VI, ayant détrôné Richard II, son cousin-germain, qui mourut ensuite sans enfants, s'étoit emparé de la couronne au préjudice des descendants de Lionel, duc de Clarance, qui formoient alors la branche aînée de la maison royale d'Angleterre. Le duc d'Yorck représentoit Lionel, dont il étoit l'arrière-petit-fils et l'héritier, par Anne, femme de Richard, comte de Cambridge. Tout ce que la fortune ou la violence avoit fait en faveur de la maison de Lancastre, ne pouvoit changer l'ordre de la nature; et c'étoit en vain, disoient les partisans du duc d'Yorck, qu'elle réclamoit l'autorité du parlement, pour combattre des prétentions qui devoient être indépendantes du caprice des hommes. Il en faut bien moins pour servir de fondement à l'ambition; et quand les droits sont à ce point de vraisemblance et de clarté, c'est la force qui achève de les justifier.

Cependant les conseillers du duc, joignant la prudence à la résolution, ne furent point d'avis de lever le masque, sans avoir sondé les dispositions

du peuple. Ils proposèrent de faire passer en Angleterre quelque aventurier, qui eût assez de hardiesse pour se parer du nom de Mortimer, comte de la Marche, autre prince de la maison d'Yorck, qui avoit perdu la tête à Londres, sur un échafaud, mais qu'on espéroit de faire revivre dans les provinces, à l'appui de quelques fables, par lesquelles on tâcheroit de persuader que sa mort avoit été supposée. Un gentilhomme irlandois, nommé Jean Cade, offrit au duc de se charger de ce rôle. Il se rendit dans la province de Kent, où, trouvant bientôt un grand nombre de mécontents qui prêtèrent l'oreille à ses discours, il arbora la *rose blanche*, ce signe fatal de la maison d'Yorck, depuis sa première querelle avec la maison de Lancastre, qui avoit pris la *rose rouge* pour le sien.

Cade se mit en campagne à la tête d'un corps de mutins, et s'avançant vers Londres, il eut la témérité d'écrire une longue lettre au roi, pour le presser de rétablir la liberté publique par le châtiment d'un grand nombre de mauvais conseillers. Il lui représentoit que l'administration des affaires appartenant sous lui aux princes de son sang, il étoit de son devoir de les rassembler autour de sa personne, et de leur marquer une confiance qui serviroit à faire régner la justice et la tranquillité dans tous les ordres de l'état. A ces

conditions, il offroit d'abandonner les armes, et d'être le plus ardent à donner l'exemple du respect et de la soumission.

La reine et le duc de Sommerset pénétrèrent aussitôt jusqu'au fond de l'artifice. Ils n'ignoroient ni les assemblées qui s'étoient faites en Irlande, chez le duc d'Yorck, ni le caractère et les dispositions de tous ceux qui lui étoient attachés. Ils savoient encore mieux que Mortimer avoit perdu la vie, et que l'imposteur qui se revêtoit de son nom, étoit passé d'Irlande en Angleterre. Le langage de sa lettre n'étoit pas même assez déguisé, pour y faire méconnoître les intentions du duc. Aussi leur réponse ne consista-t-elle qu'à faire marcher le lord Stafford contre les rebelles, avec un corps de troupes choisies. Mais Cade n'avoit point risqué son entreprise, sans une partie des qualités propres à la soutenir. Il battit Stafford, après un combat fort opiniâtre, le tua lui-même, et tailla en pièces un grand nombre de ses gens.

Cette victoire enfla sa vanité, jusqu'à lui faire oublier les bornes de sa commission. Le dessein du duc d'Yorck n'avoit été que de pressentir la facilité du peuple à se soulever au nom de sa maison, et cet essai auroit suffi pour l'engager à quitter sur-le-champ l'Irlande. Mais Cade, pensant peut-être à recueillir pour lui-même les fruits de sa victoire, s'approcha de Londres, où il

répandit l'épouvante. La reine et son ministre trouvèrent si peu de disposition dans leurs troupes à combattre contre leurs amis et leurs compatriotes, qu'appréhendant eux-mêmes d'être forcés à Greenwich, où étoit la cour, ils engagèrent le roi à se retirer dans le château de Kennelworth, qui est au centre de l'Angleterre. Cade se présenta aux portes de Londres. La division qui se mit entre les habitants, dont une partie penchoit à le recevoir, lui en facilita l'entrée. Il coupa de son sabre les câbles qui soutenoient le pont-levis, et s'étant introduit dans la ville, à la tête de ses troupes, il commença par faire trancher la tête au lord Say, grand-trésorier du royaume. Mais après avoir défendu la violence à ses gens, il se laissa gagner lui-même à l'envie de s'enrichir par le pillage. Cette foiblesse, qui fit reconnoître de la bassesse dans ses motifs, et la nécessité de se défendre contre des brigands, qui ne mettoient plus de distinction entre leurs partisans et leurs ennemis, réunirent enfin les habitants pour la conservation de leur vie et de leurs biens. Ils forcèrent cette poignée de rebelles à se retirer dans le faubourg de Sonthwark, par lequel ils étoient entrés. Le capitaine Mathagon, célèbre dans nos propres histoires, par mille actions généreuses, où le sort des armes avoit épargné sa vie pendant les guerres de France, la perdit indi-

gnement par la main d'un de ces misérables. Et resserrés comme ils étoient dans Southwark, on ne les auroit pas chassés facilement, si le roi, pour finir une guerre si honteuse, n'eût fait publier un acte d'amnistie, dont l'effet fut surprenant. Dans l'espace d'une nuit, Cade se vit abandonné de tous ses gens, et contraint de s'enfuir seul pour chercher une retraite dans les bois de la province d'Essex. Mais, sur une nouvelle proclamation, qui mettoit sa tête à prix pour mille marcs, il fut tué par un gentilhomme de Kent, et son cadavre fut déshonoré par le supplice des traîtres.

Quoique cette révolte eût surpassé l'attente du duc d'Yorck, il n'est pas surprenant qu'il en eût recueilli si peu de fruit. Ses espérances s'étoient bornées, comme je l'ai fait remarquer, à produire quelques mouvements dans la province de Kent, pour juger de la disposition du peuple; et loin de compter sur la chaleur avec laquelle on s'étoit armé pour l'ombre d'un prince de sa maison, il s'efforçoit, d'un autre côté, d'avancer ses desseins par des mesures qui auroient été superflues, s'il eût profité de l'heureuse témérité de Jean Cade. Les amis qu'il avoit à Londres, suscitèrent, par ses ordres, des accusations si vives contre le duc de Sommerset, que la reine, forcée encore une fois de céder à l'emportement du peuple, ne vit

point d'autre ressource pour le sauver, que de l'envoyer à la Tour. Ses alarmes étoient d'autant plus justes, que n'ignorant plus les liaisons de mylady Nevill avec le duc d'Yorck, elle s'imaginoit que toutes les circonstances de la mort du duc de Glocester avoient été révélées. Sommerset lui-même soupçonnoit l'inconstante Nevill de cette perfidie, et le ressentiment de se voir trahi par celle qu'il avoit voulu servir en souillant ses mains par une action indigne de son courage, surpassoit encore la douleur qu'il avoit eue de se voir abandonné. Mais il l'accusoit injustement. Les reproches dont on le chargea, ne tombant que sur la perte de la Normandie, qu'on attribuoit à sa mauvaise conduite, il fut aisé à la reine de le justifier, en rejetant ses fautes sur d'autres causes qui n'avoient pu être surmontées par la valeur et la prudence; et l'exemple de la Guyenne qui venoit d'être enlevée de même aux Anglois, rendit cette apologie plus vraisemblable.

Etant bientôt rétabli dans toute sa faveur, il résolut de faire payer cher au duc d'Yorck le péril dont il se voyoit délivré. Que d'injures il avoit à venger! Son regret étoit que la mort de Cade lui eût ôté l'espérance de tirer de lui le secret de la conspiration, qu'il auroit compté de lui arracher par des supplices. Mais n'en étant pas moins persuadé que le duc méditoit quelque entreprise

pernicieuse à l'Angleterre, et qu'on l'y verroit peut-être arriver bientôt avec une armée d'Irlandois, il envoya ordre aux shérifs de Galles, de Shrop et de Chester, de se tenir prêts pour s'opposer à sa descente.

En effet, le duc d'Yorck se présenta sur la côte de Galles, mais avec ses seuls domestiques; et trouvant la milice du pays sous les armes, disposée, en apparence, à le repousser, il alla descendre dans un autre endroit de la même côte, qui n'étoit pas si bien gardé. Cette tentative n'étoit que pour se donner occasion de lever la voix, et de faire entendre ses plaintes. La maison de la Marche ayant toujours eu beaucoup de crédit dans le pays de Galles, il y fit valoir l'insulte qu'il venoit de recevoir des troupes du roi sur la côte, pour en prendre droit de lever une armée. Elle fut assez nombreuse en peu de temps, pour lui donner la hardiesse d'écrire au roi, que tout le royaume étoit mal satisfait de voir les traîtres impunis, et qu'il lui conseilloit de prévenir les suites fâcheuses d'un mécontentement si général; que le moyen le plus prompt étoit d'ordonner que le procès fût fait aux coupables, et particulièrement au duc de Sommerset, qui, ayant été accusé par les communes, avoit été rétabli dans la plus haute faveur, sans avoir passé par aucun examen; enfin, que s'il vouloit accorder cette satisfaction au peuple,

il lui offroit son assistance pour l'exécution d'un si bon dessein.

La reine et Sommerset, qui se trouvoient presque sans troupes, et qui vouloient se donner le temps de lever une armée considérable, firent, au nom du roi, une réponse fort modérée. On ne prétendoit pas, lui dirent-ils, que les traîtres demeurassent sans punition; mais une affaire de cette importance demandoit de grandes délibérations. A l'égard du duc de Sommerset, en particulier, on ne le dispensoit pas de répondre aux accusations qui seroient intentées contre lui, et la faveur où il avoit été rétabli, n'étoit venue qu'après sa justification. L'adresse de la reine eut tout le succès qu'elle avoit espéré. Ses troupes se trouvèrent rassemblées avec tant de diligence, que le duc ayant perdu quelque temps à délibérer sur une modération qui lui paroissoit équivoque, apprit, en se mettant en marche, que l'armée royale s'avançoit vers lui pour le combattre. Quoiqu'il ne manquât ni de courage, ni d'expérience, il ne crut pas devoir s'exposer à livrer bataille au roi, sans avoir grossi son parti par des raisons plus spécieuses. Son but étoit de mettre le peuple dans ses intérêts; et regardant la ville de Londres comme le principal objet qui devoit l'arrêter, il changea tout-d'un-coup de route, pour se rendre, par des marches précipitées, aux portes de cette capitale.

Mais il eut le chagrin de se les voir fermer. Les habitants ne trouvant point de sûreté à se déclarer pour lui pendant que le roi le suivoit de près à la tête d'une armée, il se vit obligé d'aller passer la Tamise à Kingston, pour se retrancher sur la bruyère de Burnheath, à douze milles de Londres. Le roi qui le poursuivoit, passa la rivière sur le pont de Londres, et s'en alla poser son camp à quatre milles du sien.

Les deux armées étant si proches, que rien ne pouvoit les empêcher de combattre, deux évêques députés par le roi, allèrent demander au duc quel avoit été son dessein en prenant les armes contre son maître. Après avoir perdu l'espérance de faire déclarer Londres en sa faveur, ce prince crut devoir garder des ménagements avec la cour. Il répondit qu'il n'avoit jamais pensé à secouer le joug de l'obéïssance, mais qu'il souhaitoit d'éloigner de la cour les mauvais conseillers du roi, dont le duc de Sommerset étoit le principal; et que si l'on vouloit faire rentrer ce seigneur à la tour, et le soumettre à la justice du parlement, il étoit prêt à congédier ses troupes. Il ne comptoit pas que cette proposition pût être acceptée, puisque le roi et la reine ne se conduisoient que par les conseils de celui qui avoit le principal intérêt à la faire rejeter; et son espérance étoit de faire retomber la haîne du peuple sur la cour, en faisant voir

qu'elle ne craignoit point d'exposer le royaume aux désordres de la guerre civile, pour soutenir un homme qu'on accusoit d'avoir causé la ruine de la nation. Mais il fut la dupe de sa politique.

Sommerset étoit agité par tant de ressentiments, qu'il n'est pas surprenant que la haîne lui fît employer toutes sortes de voies pour le satisfaire. Il savoit que le duc avoit mylady Nevill dans son camp, et que pour donner une couleur à cette licence, il la faisoit accompagner de plusieurs autres dames qui paroissoient curieuses de voir les exercices militaires. Si l'on eût pris le parti de se battre, il auroit risqué mille fois sa vie pour se saisir d'elle ; mais il espéra de parvenir au même but par une voie plus certaine et plus douce. Il conseilla au roi de prendre le duc d'Yorck au mot, en feignant d'avoir toute la condescendance qu'il désiroit pour ses propositions, et de l'attirer ainsi dans son camp, sous prétexte d'examiner avec lui les désordres dont il demandoit la réparation, mais, en effet, pour s'assurer aussitôt de sa personne. Il consentit d'être arrêté lui-même aux yeux des deux prélats qui attendoient la réponse du roi pour la porter au duc, et qui furent chargés de lui apprendre avec quelle promptitude on s'étoit conformé à tous ses désirs. Le duc d'Yorck fut surpris de cette facilité. Il auroit souhaité de pouvoir révoquer son engagement. Mais comme c'étoit se

déclarer ouvertement, il aima mieux risquer quelque chose que de s'exposer à perdre la faveur du peuple, sur laquelle il fondoit toutes ses espérances. Ainsi, ne balançant point à congédier ses troupes, il se rendit à la cour, sans avoir pris même aucune précaution pour sa sûreté.

Lorsqu'il fut dans la présence du roi, il accusa le duc de Sommerset avec beaucoup de chaleur. Il prétendit, sans ménagement, que c'étoit un traître, qui avoit sacrifié les intérêts du royaume à son avarice et à son ambition. A ces mots, Sommerset, qui étoit caché derrière la tapisserie, sortit brusquement de sa retraite, et l'accusa lui-même d'avoir entrepris de détrôner le roi. Il n'y eut que la présence de leur maître qui put empêcher deux ennemis si échauffés d'en venir sur-le-champ aux extrémités les plus sanglantes. Le duc d'Yorck voyant devant lui, et dans la chambre du roi, un homme qu'il croyoit dans les chaînes, comprit qu'il avoit été joué, et qu'il s'étoit jeté dans un danger dont il sortiroit difficilement. Cependant, loin de se déconcerter, il se plaignit avec une modération affectée, qu'on lui avoit manqué de parole; et jetant un regard d'indignation sur le duc de Sommerset, il l'accusa d'être l'auteur de cette supercherie. Le roi, comme fatigué de cette scène, qui lui causoit effectivement assez d'embarras pour lui paroître difficile à supporter, congédia aussi-

tôt le duc d'Yorck; mais l'ordre étoit donné de l'arrêter au moment qu'il sortiroit de sa chambre.

Tandis qu'on le conduisoit à la tour, Sommerset, qui n'avoit obtenu que la moitié de ses désirs, se rendit promptement à Burnheath, où il étoit sûr que mylady Nevill attendoit le retour du duc. Elle avoit pressenti le malheur qui ne la menaçoit pas moins que son amant. Ses prières, ses larmes, tout avoit été employé pour refroidir une générosité funeste, qui les alloit jeter tous deux si imprudemment au milieu du danger. Cependant, Sommerset ne se proposoit rien moins que de lui faire insulte; et si le plaisir de la revoir ne pouvoit l'emporter sur le fond d'amertume dont il avoit le cœur pénétré, ce n'étoit que par des reproches et des plaintes qu'il vouloit lui faire honte de son inconstance et de sa trahison. Il se flattoit même encore de la toucher, et qu'un reste de penchant réveillé par sa présence, pourroit la ramener à lui.

Il la fit prier de recevoir sa visite. Quelque frayeur qu'elle eût ressentie, en apprenant son approche au même moment qu'elle avoit appris le sort du duc d'Yorck, une demande faite avec tant de ménagements et comme à titre de faveur, diminua beaucoup son inquiétude. Elle parut en posture de suppliante, devant un homme dont elle auroit encore pu régler la destinée, si elle avoit su profiter de ses avantages et déguiser plus heu-

reusement sa situation. Le duc oublioit tous ses tourmens et toutes ses plaintes à cette chère vue; il alloit se jeter lui-même à ses pieds, et lui demander grace au-lieu de la maltraiter par des injures, lorsqu'il crut s'apercevoir qu'elle étoit grosse. Elle l'étoit effectivement. Le doute avec lequel il lui fit cette question, lui donnoit encore le moyen de le tromper par un mensonge. Mais dans le trouble où elle étoit, la vérité s'étant présentée la première sur sa langue, elle lui confessa toute sa foiblesse pour le duc d'Yorck. Un mortel sentiment de jalousie, qui s'empara du furieux Sommerset, lui fit saisir son poignard; et plus prompt à s'en servir qu'à considérer la barbarie de son action, il l'enfonça deux fois dans le sein de cette infortunée; comme s'il eût trouvé l'objet de sa haîne dans les fruits odieux de l'amour d'un rival. Il ne s'arrêta pas un moment après cette horrible exécution, et peut-être s'en alla-t-il sur-le-champ s'abandonner à ses remords.

Ils furent interrompus néanmoins par la nécessité de donner de nouveaux conseils à la reine, sur la conduite qu'elle devoit tenir à l'égard du duc d'Yorck. S'il avoit osé suivre sa passion, il n'auroit jamais laissé sortir son ennemi du piége où il l'avoit engagé. Mais la situation des affaires, la disposition du peuple, et sur-tout le dernier attentat dont il venoit de se charger, lui donnant de justes

sujets de crainte, il n'osa porter la reine à des extrémités violentes. Deux autres raisons contribuèrent à sauver le duc d'Yorck. Le bruit se répandit à la cour, que le jeune comte de la Marche, son fils, accompagné de tous les amis de sa maison, s'avançoit avec un gros corps de troupes, pour le dégager. L'armée que le duc venoit de congédier pouvant se joindre à lui dans peu de jours, une juste alarme obligea la cour à prendre des résolutions plus modérées. D'un autre côté, la Guyenne, déjà lasse d'avoir les François pour maîtres, avoit envoyé des députés au roi pour lui offrir de retourner sous son obéissance. Le sang du duc d'Yorck ne pouvant se répandre sans entraîner le royaume dans une guerre civile, c'étoit perdre l'occasion de remettre l'Angleterre en possession de cette province, et rendre par conséquent le ministre plus odieux que jamais à la nation. Des considérations si puissantes forcèrent la reine et Sommerset à rendre la liberté au duc, quoique leur intérêt, celui du roi et de toute la maison de Lancastre, demandassent peut-être qu'il leur fût sacrifié.

Cependant, toutes les précautions qui peuvent être imaginées pour s'assurer de la soumission et de la foi d'un ennemi, furent prises de concert entre la reine et son ministre. Ils exigèrent du duc qu'il prêteroit un nouveau serment au roi, par

lequel, non-seulement il s'engageroit à lui être fidèle jusqu'à la mort et à ne jamais prendre les armes contre lui, mais il se reconnoîtroit digne du supplice à la moindre infraction de sa parole, sans forme de procès et sans aucune prétention à l'indulgence de Sa Majesté. Ils le forcèrent de consentir que son fils Edouard, comte de la Marche, prît sa place à la Tour, pour y servir comme de garant pendant six mois, de la conduite et des intentions de son père. A l'égard de mylady Nevill, dont il auroit été difficile de lui faire goûter le sacrifice, il se trouvoit heureusement qu'elle n'étoit pas morte des deux coups de poignard qu'elle avoit reçus de la main de Sommerset, et qu'ayant eu le temps d'apprendre, pendant le cours de cette négociation, à quel prix on mettoit la liberté de son amant, elle sentit que son intérêt pourroit devenir un obstacle de la part du duc de Sommerset. Dans cette pensée, elle écrivit au duc d'Yorck pour lui apprendre ce qu'on lui cachoit encore avec soin; mais adoucissant cette nouvelle par l'assurance qu'elle lui donnoit du prompt rétablissement de sa santé, elle lui représentoit l'action de Sommerset comme un transport de jalousie qui étoit pardonnable à l'amour, et dont elle savoit déjà qu'il avoit été puni par ses regrets. Ce soin généreux, dans une femme si cruellement offensée, fit l'admiration du public, et produisit, du-moins

en apparence, un si bon effet entre les deux rivaux, que le troisième article de la capitulation du duc d'Yorck fut l'entier oubli de cette aventure.

Mais il y avoit peu de fond à faire sur des conditions que la nécessité faisoit accepter et qui étoient exigées par la force. La guerre de Guyenne, qui occupa quelque temps les Anglois, ayant fini par la perte entière de cette province, qui avoit été pendant trois cents ans sous leur domination, il ne leur resta plus rien en France qui fût capable de partager leurs forces et leur attention. Quelques mouvements qu'ils eurent à craindre du côté de l'Ecosse, ne les empêchèrent point de retomber dans l'usage qui a de tout temps été propre à ces fiers insulaires, de se déchirer par des guerres intestines lorsqu'ils sont parvenus à ne rien voir qui les menace ou qui les intéresse au-dehors. Ainsi, avec les ressentiments mal éteints que j'ai présentés, avec des mouvements d'ambition qui étoient excités continuellement par la foiblesse d'un roi sans courage et sans esprit, et par la justice d'une prétention fondée sur les droits de la nature; le duc d'Yorck fut encore sollicité à troubler le repos de sa patrie, par l'inclination qui porte naturellement les Anglois à la haîne du repos, et qui lui fit violer enfin toutes ses promesses.

Ce fut dans ce temps-là, c'est-à-dire, le 23 d'octobre 1453, que la reine mit au monde un prince,

qui reçut le nom d'Edouard. Elle étoit mariée depuis neuf ans, sans aucune marque de fécondité, et la santé du roi, qui diminuoit sensiblement par des maladies dangereuses, ne lui faisoit plus attendre une faveur que le ciel ne lui avoit point accordée dans les premières années de son mariage. Aussi la malignité publique qui avoit épargné la vertu de cette princesse, pendant le ministère du duc de Suffolck, n'eût-elle pas la même retenue sous le duc de Sommerset. On n'avoit pas ignoré néanmoins qu'elle aimoit Suffolck, et l'on étoit encore plus certain que Sommerset étoit possédé d'un autre amour. Mais l'étroite liaison où elle vivoit avec lui, et l'ascendant particulier qu'elle lui avoit laissé prendre sur son esprit, firent croire, après la fuite de mylady Nevill, qu'il avoit pu devenir sensible aux charmes d'une reine, qui n'avoit de soumission que pour ses conseils, et qui vivoit avec lui dans une intime familiarité. Mais la suite des événements va dévoiler plusieurs circonstances qui feront mieux juger de la vérité de leurs sentiments.

La maladie du roi devint si considérable, qu'elle paroissoit avoir altéré jusqu'à sa raison ; ce fut d'abord la reine et son favori qui en tirèrent avantage pour la confirmation et l'accroissement de leur autorité. Ils étoient depuis long-temps en possession de tous les secrets de l'état, craints

parce qu'ils en gouvernoient les forces, respectés par habitude, et la naissance d'un prince faisoit espérer que la reine en seroit plus attachée aux intérêts de la nation.

Cependant le duc d'Yorck, qui s'étoit retiré dans sa terre de Wigmore, où il sembloit se borner à une vie simple et tranquille dans la possession de sa maîtresse et dans la compagnie de quelques amis, prit bientôt occasion des conjonctures pour renouveler des desseins qu'il n'avoit jamais abandonnés sincèrement. Ce n'étoit pas la foiblesse du roi qui animoit ses espérances, car dans sa meilleure santé il ne l'avoit jamais cru capable de s'opposer à ses prétentions. Sans être haï du peuple, Henri en étoit extrêmement méprisé. On le regardoit, suivant l'expression de ses historiens, comme un roi en peinture, qui ne faisoit que prêter son nom à la reine et à ses ministres. Mais le seul nom de roi auroit été capable de maintenir tous les ordres de l'état dans la soumission, si ceux qui tenoient les rênes du gouvernement n'eussent point abusé de leur pouvoir.

Sans entreprendre si tôt d'agir directement pour lui-même, le duc d'Yorck prépara de loin son entreprise pour attaquer ses ennemis par ce foible. De sa terre, où les plaisirs paroissoient l'occuper uniquement, il employoit ses émissaires à Londres et dans les principales villes du royaume,

pour faire revivre les anciennes plaintes et les plus odieuses accusations contre le ministère. Ses amis le secondoient avec ardeur. Il s'étoit attaché tout ce qu'il y avoit de gens de mérite en Angleterre. Les deux Nevill, qui faisoient profession d'être ouvertement dans ses intérêts, jouissoient d'une réputation qui ne pouvoit être acquise à meilleur titre. On regardoit le père comme le modèle de l'honneur et de la prudence; et cent qualités brillantes qui avoient distingué le fils dans la guerre et dans la paix, en faisoient un héros cher à toute la nation.

Il étoit impossible que les bruits injurieux qu'on s'efforçoit de répandre, demeurassent long-temps cachés à la reine, et qu'elle n'en reconnût pas aisément la source. Mais le duc continuoit de vivre avec une apparence de tranquillité qui le mettoit à couvert de toutes sortes de reproches. Sa politique agissant ainsi de tous côtés par la bouche et par les yeux de ses amis, il avoit, sans sortir de sa maison, l'avantage d'être comme présent à tout ce qui se passoit hors de chez lui, et de ne laisser rien échapper de ce qui pouvoit servir à ses vues. Il s'en trouva si bien, que la première ouverture qu'il eut pour les faire éclater, vint d'un de ces services éloignés, qu'il n'apprit lui-même que par des succès qui surpassèrent son attente, et qui jetèrent tous les projets de la reine et de Som-

merset dans la dernière confusion. Le parlement avoit été convoqué à Reading; mais le danger continuel où l'on croyoit la vie du roi, fit indiquer l'assemblée à Westminster. Un conseiller d'état, vendu secrettement au duc d'Yorck, fit faire réflexion à la reine, que, dans les circonstances de la maladie du roi, elle avoit tout à craindre pour Sommerset et pour elle-même de la mauvaise disposition du parlement. Il lui représenta, avec une fausse affectation de zèle, que, malgré toutes les promesses du duc d'Yorck, et sa fidélité apparente à les observer, il ne falloit pas douter qu'au fond du cœur il ne fût résolu de les rompre aussitôt qu'il en verroit naître l'occasion; et, pour lui ôter celles qui alloient s'offrir par les mouvements inévitables du parlement, il proposa, comme un avis presqu'infaillible, de l'appeler lui-même au conseil avec quelques-uns de ses meilleurs amis, autant pour se mettre en état d'éclairer leurs démarches que pour faire croire au public qu'on pensoit sérieusement à corriger les désordres qui avoient été reprochés à l'administration. La reine, et Sommerset même ayant goûté cet avis, le peuple fut agréablement surpris de voir paroître le duc à la cour; et cette marque de confiance pour l'homme du monde qu'on croyoit le plus intéressé au bon ordre des affaires, parut d'un augure extrêmement favorable pour la réformation de l'état.

Mais à-peine le duc eut-il paru deux fois au conseil, que, s'y rendant le maître absolu par l'adresse de ses amis et par la sienne, il fit arrêter le duc de Sommerset dans la chambre même de la reine, et le fit conduire sur-le-champ à la Tour. Ensuite, paroissant lui-même au parlement pour y rendre compte d'une action si hardie, il en soutint la nécessité avec tant de force, qu'ayant entraîné toute l'assemblée dans ses intérêts, il se fit déclarer *protecteur du royaume et défenseur des libertés de l'église et de l'état,* pendant l'enfance du jeune Edouard, et jusqu'au temps où ce prince seroit en état de se charger du gouvernement. Un coup si imprévu jeta la reine dans une consternation qui lui fit délibérer si le plus sûr parti pour elle n'étoit pas de se retirer en France avec le prince son fils. Mais revenant aussitôt de cet abattement, elle ne prit conseil que de sa fermeté naturelle, et elle résolut de tout entreprendre pour soutenir ses droits et pour sauver son ministre.

Cependant, l'assemblée de Westminster, dévouée à toutes les volontés du nouveau protecteur, réveilla les anciennes accusations qui avoient fait arrêter le duc de Sommerset à son retour de Normandie, et les grossit par tant de nouvelles plaintes, qu'il n'auroit pas conservé long-temps sa tête si son procès eût été pressé avec autant de chaleur qu'il fut entrepris. Mais le duc d'Yorck se

laissa entraîner à son tour dans la même faute que ses ennemis avoient à se reprocher. Mylady Nevill, aussi noble dans ses sentiments qu'elle paroissoit déréglée dans sa conduite, ne put voir dans ce danger un homme qu'elle avoit aimé avec tant de passion, sans prendre un vif intérêt à son sort. Quelques historiens prétendent même qu'elle y fut excitée par la reine, qui lui demanda cette marque de reconnoissance pour ses anciennes faveurs. Avec l'empire qu'elle avoit sur le duc d'Yorck, elle lui persuada aisément qu'il étoit indigne de lui d'abuser de ses avantages, pour accabler un malheureux que la fortune avoit assez puni par son humiliation. Que lui restoit-il à craindre lorsqu'il le tenoit dans les fers; et que l'autorité dont il étoit revêtu par le parlement lui garantissoit le respect et l'obéissance de toute la nation? Il se rendit moins à la force de ces raisons qu'au foible qu'il avoit pour une femme uniquement aimée; et s'il eut quelque chose à combattre, ce fut un sentiment de jalousie pour l'intérêt qu'elle prenoit encore à son rival. Cependant, par une affectation de grandeur d'ame, il étouffa cette inquiétude jusqu'à vouloir qu'elle prît la peine elle-même de lui porter cette nouvelle dans sa prison.

Je n'examine point si c'est un sujet de reproche pour la reine, d'avoir oublié si tôt ce qu'elle devoit à mylady Nevill. C'est le propre de l'ambition

d'éteindre tous les sentiments naturels, et de changer quelquefois la reconnoissance pour les bienfaits, en honte de les avoir reçus. A-peine fut-elle assurée que la vie de Sommerset étoit à couvert, qu'elle renonça aux projets violents qu'elle avoit formés pour le délivrer, et que, prenant pour exemple la conduite même de ses ennemis, qui avoient employé heureusement l'artifice, elle espéra de les supplanter par la même voie. Elle feignit de se rendre à la disposition du parlement, qui l'éloignoit des affaires. Elle parut se renfermer dans le soin de la santé du roi, dont on n'espéroit plus néanmoins le rétablissement, et dans l'éducation de son fils, qui étoit le seul fruit de son mariage, deux objets capables d'occuper uniquement une épouse et une mère. Pendant ce temps-là, elle redoubloit les attentions et les caresses dont elle se confessoit redevable à mylady Nevill, et soit pour ménager sa propre gloire, en l'obligeant à cacher les sollicitations qu'elle lui avoit faites pour son favori, soit pour la faire servir, crédule et sincère comme elle la connoissoit, à d'autres desseins qu'elle se gardoit bien de lui communiquer, elle la prioit de cacher au duc d'Yorck le vif intérêt qu'elle avoit pris à la conservation de Sommerset. On se persuada en Angleterre, que, lasse des soins du gouvernement, elle avoit pris de bonne foi le parti de renoncer

aux affaires, et le duc même commençoit à s'en former cette opinion. Mais, après avoir soutenu ce rôle aussi long-temps qu'elle en eut besoin pour arranger ses projets, elle éclata tout-d'un-coup par deux entreprises qui lui réussirent également.

L'une fut de faire enlever secrettement mylady Nevill, par les intrigues de Burchier, archevêque de Cantorbéry, qu'elle avoit employé auprès du vieux comte de Salisbury, pour lui représenter si vivement le tort qu'il faisoit à sa conscience et à son honneur en fermant les yeux sur les mœurs de sa fille, qu'il obtint son consentement pour la renfermer dans un couvent. Quoique cette violence fût exécutée avec tant de bonheur et de secret, que le duc d'Yorck ne put découvrir le chemin qu'on avoit fait prendre à sa maîtresse, comme le dessein de la reine étoit de le mettre mal avec le comte de Salisbury, elle ne manqua point de le faire avertir secrettement que cet outrage lui venoit du comte; et que pour se mettre hors d'état d'être ébranlé par la crainte ou par l'amitié, il avoit voulu ignorer lui-même dans quel couvent sa fille étoit renfermée.

Mais, avant que le duc pût revenir de la surprise et de la douleur qu'il ressentit de cette perte, il fut averti de se rendre à un conseil extraordinaire que le roi se trouvoit en état de tenir lui-

même, et dans lequel il avoit à découvrir des résolutions importantes pour le bien du royaume. Le duc, à qui l'on avoit caché soigneusement que ce prince se trouvoit un peu mieux de sa longue maladie, se figura, au contraire, que, croyant toucher à l'extrémité de sa vie, il pensoit, peut-être pour la dernière fois, à déclarer son affection pour ses peuples et ses intentions pour le bien public. Quelle fut sa surprise, après avoir aperçu sur son visage les marques d'une santé qui paroissoit se rétablir, de lui entendre dire à l'assemblée du conseil, que l'autorité que le parlement avoit conférée au duc, n'étant fondée que sur l'impuissance où il s'étoit trouvé, par son indisposition, de gouverner lui-même ses états, elle cessoit dans ce moment par le bonheur qu'il avoit de recouvrer les forces de corps et d'esprit qui lui étoient nécessaires pour exercer les fonctions de la royauté ?

Le duc sentit tout-d'un-coup que ce n'étoit qu'un artifice, pour mettre le gouvernement de l'état entre les mains de la reine. Mais ses mesures n'étant point assez prêtes pour disputer à son maître le droit de reprendre son autorité, il fut forcé d'approuver une si étrange révolution par son silence. Le premier effet de ce changement fut l'élargissement de Sommerset, qui fut rappelé aussitôt comme en triomphe. Le duc de Bucking-

ham, le comte de Wilts et deux chevaliers, s'étant offerts, suivant l'ancien usage du pays, pour être ses cautions: leur offre fut acceptée; et, comme le duc n'avoit été arrêté que sur un ordre du conseil, on supposoit qu'il pouvoit être élargi par la même autorité. Mais les deux cas se ressembloient peu; car, suivant les loix d'Angleterre, l'accusation des communes ôtoit au roi le pouvoir de le relâcher avant qu'il fût absous juridiquement. Cependant, la reine affecta de commencer par un coup d'éclat, pour faire comprendre à ses ennemis que ses mesures étoient trop infaillibles pour les craindre.

Elle garda néanmoins quelques ménagements avec le duc d'Yorck, et le ressentiment qu'elle lui vit de la perte de sa maîtresse, lui faisant toujours compter qu'il romproit avec les Nevill, elle le trouva si peu redoutable sans leurs secours, qu'elle employa quelques seigneurs sages et bien intentionnés pour lui proposer un accommodement avec Sommerset. Etant intéressés tous deux à gagner le peuple, en marquant que l'ambition n'étoit pas leur motif, ils consentirent à prendre des arbitres, et l'on convint que celui qui refuseroit de se soumettre à leur jugement, payeroit à l'autre vingt mille marcs. Mais deux nouveaux incidents, dont l'un servit à colorer le mortel ressentiment qu'on eut de l'autre, achevèrent de

porter leur haîne au comble, et de les entraîner dans les fatales résolutions qui causèrent successivement leur ruine.

De quelque nature que fussent les sentiments de la reine pour le duc de Sommerset, il ne paroît pas qu'il pensât beaucoup à les mériter par la sincérité des siens, puisqu'il nourrissoit au fond du cœur un autre amour, que l'ambition même et la variété de ses agitations ne pouvoient éteindre. Il s'étoit flatté dans sa prison que c'étoit un reste d'inclination pour lui qui avoit fait prendre avec tant de chaleur l'intérêt de sa vie à mylady Nevill; et, lorsqu'il apprit de la reine dans quel couvent l'archevêque de Cantorbéry l'avoit fait renfermer, il espéra qu'en la délivrant secrettement d'un esclavage qu'il ne supposoit pas volontaire, il la disposeroit à lui rendre un cœur dont il ne se croyoit pas banni tout-à-fait. S'il n'étoit plus question d'en faire sa femme, il vouloit en faire du-moins sa maîtresse. Ce titre n'étoit pas plus nouveau pour elle, avec lui, qu'avec le duc d'Yorck. Ainsi, sous prétexte de visiter la frontière d'Ecosse, il prit la route du couvent de Saxhead, qui étoit situé dans le Northumberland; et, se dérobant avec quelques domestiques fidèles, il alla se présenter à la porte du couvent.

Il lui étoit échappé une précaution qui faillit de faire manquer son entreprise. Les ordres de

l'archevêque, en confiant mylady Nevill à l'abbesse, avoient été si rigoureux, qu'il ne lui avoit permis de la faire voir à personne; de sorte que Sommerset, qui ne vouloit pas se servir de son nom, essuya un refus auquel il n'eut rien à répliquer. Cependant, après s'être retiré sans presser l'abbesse, il se hâta de faire un ordre, signé de sa main, avec lequel il retourna au couvent, comme s'il y fût venu de la part du ministre; et se l'étant fait ouvrir par cet artifice, il combla mylady Nevill d'étonnement et de joie, en lui apprenant le dessein qui l'amenoit. Le désir de la liberté eut plus de pouvoir que l'amour, pour la faire consentir à ses propositions. Elle partit avec lui sur un second ordre, qu'il présenta à l'abbesse en revenant de la frontière. Il la fit conduire dans une terre qu'il avoit proche de Saint-Albans; et plus flatté de ce triomphe que de tous ceux qu'il avoit remportés sur la fortune de son rival, il reprit le chemin de Londres, après avoir passé quelques jours avec elle.

Cet enlèvement auroit pu demeurer caché, s'il eût gardé plus de modération dans sa joie; mais les voyages continuels qu'il fit à Saint-Albans, l'indiscrétion de quelques personnes qu'il mit dans sa confidence, et peut-être celle de mylady Nevill, qui n'étoit pas liée assez fortement par l'amour pour mettre beaucoup de différence entre cette

solitude et le couvent d'où elle étoit sortie, firent passer aux oreilles du duc d'Yorck quelques bruits qu'il s'efforça d'approfondir. A-mesure que ses soupçons se fortifioient, il prit des airs plus chagrins et plus durs avec son rival. L'accommodement proposé fut rompu brusquement; et, lorsqu'on le fit souvenir des vingt mille marcs qu'il s'étoit engagé à payer, il rejeta cette proposition avec des termes méprisants.

Il avoit ôté le gouvernement de Calais à Sommerset pendant qu'il le tenoit à la Tour, et s'en étoit pourvu lui-même par une patente expédiée au nom du roi. Celui-ci, piqué à son tour de la hauteur avec laquelle il se voyoit traité, représenta au roi qu'il avoit été privé de son gouvernement, sur une simple accusation qui n'avoit pas été jugée, et qu'il n'étoit pas juste que son ennemi demeurât revêtu de ses dépouilles, tandis qu'il refusoit de terminer leur différend par les voies qu'ils avoient choisies de concert. Sur des plaintes si justes, le roi ôta le gouvernement de Calais au duc d'Yorck. Cependant, sous prétexte d'observer une neutralité parfaite entre les deux concurrents, il se déclara lui-même gouverneur de cette place; et par le conseil de Sommerset même, qui vouloit humilier son ennemi sans le pousser à l'extrémité, il fit insérer dans l'acte qui déchargeoit le duc de son gouvernement, qu'il

en avoit lui-même prié le roi. Mais ces deux adoucissements ne satisfirent point un cœur blessé d'une plaie plus profonde. Il se plaignit de la disposition du roi, comme d'un affront sanglant, et sur ce prétexte, il quitta subitement la cour.

C'étoit encore dans le pays de Galles qu'il avoit résolu de chercher une retraite ; mais en prenant ce chemin, il tenta d'escalader le château du duc de Sommerset, à la tête de trente amis qui s'étoient attachés à sa fortune. Il n'auroit ainsi tourné le dos qu'avec sa proie, si la vigilance de son rival eût été capable de se laisser surprendre. Mais Sommerset n'ayant pas douté un moment de quelle source venoient ses chagrins, s'étoit toujours défié de quelqu'insulte dans les voyages qu'il faisoit à sa terre, et y entretenoit une espèce de garnison. La résistance fut aussi vigoureuse que l'attaque. Le duc eut la douleur d'y perdre quelques amis, dont le bras pouvoit être mieux employé, et n'échappa lui-même à la poursuite de ceux qu'il avoit cru surprendre, que par la vîtesse de son cheval. Accablé de tant de disgraces, il reçut une consolation qu'il n'espéroit plus, par la rencontre du comte de Salisbury, qui, sans se rebuter de la froideur avec laquelle il l'avoit traité depuis qu'il avoit perdu mylady Nevill, venoit lui offrir avec ses deux fils les services d'une constante amitié.

Ces braves amis relevèrent son courage, en lui

prómettant de tout risquer pour sa vengeance. Ils lui firent comprendre qu'aussi long-temps que la reine et le duc de Sommerset demeureroient maîtres de la personne du roi, ils auroient sur lui un avantage qui ne pouvoit leur être ôté que par la force. La conclusion qu'ils en tirèrent ensemble, fut de prendre les armes. Ils n'avoient pas besoin d'un autre prétexte que la démarche où la cour s'étoit engagée, en tirant le duc de Sommerset de la Tour, sans avoir pris soin de donner la moindre satisfaction au peuple. Cette plainte, qu'ils répandirent avec éclat, causa tant de mouvement dans le pays de Galles, que dans l'espace de trois semaines ils se virent à la tête d'une armée nombreuse.

Sommerset n'ayant pas apporté moins de diligence à rassembler les troupes du roi, on s'avança des deux côtés avec toute l'ardeur qui annonce les grands événements. Il ne paroît pas incertain que le duc d'Yorck n'eût pensé d'abord à délivrer mylady Nevill, puisqu'il fit prendre à son armée la route de Saint-Albans. Celle du roi le joignit près de cette ville, dans un terrein si uni que rien ne sembloit capable de retarder le combat. Cependant, par le conseil du comte de Salisbury, le duc fit offrir au roi de congédier encore une fois son armée, si le ministre étoit livré à la justice du parlement. Leur but étoit de faire connoître au

peuple que c'étoit le seul intérêt du public qui leur mettoit les armes à la main. Mais quand la cour n'auroit pas vu que c'étoit un vain prétexte, et qu'il falloit tôt ou tard que cette querelle fût décidée par les armes, elle n'étoit pas disposée à recevoir la loi d'un rebelle, ni à sacrifier son ministre.

Le comte de Warwick qui commandoit l'avant-garde du duc d'Yorck, s'étoit attendu à cette réponse. Il ne laissa point à la cour le temps de la modérer, ni au duc d'Yorck celui de faire de nouvelles propositions. Fondant sur l'ennemi avec cette impétueuse vigueur qui l'a signalé par tant d'exploits, il mit l'armée royale dans un désordre que toute l'habileté de Sommerset ne put réparer. Le duc d'Yorck sentit de quelle importance il étoit de profiter de ce premier avantage; et s'avançant de son côté pour ne pas laisser aux ennemis le temps de se reconnoître, il les poussa si vivement qu'il les força de prendre la fuite en moins d'une heure, après leur avoir tué près de huit mille hommes. Le désespoir fit faire des prodiges de valeur au duc de Sommerset. Il reçut plusieurs blessures, qui ne firent qu'animer son courage, et succombant enfin à la fortune de son rival, il périt les armes à la main, avec le comte de Northumberland, mylord Clifford, et plusieurs autres seigneurs attachés à la maison de Lancastre.

Le roi fut blessé lui-même d'un coup de flèche au cou. Sa plaie, qui parut d'abord très-dangereuse, et la déroute de ses gens, qu'il voyoit fuir sans pouvoir les arrêter par ses reproches, le forcèrent de se retirer dans le château du malheureux Sommerset, où il espéroit encore de se défendre assez long-temps pour leur donner le temps de se rallier. Quelques amis de Sommerset y transportèrent aussi son cadavre. Mais le duc d'Yorck ayant investi aussitôt cette place, son armée victorieuse fut peu retardée par un si foible obstacle. Il y entra avec le comte de Salisbury, et se faisant conduire où étoit le roi, il fléchit le genou en l'abordant : « Sire, lui dit-il, l'ennemi public est mort. Vous » ne voyez devant vous que des sujets fidèles et » prêts à vous obéir ». Ensuite, s'étant fait apporter le corps du duc de Sommerset, il rassasia un moment ses yeux de ce spectacle ; mais, comme s'il eût rougi d'un plaisir si cruel, il ajouta, en frappant le cadavre d'un coup de pied, que c'étoit pour assurer le roi que l'état n'avoit plus rien à craindre d'un misérable qui avoit cherché sa ruine.

Si ce discours fut capable de rassurer le roi, il coûta cher au duc, par le traitement barbare qu'il lui attira dans la suite, à lui-même, et par l'effet qu'il produisit sur-le-champ dans un cœur auquel il ne s'imaginoit pas que la vengeance pût déplaire. Tandis qu'il protestoit au roi qu'il vou-

loit être le plus obéissant de ses sujets, et que ce prince, à-peine revenu de sa frayeur, l'assuroit à son tour qu'il étoit prêt à lui donner toute la satisfaction qu'il pouvoit désirer, mylady Nevill apprit non-seulement la mort de Sommerset, mais encore l'insulte que son vainqueur venoit de faire à ses malheureux restes. Soit que ce fût toujours au plus infortuné qu'elle croyoit devoir sa tendresse avec sa compassion, soit que l'habitude qu'elle avoit reprise de vivre avec cet ancien amant, la rendît véritablement sensible à sa perte, elle n'attendit point la visite du duc ; et profitant de la confusion pour se dérober à ses propres domestiques, elle se rendit auprès de la reine, à qui elle porta le détail de tant de tristes événements. On pourroit faire entrer aussi dans les motifs de sa fuite la crainte qu'elle eut de tomber entre les mains de son père, à qui elle attribuoit encore l'ordre qui l'avoit fait enfermer dans le couvent de Saxhead. Mais la suite de ses aventures ne laissa aucun doute que ce ne fût la vue du duc d'Yorck qu'elle s'étoit empressée d'éviter.

Cette nouvelle empoisonna tous les fruits qu'il alloit tirer de sa victoire. Cependant le comte de Salisbury lui ayant représenté combien sa présence étoit nécessaire à Londres, il y mena le roi, dans le dessein de lui faire convoquer aussitôt un parlement. On s'est étonné que dans les principes

sanglants qui étoient comme établis depuis Henri IV, entre les deux maisons de Lancastre et d'Yorck, il eût négligé cette occasion de se mettre la couronne sur la tête, en se défaisant de ce prince, dont la vie étoit entre ses mains. Mais outre sa blessure, qui ne paroissoit pas encore sans danger, il lui connoissoit une santé si foible qu'il espéroit d'en être bientôt délivré sans violence, et tout le portoit à penser que cette manière de s'établir sur le trône étoit la plus sûre. D'ailleurs, ne voyant rien qui s'opposât à son autorité, il se flattoit qu'en attendant la mort du roi, il y auroit peu de différence entre le rang qu'il alloit tenir dans l'état, et le titre de maître absolu. Le parlement, qui ne fut composé que de ses créatures, fit d'abord cette déclaration : Que le gouvernement avoit été mal administré par la reine et par le duc de Sommerset, et qu'ils avoient abusé de la confiance et de la bonté du roi; que le feu duc de Glocester avoit été accusé injustement; et que, loin de faire un crime au duc d'Yorck, aux comtes de Salisbury et de Warwick, et à ceux qui les avoient suivis, d'avoir porté les armes contre le roi, l'état leur devoit de la reconnoissance, pour avoir délivré ce prince d'une odieuse captivité. Ensuite, du consentement même du roi, qui n'étoit pas plus en état de suivre ses propres conseils, que lorsqu'il avoit été sous la tutelle de la reine et du duc de

Sommerset, le duc d'Yorck fut nommé protecteur du royaume.

La reine avoit vu tous ces changements sans marquer par la moindre opposition, qu'elle pensât à troubler son triomphe. Elle étoit demeurée presque seule à Greenwich, pendant que le roi et Sommerset s'étoient mis à la tête de l'armée. Leurs troupes, dissipées après la bataille de Saint-Albans, n'avoient trouvé personne qui eût osé les rallier. Et la consternation où elle étoit de la perte de son favori, avoit suffi seule pour la rendre comme insensible à tout ce qui se passoit autour d'elle. Les témoins de ses regrets n'en ont pas fait connoître la nature; mais s'il n'y a que les grandes passions qui produisent les douleurs profondes et les vifs ressentiments, Marguerite étoit la proie de tout ce qu'il y a de plus impétueux dans les sentiments de l'amour. Elle demeura quelques jours comme ensevelie dans ses méditations. L'arrivée de mylady Nevill fut un soulagement pour elle, lorsqu'elle la vit agitée des mêmes tourments; et l'espérance qu'elle conçut tout-d'un-coup de la faire servir à sa vengeance, l'empêcha d'examiner si la bienséance lui permettoit de lui accorder un asile auprès de sa personne, après tant d'aventures scandaleuses par lesquelles elle s'étoit déshonorée. Mais sur quoi fonder ses entreprises, dans une cour déserte, où elle ne voyoit plus personne à

qui elle pût accorder sa confiance? Il étoit temps néanmoins d'arrêter un ennemi, qui jouissoit de tous les avantages qu'il avoit remportés par les armes. C'étoit rendre le mal irréparable, que de le confirmer dans cette possession par les moindres délais. Un reste de confiance que les partisans de la maison de Lancastre avoient dans son habileté, lui amena dans cette conjoncture, Henri, nouveau duc de Sommerset, fils de celui qu'elle regrettoit si amèrement, et le duc de Buckingham qui pleuroit un fils tué dans la même bataille. Ils s'ouvrirent à elle; elle reçut ce secours comme un bienfait du ciel, et toute la chaleur des passions qui l'avoient dévorée intérieurement, se tourna au-dehors, pour l'exécution de mille nouveaux projets qu'elle forma dès le premier jour avec eux.

Le duc d'Yorck vivoit dans une sécurité qui causoit de l'étonnement à ses propres ennemis. Ayant compris que ce seroit trop hazarder que de prétendre ouvertement à une couronne qui étoit depuis cinquante-six ans dans la maison de Lancastre, il étoit résolu d'attendre que le temps ou la mort du roi lui fît naître l'occasion de faire valoir ses droits. Sur toutes choses, il souhaitoit de gagner la faveur du peuple, sans laquelle il étoit persuadé que son pouvoir ne seroit jamais solidement établi. Ainsi, pour faire connoître que la passion et l'intérêt n'avoient aucune part à ses

desseins, il laissoit d'autant plus de liberté au roi et à la reine, qu'étant revêtu de la dignité de protecteur, pour en jouir jusqu'à ce que le parlement l'en déchargeât, il ne croyoit pas qu'il fût comme auparavant dans leur pouvoir de l'en dépouiller. Ce fut cette sécurité même, dont il avoit déjà été la dupe, que la reine entreprit de faire servir encore à sa perte. On auroit peine à regarder tant de jeux de la fortune, comme des événements sérieux, si ce récit n'étoit puisé dans les plus pures sources de l'histoire.

Avec le secours de quelques potions cordiales, la reine fit reprendre au roi assez de forces et de couleur pour se faire transporter au parlement. Il y déclara, comme il avoit fait au conseil dans les mêmes circonstances, que, le ciel lui rendant la santé nécessaire pour les fonctions de la dignité royale, il étoit déterminé à se r'engager dans les fatigues du gouvernement, et qu'il remercioit le duc d'Yorck de s'être chargé, pendant sa maladie, d'un fardeau si pénible. On fut surpris, à cette déclaration, de n'entendre personne qui osât prendre les intérêts du duc; et c'étoit le principal effet des mesures de la reine. Un moment avant que le roi se fût rendu dans l'assemblée, elle avoit fait répandre le bruit qu'il y alloit pour y faire arrêter le duc et ses plus fidèles partisans. On avoit ajouté que les environs de la salle étoient

remplis de gens armés, qui devoient paroître au moindre signe, et que, pour les soutenir en cas de résistance, la reine avoit fait avancer un corps de troupes dans les villages voisins de Londres. Le duc, frappé d'une menace si imprévue, et sans forces pour résister, prit le parti de se retirer secrettement, et de gagner Yorck avec la dernière diligence. Le comte de Salisbury, qui avoit été revêtu peu auparavant de la dignité de grand-chancelier, et qui devoit accompagner, dans cette qualité, la personne du roi, s'échappa avec la même vîtesse pour se rendre dans ses terres. Le comte de Warwick prit le chemin de Calais, dont il avoit obtenu depuis peu le gouvernement. Enfin, toutes les créatures du duc, entraînées par la même frayeur, ne pensèrent qu'à chercher leur sûreté par la fuite.

On n'a jamais douté que la reine, dans les désirs de vengeance dont elle étoit animée, n'eût fait arrêter effectivement le duc et les deux comtes, s'ils eussent fait un plus long séjour à Londres; et ne s'imaginant point qu'ils cédassent si facilement à leur crainte, son dessein, en semant les bruits qui les avoient effrayés, n'avoit été que de s'ouvrir une carrière plus aisée par le succès de sa première démarche. Mais rien ne lui parut difficile, après avoir commencé si heureusement. Elle se persuada que des esprits si faciles à remuer par la crainte, le seroient encore plus à se laisser

tromper par l'espérance. Comme leur parti étoit trop nombreux à Londres, pour se promettre toute la faveur dont elle auroit eu besoin dans cette ville, elle fit naître un prétexte pour se rendre avec le roi à Coventry, d'où elle envoya au duc d'Yorck et à ses principaux amis, des lettres de la propre main de ce prince, par lesquelles il leur marquoit beaucoup d'étonnement de leur retraite, avec une forte envie de les voir auprès de sa personne, pour établir dans l'état, par leurs conseils, une forme d'administration qui pût faire oublier tous les désordres passés. La reine étoit résolue de les faire arrêter tous ensemble, et de rejeter les timides conseils qui l'avoient empêchée autrefois de faire le procès au duc. Ils ne se défièrent point d'une invitation qui portoit le caractère et le sceau du roi. Mais ayant été avertis en chemin qu'on voyoit des troupes s'avancer par pelotons vers Coventry, et qu'il s'y faisoit d'autres préparatifs extraordinaires, ils se hâtèrent de changer de route, en joignant cette espèce de trahison à tous leurs motifs de ressentiment. Le duc d'Yorck se retira dans son château de Wigmore, à l'extrémité du pays de Galles; le comte de Salisbury, dans sa terre de Middleham en Yorckshire; et le comte de Warwick, dans son gouvernement de Calais.

Toutes leurs pensées se tournèrent à la vengeance de tant d'injures. Ils s'occupoient à lever

des forces, qu'ils espéroient de réunir facilement, lorsque le roi d'Ecosse entra dans le Northumberland à la tête d'une puissante armée, et porta le ravage dans cette province. La prudence du comte de Salisbury lui fit sentir tous les avantages que le duc d'Yorck pouvoit tirer de cet incident. Il lui conseilla de hâter ses levées, et d'employer ses troupes contre les Écossois. C'étoit tout-à-la-fois justifier le parti qu'il avoit pris d'assembler une armée, et s'acquérir le droit d'en faire ensuite un autre usage, par le nouveau mérite qu'un si important service alloit lui faire aux yeux du public. Cette politique fut le chef-d'œuvre du comte. Les Écossois s'étant retirés à la seule approche du duc, le roi qui avoit été d'autant plus effrayé de leur invasion, que les François prirent le même temps pour faire une descente sur les côtes de Kent, se crut si redevable au zèle du duc d'Yorck, que, sans consulter la reine et les nouveaux ministres, il lui écrivit dans les termes de la plus vive reconnoissance, et le pressa d'en venir recevoir d'autres témoignages à la cour, avec tous ses amis. Leurs forces, qu'ils eurent soin de distribuer dans différents lieux, animèrent sans doute la confiance qu'ils eurent à la parole royale. Le duc se rendit à Londres, accompagné du comte de Salisbury, et de quantité d'autres amis. Ils y furent bientôt suivis par le comte de Warwick, qui vint de Calais pour les joindre. Les marques

de réconciliation furent si éclatantes, qu'ils assistèrent à tous les conseils, et qu'ils y jurèrent au roi, de demeurer éternellement unis pour la défense de l'Angleterre.

Mais les termes de ce serment étoient équivoques; et pouvoit-il être sincère, lorsqu'ils affectoient d'avoir comme oublié la reine, qui avoit tant de part au gouvernement, et de mépriser Sommerset et Buckingham, ses deux nouveaux ministres? Ils abusoient de la foiblesse du roi, pour achever de gagner le peuple, dans un temps où le service qu'ils venoient de rendre en Écosse, leur assuroit autant la faveur publique, qu'il faisoit craindre à la reine, de marquer le juste ressentiment qu'elle avoit de leur orgueil. Mais si les occasions de vengeance eussent été trop longtemps à se présenter, elle avoit assez de ressources dans l'esprit pour les faire naître. De la solitude de Greenwick, où elle se tenoit comme à couvert pour observer la conduite de ses ennemis, elle pénétroit leurs desseins par les yeux de Sommerset, qu'ils n'avoient pu exclure du conseil. Avec un caractère moins ferme et moins entreprenant que son père, il avoit plus de finesse et d'habileté. La reine sut de lui que le duc d'Yorck se proposoit de partir avec le comte de Salisbury, pour se rendre dans le Yorckshire, et que le comte de Warwick, qui avoit été fait grand-amiral d'Angleterre, dans le même temps qu'il avoit

obtenu le gouvernement de Calais, avoit envoyé ordre à quelques vaisseaux de guerre de s'assembler à Sandwich, où il se proposoit lui-même de les joindre. Ces nouvelles dispositions lui parurent cacher quelque secret important; sans avoir pu l'approfondir, elle résolut de le prévenir par un coup propre à déconcerter ses ennemis.

Elle laissa partir tranquillement le duc et le vieux comte, sur l'assurance qu'elle reçut de ses émissaires, que le comte de Warwick avoit encore quelques jours à passer à Londres; et par le moyen de quelques domestiques de la livrée du roi, qui prirent querelle avec ceux du comte, dans le voisinage de Westminster, elle engagea si vivement la mêlée, que la garde du roi venant à fondre sur lui, il n'eut point d'autre voie pour éviter d'être pris ou d'être tué, que de se jeter dans un bateau, qui le transporta sur l'autre bord de la rivière. Ayant été averti dans le même temps, que le roi avoit donné ordre de l'arrêter, et de le conduire à la Tour, il ne douta point que ce ne fût une partie dressée par la reine pour le faire périr. Les résolutions qu'il prit là-dessus avec le duc d'Yorck et son père, ne tendant qu'à recommencer la guerre, il sembloit que la reine s'étoit précipitée dans des embarras fort contraires à ses vues. Mais après celle d'arrêter le comte, qui se trouvoit manquée par la chaleur aveugle de ses gens, elle n'en avoit point eu d'autre, que do

l'engager dans une nouvelle révolte avec le duc d'Yorck et tous ses partisans, pour faire connoître au public la confiance qu'on devoit prendre à leurs serments, et pour les accabler aussitôt par la diligence de ses mesures.

La hardiesse que le comte avoit eue de tirer l'épée contre la maison du roi, fut un prétexte suffisant pour lui ôter le gouvernement de Calais, dont le duc de Sommerset fut revêtu sur-le-champ. Mais comme il l'avoit reçu du parlement, il refusa de renvoyer ses provisions, sur un simple ordre du sceau-privé; et dans quelque dessein qu'il eût fait préparer ses vaisseaux, il se hâta de les joindre pour gagner Calais. Le premier chagrin de son aventure tomba sur quelques navires de Hambourg et de Lubeck, qu'il rencontra dans le canal, et qu'il dépouilla de leur cargaison. Elle montoit à plus de dix mille livres sterlings, somme considérable pour le temps, et d'une extrême utilité au comte, à la veille d'une guerre qui paroissoit inévitable. Mais sur les plaintes que les Hambourgeois portèrent à la cour de Londres, on prit occasion d'une action si contraire à toutes les loix, pour lui ôter l'emploi de grand-amiral, qu'il ne pouvoit refuser de rendre sous aucun prétexte, parce qu'il le possédoit au nom du roi. Rapin, dans son Histoire d'Angleterre, a confondu l'ordre de tous ces événements.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

La reine sembloit triompher; et se reposant sur l'ordre qu'elle avoit donné au duc de Buckingham, de rassembler des troupes, elle entreprit une promenade avec le roi, dans différentes provinces, moins pour faire honneur à ce prince, que pour se concilier à elle-même l'estime et l'affection du peuple par ses manières douces et insinuantes. Elle entendoit merveilleusement l'art de gagner les cœurs, et son autorité eût été bien mieux établie par cette voie, si la grandeur de son ame ne lui eût fait dédaigner un moyen qu'elle trouvoit indigne d'elle. Cependant, après tant d'efforts que ses ennemis avoient faits pour s'attirer la faveur du public, elle se crut obligée d'employer contre eux les mêmes armes; et cet essai lui réussit si bien, que plusieurs historiens lui attribuent le dessein de profiter de la disposition où elle avoit mis les peuples de plusieurs provinces, pour s'emparer absolument de l'autorité royale, en persuadant à son mari d'abdiquer la couronne, et de lui résigner tous ses droits jusqu'à la majorité du

prince Edouard. Mais tout le détachement de Henri pour les grandeurs du monde, ne put le faire consentir à cette proposition.

On commençoit à croire le duc d'Yorck abattu par la vigueur que cette princesse avoit marquée en reprenant l'administration, lorsque le bruit se répandit que le comte de Salisbury s'avançoit avec un corps de troupes, pour demander justice au roi de l'assassinat de son fils, et pour se plaindre de l'infraction d'une amnistie qui avoit été jurée solemnellement au conseil. La cour s'étoit arrêtée, dans sa route, à Coleshil en Warwickshire. L'approche du comte y jeta d'autant plus d'épouvante, qu'on apprit en même-temps que le duc d'Yorck armoit puissamment dans le pays de Galles. Mais la reine, comptant sur les ordres qu'elle avoit laissés à ses ministres, dépêcha seulement au duc de Sommerset, pour le charger de faire partir sur-le-champ dix mille hommes, sous le commandement de mylord Audley. L'ordre particulier qu'elle fit donner à ce général, fut de faire main-basse sur le comte et sur sa troupe, dont on ne faisoit monter le nombre qu'à cinq ou six mille hommes. Mais c'étoit se promettre trop d'avantage sur un ennemi de cette prudence et de cette valeur. Quoiqu'il fût si inférieur en nombre, la crainte ne put le faire reculer. Il employa seulement la ruse, pour obtenir une victoire qu'il ne

pouvoit espérer autrement. Audley ayant posé son camp sur le bord d'une petite rivière, son ennemi vint se poster sur le bord opposé, comme si son dessein n'eût été que de garder ce passage pour se garantir d'être attaqué. Ensuite, feignant tout-d'un-çoup de se repentir de cette hardiesse, il se retira pendant la nuit, en mesurant tellement sa marche, qu'à la pointe du jour les ennemis pouvoient voir encore son arrière-garde. Cette retraite parut si précipitée, que les troupes du roi se flattèrent aussitôt qu'il n'étoit question que de courir à la victoire. Elles passèrent la rivière en désordre. Mais tandis qu'elles étoient dans cette confusion, le comte de Salisbury tourna visage, et fondant sur celles qui étoient déjà passées avant qu'elles eussent le temps de se mettre en bataille, il les précipita sur celles qui passoient encore, et les défit avec autant de sûreté que de gloire. Le roi y perdit près de trois mille hommes, et le général y périt lui-même avec les principaux officiers.

Il auroit été trop dangereux pour le comte de Salisbury, d'avancer plus loin, tandis que le duc de Sommerset s'approchoit lui-même avec une puissante armée. Il fut assez satisfait de s'être ouvert un passage pour aller joindre le duc d'Yorck, qui continuoit ses levées dans le pays de Galles; et résolus tous deux de faire un dernier

effort pour résister à l'orage qui se formoit sur leur tête, ils pressèrent le comte de Warwick de repasser la Manche avec toutes les troupes qu'il pourroit tirer de sa garnison de Calais. L'éloignement n'empêcha point le comte de les rejoindre, accompagné du chevalier Trollop, qui s'étoit acquis de la réputation dans les guerres de France, et qui commandoit sous lui son détachement. Mais la reine ne comptant pas moins sur la supériorité de ses troupes, les fit avancer jusqu'à Glocester; et par le conseil de Sommerset, elle trouva le moyen de faire distribuer dans le camp ennemi une proclamation du roi, qui promettoit le pardon à tous les partisans des seigneurs rebelles, sans autre condition que de quitter aussitôt les armes. Cet artifice produisit un effet surprenant. L'armée du duc, s'imaginant que l'avantage du nombre rendoit le roi déjà sûr de la victoire, ne songea qu'à profiter du pardon, en prenant la fuite par bandes; et Trollop même, à qui le comte de Warwick n'avoit pas déclaré qu'il étoit question de combattre son maître, mit le comble au désordre, en passant la nuit dans le camp du roi, avec le corps qu'il commandoit. Une désertion si imprévue jeta les chefs dans une consternation qui ne leur permit plus de penser qu'à la fuite. Le duc d'Yorck prit le parti de s'embarquer pour l'Irlande, tandis que les comtes de Salisbury et

de Warwick se retirèrent à Calais, avec le comte de la Marche son fils, qui étoit alors âgé de dix-neuf ans.

Ce n'étoit pas la seule espérance de rétablir ses affaires en Irlande, qui faisoit prendre cette route au duc d'Yorck. Il y étoit attiré sur les traces de mylady Nevill, qui, dans l'embarras où elle s'étoit trouvée par les propositions de la reine, avoit mieux aimé se dérober de la cour, que d'y acheter sa faveur au prix dont on l'avoit fait dépendre. Cette princesse, en approuvant le conseil qu'elle avoit reçu de Sommerset, avoit pris occasion du premier succès de cet artifice pour former un autre dessein dont elle espéroit des fruits beaucoup plus importants. C'étoit pour quelqu'entreprise de cette nature qu'elle avoit gardé si long-temps mylady Nevill auprès d'elle. Ne pouvant douter qu'elle ne conservât toujours son ancien pouvoir sur le duc d'Yorck, elle lui avoit proposé de se rendre pendant la nuit dans un village qui étoit à peu de distance de son camp, et de le faire avertir qu'elle y étoit venue pour se procurer encore une fois la satisfaction de le voir. Ce qu'elle auroit jugé à-propos de lui dire ou de faire pour lui dans le rendez-vous où elle l'auroit engagé, avoit été abandonné à son choix, parce que la reine, s'imaginant bien qu'il ne se feroit point accompagner d'un corps de troupes considérable dans une partie

d'amour, se proposoit de le faire enlever par l'élite de sa cavalerie; dont elle avoit déja disposé les chefs à cette entreprise. Mylady Nevill, accoutumée à joindre les plus nobles sentiments aux foiblesses du cœur, dédaigna intérieurement une si vile commission, et quoiqu'il lui restât peu d'inclination pour le duc, elle ne put entendre sans douleur, qu'on lui proposât de trahir un homme qu'elle avoit aimé. Mais n'osant rejeter ouvertement des instances qui étoient accompagnées d'autant de menaces que de promesses, elle feignit de s'y rendre, dans la résolution d'avertir le duc du péril qui le menaçoit, et de chercher ensuite une retraite où elle pût trouver la fin de tant d'aventures dont elle commençoit à se lasser. Elle se fit conduire dans le village que la reine lui avoit marqué; mais au-lieu d'inviter le duc à s'y rendre, elle lui avoit écrit qu'il devoit se garder de quitter son camp, s'il ne vouloit exposer sa vie.

Cependant, comme le duc d'Yorck ne put recevoir cette lettre sans apprendre du messager, que mylady Nevill étoit dans un village peu éloigné, il y envoya deux de ses plus fidèles officiers, tant pour l'engager à se laisser conduire dans son camp, que pour tirer d'elle un secret qu'elle ne lui avoit communiqué qu'à demi. Ils eurent toute la facilité qu'ils souhaitoient de l'entretenir. Mais après avoir reconnu par leurs offres qu'elle les trouveroit dis-

posés à la servir avec zèle, elle les pria de la conduire au port voisin, en leur faisant espérer que le duc leur tiendroit compte de ce service. L'ordre que les gens du roi avoient de lui obéir, leva tous les obstacles qu'elle en auroit pu craindre. Son intention étoit peut-être de passer en Irlande, où elle avoit demeuré assez long-temps pour s'y être formé des habitudes; et sans doute qu'elle marqua ce dessein à ses guides, puisqu'ils le rapportèrent au duc d'Yorck. Mais dans les alarmes qui la faisoient fuir, elle monta sur le premier vaisseau qu'elle trouva prêt à faire voile. C'étoit un de ceux que le comte de Warwick avoit amenés de Calais, et celui qui avoit ordre de se tenir disposé à partir pour servir à la retraite du jeune comte de la Marche, si le sort des armes se déclaroit contre son père. Cette nuit étant la même que le chevalier Trollop avoit choisie pour se ranger du parti du roi, c'étoit aussi celle où le comte de la Marche, accompagné des comtes de Salisbury et de Warwick, fut forcé par son père de se rendre à bord, pour gagner Calais; de sorte que ces trois seigneurs entrèrent dans le vaisseau presqu'au même moment que mylady Nevill, et dans le temps qu'elle faisoit au capitaine des questions sur sa route auxquelles il n'étoit point en état de satisfaire.

Dans la précipitation avec laquelle on se mit en mer, elle entendit nommer les deux comtes, et

elle ressentit à ces deux noms autant de crainte que de surprise, sans pouvoir se procurer le moyen de sortir du vaisseau. Elle ne put même éviter dès le lendemain la vue de son père, qui marqua de l'empressement pour offrir ses services à une dame dont on lui vanta les charmes, en lui apprenant qu'elle étoit la compagne de sa route. Mais ne pouvant manquer d'adresse après toutes ses aventures, elle le reçut avec autant de tranquillité que si elle s'étoit préparée à le voir, et s'étant jetée à ses pieds, elle fit valoir la confiance qu'elle avoit eue dans l'affection paternelle, pour lui demander un asile qu'elle ne pouvoit plus espérer en Angleterre, depuis qu'elle s'étoit attiré la disgrace de la reine, en rendant service au duc d'Yorck et à son parti; c'étoit prendre ce généreux vieillard par l'endroit le plus sensible. Il oublia le juste ressentiment qu'il avoit de la conduite de sa fille, pour lui faire expliquer en quoi elle avoit offensé la reine. Mylady Nevill, rentrant alors dans le cours de la vérité, dont elle lui apprit toutes les circonstances, obtint bientôt sa grace en faveur d'une si belle action. Mais on voulut savoir tout ce qu'elle avoit pu découvrir des desseins de la reine, dans la familiarité où elle avoit vécu avec elle, et cette curiosité la replongea dans d'autres peines.

Si l'on a suivi toutes les circonstances de sa conduite, on trouvera son caractère assez extraordi-

naire pour avoir mérité justement l'attention des historiens, et l'admiration qu'elle a obtenue dans sa patrie. C'est un mélange bizarre des vertus et des vices qui paroissent le moins faits pour être réunis ; toute la noblesse, la droiture et la générosité d'un sang illustre, avec le dérèglement d'inclinations et la corruption de mœurs qui rendent une femme méprisable dans les conditions les plus communes. Elle résista long-temps à tout le poids de l'autorité paternelle, et l'unique aveu que le comte put tirer d'elle, fut que la reine avoit juré la perte du duc d'Yorck, et que les raisons d'état dont elle coloroit sa haîne, n'étoient que le voile de ses ressentiments personnels. Il falloit qu'elle eût pénétré beaucoup plus loin dans les secrets du ministère, puisqu'ajoutant un conseil à cette déclaration, elle pressa son père de s'opposer au dessein que le duc pourroit former de rentrer en Angleterre ; et sans se laisser ébranler par les prières, ni par les menaces, elle refusa constamment de trahir la reine et le duc de Sommerset.

Cependant la conduite des vainqueurs jeta quelque jour sur ce qu'elle annonçoit avec tant d'obscurité. La reine étant retournée à Londres comme en triomphe, convoqua l'assemblée du parlement, et craignant peu de résistance à la tête de ses troupes, elle fit déclarer le duc d'Yorck et ses principaux adhérens, ennemis de l'état, et cou-

pables de haute trahison. Tous leurs biens furent confisqués par la même sentence, et cette rigueur s'étendit jusqu'à leurs descendants, qui furent déclarés incapables de posséder aucune charge publique jusqu'à la quatrième génération. Le duc d'Exeester fut revêtu de la charge de grand-amiral, qui n'étoit pas encore remplie; et tandis qu'il mettoit un nouvel ordre dans la marine, le duc de Sommerset reçut ordre d'aller prendre possession de son gouvernement de Calais. A la vérité, il compta trop aisément que le comte de Warwick lui remettroit cette place, ou qu'étant presque sans garnison, il ne seroit point capable d'une forte résistance. Cependant, la valeur des officiers suppléant au nombre, le duc se vit contraint de se retirer à Guines, pour s'y donner le temps d'augmenter ses forces. La reine fit équiper sur-le-champ quelques vaisseaux à Sandwich, sous le commandement du chevalier Manford. Mais le comte de Warwick étant remonté sur les siens, les surprit dans le port au moment qu'on s'y attendoit le moins, et fit tous les officiers prisonniers. Il les mena à Calais, où le comte de la Marche en fit exécuter douze, par représailles de quelques exécutions aussi sanglantes que la reine avoit fait faire à Londres, après la rencontre de Ludlow.

Quoique le comte de Salisbury n'eût tiré de sa fille que des explications imparfaites, elles lui

suffirent pour juger que la liberté ou la vie du duc d'Yorck étoit menacée par quelque trahison ; et ce fut sur cette crainte que, l'ayant fait avertir de ne pas abandonner l'Irlande, il forma le plus fatal dessein que la reine eût à craindre pour la ruine de tous les siens. La province de Kent ayant marqué, dès le commencement de la guerre, un zèle éclatant pour la maison d'Yorck, il ne douta point que le même feu n'y pût être aisément rallumé ; surtout dans des circonstances où la cour y faisoit faire de rigoureuses informations contre les chefs de l'ancienne révolte. Falcombrige, qu'il y fit passer de Calais, l'ayant confirmé dans cette espérance, il le chargea d'y répandre un manifeste, où, pour s'assurer également de tous les ordres de la province, il attestoit le ciel qu'il n'avoit point d'autre motif en prenant les armes, que de délivrer le pauvre peuple de l'oppression sous laquelle il gémissoit, et de lui assurer ses libertés et ses priviléges. Ainsi, sans nommer le duc d'Yorck, parce qu'il se tenoit sûr de ses partisans, il mettoit dans ses intérêts jusqu'à ceux qui avoient le plus d'éloignement pour la ruine des Lancastres. Avec l'armée nombreuse qu'il comptoit de lever en un moment par cette ruse, il étoit résolu d'aller droit à Londres, où son parti ne manquoit pas d'intelligences, de se rendre maître de la ville, et de fondre ensuite sur la cour, qui étoit sans défense,

à Coventry, pour arracher aussitôt le sceptre de la main du roi, et l'offrir au duc d'Yorck, qu'il rappelleroit alors d'Irlande.

Un si grand projet ne pouvoit être formé par deux hommes plus capables de l'exécuter. Les comtes de Salisbury et de Warwick, partis de Calais avec quinze cents soldats, se trouvèrent à la tête de quarante mille en arrivant aux portes de Londres. Elles leur furent ouvertes par les habitants, qui étoient disposés à les recevoir. L'archevêque de Cantorbéry, les évêques de Londres, de Lincoln, et de plusieurs autres villes, se déclarèrent pour eux. Ils ne trouvèrent d'opposition que de la part du lord Scales, gouverneur de la Tour, qui, étant arrivé aussitôt qu'eux avec quelques troupes, menaça de détruire la ville à coups de canon. Ils prirent le change, en se laissant amuser par ses escarmouches, et c'est la seule faute qu'il y eut à reprocher à leur prudence. Scales vouloit donner à l'armée du roi le temps de se rassembler. Le duc de Sommerset, revenu nouvellement de Guines, et le duc de Buckingham, furent nommés pour la conduire, ou plutôt la reine la commandoit elle-même, puisque, malgré la présence du roi, rien ne s'y faisoit que par ses ordres. Elle s'avança vers les mécontents jusqu'à Northampton, où elle campa dans la plaine, ayant à dos une petite rivière qu'elle s'étoit hâtée de passer, de peur que les

ennemis ne se servissent de cette barrière pour retarder le combat.

Le jeune comte de la Marche, qui s'étoit mis à la tête de son parti, n'eut pas plus tôt appris que le temps qu'on perdoit à Londres avoit donné au roi celui de rassembler ses troupes, qu'il pria le comte de Salisbury de demeurer dans la ville pour faire tête au lord Scales, tandis qu'il iroit au-devant des ennemis avec le comte de Warwick et mylord Cobham, qui prirent la qualité de ses lieutenants-généraux. Il étoit important pour ce jeune prince de paroître avec cette distinction dans un parti dont il devoit être un jour le chef.

Cependant, le comte de Warwick, chargé de tous les soins du commandement, pressa si vivement sa marche, qu'il joignit l'armée du roi à Northampton. Ayant assis son camp à peu de distance, il soutint la feinte de son père, en députant l'évêque de Salisbury au roi pour lui faire des propositions vagues qui ne furent point écoutées. Il affecta de ne pas se rebuter; et, raillant l'évêque du mauvais succès de sa commission, il renvoya à sa place un héraut d'armes, avec ordre de demander pour lui-même la permission d'aller faire au roi ses très-humbles remontrances. Mais ce second messager ayant été rejeté avec beaucoup de hauteur, le comte, piqué à son tour, en fit partir un troisième, chargé de cette brusque déclaration;

« Qu'il auroit l'honneur de parler au roi avant
» qu'il fût quatre heures sonnées, ou qu'il seroit
» étendu sans vie sur le champ de bataille ».

Cette menace fut regardée comme le signal du combat. Rapin a recueilli avec tant de soin les principales circonstances de cette mémorable journée, que j'emprunterai une partie de ses termes. Le 19 juillet 1460, dit cet historien, l'armée des seigneurs s'avança vers celle du roi. Le comte de Warwick commandoit l'aile droite, le lord Cobham étoit à la gauche, et le comte de la Marche au centre. Les ducs de Sommerset et de Buckingham étoient à la tête de l'armée royale, pendant que la reine se tenoit à quelque distance pour observer les événements et pour distribuer ses ordres; le roi demeura au camp dans sa tente, attendant le succès d'un combat qui, selon les apparences, devoit lui assurer la couronne ou l'en priver pour jamais. La bataille ne commença qu'à deux heures après midi, après que les seigneurs eurent fait publier dans leur armée qu'on se fît une loi inviolable de ne faire aucun mal au roi, d'épargner les simples soldats, et de faire main-basse sur les officiers. Un historien anglois prétend que, par ce dernier ordre, qui fut compris de tout le monde, ils entendoient les ducs de Sommerset et de Buckingham, auxquels le comte de Warwick portoit une haîne per-

sonnelle. On combattit deux heures * avec tant de furie, que le champ de bataille étoit couvert de morts. Enfin, le lord Gray, qui commandoit un corps considérable de l'armée du roi, s'étant rangé tout-d'un-coup du côté des mécontents, cette défection imprévue fit perdre cœur aux troupes royales. Elles commencèrent peu-à-peu à lâcher pied; et la rivière qu'elles avoient à dos s'opposant à leur passage, il s'en noya un grand nombre, tandis que les autres furent taillés en pièces avec tant d'acharnement, qu'il en périt dix mille.

Le duc de Buckingham, le comte de Shrewsbury, fils du fameux Talbot, le lord Beaumont et plusieurs autres personnes de distinction, furent tués sur la place.

Quel sujet de consternation pour la reine! Mais ce n'étoit que le prélude de ses malheurs. Elle prit la fuite avec le jeune prince de Galles et le duc de Sommerset; et dans l'incertitude de la retraite qu'elle devoit choisir, troublée mortellement par la crainte d'être livrée à ses ennemis, elle se détermina, enfin, à prendre la route de Durham. Pendant qu'elle se sauvoit à toutes brides, Henri, qui n'avoit pas quitté sa tente, fut enlevé par le comte de Warwick. Il fut conduit à Northampton, et

* Quelques historiens disent cinq heures.

de là à Londres, dans un état qui auroit paru plus digne de pitié, si son imbécillité naturelle ne l'eût rendu comme insensible à la bonne et à la mauvaise fortune. Le comte de Salisbury, qui voyoit une partie de ses projets exécutés par son fils, dépêcha aussitôt en Irlande, pour inviter le duc d'Yorck à venir prendre possession de la couronne. Le temps, qui étoit nécessaire au duc pour le voyage, fut employé à convoquer un parlement; et dans cet intervalle, les vainqueurs usèrent de l'autorité royale pour tout ce qui étoit convenable à leurs intérêts.

Il sembloit effectivement que le duc d'Yorck n'eût qu'à paroître pour recueillir tous les fruits de la victoire. Cependant, soit qu'il fût arrêté par quelques raisons politiques qui l'obligèrent encore à la modération, soit qu'il ne trouvât point le parlement disposé à seconder tous ses désirs, il ne fit point tout l'usage qu'il pouvoit du succès de ses armes. S'étant rendu à la chambre des seigneurs, qui étoient déjà assemblés, il se plaça près du trône, comme s'il eût attendu qu'on le priât d'y monter. Mais il eut, comme Jules César, le chagrin de voir régner autour de lui un silence qui glaça son courage. L'archevêque de Cantorbéry augmenta sa confusion, en lui demandant s'il avoit salué le roi depuis son arrivée. Sa rougeur le trahit à cette question. Il répondit au prélat

qu'il ne connoissoit personne à qui il dût cet honneur; et, sortant de la chambre avec les marques d'un vif dépit, il se retira dans sa maison, d'où il envoya au parlement un écrit qui contenoit ses prétentions, et les raisons sur lesquelles il les croyoit appuyées. Il paroît étonnant que le comte de Salisbury et les autres chefs de la même faction n'eussent pas tenté de donner le branle à l'assemblée des seigneurs, en proposant au duc de s'asseoir sur le trône; mais il vouloit devoir apparemment cet honneur aux suffrages libres de la nation, et ses partisans avoient reçu ses ordres. Quoi qu'il en soit, les délibérations des deux chambres ne lui furent point aussi favorables qu'il l'avoit espéré. En reconnoissant son droit incontestable à la couronne, on régla par un acte solemnel, qu'il ne la porteroit qu'après la mort de Henri, et que ce prince demeureroit pendant le reste de sa vie en possession de son rang. C'étoit donner néanmoins une exclusion formelle à la maison de Lancastre, éloigner du gouvernement la reine et le prince de Galles, enfin livrer le roi entre les mains du duc avec toute l'autorité royale.

Il parut satisfait de ce tempérament, parce qu'il n'y avoit que la force ouverte qui pût lui faire obtenir davantage. S'il lui resta quelque chose à désirer, ce fut de se voir délivré d'une ennemie aussi dangereuse que la reine. N'ignorant point

qu'elle s'étoit retirée à Durham, il lui fit porter un ordre du roi de se rendre à la cour, sans espérance, à-la-vérité, de lui trouver assez de soumission pour venir se livrer entre ses mains, mais assez content s'il pouvoit lui faire un crime aux yeux de la nation du refus qu'elle feroit d'obéir à son mari; et, se flattant même que dans l'impuissance où il la croyoit de former la moindre entreprise, elle seroit forcée d'abandonner l'Angleterre pour chercher une autre retraite avec son fils.

Jusqu'ici, les grandes qualités de Marguerite ont paru comme obscurcies par les secours qu'elle tiroit de ses ministres. Avec les lumières d'un Suffolck et l'audace du premier Sommerset, il ne lui falloit que de l'ambition pour gouverner avec éclat, et pour se faire craindre ou respecter de ses plus fiers ennemis. Mais dans l'état où elle se trouvoit réduite depuis la bataille de Northampton, il ne lui restoit plus de ressource que dans elle-même. Sa suite étoit à-peine composée de huit personnes, qui étoient plutôt ses domestiques que ses conseillers ou ses amis. Le duc de Sommerset venoit de passer en France par son ordre, pour aller solliciter des secours fort incertains dans les circonstances de la mort récente du roi Charles, qui venoit de se laisser mourir de faim dans la crainte d'être empoisonné par le dauphin son fils. Elle avoit à se défier continuellement des bourgeois

de Durham, dont tous les respects lui paroissoient forcés, et qui lui faisoient trop valoir le péril auquel ils s'exposoient en lui accordant un asile. Elle étoit sans argent, sans armes, sans relations dont elle pût espérer des ouvertures, enfin sans la moindre apparence de secours et de conseils. Ce fut dans une situation si accablante qu'elle reçut l'ordre de retourner à Londres. L'intérêt de sa gloire, sa tendresse pour son fils, la haîne qu'elle portoit à ses ennemis, furent les aiguillons qui excitèrent toute la grandeur de son ame, et qui lui firent entreprendre ce qu'elle n'auroit osé se promettre au plus heureux temps de son autorité et de sa puissance. Mais si l'on a peine à reconnoître une femme dans les héroïques desseins qui lui réussirent, on reconnoîtra bien moins une reine dans les tristes aventures dont ils furent suivis; et cette variété d'événements va former une lecture si intéressante, que, si je ne parlois sur la foi de tous les historiens, on me soupçonneroit d'avoir transformé en roman une des plus sérieuses parties de l'histoire.

Après avoir excité sa mémoire à se rappeler tous les noms qui avoient fait quelque bruit dans la guerre, et ceux qui avoient été mêlés particulièrement dans la querelle de la maison royale, la reine se souvint que les lords Roos et Clifford avoient tous deux un père à venger. Ils l'avoient

perdu l'un et l'autre à la fin d'une bataille, dans une circonstance où la vie de ces deux seigneurs pouvoit être épargnée, parce que leur mort n'ajoutoit rien aux fruits de la victoire. Marguerite ne douta point qu'un ressentiment si juste ne subsistât encore dans le cœur de leurs enfants. Ils avoient des terres considérables dans le nord de l'Angleterre. Leurs vassaux lui parurent autant de soldats sur lesquels elle pouvoit compter. Elle quitta furtivement Durham, pour suivre ce premier rayon d'espérance, après avoir pris soin de faire répandre le bruit qu'elle se disposoit à passer en France. Sa route fut moins longue que difficile. Il falloit marcher la nuit plus souvent que le jour, et manquer quelquefois de toutes sortes de commodités. Le hazard la fit tomber un jour dans la maison d'un des douze officiers à qui le comte de la Marche avoit fait trancher la tête à Calais. Elle trouva dans ses enfants tant d'ardeur pour venger leur père, que, profitant aussitôt de cette ouverture, elle les chargea de rassembler tous les parents et les amis de ceux qui avoient eu part au même supplice, et de les lui amener dans les terres du lord Clifford, où elle avoit dessein de se rendre.

Ce seigneur entra tout-d'un-coup dans les vues de la reine, et se tint honoré de la préférence qu'elle lui accordoit dans le choix de ses défen-

seurs. Ses amis et ses vassaux se laissèrent enflammer du même zèle. Il se chargea de gagner mylord Roos et le comte de Dévonshire, qui se piquèrent de ne pas marquer moins de diligence et d'ardeur. Dans l'espace de huit jours, la reine se vit une garde de deux mille hommes bien armés. L'arrivée de ceux qu'elle s'étoit assurés sur la route, l'ayant augmentée de cinq cents hommes, dont la plupart étoit au-dessus de la condition de soldats, elle choisit ceux dont elle crut pouvoir tirer quelque service en qualité d'officiers. Elle se les attacha par ses flatteries et ses caresses, autant que par l'intérêt commun qui les avoit réunis. Il n'étoit pas question de récompense dans une conjoncture où elle ne subsistoit elle-même que par la générosité des seigneurs qui la faisoient vivre. Mais pour gagner ceux qui n'étoient pas capables de se laisser conduire par des motifs si nobles, elle employa un autre artifice dont le succès surpassa ses espérances. Ce fut de leur promettre le pillage de toutes les terres du duc d'Yorck et des seigneurs de son parti, qui pourroient se rencontrer dans sa marche. Cette promesse lui créa dans peu de jours une armée. Elle se trouva ainsi à la tête de vingt-cinq mille hommes, qui accoururent de toutes les provinces voisines, avant que le duc d'Yorck et ses amis eussent le moindre soupçon de l'orage qui les menaçoit.

Il croyoit la reine en France; et s'il avoit souhaité son départ, comme le seul moyen de jouir tranquillement de tous ses avantages, il regrettoit depuis quelque temps qu'elle fût échappée à sa vengeance. Mylady Nevill, rétablie dans l'amitié de son père, avoit perdu les idées de retraite qui lui avoient fait quitter sa patrie : et rappelée à Londres par la disgrace de la reine, dont le ressentiment ne lui paroissoit plus à redouter, elle n'avoit pas résisté à l'ambition qui lui avoit fait revoir avec plaisir le premier homme de l'état dans son amant. Le duc s'étant attaché à elle avec de nouveaux empressements, elle s'étoit rendue plus facilement à ses instances qu'à celles de son père. L'éloignement de la reine sembloit lever le scrupule qu'elle avoit eu de la trahir. Enfin, dans les explications qu'elle avoit eues avec lui sur l'aventure de Ludlow, non-seulement elle lui avoit découvert le risque qu'il avoit couru pour sa liberté; mais le félicitant encore d'avoir suivi les conseils de son père qui l'avoient retenu en Irlande, elle lui avoit appris que sa mort avoit été jurée entre la reine et le jeune duc de Sommerset. Sans approuver leur serment, mylady Nevill, à qui ils avoient cru les mêmes désirs de vengeance pour la mort de Sommerset le père, s'étoit trouvée comme obligée d'entrer dans leur complot. L'exécution en devoit être fort sanglante. La reine se

proposoit, après avoir fait enlever le duc, de le faire conduire secrettement dans le château où son favori avoit reçu la sépulture après la bataille de Saint-Albans, et de le faire égorger sur son tombeau.

En faisant ce récit au duc d'Yorck, mylady Nevill lui avoit protesté qu'elle n'avoit feint de goûter le furieux projet de la reine que pour s'assurer plus de facilité à le faire manquer, et le service qu'elle lui avoit rendu à Ludlow garantissoit sa sincérité. Mais le duc en avoit conçu tant d'horreur pour son ennemie, qu'il ne se pardonnoit point de l'avoir laissée tranquille à Durham, et de lui avoir comme ouvert la voie pour se sauver en France. Il étoit dans ces dispositions lorsqu'il apprit de quoi il étoit menacé par une femme d'un caractère si implacable. Cette puissante armée qu'elle commandoit elle-même, sembloit avoir été tirée du néant. Il avoit congédié nouvellement ses troupes; et le comte de Warwick, son héraut, étoit depuis peu dans son gouvernement de Calais.

Cependant, le comte de Salisbury ramassa cinq mille hommes avec toute la diligence dont il étoit capable; et servant de conseil au duc qui se mit à leur tête, ils s'avancèrent ensemble jusqu'à Wakefield, où l'armée de la reine étoit campée. Leur animosité se changea en fureur à la nouvelle d'une infinité de désordres que leur ennemie avoit fait

commettre dans leurs terres et dans celles de leurs amis. On s'attendoit moins à une guerre réglée qu'aux plus affreux excès où deux partis puissent être entraînés par la haîne.

Cependant le duc apprit que l'armée de la reine grossissoit de jour en jour, et ne comptant point sur d'autres troupes que celles qu'il attendoit du pays de Galles, il ne pouvoit les espérer assez tôt pour satisfaire l'ardeur qu'il avoit de combattre en arrivant à Wakefield. Il se trouva même obligé, par l'inégalité du nombre et par la nécessité de se couvrir de quelques retranchements, de se renfermer dans le château de Sandal qui lui appartenoit, et dans lequel il ne pouvoit être aisément forcé sans artillerie. Il y fut investi aussitôt par la reine; mais lorsqu'elle eut reconnu la situation de cette place, elle désespéra de l'emporter par une attaque régulière, et reprenant son camp dans la plaine, elle résolut d'affamer son ennemi, en lui coupant tous les passages. Il n'en coûtoit qu'à sa haîne, dont la violence étoit ainsi suspendue. Encore trouva-t-elle le moyen de la satisfaire par les défis et les menaces qu'elle lui fit continuellement, en lui reprochant qu'un homme qui aspiroit à la couronne, avoit la lâcheté de se laisser enfermer par une femme. Le duc avoit marqué jusqu'alors beaucoup de prudence et de conduite. Mais, emporté par ses ressentiments, il ne s'imposa

plus de bornes. Ces reproches lui étoient faits par écrit ; il y répondit de même par les plus injurieuses accusations. Il traita la reine d'incestueuse et d'adultère, dans le commerce qu'il lui attribuoit avec les deux Sommerset ; et la peignant comme un monstre d'incontinence et d'ambition, il se glorifioit d'être appelé par le ciel à la punition de ses crimes. Ils s'irritèrent ainsi mortellement pendant huit jours ; et si le comte de Salisbury n'eût retenu le duc, il auroit couru mille fois à la vengeance, sans égard pour le nombre et au mépris de tous les hazards.

La reine, qui le tenoit trop bien renfermé pour craindre qu'il pût lui échapper, jouissoit déjà du plaisir de voir sa victime entre ses mains, et s'occupoit à méditer son supplice. Tant de lenteur néanmoins l'auroit exposée à quelques revers, si le duc se fût assez modéré pour attendre le comte de la Marche son fils, qui avoit déjà levé vingt-trois mille hommes avec lesquels il accouroit pour le dégager. Mais il crut s'apercevoir que la reine, qui avoit divisé ses forces, dans la vue de lui couper les vivres, n'avoit retenu près d'elle qu'un corps de troupes qui ne surpassoit pas les siennes. Il se flatta qu'en fondant sur elle, il auroit le temps de la défaire entièrement, ou de la tuer ou de l'enlever, avant que les autres parties de son armée pussent la rejoindre. Tous les conseils du comte de

Salisbury ne furent point capables de lui faire abandonner cette pensée.

Il ne se trompoit point en croyant la reine assez mal accompagnée; mais il ne savoit pas que c'étoit un artifice de cette princesse, pour l'attirer hors de ses murs. Elle avoit posté quinze mille hommes derrière une colline, qui les déroboit à la vue du château. A-peine le duc se fut-il avancé dans la plaine, qu'il reconnut son imprudence. Il étoit temps encore de la réparer en se hâtant de retourner sur ses pas; mais la honte de fuir, et l'espérance de suppléer à la petitesse de son armée par son expérience et son courage, lui firent tenir ferme contre la première attaque de l'ennemi. Il le repoussa même avec quelqu'avantage, et ne se présentant pas avec moins de fermeté aux quinze mille hommes qui fondirent aussitôt sur lui, il se soutint quelques moments sans perte et sans désordre. Enfin, le nombre ayant entièrement prévalu, ses troupes furent taillées en pièces, et il perdit lui-même la vie en combattant avec un merveilleux courage. Le comte de Salisbury fut fait prisonnier, après avoir été blessé dangereusement.

Une mort si glorieuse faisoit perdre à la reine la plus douce partie de sa vengeance. Cependant ses amis y suppléèrent par une action qu'elle ne put apprendre elle-même sans horreur. Le duc

avoit eu à son côté, dans le combat, son second fils, qui portoit le titre de comte de Rutland, jeune homme d'une grande espérance, et qui étoit encore sous la conduite d'un gouverneur. Il prit la fuite après la mort de son père; et, par l'adresse autant que par le courage du gouverneur, il s'approchoit déjà du château de Sandal, où sa vie auroit été du-moins en sûreté. Mais le lord Clifford qui l'avoit vu fuir, le poursuivit avec tant de diligence qu'il le joignit à cent pas du château. Il le fit saisir par ses gens, et lui enfonça de sang-froid son poignard dans le sein, malgré les instances et les larmes du gouverneur, qui lui demandoit à genoux la vie de ce malheureux prince.

Ce fut le même Clifford, qui, retournant aussitôt sur le champ de bataille, y fit chercher le corps du duc, qui fut trouvé sous un tas d'autres morts. Il lui coupa la tête, et lui ayant fait à la hâte une couronne de papier, il la mit au bout d'une lance, pour l'offrir dans cet état à la reine. Elle détourna d'abord les yeux, comme si elle eût été effrayée de cette vue. Mais la force de la haîne et de la vengeance prenant le dessus sur tous ses sentiments, elle voulut que cet affreux objet demeurât exposé devant elle pendant le reste du jour, et elle le fit planter ensuite sur les murailles d'Yorck. Le comte de Salisbury fut forcé d'assister à ce spectacle. Et tout blessé qu'il étoit, il fut conduit

sur-le-champ dans une ville voisine, où la reine donna ordre qu'on lui tranchât la tête sur un échafaud. Ce brave vieillard laissa tomber quelques larmes, en regrettant de n'avoir pas versé au lit d'honneur le peu de sang qui lui restoit.

Tel fut le succès de cette fameuse bataille, qui sembloit devoir relever la maison de Lancastre, et ruiner toutes les espérances de celle d'Yorck par la mort de son chef. La reine étoit si persuadée qu'il ne lui restoit plus rien à redouter après sa victoire, qu'affectant plus de mépris pour le comte de la Marche, que le duc d'Yorck n'en avoit marqué pour elle, la nouvelle de son approche ne put lui ôter le dessein de se rendre à Londres, pour achever glorieusement son ouvrage, en délivrant le roi son époux. Elle y étoit appelée, d'ailleurs, par l'espérance de surprendre le comte de Warwick, qui y étoit demeuré à garder ce prince, et qui étoit le seul homme, dans l'état, qu'elle crût capable de ranimer un parti dont elle venoit d'abattre le fondement. Il lui parut si impossible qu'il pût lui échapper, qu'en faisant porter la tête du comte de Salisbury à Yorck, pour y être plantée sur le mur à côté de celle du duc, elle avoit recommandé qu'on prît soin d'y préparer une place pour celle de son fils; et sa seule crainte étant qu'il ne prît le parti de quitter Londres, pour joindre le comte de la Marche,

elle forma plusieurs détachements de son armée, qui eurent ordre de garder les chemins qui conduisent au pays de Galles, et de lui couper du-moins les passages, s'ils ne pouvoient le prendre vif ou mort.

Le duc de Sommerset, qui revenoit de France, avec peu de fruits de sa négociation, la reçut sur sa route, dans le château qu'il avoit près de Saint-Albans. Il étoit arrivé la veille, avec si peu de suite et d'éclat, que ne s'étant pas même fait connoître en chemin par son nom, la nouvelle de son retour n'étoit pas encore sortie de son château : de sorte que la rencontre inespérée d'un ministre si fidèle, causa à la reine autant de surprise que de joie. Après lui avoir rendu compte de ce qu'il avoit fait pour son service, et l'avoir remerciée de la vengeance qu'elle avoit tirée de la mort de son père, il lui apprit que le hazard lui offroit une belle occasion de chagriner le comte de Warwick, et peut-être de le faire tomber entre ses mains, en se saisissant d'une femme qu'il aimoit avec la plus vive passion. Le duc parloit d'Elisabeth Woodwille, qui étoit revenue de France avec lui, sans le connoître, et qui, se rendant auprès de sa famille, dans la province de Northampton, s'étoit arrêtée à Saint-Albans, pour y passer la nuit. Cette dame étoit fille de Jacqueline de Luxembourg, duchesse de Betfort, et née de

son second mariage avec le chevalier Richard Woodwille. Son père l'ayant mariée dans son enfance au chevalier Gray, l'un des plus zélés partisans de la maison de Lancastre, elle avoit eu, tout-à-la-fois, le malheur de perdre son mari à la bataille de Saint-Albans, et celui de voir tous ses biens confisqués par le vainqueur. C'étoit pour réparer le mauvais état de sa fortune qu'elle avoit entrepris le voyage de France, avec l'espoir d'y recueillir quelques biens de la succession de sa mère. Le comte de Warwick, qui étoit alors gouverneur de Calais, l'avoit vue lorsqu'elle avoit passé dans cette ville; et joignant à ses qualités héroïques, beaucoup de penchant pour les femmes, il avoit conçu pour elle une de ces grandes passions, qui deviennent la source de mille événements extraordinaires dans le cœur d'un héros. Il avoit fait plusieurs fois le voyage de Paris, dans le seul dessein de la voir, et sa recommandation n'avoit pas peu servi au succès des affaires qui la conduisoient en France. Il ignoroit, néanmoins, son retour, par la modestie d'Elisabeth, qui ne s'étoit pas rendue assez familière avec lui pour l'en avertir, et le duc de Sommerset n'étoit informé de ce détail, que par les lumières qu'il avoit reçues dans son dernier voyage de France.

Il étoit si important pour la reine de mettre le comte de Warwick hors d'état de nuire à ses

entreprises, que, dans la résolution de ne rien négliger, elle donna ordre sur-le-champ que Saint-Albans fût investi, moins pour faire entrer de la violence dans le dessein qu'elle formoit sur le récit du duc, que pour faciliter, au contraire, par une voie douce, l'envie qu'elle avoit de retenir Elisabeth dans cette ville, sans qu'on pût soupçonner que c'étoit à elle qu'elle pensoit particulièrement. Après s'être assurée qu'elle n'étoit point encore partie, elle dépêcha au comte de Warwick un homme adroit, qui feignit de lui être envoyé par sa maîtresse, pour lui porter ses plaintes de la captivité où elle étoit retenue à Saint-Albans, et pour le prier de lui procurer quelque moyen de se rendre dans la maison de son père, où elle étoit appelée par des intérêts fort pressants. La pensée de la reine étoit que le comte hazarderoit tout pour servir une personne si chère, ou peut-être seulement pour la voir. Dans les idées de galanterie qui étoient particulières à ce siècle, on cherchoit à se signaler par les aventures les plus bizarres et les plus périlleuses. Un détachement considérable, qui avoit ordre de se régler sur les lumières qu'il recevroit du messager, devoit enlever le comte, s'il sortoit de Londres, et le tuer, s'il faisoit assez de résistance pour rendre l'entreprise douteuse.

Mais elle manqua par deux obstacles qui faillirent

à causer la perte de la reine. Ses troupes étoient les mêmes qu'elle avoit rassemblées par l'espérance du pillage, et leur avidité n'ayant point encore été satisfaite, elles regardèrent l'ordre de bloquer Saint-Albans, comme une permission tacite de piller cette ville. Leur emportement fut si furieux, que la reine s'y étant transportée elle-même, au premier bruit du désordre, à-peine eut-elle le pouvoir d'arrêter une armée séditieuse, qui se croyoit en droit de lui faire acheter ses services. Elle la fit rentrer, néanmoins, dans son camp, et tandis qu'elle retournoit au château du duc de Sommerset, on lui présenta Elisabeth Woodwille, qui, dans l'alarme où elle étoit avec toute la ville, venoit lui demander volontairement sa protection. Rien n'étoit si propre à lui faire oublier le chagrin qu'elle avoit ressenti du mépris de ses ordres. Elle la reçut avec l'admiration qu'on ne pouvoit refuser à ses charmes, et rappelant les services que son mari avoit rendus à la maison de Lancastre, elle en prit naturellement occasion de la combler de caresses.

Pendant ce temps-là le comte de Warwick apprenoit du messager de la reine, le besoin que sa maîtresse avoit de son secours. Il seroit parti sur-le-champ, s'il n'avoit consulté que son amour et son courage; mais étant déjà informé des avantages de la reine, et jugeant que son dessein étoit

de le venir surprendre à Londres, sa prudence lui fit penser qu'il avoit plus d'un intérêt précieux à défendre, et qu'il falloit trouver quelque moyen de les réunir. La vengeance de son père, la garde du roi et la sûreté de sa maîtresse, étoient trois motifs dont le moindre auroit suffi pour lui faire tenter l'impossible; sans compter qu'à l'âge où le comte de la Marche étoit encore, il se croyoit obligé de prendre sa défense, pour achever l'ouvrage de son père et le sien. Les troupes que le duc d'Yorck lui avoit laissées pour la garde du roi, n'étoient point assez nombreuses pour le mettre en état de tenir la campagne; mais il trouva le secret de les grossir tout-d'un-coup, en y incorporant les compagnies bourgeoises de Londres; et n'ignorant point de quelles gens l'armée de la reine étoit composée, il se crut assez fort pour combattre une femme et des soldats sans discipline. Il prit donc le chemin de Saint-Albans, à la tête de huit mille hommes, dont il s'étoit fait une armée en moins de vingt-quatre heures. N'ayant osé laisser le roi derrière lui, il le força de le suivre; et sa marche fut si prompte, qu'en approchant du camp de la reine, il se flatta de la prendre au dépourvu, comme elle avoit espéré de le surprendre à Londres.

Mais elle avoit déjà reçu l'avis de son approche par son messager, et la tranquillité qui paroissoit

régner dans le camp, n'étoit qu'un stratagême qui trompa le comte. Elle avoit donné ordre au duc de Sommerset, de s'embusquer avec une partie de ses troupes, dans quelque lieu d'où il pût le charger par derrière, lorsqu'il le verroit engagé dans la plaine; et celles qui étoient demeurées dans le camp, devant s'avancer aussitôt qu'il paroîtroit, elle étoit presque sûre que, l'enveloppant ainsi de toutes parts, il n'échapperoit que ceux à qui elle jugeroit à-propos de faire grace.

Elle ne cacha point à la fille du chevalier Woodwille, le danger qui menaçoit son amant. Elle vouloit s'assurer, par cette confidence, du progrès qu'il avoit fait dans son cœur, et connoître quelle utilité elle pouvoit espérer d'elle, si le succès de ses armes ne répondoit point à ses espérances. Elisabeth ne se croyoit, pour le comte, que les sentiments d'estime qui sont le tribut du mérite, et ceux de la reconnoissance qu'elle croyoit devoir à ses services. Mais un avis si terrible lui fit découvrir dans son propre cœur des impressions qu'elle y avoit ignorées. Malgré le soin avec lequel elle étoit observée par la reine, elle trouva le moyen de faire avertir le comte des principales circonstances du péril. Cet avis, qu'il reçut sur sa route, ne le déconcerta point. Il changea le dessein qu'il avoit de fondre sur le camp, en celui

d'attaquer le duc de Sommerset, dont il n'eût pas de peine à découvrir l'embuscade; et le chargeant avec son impétuosité ordinaire, au moment qu'il s'y attendoit le moins, il l'auroit infailliblement mis en déroute, si la situation du lieu n'eût été favorable aux troupes de la reine. Mais tandis qu'elles en tiroient avantage pour se défendre, celles du camp, qui eurent le temps de s'avancer, le mirent, à son tour, dans un désordre qui ne put être réparé par l'habileté et la valeur. Il eut peine à se dégager, après avoir perdu trois mille hommes; et se sauvant avec ceux qui purent le suivre, il abandonna le roi, qui se trouva ainsi libre au milieu des vainqueurs. Les bourgeois de Saint-Albans, irrités du dessein que l'armée de la reine avoit de les piller, firent quelques mouvements pour secourir le comte; mais ils payèrent cette hardiesse par la ruine de leur ville.

Le roi étoit accompagné, dans son carrosse, de mylady Nevill, que le comte de Warwick, son frère, avoit crue propre à lui adoucir la rigueur de son sort, par les agréments de son entretien. Ainsi, la même fortune qui avoit fait remporter deux victoires à la reine, lui livroit encore tout ce qui restoit de cher à son ennemi, depuis la malheureuse fin de son père. Elle jugea que deux femmes qui avoient tant de pouvoir sur le cœur du comte, lui serviroient tôt ou tard à le faire

tomber dans le piége qu'il venoit d'éviter, et sans leur faire appréhender aucun mauvais traitement, elle donna ordre qu'elles fussent gardées soigneusement. Elle n'ignoroit pas, néanmoins, qu'elles l'avoient trahie toutes deux, l'une en faveur du duc d'Yorck, et l'autre par le service qu'elle venoit de rendre au comte de Warwick; mais ce n'étoit point une vengeance subalterne qui étoit capable de flatter la reine, ou du-moins, dans une ame telle que la sienne, les petits ressentiments étoient aisément sacrifiés aux mouvements d'une haîne plus violente. Si elle fit couper la tête à quelques seigneurs qui furent arrêtés dans leur fuite, ce fut moins pour les punir d'avoir pris les armes contre elle, que pour ôter à son ennemi ses plus braves défenseurs. Ainsi, en faisant exécuter le lord Bouville et le chevalier Kiriel, elle fit grace à plusieurs autres prisonniers de guerre, qu'elle méprisoit trop pour les craindre.

Cependant, le comte de Warwick fut d'autant plus heureux dans sa retraite, que les deux détachements qui l'avoient attendu sur le chemin du pays de Galles ayant été combattus par le comte de la Marche, il ne trouva point d'obstacle qui l'empêchât de se joindre à ce prince. Leur rencontre sembloit annoncer une nouvelle bataille à la reine; et personne ne s'attendoit, qu'animés comme ils l'étoient tous deux par tant de pertes et d'outrages,

ils dussent choisir, pour se venger, la voie la plus incertaine et la plus lente. Ce fut néanmoins Warwick même qui conseilla au jeune comte de négliger quelque temps la reine, et d'aller droit à Londres pour se faire couronner. Sa maxime avoit toujours été que le duc d'Yorck se perdoit par ses délais et ses ménagements. Après avoir aspiré ouvertement au trône, il falloit tout oser, disoit-il, pour s'en assurer promptement la possession, et les compositions auxquelles le duc avoit consenti avoient été comme autant de basses rétractations qui lui avoient ravi le fruit d'une si noble entreprise. Peut-être ce conseil venoit-il de la confusion qu'il avoit de s'être laissé enlever le roi. Il prévoyoit tout l'usage que la reine alloit faire du nom de son mari; et, cherchant à réparer sa faute, il s'imaginoit que le parti du comte de la Marche agiroit avec plus d'audace en servant un chef qui seroit revêtu du même titre.

L'événement fit connoître que c'étoit la meilleure idée qu'il pût inspirer au comte. Ils se hâtèrent de gagner Londres. L'accueil qu'ils y reçurent augmenta leur confiance. On y avoit appris les désordres que l'armée de la reine avoit commis dans toutes sortes de lieux, et l'exemple de Saint-Albans avoit jeté tant de consternation parmi les bourgeois, qu'ils ouvrirent leurs portes et leurs bras à ceux qu'ils crurent envoyés du ciel pour les

garantir des mêmes violences. Dès le lendemain, le comte fit publier qu'il avoit des propositions importantes à communiquer à toute la ville. Il marqua le lieu, qui étoit une place voisine, où il rangea l'armée du comte de la Marche en bataille. Là, s'étant avancé seul, entre l'armée et le peuple, il demanda à haute voix si l'on souhaitoit pour maître Henri de Lancastre. Comme il n'étoit pas difficile de deviner le sens de cette question, le peuple et l'armée répondirent unanimement : non, non. Il demanda ensuite si l'on ne reconnoissoit pas pour légitime héritier de la couronne, Edouard IV, chef de la maison d'Yorck, aussi digne du nom de roi par ses vertus que par le droit de sa naissance. On répondit plusieurs fois, oui, avec les plus vives acclamations. Le comte de la Marche parut alors, et reçut les soumissions de l'assemblée par des félicitations et des applaudissements redoublés.

Il fut proclamé le jour suivant dans la ville de Londres, avec toute la pompe que les malheurs de l'état permettoient, sans qu'il se trouvât un seul partisan de la maison de Lancastre qui osât lever la voix. Le parlement, accoutumé en Angleterre à se ranger du côté du plus fort, déclara que le roi Henri, ayant violé les conditions auxquelles on lui avoit laissé la couronne, étoit dépouillé justement de tous les droits qui lui avoient été conservés pour le reste de sa vie.

Quelle fin des travaux de la reine, et quel nouveau changement dans le sort de Henri, qu'elle croyoit ramener triomphant dans sa capitale! Elle apprit que c'étoit au comte de Warwick qu'elle devoit attribuer tout son malheur. Dans la première chaleur de son ressentiment, elle laissa échapper un ordre sanglant contre sa sœur et sa maîtresse; mais l'ayant aussitôt rétracté, elle se fit amener ces deux dames, les exhorta à se souvenir que leur vie étoit entre ses mains; et sans les informer de l'étrange révolution qui venoit de se faire à Londres, elle leur demanda laquelle des deux se sentoit disposée à rendre au comte de Warwick un service qu'il ne pourroit payer de trop de reconnoissance. La défiance qu'elles eurent toutes deux de cette proposition dans la bouche d'une ennemie déclarée, les empêcha de répondre; mais, reprenant avec une franchise capable de lever tous leurs doutes, elle leur déclara que, dans la juste haîne qu'elle portoit au comte, elle étoit résolue de mettre sa tête à prix; qu'elle devoit ce châtiment à un sujet rebelle, qui n'avoit pu être rappelé à ses obligations par le tragique exemple de son père; que le devoir des rois, néanmoins, étant de n'employer les voies extrêmes de la rigueur qu'après avoir épuisé celles de la bonté, elle vouloit faire encore un essai de celles-ci, en proposant au comte d'abandonner les intérêts de la maison d'Yorck,

et de reprendre tout l'attachement qu'il devoit à son maître; qu'au milieu de sa haîne, elle rendoit justice aux grandes qualités du comte, et qu'elle sentoit de quel avantage il étoit pour un roi d'avoir de tels sujets pour appui de son trône; qu'elle lui laisseroit la liberté de faire ses conditions; et que, si c'étoit l'ambition qui lui avoit fait oublier son devoir, elle mettroit pour fondement de leur réconciliation qu'il gouverneroit l'état après elle.

On ne s'attend point ici à voir ajouter aux historiens que ce discours étoit sincère; mais voici dans quel sens. La reine, qui avoit été capable dans plus d'une occasion d'avoir recours à l'artifice, ne l'étoit pas d'employer une noire trahison. Ainsi, par le même principe qui lui avoit fait faire un généreux effort sur elle-même pour rétracter l'ordre qu'elle avoit donné contre la vie des deux dames, elle étoit revenue tout-d'un-coup à penser que dans l'extrémité où elle voyoit sa fortune, trouvant Londres et le parlement déclarés contre le roi son mari, et, n'ayant plus d'autre ressource qu'une armée dont elle avoit peine à réprimer la licence, il ne lui restoit peut-être rien de plus favorable à tenter que de gagner le comte par des offres extraordinaires. Il connoissoit la fierté de celle qui prenoit le ton de suppliante. C'étoit un appât pour un cœur tel que le sien; c'en étoit encore un de trouver une assez haute opinion de

sa générosité dans son ennemie pour le croire capable de se laisser toucher par la confiance qu'elle marquoit à sa vertu. Enfin, l'alternative de vengeance et d'amitié qu'elle proposoit étant un motif pressant pour ces deux dames, elle s'imagina que le cœur le plus endurci à la haîne pouvoit être vaincu par les instances d'une sœur et d'une maîtresse. Mais, en cédant à la nécessité qui la forçoit à cette composition, elle n'en étoit pas moins résolue de se défaire du comte s'il rejetoit ses offres; et la menace de mettre sa tête à prix n'étoit qu'un voile, pour déguiser le dessein où elle étoit de lui ôter la vie par une voie plus courte. Elle laissa donc aux deux dames à décider pour laquelle il auroit le plus d'égard et de soumission, et la permission qu'elle offrit à l'une des deux, fut de lui donner un rendez-vous dans le lieu qui leur paroîtroit le moins suspect.

La modestie ne permettant point à Elisabeth Woodwille d'accepter seule cette commission, quoiqu'il fût assez clair que les sollicitations de l'amour sont toujours les plus puissantes, ce fut un embarras pour la reine, qui s'étoit proposé d'en garder une pour lui répondre de la fidélité de l'autre. Cependant, par le conseil de Sommerset et de Clifford, elle passa sur cette difficulté. Mylady Nevill eut la liberté d'écrire au comte. Elle lui proposa de se rendre à quatre milles de Londres,

dans une terre qui appartenoit à leur maison, où elle devoit le joindre par l'ordre de la reine avec Elisabeth Woodwille, qui étoit chargée comme elle de lui faire des ouvertures importantes. Elle lui marquoit, que la reine la faisant escorter de cinquante hommes, il ne devoit point être accompagné d'une suite plus nombreuse.

Le voisinage de la ville sembloit propre à bannir toute défiance, et l'amour soutenu par la valeur ne connoît aucun danger. Cette partie ne parut au comte qu'une aventure de galanterie. La seule précaution qu'il observa, fut de se faire précéder d'une partie de ses gens en approchant du rendez-vous, et s'étant assuré par leur rapport, que les dames y étoient déjà avec leur escorte, il s'avança d'un air intrépide. Leur conférence dura peu. Ayant rejeté dès le premier mot toutes les propositions qui pouvoient blesser sa gloire, il fut bien plus curieux d'apprendre ce qui retenoit les deux dames au camp de la reine; et sachant d'elles-mêmes, qu'elles y avoient été gardées fort étroitement, il leur proposa, à son tour, de profiter d'une si belle occasion pour le suivre. S'il prévoyoit quelque résistance de la part de leur escorte, il se flattoit qu'à nombre égal sa valeur mettroit l'avantage de son côté. Mais il ne se défioit pas d'être écouté par Clifford, qui avoit promis à la reine de le tuer aussitôt qu'il le verroit

obstiné à rejeter ses propositions. Ce seigneur, dont la main étoit accoutumée à ces actions barbares, s'étoit déguisé en femme avec deux des officiers qui avoient perdu leur père à Calais. Ils s'étoient rendus au château du comte, deux heures avant les dames, sous prétexte d'être des femmes de leur suite; et s'étant approchés du lieu de leur conférence, sans avoir fait naître le moindre soupçon à l'escorte du comte qui faisoit la garde à la porte, ils s'étoient postés assez avantageusement pour l'écouter et pour le surprendre. Cependant ils ne purent entrer dans la chambre où il étoit, sans se trahir par l'ardeur de leur mouvement. Il eut le temps de se mettre en défense. Armé comme il étoit de toutes pièces, son bonheur le garantit des premiers coups, tandis que les cris des deux dames appelèrent ses gens à son secours.

Il ne lui auroit pas été moins difficile de sauver sa vie, par l'impuissance où ils étoient de le secourir. L'escorte des dames avoit ordre d'attaquer l'autre au moindre signe, avec tout l'avantage que donne un dessein formé sur des gens qu'on prend au dépourvu. Ainsi, pendant que le carnage commençoit au-dehors, le comte eut à soutenir les efforts de trois hommes conjurés pour sa perte. Mais Elisabeth Woodwille, si dont le caractère répondoit aux grandes aventures qui devoient lui

prince ingrat qui lui devoit sa gloire et sa couronne.

Ils se hâtèrent tous deux de partir, avec l'espérance que donnent la valeur et la supériorité du nombre sur des ennemis qu'on déteste et qu'on méprise. Mais la reine, qui étoit informée de leurs forces, n'avoit pas jugé à-propos de risquer une bataille sans avoir augmenté les siennes. Si jamais elle avoit été sensible à quelque disgrace, c'étoit à l'humiliation que lui avoit causée le triomphe du comte de Warwick, et la délivrance de ses deux captives. Elle étoit partie presqu'aussitôt avec son mari, pour aller cacher sa douleur et sa confusion dans les provinces du Nord, où la maison de Lancastre avoit toujours eu beaucoup de partisans. Elle les trouva si peu refroidis, qu'ils s'empressèrent de fortifier son armée par des recrues considérables, et par des corps entiers de nouvelles troupes. Leur diligence ayant égalé leur zèle, elle se vit dans peu de jours à la tête de soixante mille hommes.

Edouard, qui redevenoit le plus foible quoiqu'il fût parti de Londres avec quarante mille hommes, n'en perdit pas un moment le désir d'avancer, ni l'espérance de vaincre. Il prit sa marche vers Yorck, où il apprit qu'Henri et la reine s'étoient rendus. Etant arrivé à Pontefract, la vue d'un lieu où le plus ardent de ses défenseurs avoit perdu la vie par la main d'un bourreau, réveilla tout son courage avec ses ressentiments.

Mais quels furent les mouvements du comte de Warwick en visitant une place qui lui parut teinte encore du sang de son père! Ils avoient à passer le pont de Ferrebrigde, pour joindre l'ennemi qui étoit campé à quelque distance de la rivière d'Aire. Le lord Fritzwater eut ordre de s'emparer du pont avec un détachement assez considérable; mais il y trouva le furieux Clifford, qui tailla en pièces une partie de ses gens, et qui le tua lui-même avec le bâtard de Salisbury. Nouvel aiguillon pour l'animosité du comte de Warwick. Il accourut vers Edouard, et mettant pied à terre, il tua son cheval en sa présence : « Sire, lui dit-il, l'en» nemi est maître du pont; mais fuye qui voudra; » pour moi, je jure par ce bon signe (en faisant » ce serment il baisa la croix de son épée) de » demeurer seul ici avec Vauclerc, et de com» battre jusqu'au dernier soupir ». Et sur-le-champ il engagea ce prince à faire publier dans l'armée, qu'il accordoit la liberté de se retirer à ceux qui craignoient l'ennemi, et qu'il récompenseroit ceux qui feroient leur devoir, mais qu'il n'y avoit point de pardon à espérer pour ceux qui prendroient la fuite. Ensuite, détachant Falconbridge, son oncle, pour aller passer la rivière trois milles au-dessus du pont, il lui donna ordre de revenir au long du bord, et d'attaquer Clifford qui le gardoit de ce côté-là. Cette expédition fut con-

duite avec autant de secret que de diligence. Clifford, surpris par Falcombridge, ne pensa qu'à se défendre contre une attaque si imprévue. Il abandonna le pont, que le comte se hâta de passer, à la tête d'une partie des vétérans de Vauclerc. Il cherchoit Clifford; il le joignit, et l'ayant d'abord blessé d'un coup de flèche, il l'acheva du tranchant de son épée, dont il lui fendit la moitié du corps; châtiment trop léger pour un traître et un barbare.

La reine, qui s'étoit retirée à Yorck avec son mari, ne s'effraya point d'une perte si légère. Elle donna le commandement de son armée au duc de Sommerset, et ne voyant de ressource pour elle que dans la victoire, elle lui déclara qu'il falloit vaincre ou périr. Les deux armées se rencontrèrent le dimanche des Rameaux dans la plaine de Tawnton, où elles se rangèrent en bataille. Il ne s'en étoit pas vu depuis long-temps de si puissantes en Angleterre, et j'ai fait remarquer que celle de la reine surpassoit l'autre d'un tiers. Mais il arriva, malheureusement pour les Lancastriens, que l'air s'étant obscurci par la neige, qui tomba tout-à-coup en abondance, le vent la leur portoit au visage. Falcombridge, qui commandoit l'avant-garde d'Edouard, prit ce moment pour faire quitter l'arc à sa troupe; et lui ordonnant de fondre sur l'ennemi à grands coups d'épée, il commença un combat qui fut dès le premier instant un affreux

carnage, et qui dura depuis le matin jusqu'au soir avec cette fureur et cette obstination. Les historiens n'en ont donné qu'une idée fort confuse, mais ils s'accordent tous à le faire regarder comme un des plus terribles châtiments que le ciel ait jamais exercés contre l'Angleterre. Les Lancastriens commencèrent vers le soir à céder le terrein. Ce ne fut pas néanmoins en fuyant. Ils se battoient en retraite, et faisoient ferme de temps en temps, avec une vigueur qui rendoit encore la victoire incertaine. Cependant le comte de Warwick ayant animé ses gens par des exemples prodigieux de valeur, ils pressèrent tellement leurs ennemis, qu'ils leur firent enfin tourner le dos; et ce fut alors que le massacre devint épouvantable. Les fuyards prirent d'abord vers le pont de Tadcaster; mais se trouvant pressés par des vainqueurs cruels, qui avoient ordre de ne faire quartier à personne, ils voulurent se détourner pour passer le ruisseau de Corke, qui se jette dans la rivière de Warf; ils se précipitèrent avec tant de désordre, que le ruisseau se trouva aussitôt rempli de ceux qui s'étoient noyés, et qui, dans leur malheur, servirent de pont aux compagnons de leur fuite. On rapporte que le carnage fut si grand dans cet endroit, que les eaux de la rivière de Warf parurent teintes de sang pendant plusieurs jours; et ce récit n'est point incroyable, puisque les historiens assurent que

le nombre des morts fut d'environ quarante mille hommes.

Edouard prit le chemin d'Yorck après sa victoire, dans l'espérance de se saisir du roi et de la reine ; mais il y apprit qu'à la nouvelle de leur défaite, ils étoient partis avec la dernière précipitation pour se retirer en Ecosse. Son premier soin fut de faire ôter de dessus les murs la tête du duc son père, et celle du comte de Salisbury, en regrettant de ne pouvoir mettre à leur place celles de Henri et de Marguerite. Il y fit apporter celles du comte de Devonshire et du lord Clifford, auxquelles il en joignit un grand nombre de moins célèbres.

La perte de cette fameuse bataille fut un malheur irréparable pour la maison de Lancastre. Edouard ne trouva plus d'ennemi à combattre ; et jugeant par l'abattement des vaincus qu'il ne lui en restoit plus à craindre, il reprit le chemin de Londres, où il eut la satisfaction de voir arriver presqu'aussitôt plusieurs seigneurs, qui vinrent implorer sa clémence. On assure que ce fut la honte d'avoir répondu si mal à l'attente de la reine, qui les empêcha de la suivre, et qui leur fit abandonner un parti auquel leur inclination les attachoit autant que les anciens engagements de leur famille. Aussi parut-il bientôt que leur cœur n'avoit point de part à cette infidélité. Après quel-

ques exécutions sanglantes qui parurent nécessaires au nouveau roi pour assurer son trône, il assembla un parlement auquel il n'eut pas de peine à faire approuver tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors en sa faveur. Il étoit victorieux. L'avantage des armes a toujours été le meilleur titre en Angleterre, pour décider des prétentions à la couronne. Les parlements n'ont jamais entrepris de s'éloigner du principe salutaire, qu'il faut se déclarer pour le plus fort. Suivant cette maxime, la nouvelle assemblée approuva le couronnement d'Edouard, qui fut célébré avec beaucoup de pompe. Elle confirma ses droits, et cassa tous les actes qui s'étoient faits sous le dernier règne contre la maison d'Yorck. Henri VI, après un règne de trente-huit ans, fut regardé comme un usurpateur. C'est ainsi, pour me servir des termes d'un célèbre historien, qu'on se jouoit de la crédulité du peuple, et qu'on lui faisoit croire que tout ce qui avoit été juste pendant soixante ans, étoit devenu injuste par une victoire dont le nouveau roi n'étoit redevable qu'à sa fortune.

Il ne restoit dans tout le royaume, que la ville de Berwick qui fût demeurée fidèle à la maison de Lancastre, et la nécessité de plaire au roi d'Ecosse, à qui le roi et la reine fugitifs avoient demandé un asile, les força bientôt de l'abandonner aux Écossois. Ce fut à ce prix que Marguerite obtint la per-

mission de cacher, pendant quelque temps, sa douleur dans un château d'Ecosse, où elle demanda la liberté de se retirer. Les ducs de Sommerset et d'Excester, qui avoient eu le bonheur de se sauver après la bataille, composoient toute sa suite. Dans l'incertitude des résolutions qu'elle avoit à prendre, elle refusa des honneurs qui l'auroient gênée, et ce ne fut qu'après avoir pris le parti d'aller demander dans les cours étrangères, des secours qui lui furent refusés en Ecosse, qu'elle accepta pour le roi son époux, et pour le prince Edouard leur fils, une garde de cent cavaliers pendant son absence.

Mais tandis qu'elle s'abandonnoit amèrement à ses réflexions, et que dans le besoin où elle étoit d'argent, elle se voyoit obligée de rejeter toutes les voies qui demandoient cette sorte de secours, il lui vint dans sa solitude un négociant françois, qui s'étoit établi en Ecosse, où il avoit amassé des richesses considérables, par le commerce qu'il entretenoit avec les Pays-Bas. Après lui avoir exprimé la compassion qu'il ressentoit de ses malheurs, il la fit souvenir d'un bon office qu'elle lui avoit rendu dans sa jeunesse, à la cour de Nancy, et lui expliquant de quoi sa situation le rendoit capable pour lui marquer sa reconnoissance, il lui offrit tout ce qu'elle croiroit propre à l'aider dans son infortune. Elle regarda cette offre comme une faveur du ciel.

Un vaisseau et de l'argent étoient les seuls biens qu'elle désiroit. Les ayant obtenus du négociant, elle ne s'arrêta quelques jours de plus en Ecosse, que pour lier le jeune roi Jacques et ses ministres, par toutes les promesses qui pouvoient la rendre tranquille sur le sort de son mari et de son fils.

Elle laissa le duc d'Excester auprès de ces deux princes, pour veiller continuellement à leur sûreté; et s'étant embarquée à Dumbar, avec le duc de Sommerset, elle alla descendre dans un port de Flandres, d'où elle envoya Sommerset à la cour du duc de Bourgogne, pour solliciter son assistance, tandis qu'elle se rendit à Paris pour implorer elle-même le secours de Louis XI. Ce prince avoit tant d'occupations du côté de la Bretagne, qu'elle le trouva peu disposé à se faire une querelle avec l'Angleterre. Mais il ne put refuser son amitié et ses bienfaits à une reine malheureuse qui lui appartenoit de fort près par le sang. Il la combla de caresses, et s'il ne lui accorda point des sommes considérables, ni des troupes réglées, il lui permit d'engager à son service tous ceux qu'elle trouveroit disposés à prendre volontairement ses intérêts. A l'âge où elle étoit encore, elle auroit trouvé autant de champions qu'il y avoit de jeunes seigneurs à la cour; et ce charme qu'elle avoit pour gagner les cœurs, quand sa fierté lui permettoit de l'employer, auroit eu plus d'effet que le con-

sentement du roi pour lui faire lever une armée ; mais après avoir commencé fort heureusement, une foiblesse dont ni le poids de l'adversité, ni la force de l'ambition ne purent la défendre, ruina ses plus belles espérances.

Entre la jeune noblesse qui s'empressa autour d'elle, elle fut frappée de la bonne mine du seigneur de la Varenne, grand sénéchal de Normandie. Ce gentilhomme joignoit à beaucoup d'esprit et d'élévation de sentiments, un tour d'imagination qui n'étoit pas rare dans ce siècle à la cour de France, mais qui ne manquoit pas d'être toujours plus vif et plus agissant dans les caractères aussi distingués que le sien. Il se piquoit de galanterie dans tous les sens qu'on attachoit alors à cette idée ; c'est-à-dire, que mettant sa gloire à soutenir l'honneur et les intérêts des dames, il cherchoit toutes les occasions de mériter le titre qu'il prenoit de leur chevalier. Celle de secourir une reine aussi célèbre par son courage que par sa beauté, lui parut faite pour exercer tout ce qu'il y avoit de romanesque dans ses idées. Il lui offrit son bien, qui étoit considérable, et son épée, qu'il avoit déjà signalée effectivement par des exploits dont on trouve les traces dans nos histoires. Soit que la reine eût pris assez bonne opinion de lui pour espérer beaucoup de ses promesses, soit que n'ayant point le cœur insensible ;

elle se fût laissée attendrir par ses soins, elle lui marqua bientôt des préférences qui éloignèrent d'elle ceux qui s'en étoient approchés avec les mêmes désirs.

Sa politique parut l'abandonner. Loin de reconnoître le tort qu'elle se faisoit en négligeant les offres d'une si belle jeunesse, il sembla qu'elle eût borné toutes ses vues à la conquête du sénéchal, et que cinq cents hommes qu'il lui promit d'assembler sous ses ordres, remplissent toutes les espérances qui lui avoient fait quitter l'Ecosse. Quelques historiens la justifient par la crainte qu'elle eut de se précipiter dans de nouveaux embarras, en s'associant tant de jeunes gens qu'elle auroit eu peine à contenir, et dont l'obéissance auroit été douteuse pour le chef qu'elle auroit mis à leur tête; au-lieu que dans la pensée où elle étoit, qu'elle n'avoit besoin que d'un petit nombre de gens résolus pour faciliter sa descente dans le nord de l'Angleterre, où elle se promettoit que sa seule présence ranimeroit tous ses partisans, elle trouvoit dans la Varenne et dans sa troupe, tout ce qu'elle croyoit nécessaire à son expédition.

Quelque jugement qu'on en veuille porter, elle se remit en mer avec lui, sur la promesse vague d'un secours plus puissant, que le roi lui fit attendre aussitôt qu'elle auroit fait déclarer pour elle quelques provinces d'Angleterre.

Edouard l'ayant fait observer inutilement à son passage, elle alla tenter sa descente à Tinmouth. Mais elle y trouva un corps de troupes, qui la força de remettre à la voile. Une furieuse tempête, dont ses vaisseaux eurent beaucoup à souffrir, la faisoit penser à regagner la côte de France, lorsque le vent, qui changea tout-d'un-coup, la conduisit, sans le secours des matelots, dans l'embouchure de la Twede, d'où elle se rendit facilement à Berwick. Le sénéchal s'y retrancha par son ordre, en attendant qu'elle eût fait répandre le bruit de son arrivée dans les provinces voisines. Mais l'ardeur des habitants ne répondit point à son attente; et sur la nouvelle qu'elle reçut bientôt, que le chevalier Ogle venoit attaquer le camp du sénéchal, avec quatre mille hommes, elle gagna la frontière d'Ecose, où elle se flatta que les Ecossois ne la laisseroient point opprimer.

Si les historiens n'ont laissé aucun détail des galanteries de Marguerite, on trouve, par intervalles, assez de preuves, que les imputations de ses ennemis n'ont pas toujours été sans fondement. Ceux qui l'ont accusée d'avoir aimé successivement les deux Sommerset, n'auroient pas été trop aveuglés par la haine, si ce reproche avoit été aussi juste pour le père qu'il paroît l'être à l'égard du fils. La reine l'avoit laissé en Flandres, où, plus actif et plus heureux qu'elle, parce qu'il

brûloit du désir de la servir, il avoit obtenu du duc de Bourgogne la permission de lever quelques troupes, avec lesquelles il étoit repassé sur-le-champ en Angleterre. Ayant choisi si habilement le lieu de sa descente, qu'il étoit entré sans opposition dans le Northumberland, il y auroit préparé à la reine, plus de facilité qu'elle n'en avoit trouvée sur la côte, s'il n'eût été forcé, par des événements imprévus, de se renfermer dans Bamburgh. Il s'y défendoit vaillamment, lorsqu'il apprit, non-seulement que la reine étoit entrée dans la Twede, mais qu'elle étoit accompagnée d'un chevalier françois, qui avoit acquis toute sa confiance, et qui ne gouvernoit pas moins son cœur que ses affaires et ses troupes. Il fut indigné que deux mois d'absence eussent fait oublier son attachement et ses services. La jalousie eut part, sans doute, à ce ressentiment, et quelque idée qu'on doive prendre de la nature de son zèle, il ne put souffrir qu'un étranger vînt emporter des préférences qu'il croyoit avoir méritées. Il étoit assiégé par le chevalier Nevill, qui venoit d'être créé marquis de Montaigu. Cette famille étoit si puissante à la cour de Londres, qu'il ne pouvoit choisir une médiation plus certaine pour faire sa paix avec Edouard. Le marquis, flatté d'une conquête si éclatante, obtint pour lui la restitution de tous ses honneurs et de tous ses biens;

avec une pension annuelle de mille marcs.

Mais par une inconstance qui ne peut être attribuée qu'à l'amour, à-peine fut-il à Londres, qu'il se reprocha d'en avoir cru trop aisément des bruits qu'il ne s'étoit pas donné le temps d'approfondir. Il écrivit à la reine, pour lui reprocher son ingratitude, ou plutôt pour s'en éclaircir. Elle s'étoit avancée jusqu'à Edimbourg, avec le sénéchal, qui avoit laissé ses gens sur la frontière. La protection de la France, dont elle fit valoir les témoignages dans le secours qu'elle avoit obtenu, détermina le roi d'Ecosse à lui accorder la permission de lever quelques troupes dans ses états. Henri, qui commençoit à sentir le prix d'une couronne, depuis qu'il avoit perdu la sienne, s'employa lui-même à former une armée, et son parti, réveillé dans le nord de l'Angleterre, par les préparatifs qui se faisoient en sa faveur, paroissoit disposé à faire quelque nouveau mouvement pour le seconder.

La réponse de la reine à Sommerset ne contenoit que des plaintes de sa trahison; mais, se trouvant trop heureux d'être regretté, il ne pensa qu'à réparer, par un nouveau sacrifice de sa fortune, le tort qu'il s'étoit fait dans son esprit. En quittant la cour d'Edouard, il engagea, dans la même résolution, Raoul Percy, frère du comte de Northumberland, qui s'étoit soumis à Edouard après

la bataille de Tanwton. S'ils n'osèrent entreprendre de lever des troupes, ils portèrent à la reine une somme considérable que leur crédit leur fit trouver à Londres. Ils la joignirent dans le Northumberland, où elle s'étoit déjà rendue avec son armée. L'impatience que Sommerset eut de la revoir, lui sauva la vie dans une rencontre, où le petit nombre de gens qui l'accompagnoit fut taillé en pièces par le marquis de Montaigu. Il s'étoit avancé en laissant Percy à la tête de quelques compagnies qu'il avoit ramassées dans sa route. Montaigu, qui commandoit dans le Nord, arrivoit dans le même temps avec toutes les troupes qu'il avoit pu rassembler; et fondant sur Percy, qu'il trouva sans l'avoir cherché, il lui fit mordre la poussière avec tous ses gens.

Mais la double inconstance du duc de Sommerset ne demeura pas beaucoup plus long-temps sans punition. Il trouva la reine en marche. Avec quelques marques de joie et d'affection qu'elle parût le recevoir, il s'aperçut bientôt qu'il ne s'étoit pas trompé dans ses premiers soupçons, et que toute la faveur étoit pour le sénéchal. Le court espace qu'il passa près d'elle fut employé en plaintes et en explications, qui ne produisirent point de réconciliation plus sincère. On étoit arrivé à Exham; et la reine ayant pris la résolution d'y camper, pour rassembler les secours qui lui

arrivoient sans cesse, l'armée travailloit à se fortifier par divers retranchements, lorsque Montaigu, animé par l'avantage qu'il venoit de remporter, eut la hardiesse d'attaquer Henri dans ses lignes. Il le pressa si vivement, que, ne lui ayant point laissé le temps de se reconnoître, il lui tua la meilleure partie de ses gens, et mit le reste en fuite. Henri et Marguerite se sauvèrent par des routes différentes, qui conduisirent l'un en Ecosse, et l'autre dans les plus étranges extrémités où la fortune ait jamais fait tomber une reine. Le duc de Sommerset eut le malheur d'être fait prisonnier. On ne le fit pas languir. Montaigu, irrité qu'il lui eût manqué de parole, lui fit trancher la tête à Exham.

La reine qui n'avoit pas eu le temps, dans son trouble, de prendre une voiture, ni de se faire accompagner, s'étoit hâtée de gagner à pied une forêt voisine, avec le jeune Edouard son fils, qu'elle conduisoit par la main. N'ayant osé sortir de cet asile jusqu'au soir, elle y fut surprise par la nuit. Loin de s'affliger de cette aventure, elle pénétra dans l'épaisseur des arbres; et, s'y livrant à toute l'amertume de ses réflexions, elle remercia le ciel de lui accorder une retraite où les ennemis qu'elle avoit à craindre lui paroissoient bien moins redoutables que les hommes. J'aurois peine à m'arrêter au détail de cette aventure, si les meilleurs histo-

riens d'Angleterre n'en avoient pas rapporté toutes les circonstances, et si notre Monstrelet même n'en racontoit les principales, sans y joindre aucune marque de doute. Rapin en parle avec peu d'étendue; mais il la suppose, néanmoins, comme un fait attesté par d'autres historiens; et s'il l'a touché si légèrement, on sent qu'une histoire générale admet moins les détails de cette nature que l'histoire d'une vie particulière. Il faut considérer, d'ailleurs, que ce qui m'a fait regarder la vie de Marguerite d'Anjou comme une partie des plus curieuses et des plus intéressantes de l'histoire d'Angleterre, est la singularité même des aventures de cette reine, et la multitude de faits, ou tristes, ou tendres, ou terribles, que la fortune a pris comme plaisir à rassembler dans le règne de Henri.

Au milieu des plus tristes réflexions, il s'en présenta une à la reine dont son imagination fut d'autant plus flattée, que l'année étant alors dans sa plus belle saison, elle ne trouvoit dans la douceur de l'air et dans la verdure du feuillage, que des raisons de se familiariser tout-d'un-coup avec la solitude, et de goûter tous les objets qui étoient autour d'elle. Il lui tomba dans l'esprit que la vie du prince son fils étant le fondement de toutes ses espérances, il n'y avoit point de lieu où elle pût la dérober plus sûrement à la haine de ses ennemis que dans une forêt déserte, où l'on ne

pouvoit soupçonner qu'elle fût entrée avec lui, et où elle n'avoit pas même aperçu de routes qui pussent lui faire craindre les rencontres du hazard. Que n'avoit-elle pas à redouter, si elle s'exposoit le lendemain à celle du vainqueur; et de quel côté devoit-elle tourner pour rejoindre son mari? La crainte de manquer de nourriture pouvoit-elle l'inquiéter; et falloit-il d'autre soutien à la nature que celui dont les animaux tiroient leur santé et leurs forces? Elle se confirma si bien dans ces idées par les méditations d'une nuit entière, qu'elle se trouva déterminée le lendemain à passer du-moins quelque temps dans la forêt d'Exham, jusqu'à ce que les mouvements de la guerre fussent apaisés dans les lieux voisins; ou, si le ciel ne lui offroit pas quelque moyen de regagner l'Ecosse, jusqu'à ce que son fils, qui n'avoit encore que huit ans, fût en état d'entreprendre une marche pénible, et de traverser le Northumberland pour se rendre à Berwick.

Mais, lorsqu'elle cherchoit quelque endroit commode pour s'en faire un abri contre les injures de l'air, elle découvrit plusieurs personnes qui étoient couchées tranquillement sur l'herbe, et qui paroissoient avoir passé la nuit dans le même lieu. Sa frayeur augmenta beaucoup, en remarquant qu'ils avoient entendu le bruit de sa marche, et qu'ils jetoient les yeux de tous côtés avec beau-

coup d'ardeur. Toute son adresse ne put empêcher qu'elle en fût aperçue. Ils accoururent à elle. La vue d'une femme qui étoit couverte d'habits fort riches, et celle d'un enfant qui portoit mille marques d'une condition supérieure, parut leur inspirer d'abord quelque respect; mais leur profession étant de voler sur les chemins et dans les bois, la facilité de s'emparer d'une si belle proie, chassa bientôt les sentiments qui les avoit arrêtés. Ils se jetèrent sur la reine, qu'ils dépouillèrent de ce qu'elle avoit de plus brillant, et le jeune prince ne fut pas traité avec moins de barbarie. On s'imagine aisément que, dans les agitations continuelles où Marguerite avoit vécu, elle étoit ornée de mille joyaux précieux, qui étoient comme le reste de sa grandeur; aussi prétend-on que sa dépouille dût suffire pour enrichir cette troupe de brigands. Mais ils furent si enivrés de leur bonheur, que, ne pouvant s'accorder dans le partage, ils prirent querelle avec une fureur et un aveuglement qui répondoient à leur caractère. La reine, qui ne demandoit au ciel que la vie de son fils, saisit ce moment pour s'échapper avec lui; et, s'enfonçant dans la partie la plus épaisse de la forêt, elle ne cessa point de marcher, aussi long-temps que le jeune prince en eut la force. Mais, le voyant prêt à tomber de foiblesse, elle le prit entre ses bras, et elle continua sa marche avec une vigueur et une

résolution incroyables. Elle se croyoit délivrée de la plus effrayante partie du péril; lorsqu'elle rencontra un autre voleur, qui étoit de la bande des premiers, et qui alloit les rejoindre après avoir achevé apparemment quelque crime dont il brûloit de leur rendre compte. Il s'approcha d'elle, l'épée haute; mais ce qui devoit la faire mourir d'effroi, servit, au contraire, à lui faire rappeler tous ses esprits. Elle prit l'air et le ton de majesté, qu'une si longue habitude du trône lui avoit rendu comme naturel; et, le faisant même éclater avec plus de force dans une extrémité si pressante, elle présenta le prince de Galles au voleur: *Mon ami, lui dit-elle, sauve le fils de ton roi.*

Le nom de roi pénétra ce misérable d'un si vif sentiment de respect et de frayeur, qu'il laissa tomber son épée aux pieds du prince; et ne pensant qu'à lui rendre ses services, il offrit à la reine tout ce qu'elle le croiroit capable d'entreprendre pour la sauver, elle et son fils. Elle lui proposa de se charger du jeune prince, qu'elle n'avoit plus la force de soutenir. Il le prit entre ses bras, tandis que, se saisissant de son épée, elle se mettoit en état de lui faire la loi, s'il eût été capable de rétracter ses offres. Mais son zèle fut si constant, que, sur la relation qu'elle lui fit de la barbarie de ses compagnons, il voulut lui persuader de retourner à eux, en l'assurant qu'il trouveroit

le moyen de leur faire restituer ce qu'ils lui avoient enlevé. La reine ne regardoit plus ses joyaux comme une perte; elle éprouvoit que rien ne donne tant de force que l'adversité aux sentiments de la nature, et son fils lui tenoit lieu de tout. La seule prière qu'elle fit au voleur, fut de la conduire dans un lieu assez sûr, pour y prendre le temps de s'informer, sans péril, du sort de Henri et de son armée. Il avoit sa maison et sa femme dans un village voisin. Dans l'état où il trouvoit le prince et sa mère, presque nus, défigurés par la fatigue et par la crainte, il leur demanda s'ils croyoient risquer d'être reconnus en se retirant dans cet asile. La nécessité les força d'accepter ses offres.

Ils y demeurèrent deux jours, tandis que le voleur même, qui étoit devenu leur confident et leur défenseur, prenoit des informations sur les suites de la bataille. Mais le troisième jour, au matin, leur hôtesse, à qui son mari avoit recommandé de les garder soigneusement, sans lui avoir confié, néanmoins, un secret dont il étoit comme jaloux, vint les avertir qu'on avoit vu dans le village quelques gens armés, qui demandoient, avec inquiétude, si l'on n'avoit point entendu parler de la reine et du prince de Galles. Quoique cette demande eût quelque chose d'indiscret, Marguerite se figura que ce ne pouvoit être que des gens

de son mari. Elle sortit dans cette confiance, avec des habits empruntés de son hôtesse, et sa curiosité ne l'exposant à rien sous ce déguisement, elle reconnut le sénéchal de Normandie, accompagné de son écuyer, et d'un gentilhomme anglois, qu'il avoit prié de lui servir d'interprète et de guide.

La Varenne avoit été moins indifférent que le roi pour le sort de la reine et du prince. Après s'être distingué glorieusement dans la mêlée, il s'étoit vu forcé de céder au torrent, et de mettre sa liberté à couvert par la fuite; mais il avoit rallié ses gens sous son étendard; et ne voyant aucun moyen de tenir la campagne avec une troupe si foible, il les avoit envoyés, sous la conduite de Barville, son lieutenant, dans une petite ville nommée Alnewick, dont l'armée de la reine s'étoit emparée en venant d'Ecosse. Pour lui, qui avoit déjà su de quelques Anglois, que Marguerite avoit disparu avec son fils, et qu'on les avoit vus tourner vers la forêt d'Exham, il ne douta point qu'ils n'y eussent cherché une retraite. S'étant confirmé dans cette pensée, en apprenant que Henri avoit pris vers l'Ecosse, et qu'entre les prisonniers de Montaigu, on ne nommoit ni la reine, ni le prince, il avoit pris le parti de les chercher, avec la précaution de ne se faire accompagner que de deux personnes, pour

ne pas s'exposer aux observations des vainqueurs.

C'étoit un secours, dans l'extrémité où la reine étoit réduite, mais un secours si foible, que s'il pouvoit servir à sa consolation, il étoit peu capable de contribuer à sa sûreté. En examinant même quelles facilités elle en pouvoit tirer pour gagner l'Ecosse, il lui parut qu'elle risqueroit beaucoup plus à paroître avec trois hommes armés, qu'avec le seul voleur qui devoit être son guide dans son premier projet. Cependant d'autres craintes ne lui permettoient point de s'abandonner à la bonne foi d'un voleur, lorsqu'elle retrouvoit l'homme du monde dont elle connoissoit le mieux l'attachement. Elle fut délivrée de cette incertitude par le conseil du gentilhomme anglois qui accompagnoit le sénéchal. Comme il n'étoit question que de sortir des états d'Edouard, il comprit que si les côtes du Northumberland étoient trop observées, pour leur laisser l'espérance de gagner la mer de ce côté-là, ils pouvoient se promettre plus de facilité du côté de la province de Cumberland, qui borde la mer d'Irlande. Ils n'étoient guère plus éloignés de Carlile, qui est à l'entrée du golfe de Solway, que des premiers ports de la mer du Nord, et ils l'étoient beaucoup moins que de l'Ecosse. Le gentilhomme anglois avoit des amis dans cette ville, qui pouvoient favoriser leur embarquement. Pourquoi

ne pas choisir une route qui les conduisoit en peu de moments de Carlile dans le Galloway, d'où il leur étoit si facile de gagner Edimbourg ? Ils s'arrêtèrent à cette résolution. Le voleur, qui arriva dans cet intervalle, les y confirma par de nouvelles terreurs. Il avoit appris que, sur le bruit qui s'étoit répandu que la reine et son fils n'étoient pas retournés en Ecosse, Montaigu se proposoit d'assiéger tout-à-la-fois les villes d'Alnewick et de Dunstambourg, dans l'une desquelles on s'imaginoit qu'elle s'étoit retirée. Cette ardeur à chercher les moyens de se saisir d'elle et du prince, lui fit envisager toute l'horreur du sort qui les menaçoit tous deux, s'ils avoient le malheur de tomber entre les mains de leurs ennemis; et le supplice de l'infortuné Sommerset rendit cette crainte encore plus pressante.

Cependant, lorsqu'elle eut raconté au sénéchal la triste aventure qu'elle avoit essuyée dans la forêt, il ne crut pas que l'honneur lui permît de s'éloigner, sans avoir tiré vengeance des brigands qui l'avoient insultée. Les richesses dont elle avoit été dépouillée, étoient un autre objet qui méritoit bien de n'être pas abandonné à des infâmes. L'inégalité du nombre faisant peu d'impression sur un cœur tel que le sien, il résolut de les chercher au travers de tous les périls, avec le seul secours de ses deux compagnons. Cette entreprise,

qui répondoit si bien à ses idées de chevalerie, l'exerça inutilement pour le dessein qu'il s'étoit proposé; mais en parcourant les endroits les plus déserts de la forêt, il rencontra le duc d'Excester et Edmond, frère du duc de Sommerset, qui s'y étoient jetés après la bataille d'Exham. Pressés par leurs ennemis, et n'ayant point de grace à espérer du vainqueur, ils s'étoient flattés comme la reine, de pouvoir passer quelques jours dans cette solitude, et de trouver quelque voie pour gagner l'Ecosse ou la mer. La rencontre du sénéchal, qu'ils n'avoient point assez vu pour le reconnoître, les exposa tous à s'égorger dans le premier mouvement de leur défiance. Mais s'étant enfin reconnus pour amis et pour compagnons du même sort, ils continuèrent avec aussi peu de fruit la recherche des voleurs, qui s'étoient retirés, apparemment, pour mettre leur butin à couvert.

Rien ne pouvoit être plus consolant pour la reine, que la vue de deux seigneurs si dévoués à son service. Après avoir donné des larmes à la mémoire du duc de Sommerset, elle consentit à prendre le chemin de Carlile, et le secours du voleur fut accepté pour régler une route dont il connoissoit tous les détours. Les seigneurs acquittèrent la reconnoissance de la reine, en offrant à sa femme une partie de l'argent qu'ils avoient avec

eux; mais par une générosité digne d'un autre sort, il lui défendit de l'accepter, et s'affligeant même de n'avoir rien de précieux à leur offrir dans leur nécessité, il fit éprouver à la reine un sentiment que les rois doivent peu connoître, quand ils savent user de leur puissance. « De toute » ma fortune, lui dit-elle, ce que je regrette le » plus à ce moment, est le pouvoir de vous ré- » compenser ». Elle arriva heureusement à Carlile, et les soins du guide anglois lui firent trouver une grande barque, qui la transporta dans la première province d'Ecosse.

A-peine eut-elle touché la côte, qu'elle sentit renaître toutes les vues que la misère de son fils, plutôt que la sienne, et les alarmes qu'elle avoit eues continuellement pour sa vie, avoient comme étouffées depuis la bataille d'Exham. Elle dépêcha les ducs d'Excester et de Sommerset, à la cour du duc de Bourgogne, pour solliciter de nouvelles marques de l'ancien attachement de ce prince à la maison de Lancastre. Ils étoient destinés, comme elle, à passer encore par d'étranges épreuves, avant que de voir quelque jour à relever leur fortune. Divers malheurs qu'ils essuyèrent avant que d'arriver en Flandres, les firent tomber dans une si grande misère, que, n'ayant osé se présenter au duc par la crainte d'être soupçonnés d'imposture en paroissant dans un état qui déshonoroit leur

nom, ils furent réduits à demander l'aumône pour conserver leur vie. Philippe de Commines assure qu'il avoit vu le duc d'Excester, suivant sans chausses l'équipage du duc de Bourgogne; comme s'il vouloit faire entendre qu'il étoit réduit à la condition de valet. Peut-être servit-il lui-même à le tirer de cette affreuse extrémité; car il ajoute que le duc fut reconnu, sans expliquer à qui il eut cette obligation. L'alliance que le duc de Bourgogne pensoit à prendre avec Edouard, ne le disposoit pas à secourir la reine Marguerite, ni à traiter favorablement ses envoyés. Cependant, un reste d'inclination pour les Lancastre lui fit accorder quelques faveurs aux deux ducs, avec une pension modique, qui leur fut payée aussi longtemps qu'ils demeurèrent à sa cour.

Mais la reine, qui les avoit fait partir de Kerkebridge où elle étoit débarquée, s'y trouva exposée à des périls qui donnèrent bien plus d'exercice à son courage Quoiqu'elle se crût en sûreté dans l'Ecosse, elle n'avoit pas jugé à-propos de se faire connoître en y arrivant, pour ménager sa propre gloire dans la triste situation où elle étoit. Cette raison l'ayant déterminée à se priver aussitôt de l'escorte des deux ducs, il ne restoit avec elle et son fils, que le sénéchal de Normandie et son écuyer, qui lui avoient paru suffire pour la conduire sans éclat jusqu'à Edimbourg, où dans tout

autre lien que ses nouveaux desseins lui auroient fait choisir. Elle s'étoit logée, en débarquant à Kerkebridge, chez un anglois nommé Cork, qui s'étoit fait un établissement dans cette ville. Mais avec quelque précaution qu'elle se fût déguisée, son hôte avoit reconnu la reine Marguerite, le soutien de la maison de Lancastre et l'ennemi du roi Edouard. Il étoit du parti de la Rose-Blanche. Ses préventions, jointes au désir de s'ouvrir une voie à la fortune, lui firent naître la pensée de livrer la reine et le prince à la cour de Londres. Il s'associa quelques autres Anglois de la même ville. S'étant munis d'une barque qu'ils crurent suffisante pour traverser le golfe du Solway, ils surprirent le sénéchal et son écuyer dans le temps du sommeil, et les forcèrent de se laisser conduire sans bruit jusqu'au port. La reine et le prince y furent menés après eux, sans pouvoir juger à quel nouvel outrage ils étoient condamnés par la fortune. Leur incertitude dura jusqu'au jour. Mais lorsque les premiers rayons de la lumière eurent fait reconnoître la reine au sénéchal, et qu'il ne put douter de la noire trahison de son hôte, la grandeur du péril, la force du zèle qui l'attachoit à la reine, et le caractère particulier de valeur et d'adresse qui étoit propre aux chevaliers, lui firent achever si heureusement de se défaire de ses liens, qu'il avoit travaillé à rompre pendant toute la

nuit, que, s'approchant de son écuyer, il fut en état de lui rendre promptement le même service. Alors, tout ce qui s'offrit à deux si braves guerriers, devint une arme terrible entre leurs mains. Ils se défirent en un moment des cinq traîtres qui les conduisoient, et qui n'eurent pas le courage de leur disputer long-temps la victoire.

Cependant, les rames, les avirons et tout ce qui devoit servir à la conduite de la barque, se trouvoit ou brisé par l'effort du combat, ou précipité dans la mer et emporté par les flots. En retranchant d'une si étrange aventure tout ce qui m'a paru blesser la vraisemblance, j'appréhende encore de me livrer trop à l'auteur que je traduis. Il raconte que, malgré toute l'adresse du sénéchal et de son écuyer, qu'on ne doit point regarder d'ailleurs comme des gens fort entendus dans la marine, le vent poussa leur barque jusqu'à l'entrée du golfe ; où, par une faveur extraordinaire du ciel, il les rejeta du côté de l'Ecosse. Mais n'en ayant pas plus de facilité à gagner la terre, ils étoient réduits à l'espérance d'échouer sur quelque banc de sable, où ils auroient attendu avec moins d'inquiétude le passage des pêcheurs, qui traversent continuellement le détroit depuis le bec de Galloway jusqu'en Irlande. Ce bonheur même leur fut refusé par la fortune. Un vent impétueux qui souffloit vers le Nord, les engagea dans le détroit, et les poussa

avec violence vers une pointe de l'Ecosse, qui tire son nom de cette partie du pays, qu'on appelle Cantur. La seule faveur qu'ils durent au ciel, après celle d'avoir été préservés de la fureur des flots, fut d'aborder sans naufrage sur une côte assez unie, où le vent jeta si rudement leur barque, qu'elle y demeura ferme dans le sable. Il fallut néanmoins marcher dans l'eau jusqu'aux genoux, pour gagner un endroit sec, et le sénéchal porta la reine sur ses épaules, tandis que son écuyer rendoit le même service au prince.

Il ne leur fut pas moins difficile de gagner un lieu habité. Dans une province fort déserte, leur marche fut longue pour trouver un village. Ils s'y arrêtèrent plus volontiers que dans une ville; mais n'ayant pas moins que toute la largeur de l'Ecosse à traverser pour se rendre à Edimbourg, ils conçurent par leurs derniers malheurs, qu'ils ne feroient point une si longue route sans de nouveaux dangers. Le lieu où ils se trouvoient étoit peuplé de paysans grossiers, qui avoient à-peine entendu parler de la guerre des Anglois, et qui n'étoient pas capables de distinguer une reine, s'ils ne lui voyoient une couronne sur la tête et un sceptre à la main. Cette simplicité ne laissant rien à craindre parmi eux, Marguerite prit le parti d'y attendre des nouvelles de son mari et de lui envoyer l'écuyer du sénéchal. On ne dit point quelles furent

ses occupations dans cet intervalle. L'historien lui prête de longues réflexions, qui devoient être fort ennuyeuses pour elle, si elles le furent autant que pour les lecteurs.

Enfin, le retour de l'écuyer la délivra d'une si misérable situation. Il arrivoit avec quelques gardes du roi d'Ecosse, et toutes les commodités qui pouvoient adoucir sa misère; mais les nouvelles qu'il lui apportoit n'étoient propres qu'à redoubler ses douleurs et ses craintes. Henri s'étoit précipité dans un péril beaucoup plus redoutable que tous ceux dont elle étoit délivrée. On doutoit déjà de sa vie, et s'il la conservoit encore, il paroissoit peu éloigné de la perdre. Les gens du sénéchal, après s'être défendus courageusement dans Alnewick, avoient été forcés par le comte de Warwick et son frère, qui les avoient renvoyés en France, en leur faisant regarder comme une grace, la vie qu'ils leur accordoient. Edouard avoit cimenté son trône par le supplice de tout ce qui restoit de seigneurs attachés à la maison de Lancastre, et ce déplorable parti sembloit avoir perdu pour jamais l'espérance de se relever.

La reine voulut connoître toute l'étendue de son infortune avant que d'expliquer ses intentions. Son ame se roidissant contre les plus affreuses disgraces, il sembloit qu'elle ne fût jamais plus forte que dans les moments où tout se déclaroit contre

elle, et où elle n'espéroit plus rien que d'elle-même au-dehors. Elle se plaignit que l'écuyer eût abrégé son récit pour la ménager, et souhaitant même que son fils n'ignorât rien de ce qui pouvoit endurcir son courage, et le former tout-à-la-fois à la hardiesse et à la patience, elle voulut qu'il apprît le détail des infortunes de son père et celles qui le menaçoient lui-même.

L'écuyer, qui avoit passé effectivement sur les plus funestes circonstances du malheur de Henri, fut forcé de les reprendre par ses ordres. Il lui raconta que ce prince, en se retirant sur la frontière d'Ecosse après la bataille d'Exham, n'avoit paru négliger sa femme et son fils que par la persuasion où il étoit, que le sénéchal de Normandie, les ducs d'Excester et de Sommerset, et quantité d'autres serviteurs fidèles qui veilloient à la sûreté de deux têtes si précieuses, prendroient soin de favoriser leur fuite, et de les escorter dans quelque lieu inaccessible à leurs ennemis. Il s'étoit imaginé que dans la nécessité de tourner le dos au vainqueur, leur intérêt commun étoit de se diviser, pour lui faire trouver plus de difficulté à les poursuivre. Mais s'étant arrêté à Berwick, il y avoit passé plusieurs jours dans une mortelle inquiétude en voyant arriver les débris de son armée sans recevoir les moindres nouvelles de la reine et du prince. Il s'étoit encore flatté qu'ils avoient pénétré direc-

tement dans l'Ecosse, et cette espérance l'avoit fait avancer jusqu'à Selkirk. Mais après une longue attente et des recherches inutiles, il s'étoit livré à de si cruelles alarmes, que, sans considérer ce qu'il avoit à redouter pour lui-même, il avoit pris la résolution de rentrer en Angleterre. Ce n'étoit plus l'espoir de ranimer son parti qui le rendoit capable de cette témérité. Il en avoit vu comme expirer les restes à Exham; et les Ecossois, qui étoient échappés au carnage, paroissoient rebutés d'une si malheureuse entreprise. Mais, n'ayant souhaité le succès de ses armes que pour l'intérêt du jeune prince, il regardoit la vie comme un supplice s'il falloit trembler continuellement pour celle d'un fils si cher; et, s'il ne pouvoit le tirer des mains de ses ennemis, il étoit résolu de périr avec lui.

Quelque imprudence qu'il y eût dans cet emportement d'affection, on ne peut expliquer autrement l'oubli de soi-même avec lequel Henri repassa la Twède, sans autre suite que dix Anglois qui lui dévouèrent leur liberté et leur vie. Si c'est la plus ferme action de son histoire, elle n'en mérite pas plus d'éloge, puisqu'elle choquoit toutes les règles de la prudence. Rapin, fort embarrassé à l'expliquer, l'attribue sans vraisemblance à l'embarras où il étoit pour se cacher après sa défaite; comme s'il n'étoit pas certain par le

témoignage de Buchanan, que le roi d'Ecosse étoit encore si bien disposé pour lui, que le comte d'Angus fut envoyé au secours d'Alnewick avec un corps de troupes écossoises. « Henri, dit Rapin, » ne sachant où se retirer, crut mal-à-propos qu'il » pourroit se cacher en Angleterre. Peut-être es» péra-t-il que les habitants des provinces sep» tentrionales reprendroient les armes en sa faveur. » Mais les princes malheureux trouvent rarement » des amis fidèles. Du-moins on peut présumer » que, craignant d'être livré par les Ecossois, et » n'ayant point de commodité pour se sauver par » la mer, il espéra de trouver une sûre retraite » chez quelque ami de l'Angleterre, en attendant » une occasion de passer en France ». C'est ainsi qu'un historien s'embarrasse quelquefois dans ses propres conjectures. Rapin soutient les siennes du même ton, lorsqu'il ajoute, « que les deux rois » d'Angleterre et d'Ecosse étoient convenus de » certains articles secrets, qui ne pouvoient, dit-il, » regarder que le malheureux roi fugitif ». Et citant le Recueil des Actes publics pour établir la réalité de *certains articles secrets*, il croit avoir assez prouvé que ces articles regardoient Henri, quoiqu'il n'y en ait aucune trace dans les actes. On voit qu'avec cette manière de raisonner, il n'y a point d'imaginations si destituées de vraisemblance

qui ne puissent être données pour des vérités constantes.

Rapin auroit donc trouvé dans Hayward que ce fut l'incertitude du sort de la reine et du prince qui fit perdre à Henri la vue du péril et le soin de sa propre sûreté. Il traversa les provinces du Nord, avec un bonheur qui ne devoit point accompagner si long-temps tant d'imprudence. Son unique précaution avoit été de changer l'écu de ses armes; et de se faire passer sur la route pour un ministre du roi d'Ecosse, qui étoit chargé de quelque négociation à la cour de Londres. Mais l'ardeur avec laquelle il s'informoit de la reine et de son fils, avoit déjà commencé à faire naître des soupçons, lorsqu'il prit le parti de s'arrêter à Lutterworth, ou plutôt dans une maison fort voisine de cette ville, chez un gentilhomme dont la mère avoit été sa nourrice. Il s'y croyoit dans le sein de la confiance et de l'amitié. Ayant dépêché une partie de ses gens à Londres, il attendoit à leur retour des éclaircissements qu'il n'avoit pu se procurer dans une longue marche. Mais l'infidélité d'un domestique, qui le reconnut aux marques de respect qu'il lui voyoit rendre par son maître, le fit arrêter en plein jour avec son hôte et toute sa suite. Il n'y eut rien à espérer de la résistance contre une troupe d'officiers et de soldats qui avoient leur quartier dans le voisinage, auxquels il avoit été lâchement

vendu. L'insolence et l'outrage furent portés à l'excès dans le traitement qu'il reçut jusqu'à Londres. On le mit sur un mauvais cheval, couvert d'ornements ridicules, avec son nom sur le dos; et, dans chaque ville et chaque bourgade où il passoit, on l'exposa pendant quelques heures aux regards du peuple, parmi lequel il se trouvoit toujours quantité de misérables qui l'accabloient d'injures. Arrivé à Londres, il eut encore plus à souffrir de la fureur de ceux qui avoient toujours été participants de la maison d'Yorck, et qui croyoient se faire un mérite aux yeux de la nouvelle cour en insultant à l'ennemi d'Edouard. Après avoir été promené dans les principales rues de la ville, il fut précipité dans un des plus noirs cachots de la Tour; et les premiers bruits grossissant toujours la vérité des événements, on parloit de sa mort comme d'une exécution déjà faite ou peu reculée; lorsque l'écuyer du sénéchal avoit pris ces informations à Edimbourg.

La reine en fut si consternée, qu'avant que de se croire capable d'entrer dans quelque délibération, elle se tint retirée pendant trois jours avec son fils, sans souffrir même l'entretien ni la vue du sénéchal. Le jeune prince, quoique privé par tant d'agitations et d'infortunes, de l'éducation qui convenoit à sa naissance, avoit reçu d'assez riches présents de la nature, pour faire espérer

qu'il joindroit quelque jour à la bonté et à la douceur, qui étoient les seules vertus de son père, le courage et l'étendue de génie, que demandoit le rang où il étoit né, et plus encore le triste état d'une fortune qui ne pouvoit être réparée que par deux qualités si nécessaires. Sa mère, qui les possédoit au-delà des bornes ordinaires de son sexe, en voyoit avec plaisir les premières semences dans un enfant de cet âge, et s'efforçoit de les cultiver par ses exhortations et ses exemples. Mais, comme si elle eût prévu à quoi il étoit destiné par la fatalité de sa naissance, elle ne lui inspiroit rien avec tant de force et de soin que la constance dans les disgrâces de la fortune, et le mépris de la mort, sous quelque face qu'elle pût se présenter. Elle lui apprenoit tout-à-la-fois à ne rien négliger et à ne rien craindre, pour se remettre en possession d'une couronne dont le ciel avoit fait son partage en naissant, et à se consoler avec la même fermeté si la perte en devenoit irréparable. Elle devoit elle-même une partie de sa constance à la répétition qu'elle lui faisoit continuellement de ces grandes maximes; et, s'il y a quelque leçon éclatante à tirer de son histoire, c'est particulièrement de cette merveilleuse vigueur d'esprit qui la faisoit passer tout-d'un-coup du dernier degré d'abaissement et de consternation où elle étoit réduite

en apparence, aux plus nobles résolutions et aux entreprises les plus héroïques.

Elle ne sortit du deuil où elle s'étoit renfermée, que pour tirer des malheurs même qu'elle venoit de pleurer, une infinité de nouvelles vues, qu'elle joignit à celles dont elle avoit eu le temps de s'occuper depuis la déroute d'Exham. Premièrement, elle se persuada, contre l'opinion du public dont elle avoit été informée par l'écuyer, que la vie de son mari n'étoit pas si tôt menacée, puisqu'il étoit à la tour de Londres. S'il avoit dû périr, elle pensa que c'eût été par les bras de quelque brutal ou de quelque perfide, qui eût espéré de plaire à Edouard; et malgré toute la fureur qu'elle supposoit à ses ennemis, elle ne put s'imaginer qu'ils osassent traduire en public et soumettre au fer d'un bourreau, un roi qui avoit reçu la couronne par voie de succession, et qui l'avoit portée environ quarante ans. Ce n'étoit pas un crime d'être né sur le trône; Henri n'en avoit jamais commis d'autre, et s'il avoit eu le malheur de s'attirer le mépris de ses sujets, on ne lui reprochoit point d'avoir mérité leur haîne.

D'un autre côté, Edouard commençoit à faire des mécontents dans sa cour. On parloit de quelque refroidissement du comte de Warwick et de tous les Nevill. Quoique l'écuyer du sénéchal n'eût

rien démêlé dans un bruit si vague, il assuroit la reine, que le comte avoit eu des explications fort vives avec le roi; et que leurs amis communs trembloient pour les suites de ce différend. Elle parut plus tranquille avec ces deux fondements d'espérance, sur lesquels elle formoit déjà plusieurs desseins qu'elle renfermoit dans son cœur. Mais elle comprit que ce ne seroit jamais de l'Ecosse, qu'elle feroit jouer les ressorts par lesquels il falloit commencer son entreprise. La minorité du roi Jacques n'étoit pas prête à finir, et quoiqu'elle n'eût point à se plaindre des ministres, elle avoit remarqué qu'en lui accordant une retraite et quelques foibles secours, ils avoient moins cherché à l'aider solidement qu'à remplir un devoir d'honneur dont ils n'avoient pu se dispenser. Berwick lui laissoit au fond du cœur une plaie qui n'étoit pas guérie, et rien ne pouvoit lui faire regarder comme des amis sincères, ceux qui avoient été capables d'abuser de son infortune pour lui arracher la seule place qui lui restoit en Angleterre.

Elle passa, néanmoins, quelques jours à Edimbourg, et soit que les ministres fussent ravis de hâter son départ en le facilitant par toutes sortes de services, soit que, la voyant déterminée à partir ils voulussent conserver avec elle des apparences de liaison et d'amitié, ils lui offrirent une somme considérable qu'elle accepta sans se faire presser,

et deux vaisseaux pour la transporter en France, avec une suite d'Anglois qui se trouvoient dispersés en Ecosse depuis la journée d'Exham. Quelques historiens prétendent même que son fils fut accordé avec la princesse Marguerite, sœur du roi Jacques. Mais les deux partis étoient si jeunes et l'avenir si obscur, que si cette circonstance est certaine, elle ne peut passer que pour un dernier témoignage de la politesse des Ecossois.

Le vent fut si peu favorable à la reine, que dès le premier jour de sa navigation, elle essuya une affreuse tempête, qui sépara ses deux vaisseaux, et qui lui fit voir le moment où elle alloit trouver dans le fond des flots, la fin d'une vie si malheureuse. Cependant le calme s'étant rétabli, après douze heures d'agitation, elle fut forcée, par le désordre de son vaisseau, de relâcher au port de l'Ecluse. Elle y auroit trouvé de nouveaux sujets d'inquiétude, si le caractère de Philippe-le-Bon n'avoit été trop connu pour lui inspirer de la défiance. Il venoit d'accepter les propositions d'Edouard pour le mariage de la sœur de ce prince avec le comte de Charolois son fils. C'étoit rompre jusqu'aux derniers nœuds de son ancienne alliance avec la maison de Lancastre, et s'engager ouvertement dans les intérêts de celle d'Yorck. Marguerite n'apprit cette nouvelle qu'après son débarquement; mais quand le mauvais état de son

vaisseau ne l'auroit pas retenue malgré elle à l'Ecluse, elle auroit cru faire injure au duc de Bourgogne en le soupçonnant d'une lâche trahison. Loin de s'arrêter à cette pensée, elle lui fit demander la permission de traverser une partie de ses états, pour se rendre dans le duché de Bar, qui appartenoit au duc de Calabre, son frère. Il y a peu d'apparence que les ducs d'Excester et de Sommerset fussent encore à la cour du duc de Bourgogne, et qu'ils y eussent joui long-temps des libéralités de ce prince, après y avoir été reconnus dans leur misère, puisqu'on ne trouve nulle part qu'ils ayent rejoint la reine à l'Ecluse, ou dans son passage en Flandres. Peut-être n'y vinrent-ils même qu'après son départ, et lorsqu'elle se fut rendue auprès de Louis XI, à Chinon.

Philippe justifia, par toutes sortes de soins et de services, l'opinion qu'elle avoit eue de sa générosité. Il étoit à Hedin, son séjour ordinaire, d'où il lui envoya, non-seulement une somme d'argent, dont il lui fit dire galamment qu'il la croyoit moins pourvue que de beauté et de courage, mais encore un détachement considérable pour la garantir des insultes de la garnison de Calais, et pour la conduire jusqu'à la frontière de ses états. Sans lui expliquer les liaisons qu'il venoit de former avec Edouard, il s'excusa sur la

nécessité de ses affaires, qui ne lui permettoient pas de faire davantage en sa faveur. Ce langage étoit trop clair. Aussi n'y répondit-elle que par des politesses, où l'historien dit qu'elle sut mêler admirablement la grandeur de son caractère et celle de son rang avec l'espèce de soumission qui convenoit à sa reconnoissance. Mais en passant à quelque distance de Calais, il lui arriva un malheur auquel elle fut d'autant plus sensible, que n'ayant personne avec elle à qui elle eût tant de confiance qu'au sénéchal, elle perdit un secours qui lui étoit plus nécessaire que jamais dans les embarras d'une longue route. Ce galant chevalier se laissa emporter par la curiosité d'observer les fortifications de Calais. S'étant approché trop près de cette place, il fut enveloppé par un parti d'Anglois, qui le firent prisonnier, et qui le conduisirent au brave Vauclerc.

Cependant la reine, plus heureuse dans le reste de sa route, arriva dans le duché de Bar, où elle fut reçue par son frère, avec plus de tendresse que de magnificence. Il avoit été obligé de fournir des sommes considérables au malheureux roi René, à qui Louis XI, pour prix de tant de services qu'il avoit rendus à la France, enlevoit le Maine et l'Anjou. Marguerite se consola aisément de ne pas trouver dans sa famille des secours sur lesquels elle avoit peu compté. Elle ne s'arrêta

à Bar, que pour se remettre de ses fatigues par quelques jours de repos; et reprenant sa route au travers de la France, elle arriva à Paris, quelques jours après le départ du roi, qui étoit allé à Chinon, avec toute sa cour. Avant que de se présenter à ce prince, elle étoit bien aise de prendre des informations dans la capitale, sur les intérêts présents du royaume, et de savoir quelles facilités elle devoit se promettre à obtenir du secours.

La prison du sénéchal n'avoit pas duré long-temps. Il se trouvoit à Paris, lorsque Marguerite y arriva; et n'ayant point ignoré le plan de sa route, il l'attendoit dans cette ville à son passage. S'il fut doux pour elle de retrouver un homme à qui elle avoit tant d'obligations, et de qui elle pouvoit encore espérer beaucoup de services, elle crut lui devoir bien plus d'affection et de reconnoissance, lorsqu'elle eut appris ce qu'il venoit de faire pour ses intérêts. Ayant été reçu avec beaucoup de distinction par Vauclerc, qui lui fit des excuses de l'erreur de ses gens, il avoit cru que les affaires mêmes de la reine devoient lui faire passer quelques jours à Calais, et que dans l'occasion qu'il auroit d'entretenir les Anglois, il ne manqueroit pas de se procurer des lumières dont elle sauroit faire usage. Il n'y avoit pas été long-temps, sans entendre parler des différends du roi et du comte de Warwick. Cette

querelle étoit devenue si vive, qu'elle commençoit à effrayer tous les partisans de la maison d'Yorck. On n'ignoroit point ce que cette maison devoit au comte. Comme il avoit mis la couronne sur la tête d'Edouard, on étoit persuadé que son bras étoit encore nécessaire pour l'affermir, et personne ne comprenoit qu'un roi dont la fortune étoit son ouvrage, fût capable de le traiter avec si peu de ménagement. Cependant il n'avoit pas craint de le blesser par les endroits les plus sensibles; et les mesures que le comte gardoit encore dans son ressentiment, passoient, aux yeux de tout le monde, pour un rare effet de sa modération.

Si l'on se souvient des sentiments qu'il avoit conçus pour Elisabeth Woodwille, on doit se rappeler aussi que le roi n'avoit pu voir cette belle veuve, sans être touché de ses charmes. Edouard étoit l'homme le mieux fait de son temps. Les exercices de la guerre, dans lesquels il avoit été élevé depuis son enfance, ne l'avoient pas empêché de se jeter dans la galanterie; et par le ridicule de tous les grands, qui n'ont pas reçu de la nature autant d'esprit que de qualités extérieures, il s'imaginoit que sa bonne mine lui donnoit des droits invincibles sur le cœur de toutes les femmes. Avec cette présomption, qui lui faisoit dédaigner tous ses rivaux, il avoit regardé le

cœur d'Elisabeth Woodwille, comme une conquête aisée; et s'il n'avoit pu croire qu'avec tant de mérite, elle n'eût pas fait naître à quelqu'un les mêmes désirs, il s'étoit cru si supérieur à toutes sortes de concurrences, qu'il ne s'étoit pas informé s'il en avoit à redouter.

Cependant, lorsqu'après lui avoir rendu bien des soins inutiles, il eut appris que c'étoit le comte de Warwick qu'il avoit à combattre dans le cœur de sa maîtresse, il sentit que, par mille raisons, c'étoit l'homme du monde qu'il devoit souhaiter le moins pour rival. Si l'on en croit les écrivains de sa vie, il s'efforça de vaincre sa passion par un sacrifice qui blessoit d'autant moins sa vanité, qu'il croyoit le faire uniquement à la reconnoissance. Mais il connoissoit mal ses propres forces. Elisabeth avoit fait sur lui des impressions si profondes, qu'il revint à elle avec de nouveaux empressements. Le comte, qui les auroit peut-être supportés avec moins d'impatience, s'il eût été lui-même plus favorisé par l'amour, ne put pardonner au roi de disputer le cœur d'une femme à celui qui n'avoit pas épargné son sang pour lui assurer une couronne. Il étoit marié : ce qui le disposoit encore plus à se tourmenter par de noirs chagrins. Il fit des plaintes si amères à la nation, qu'elles ne purent être long-temps cachées à Edouard. Cette première semence de division

produisit des effets surprenants à Londres et dans toute l'Angleterre, par la haute opinion qu'on y avoit des services du comte, et de la reconnoissance qu'il avoit droit d'attendre de son maître.

Leurs amis communs réussirent, néanmoins, à les réconcilier, et ce fut le roi qui fit tous les frais de cette réconciliation par un nouveau sacrifice de ses sentiments. Mais il crut avoir acheté assez cher le droit de se satisfaire d'un autre côté avec moins de ménagement. Le comte avoit deux filles extrêmement aimables, dont la plus jeune avoit vécu jusqu'alors dans la retraite, et demeuroit encore dans une de ses terres, où le tumulte de la guerre l'avoit retenue depuis son enfance. Soit qu'Edouard eût pris de l'amour pour elle dans quelque lieu où le hazard avoit pu les faire rencontrer, soit que le seul dessein de faire payer au comte un sacrifice forcé, l'animât à le punir par une vengeance de la même nature, il s'attacha secrettement à gagner le cœur de sa fille. Quoique tous les historiens ayent parlé de cette intrigue, il ne s'en trouve pas un qui en rapporte les circonstances. Mais sans qu'on puisse savoir jusqu'où le roi poussa ses avantages, on sait qu'il fut surpris pendant la nuit dans le château du comte, au moment qu'il en sortoit déguisé sous l'habit d'un paysan. N'ayant pu s'échapper qu'en faisant connoître son nom, cette aventure ne

demeura point inconnue au comte. Il la regarda, lui et la plupart de ses amis, comme le plus sanglant outrage qu'Edouard eût pu faire à son bienfaiteur, et dès ce moment il se dispensa de paroître à la cour.

C'étoit cette querelle qui faisoit l'entretien de tous les Anglois, lorsque le sénéchal avoit été conduit à Calais. Il se garda bien de négliger une ouverture si importante, sur-tout après avoir sondé les dispositions de Vauclerc, qui étoit trop attaché au comte de Warwick, pour ne se pas croire blessé dans son injure, et qui n'étoit pas même capable de parler de son ressentiment avec modération. S'étant ouvert sans défiance à un François, il dit ouvertement au sénéchal : « qu'Edouard ne » méritoit pas un serviteur tel que le comte; et » qu'après en avoir reçu tant de bienfaits, le dés- » honorer dans la personne de sa fille, étoit un » indigne salaire ». En l'échauffant par des réflexions adroites, le sénéchal le mena beaucoup plus loin. Il lui fit goûter divers projets de vengeance, qu'il lui conseilla de proposer au comte, tel que celui de se retirer à Calais, où rien ne lui étoit si aisé que de se rendre indépendant; et tombant sans affectation sur la maison de Lancastre, il demanda « quelle raison, après tout, le » comte et son père avoient eue de s'attacher » exclusivement à celle d'Yorck, si ce n'étoit

» l'honneur de relever un parti qui avoit besoin
» de deux si braves défenseurs, et l'utilité qu'ils
» pouvoient attendre de leurs travaux pour leur
» fortune et pour leur gloire ? Quel intérêt les
» Nevill avoient-ils à soutenir leur ouvrage,
» lorsque l'ingratitude du roi leur ravissoit les
» seuls fruits qu'ils en avoient dû recueillir? S'ils
» étoient sensibles, au contraire, à l'injure et au
» mépris, ils avoient une voie toujours ouverte
» pour satisfaire leur juste ressentiment, avec la
» certitude d'y trouver au double tous les avan-
» tages qu'Edouard ne rougissoit pas de leur en-
» lever. Henri de Lancastre étoit prisonnier à la
» Tour; mais n'avoit-il pas un fils, dont l'enfance
» annonçoit déjà toutes les vertus des plus grands
» princes, et qu'il étoit d'autant plus avantageux
» de servir, qu'à l'âge où il étoit encore, c'étoit
» s'assurer long-temps le pouvoir absolu que de
» l'en revêtir? Marguerite n'existoit-elle pas tou-
» jours, cette héroïne dont l'adversité ne pou-
» voit abattre le courage, cette reine qui avoit
» soutenu si dignement la majesté du trône, cette
» bonne et généreuse maîtresse, qui avoit aimé
» si constamment ses ministres et ses favoris? Et
» n'étoit-il pas surprenant qu'un homme du mé-
» rite du comte eût refusé son attachement à la
» plus grande reine dont l'Angleterre pût se
» vanter, pour le donner à un roi qui n'avoit

» rien de recommandable que sa figure? Mais il
» étoit temps encore de revenir de cet aveugle-
» ment. C'étoit au comte de Warwick à rétablir
» les trônes, après les avoir abattus. L'honneur,
» l'intérêt, la vengeance, tout lui en faisoit une
» loi; et l'Europe entière, qui avoit déploré la
» ruine de la maison de Lancastre, applaudiroit
» au héros qui entreprendroit de la réparer ».

Vauclerc, déjà disposé à tout ce qui pouvoit tirer le comte de son humiliation, se sentit tellement animé par ce discours, qu'il promit au sénéchal d'en faire valoir jusqu'aux moindres termes. Apprenant même que la reine avoit repassé la mer, et qu'elle devoit se rendre incessamment à Paris, il ne désespéra pas d'engager le comte à lui dépêcher quelque personne de confiance, pour lui offrir ses services, et recevoir ses propositions. Il partit pour Londres dans le même temps qu'il laissoit au sénéchal la liberté de se rendre à Paris, et ils convinrent ensemble d'une voie sûre pour l'établissement de leur correspondance.

Des motifs si pressants ayant fait retarder son départ à la reine, elle fut agréablement surprise de se voir amener un jour par le sénéchal, mylady Nevill, qui venoit de Londres avec les instructions secrettes de son frère. S'étant laissé persuader par les conseils de Vauclerc, il n'avoit trouvé personne à qui il crût pouvoir accorder

plus de confiance qu'à une sœur exercée aux intrigues de la cour, et liée anciennement avec la reine. Mylady Nevill n'avoit pas changé de caractère. Toujours tendre, toujours faite pour être la dupe ou la victime de l'amour, elle ne laissoit pas de joindre à mille charmes que l'âge n'avoit point encore altérés, toute la finesse et la solidité d'esprit qui élèvent une femme au-dessus de son sexe, et qui la rendent propre aux plus grandes affaires. Mais toute son expérience ne l'avoit pas garantie d'un nouvel engagement, et par la fatalité ordinaire de son sort, elle se trouvoit liée d'inclination avec un homme marié, et du caractère le moins propre à lui faire trouver le bonheur qu'elle cherchoit dans un commerce de cette nature. Edouard, après avoir pris la résolution d'exposer toute sa fortune au hazard d'une bataille, à la sanglante journée de Tawton, avoit fait partir pour la Hollande ses deux frères, Georges et Richard, dans la seule vue de mettre une partie de son sang à couvert des caprices du sort. Ces deux princes étoient revenus après le triomphe de leur frère, et partageant aussitôt les fruits de sa victoire, ils avoient été créés ducs sous les deux plus beaux titres d'Angleterre. Georges, qui étoit l'aîné, avoit eu le choix. Il étoit prêt à se déterminer pour le titre de Glocester, et à laisser celui de Clarence à son cadet, lorsque mylady Nevill, qui avoit déjà

conçu quelque inclination pour lui, se hâta de lui représenter qu'il n'y avoit point de nom si malheureux dans l'histoire de la nation. Hugues Spencer, Thomas Woodstock, et presque tous ceux qui l'avoient porté, avoient eu le malheur de périr par la main d'un bourreau. Henri Plantagenet, son amant, avoit été poignardé à la Tour de Londres. Enfin, quelque puérile qu'on puisse trouver cette observation, la suite des événements fera voir encore que le même nom devint funeste à Richard, qui l'accepta sur le refus de son frère.

Georges choisit par cette raison le titre de Clarence, qui ne lui fut pas plus heureux mais en recevant le conseil de mylady Nevill, il crut voir dans ce soin officieux, un penchant si déclaré pour lui, qu'il ne put se défendre de lui offrir son cœur. Ses offres furent acceptées. Edouard, qui avoit d'autres vues sur son frère, l'obligea d'épouser une des filles du comte de Warwick, nièce par conséquent de mylady Nevill, qui se trouva ainsi forcée de faire violence à son inclination. Cependant, le duc de Clarence, après avoir eu la foiblesse de céder aux volontés du roi, se sentit rappelé auprès d'elle par ses premiers sentiments; et le nœud d'une alliance si étroite ne les empêcha point de se revoir avec la même familiarité et le même goût. Cette intrigue étant dans sa plus grande chaleur, lorsqu'Edouard avoit commencé ouver-

tement à chagriner le comte de Warwick, il ne fut pas libre au duc de Clarence de prendre parti pour le roi contre le père de sa femme et le frère de sa maîtresse.

Mylady Nevill commença avec la reine, par tous ces aveux. Elle lui fit l'histoire de tout ce qui s'étoit passé à la cour de Londres depuis la révolution. Edouard n'avoit pas irrité seulement le comte de Warwick. Soit que son penchant aux plaisirs de l'amour le portât sans distinction à tout ce qui étoit capable de flatter un goût si général, soit que le chagrin de ne pouvoir se livrer à son inclination pour Elisabeth Woodwille, lui fît chercher à se guérir de cette passion par la multitude de ses intrigues, il s'étoit fait des ennemis irréconciliables d'un grand nombre de maris, dont il avoit séduit les femmes, et d'une infinité de familles où il avoit porté le désordre. La promesse même qu'il avoit faite au comte, de se priver de voir Elisabeth, n'étoit observée qu'en apparence. On savoit qu'il avoit fait secrettement le voyage de Northampton, où cette belle veuve s'étoit retirée, et le comte qui en étoit toujours passionnément amoureux, sans la voir répondre à ses sentiments, soupçonnoit un rival si dangereux d'être mieux avec elle qu'il ne feignoit de l'être aux yeux du public. Ainsi, au ressentiment d'avoir été outragé dans la personne de sa fille, il joignoit encore

celui de se croire joué par de fausses apparences, sans compter toutes les noires idées qui font une passion si furieuse de la jalousie.

La vérité étoit que, dans le choix d'un amant, Elisabeth auroit préféré le comte. Elle avoit pour lui des sentiments qui s'étoient assez déclarés dans le péril dont elle l'avoit sauvé avec le secours de sa sœur, et la complaisance avec laquelle elle recevoit ses soins, devoit lui persuader qu'elle regrettoit de se voir arrêtée par des raisons qu'elle ne pouvoit vaincre. Mais il étoit marié. Quelle apparence qu'une veuve de son âge pût lui sacrifier, non-seulement son honneur, mais encore toutes les espérances de fortune qu'elle pouvoit fonder naturellement sur sa jeunesse et sur sa beauté! Si elle ne se flattoit pas encore que le roi pensât à l'élever sur le trône, peut-être lui avoit-elle déjà connu assez de foiblesse pour espérer de le mener bien loin avec un peu d'art et de ménagement. L'inconstance même, qui lui faisoit chercher continuellement de nouveaux plaisirs jusque dans les familles bourgeoises de Londres, ne la refroidissoit pas pour les soins qu'il lui rendoit secrettement. Outre qu'il faisoit valoir lui-même sa légèreté, comme le désespoir d'un cœur qui travaille à se soulager de ses peines, elle en concluoit qu'un prince, à qui l'amour faisoit commettre tant d'indécences, pourroit bien oublier quelque

jour la distance qu'il y avoit entre elle et lui, et passer sur toutes sortes de difficultés pour se satisfaire lorsqu'elle l'auroit enflammé jusqu'à se rendre nécessaire à son bonheur.

Ainsi, se partageant entre son goût et son ambition, Elisabeth recevoit successivement le roi et le comte, avec cette différence qu'affectant de ne voir dans le comte qu'un ami dont l'estime lui étoit précieuse, elle lui ouvroit sa maison sans aucun air de mystère; au-lieu que, n'ayant aucun prétexte pour recevoir le roi avec la même liberté, elle étoit obligée de ménager les moments, et de consentir même à le voir quelquefois dans des temps et dans des lieux qui auroient rendu sa complaisance suspecte, si elle n'avoit toujours pris soin d'y joindre des précautions qui étoient capables de mettre son honneur à couvert.

Ce double commerce l'exposa un jour à tout ce qu'elle en pouvoit craindre de plus désagréable; mais son bonheur voulut ensuite que ce qui lui avoit causé une mortelle frayeur, devînt le plus solide fondement de ses espérances. Le roi, souhaitant qu'elle fût moins éloignée de Londres, et qu'elle eût quelque prétexte pour ne pas demeurer habituellement dans la province de Northampton, où elle avoit sa famille et son bien, lui ménagea secrettement un héritage, auquel on prétend qu'elle n'avoit aucun droit, mais qui lui fut laissé

à titre de restitution par le chevalier Sanders, qui se reconnut obligé en mourant de réparer, par cette donation, des torts inconnus qu'il lui avoit faits dans le cours des guerres civiles. Il y a beaucoup d'apparence qu'Edouard en avoit payé fort avantageusement la valeur aux héritiers de Sanders. Mais, affectant de louer une disposition si juste, il la revêtit de toutes les formalités qui pouvoient la rendre irrévocable. Elle consistoit dans une terre voisine de la capitale, dont Elisabeth ne manqua point de venir prendre possession. Le roi s'y trouvoit un jour assez tard, lorsque le comte de Warwick y arriva sans être attendu. Quoique Elisabeth eût reçu ce prince avec les mesures dont elle ne se relâchoit jamais, c'est-à-dire, dans la présence de sa mère et de quelques autres personnes dont le caractère écartoit les soupçons, l'air de familiarité et de secret avec lequel Edouard y étoit venu, les promesses par lesquelles il s'étoit engagé au comte, et l'outrage récent qu'il lui avoit fait à l'occasion de sa fille, firent craindre à toute l'assemblée que cette rencontre ne produisît quelque scène éclatante. Le comte étoit dans l'usage d'entrer librement. S'il paroissoit impossible de lui refuser avec bienséance des civilités dont on ne pouvoit se dispenser sous aucun prétexte, il étoit encore plus difficile de proposer au roi de se retirer sans être aperçu. Enfin, ce dernier parti étant,

néanmoins, le plus sûr, Elisabeth fit entendre elle-même à ce prince, que, pour éviter de se commettre avec un homme aussi fier que le comte, il étoit à-propos qu'il daignât se dérober par une porte secrette, et reprendre furtivement le chemin de Londres. Cette proposition jeta Edouard dans une agitation furieuse. Après avoir délibéré quelques moments, il se plaignit de la nécessité où il étoit, pour l'honneur d'Elisabeth, de céder à un sujet présomptueux, qui sembloit le braver continuellement. Et donnant ensuite un autre tour à ses plaintes : Quelles sont donc ses prétentions, dit-il à Elisabeth ? Il est marié, et je ne le suis pas. Ce ressentiment ne l'empêcha point de se retirer; et le comte de Warwick, qu'on avoit trouvé le moyen d'arrêter un moment, n'aperçut rien qui blessât ses yeux.

Elisabeth, raisonnant sur les dernières expressions du roi, y trouva plus que jamais de quoi nourrir ses flatteuses prétentions. Elle en devint beaucoup plus réservée pour le comte, quoique, dans la vue de se délivrer d'un obstacle qu'il se voyoit opposer souvent, il eût pris occasion de l'aventure de sa fille pour faire passer sa femme et ses enfants à Calais. C'étoit dans le même temps que Vauclerc arrivoit à Londres. Il étoit si disposé par ses noires agitations à recevoir tous les conseils qui pouvoient servir à le venger, qu'il ne résista

point à ceux d'un ami si fidèle. Ils concertèrent ensemble les moyens de commencer une si grande entreprise. Ne pouvant douter qu'ils ne fussent observés en Angleterre, ils conçurent que le principe du mouvement devoit être au-dehors, et ce fut par leurs délibérations communes que mylady Nevill fut chargée de passer en France pour faire l'ouverture de leurs sentiments à la reine.

Outre les amis du comte et les secours qu'un homme si estimé dans toute l'Angleterre pouvoit espérer de ceux qui le regardoient comme le héros de leur nation, il y avoit dans l'état deux sortes de mécontents, dont il ne se croyoit pas moins assuré. Les uns parents ou amis d'une infinité de victimes qu'Edouard avoit sacrifiées à l'établissement de son autorité, et qui s'étoient accoutumés à le regarder comme un usurpateur et un tyran. Dans ce nombre étoient compris tous les anciens partisans de la maison de Lancastre; gens observés de trop près et trop effrayés par la rigueur avec laquelle on les avoit traités, pour lever la tête au hazard, mais toujours prêts à courir ardemment au premier signe qui seroit capable de ranimer leur confiance. Les autres étoient ceux qui se plaignoient, au contraire, de n'avoir pas vu leurs services assez récompensés par la maison d'Yorck, et qui se repentoient d'avoir prodigué leurs biens et leur sang pour en recueillir si peu de fruit.

Edouard avoit cru sa reconnoissance assez marquée à la nation, par quelques bienfaits répandus entre les grands. En créant quelques ducs et quelques comtes, il avoit négligé les officiers subalternes, et tous les autres ordres de l'état qui l'avoient servi avec beaucoup de désintéressement et de zèle. On avoit excusé cette froideur aussi long-temps qu'on l'avoit cru forcé d'employer ses revenus aux besoins d'un nouveau règne; mais lorsqu'on l'avoit vu tourner toutes ses dépenses du côté du plaisir, et prodiguer jusqu'à vingt mille écus, qui étoient alors une somme fort considérable, pour se procurer les faveurs d'une bourgeoise de Londres, on s'étoit emporté aux plaintes et aux murmures.

Mais les instructions de mylady Nevill ne se réduisoient pas à offrir les services de son frère à la reine, et à lui exposer sur quelles espérances il vouloit entreprendre de lui devenir utile. Elle étoit chargée d'apprendre de la reine sur quoi le comte pouvoit compter du côté de la France et des autres états dont elle pensoit, sans doute, à solliciter le secours. Il lui demandoit un corps au moins de quatre mille hommes, avec lesquels il souhaitoit qu'elle vînt descendre, non dans les provinces du nord, où la guerre ne pouvoit manquer de traîner en longueur, mais dans la partie méridionale de l'Angleterre, ou dans la province de

Kent. Il vouloit qu'au moment de sa descente le prince son fils fût proclamé roi ; et que, sans donner à Edouard le temps de se reconnoître, elle avançât à grandes journées vers Londres, tandis qu'avec ses amis et les troupes qu'il pourroit recueillir, il iroit au-devant d'elle pour l'introduire aussitôt dans la capitale. Ce dessein, qui parut d'abord téméraire à la reine, prit pour elle une apparence bien différente, lorsque mylady Nevill, qui s'étoit fait un plaisir de la surprendre, lui montra un engagement signé du marquis de Montaigu, frère du comte, et de Burchier, archevêque de Cantorbéry, l'un général des troupes d'Edouard, l'autre primat d'Angleterre et chef du conseil, par lequel ces deux seigneurs épousoient les intérêts de Henri de Lancastre, en se reprochant d'avoir abandonné leur devoir pour servir un prince ingrat. Il parut alors évident à la reine, qu'elle avoit peu d'obstacles à craindre avec les arbitres du pouvoir civil et militaire. Sa surprise augmenta encore, lorsqu'elle vit un troisième engagement du duc de Clarence, qui, tout frère qu'il étoit d'Edouard, paroissoit aussi animé que les autres à sa ruine.

Elle savoit déjà, par l'aveu de mylady Nevill, que le duc étoit son amant, et qu'étant, d'ailleurs, attaché au comte de Warwick, par son mariage avec sa fille, il étoit naturel qu'il prît quelque part

roi, qui commençoit à se défier des Nevill, fit épouser au lord Scales.

A l'égard du duc de Clarence, mylady Nevill ne put apporter d'autres raisons que les liens étroits qu'il avoit avec elle et toute sa famille; à moins que de compter pour quelque chose la mortification qu'il avoit essuyée avant son mariage, par le refus qu'Edouard avoit fait de lui laisser épouser la même héritière, qu'il avoit ôtée ensuite à Montaigu, pour la donner à son rival. La division n'est pas rare entre les frères. Le duc d'Excester en étoit un autre exemple, lui qui, ayant épousé anciennement la sœur d'Edouard, n'en avoit pas eu moins de constance dans son attachement pour la reine Marguerite, et vivoit même séparé de sa femme, qui n'avoit pas voulu quitter l'Angleterre pour le suivre. Mais l'événement fit connoître que le duc de Clarence nourrissoit secrettement des vues plus profondes, dont toutes les raisons qu'on lui supposoit, n'étoient que le prétexte. Il étoit l'héritier présomptif de la couronne. Il voyoit son frère haï d'une partie des grands, et de ceux qui l'avoient le mieux servi. Sans faire éclater encore ses espérances, il se flattoit qu'en laissant échauffer la querelle, il seroit peut-être assez heureux pour en recueillir les fruits. S'il est étonnant qu'il n'eût pas fait cette

confidence au comte de Warwick et à sa sœur, c'est apparemment qu'il se croyoit sûr de les faire entrer tôt ou tard dans ses desseins, et que dans la nécessité où ils étoient d'employer le secours et le nom de la maison de Lancastre, il ne vouloit pas les exposer tout-d'un-coup au remords d'une double trahison, à-moins qu'on ne veuille supposer qu'elle étoit déjà commune entr'eux, et qu'ils agissoient de concert. Quoi qu'il en soit, autant qu'il étoit important pour la reine, de savoir quel fond elle avoit à faire sur les motifs de ceux qui s'offroient à la servir, autant deviendra-t-il agréable au lecteur, d'avoir connu les premiers ressorts des grands événements qui se préparent, et d'admirer combien les plus étranges révolutions sont quelquefois légères et faciles à prévenir dans leur source.

Il resta si peu de défiance à Marguerite, après cette explication, que, s'ouvrant avec la même franchise, elle ne fit pas difficulté de confesser à mylady Nevill, que ses propres desseins n'étoient encore fondés que sur de simples espérances. Elles étoient même diminuées depuis son arrivée d'Ecosse, par mille contre-temps qui lui faisoient craindre plus d'obstacles qu'elle n'en avoit prévu à se procurer des secours qu'elle avoit cru presque infaillibles. Sans compter le refus qu'elle avoit déjà essuyé du duc de Bourgogne, et celui même

du duc de Calabre, qui ne lui avoit pas fait mieux espérer du roi de Sicile son père, elle apprenoit à Paris, qu'il ne lui restoit pas beaucoup plus de ressources du côté de la France et de celui du duc de Bretagne, quoiqu'elle eût également compté sur ces deux puissances. Louis XI ayant formé le projet de rendre son autorité absolue dans toute l'étendue de ses états, pensoit à diminuer le pouvoir excessif des grands. Les ducs de Bourgogne et de Bretagne étoient les plus redoutables, autant par l'habitude qu'ils avoient formée de l'indépendance, que par la grandeur de leur domaine et la multitude de leurs sujets. Les attaquer tous deux à-la-fois étoit une entreprise qui surpassoit ses forces; mais il s'étoit flatté de les ruiner successivement, et le duc de Bretagne fut le premier contre lequel il résolut de tourner ses armes. Il en avoit un prétexte dans le refus qu'Arthus III avoit fait de prêter l'hommage-lige au roi Charles VII. François II, successeur d'Arthus, l'avoit refusé de même, et le roi, trop foible alors pour exiger une soumission que les ducs de Bretagne contestoient depuis long-temps, n'avoit pu suivre l'exemple de Charles V, qui, sur quelques démêlés de la même nature, avoit fait confisquer et réunir le duché de Bretagne à la couronne, par arrêt de la cour des pairs. Louis XI, résolu d'entreprendre ce qui n'avoit pu être exécuté

par son prédécesseur, avoit déjà fait filer quelques troupes dans l'Anjou; et Morvilliers, son chancelier, avoit défendu, de sa part, au duc de Bretagne, de s'attribuer le droit de souveraineté dans ses états. A-la-vérité le duc, qui s'étoit trouvé surpris, avoit eu recours à la ruse. Il avoit demandé un délai de trois mois, pour consulter ses sujets. Mais s'étant servi de ce temps pour cabaler en France, parmi les grands, il avoit formé contre Louis une ligue formidable, sous le nom de *Ligue du bien public*.

Cette nouvelle commençoit à se répandre, lorsque la reine étoit arrivée à Paris. En découvrant ses craintes à mylady Nevill, elle ne lui promit pas moins de tout entreprendre pour obtenir l'assistance de Louis. Si elle n'en obtenoit pas un corps de troupes réglées, elle ne doutoit pas du-moins qu'il ne lui accordât la permission qu'elle avoit déjà eue, d'engager des volontaires à son service. Le sénéchal, qui fut appelé à la fin de cet entretien, offrit tout son crédit et toutes ses richesses. Enfin, ne demandant à la sœur du comte de Warwick que le temps de se rendre à la cour, Marguerite la pria d'attendre son retour, et de faire savoir à son frère la reconnoissance qu'elle lui avoit trouvée pour ses offres. Elle partit pour Chinon, où Louis étoit avec toute sa cour. Ses demandes et la manière de les faire étoient mé-

ditées. Comme mylady Nevill n'avoit pas exigé que les propositions de son frère fussent cachées au roi, elle se promit que, malgré tous les projets que ce prince méditoit lui-même, il ne laisseroit pas échapper une si belle occasion de porter le trouble en Angleterre. L'alliance d'Edouard et du duc de Bourgogne avoit commencé à lui donner de l'ombrage. Il savoit même que le duc de Bretagne avoit cherché à se ménager un appui du côté des Anglois. Dans les principes de sa politique, la ruine ou l'abaissement d'un ennemi étoit pour lui un accroissement de grandeur et de puissance.

Des idées si flatteuses occupèrent agréablement la reine jusqu'à Chinon. Mais avant qu'elle eût pu se présenter au roi, mylady Nevill, arrivée aussitôt qu'elle, lui fit demander avec tant d'impatience à lui parler, qu'elle rompit tout autre engagement pour la recevoir. Cette dame venoit non-seulement lui témoigner une honte extrême, d'avoir été employée par son frère à des ouvertures dont les fruits s'évanouissoient tout-d'un-coup, mais lui conseiller à elle-même de ne pas les hazarder au roi, si elle ne vouloit avoir la confusion de les voir désavouées. En un mot, Vauclerc, dépêché par le comte de Warwick, étoit arrivé à Paris presqu'au même instant que la reine en sortoit, avec ordre d'imposer silence à mylady Nevill, si elle ne l'avoit point encore rompu, ou de lui faire rétracter

toutes ses propositions, si elle les avoit faites à la reine.

Une inconstance si extraordinaire ayant rempli cette princesse de colère et d'indignation, la sœur du comte, qui se crut intéressée à se justifier, dans un lieu où elle ne se croyoit pas à couvert de son ressentiment, lui raconta par quel nouveau caprice d'Edouard tous les projets des seigneurs mécontents avoient été renversés. On n'a pas su s'il s'étoit défié de quelque trame secrette ; mais se rendant aux avis de son conseil qui le pressoit de se marier, et n'osant s'expliquer sur le seul mariage qu'il désiroit au fond du cœur, il avoit consenti à faire demander au roi Louis XI, la princesse Bonne de Savoie, qui étoit élevée à la cour de France, auprès de la reine Charlotte sa sœur. Il avoit proposé au comte de Warwick de se charger de cette négociation, et dans la résolution feinte ou sincère d'oublier Elisabeth Woodville, il avoit dit au comte mille choses obligeantes sur l'espérance qu'il avoit de racheter son amitié par ce sacrifice. C'étoit effectivement le droit le plus inviolable qu'il pût acquérir sur un homme si passionné. Le comte avoit étouffé aussitôt sa haîne, et faisant entrer ses complices dans les mêmes sentiments, il avoit accepté l'ambassade de France sans autre sûreté que la parole de son maître. Dès le même jour le roi avoit cessé de voir Elisabeth. Le regret d'avoir

manqué le trône la fit retourner à Northampton, et le comte, qui avoit assez pénétré ses vues pour craindre qu'une ardeur empressée à la revoir n'eût l'air d'un triomphe qui pouvoit irriter son chagrin, feignit de ne pas remarquer qu'elle se fût éloignée de Londres. Mais ayant fait avertir aussitôt sa sœur, il se hâtoit de faire les préparatifs d'une ambassade, dont le succès lui paroissoit moins important pour le roi que pour lui-même.

Marguerite avoit écouté ce récit avec une curiosité qui n'avoit pas diminué son indignation. Elle avoit partagé son attention entre la conduite du comte de Warwick et celle qu'elle devoit tenir avec sa sœur. Il étoit indigne d'un cœur tel que le sien de tourner sa vengeance sur une femme; mais elle se souvint qu'elle étoit reine; et n'ayant point oublié les engagements de ses deux frères, et ceux du duc de Clarence et de l'archevêque, qu'elle avoit vus entre ses mains, elle prit la résolution de se faire remettre toutes ces pièces, dont elle pouvoit faire un terrible usage contre ses ennemis. Elle les demanda à mylady Nevill, du ton d'une reine qui veut être obéie. Heureusement pour ses frères, elle avoit eu la prudence de les laisser à Vauclerc. Marguerite n'en croyant point ses protestations, usa peut-être avec trop de rigueur, du droit qu'elle croyoit conserver encore sur une sujette. Elle appela quelques gentilshommes qui

la suivoient, et leur ordonnant de lui apporter tout ce qu'ils trouveroient sur une femme qu'elle nomma son ennemie, elle se retira pour l'abandonner à leurs recherches indiscrettes. Mylady Nevill fut traitée avec trop peu de respect par des gens qui croyoient se faire un mérite de leur zèle. Ils ne trouvèrent sur elle qu'une lettre de son frère, qui ne contenoit rien d'assez important pour lui nuire ; et le chagrin qu'ils eurent d'avoir servi si mal le ressentiment de la reine, augmenta leur dureté pour la sœur du comte.

N'ayant aucun espoir d'obtenir vengeance ou justice du roi Louis XI, elle emporta sa douleur à Paris, où elle résolut d'attendre l'arrivée de son frère. Vauclerc, désespéré de l'outrage qu'elle avoit reçu, lui offrit de la venger avec éclat ; mais dans le dessein qui amenoit le comte de Warwick en France, elle se flatta que, pour peu que le roi sentît de penchant à donner sa belle-sœur au roi d'Angleterre, il traiteroit favorablement son ambassadeur, et qu'elle trouveroit l'occasion de susciter quelque mortification à la reine. Les secrets qu'elle lui avoit confiés ne l'exposoient à rien, lorsqu'ils n'étoient accompagnés d'aucunes preuves.

Marguerite avoit aussi l'avantage de ne s'être engagée dans aucune ouverture dont on pût abuser pour rompre ses projets. Mais n'ayant plus que son infortune à faire valoir, elle trouva, de la part de

Louis, toutes les difficultés qu'elle avoit prévues. Dans le besoin qu'il avoit de troupes et d'argent, il lui refusa jusqu'à la permisson qu'il lui avoit accordée dans d'autres temps, de lever elle-même des volontaires; et lui représentant qu'une entreprise exécutée à demi diminueroit la confiance et l'ardeur de ses partisans, il la pria pour son propre intérêt de remettre ses desseins à des conjonctures plus favorables. Elle n'avoit rien épargné, néanmoins, pour lui faire envisager de l'utilité à la servir; et ce fut dans le chagrin de voir tourner si mal des vues, qu'elle avoit formées avec tant de réflexions et de soins, qu'elle eut recours à des artifices moins dignes d'elle, mais qui lui réussirent plus heureusement.

Sans espérer que le comte de Warwick pût rompre légèrement les nouveaux engagements qu'il avoit pris avec Edouard, elle se persuada qu'il n'étoit pas impossible de faire renaître la principale cause de leur division; et, malgré toute la haîne qu'elle portoit au comte, elle fut forcée de reconnoître que ce n'étoit que par lui qu'elle pouvoit relever sa fortune, comme il étoit évident qu'il avoit servi seul à l'abattre. Le nouvel outrage qu'elle avoit fait à sa sœur, joint à tant de coups sanglants qu'elle lui avoit portés sans relâche, ne lui permettant plus de le tenter par les voies ordinaires, elle crut pouvoir le mettre encore dans la

nécessité de revenir à elle, en ruinant pour jamais la confiance qui paroissoit renaître entre Edouard et lui. Avant que d'en chercher d'autres moyens, la passion de ce prince pour Elisabeth Woodwille lui en parut un qui pouvoit être employé. Si, dans le temps qu'il faisoit passer le comte en France, on pouvoit le r'engager plus que jamais à voir sa maîtresse, et bâtir là-dessus quelque aventure vraisemblable qui pût inspirer au comte le moindre soupçon d'avoir été trompé, elle ne douta point que le ressentiment ne fît rompre toutes mesures à un homme si fier, et que le désir de la vengeance ne devînt bientôt sa passion la plus violente. Mais quelle apparence de faire jouer les ressorts qui étoient nécessaires à Londres? La fortune, nom vague, auquel on est toujours forcé de recourir quand on ignore le nœud secret des événements, favorisa la reine au-delà de ses espérances.

Elle avoit auprès d'elle une femme extrêmement adroite, qui se nommoit madame Trott, liée d'assez près par le sang à Elisabeth Lucy, qui avoit été long-temps maîtresse d'Edouard, et que le chagrin d'avoir été abandonnée par ce prince, faisoit vivre depuis quelque temps dans la retraite. Elisabeth Lucy étoit de Northampton, c'est-à-dire, du même lieu où Elisabeth Woodwille avoit sa famille et son bien. La reine prit assez de confiance à une femme qu'elle avoit comblée de bienfaits,

pour lui proposer de faire le voyage d'Angleterre, et de s'y rendre propre à la servir. Dans le temps qu'elle l'instruisoit de ses intentions, Edmond de Sommerset, qui portoit le titre de duc depuis la mort de son frère, arrivoit à Paris pour la rejoindre, avec le zèle qui étoit héréditaire à son sang. Tant d'outrages qu'il avoit essuyés de la fortune et ceux qui lui restoient à craindre, ne l'empêchèrent point de s'offrir aussi pour une entreprise dont il goûta le plan. Il y vit des facilités que la reine ignoroit. Le chevalier Gray, dont Elisabeth Woodwille étoit veuve, avoit été son intime ami; et, lorsqu'il étoit question d'employer l'artifice, il pouvoit feindre de retourner en Angleterre pour ménager sa grace, demander un asile à Elisabeth, et lui faire même entendre que c'étoit l'opinion qu'il avoit de sa faveur qui le faisoit recourir à elle. Il se flattoit de pénétrer bientôt dans quels termes elle étoit avec le roi, et de l'aider par ses conseils à tirer tout le fruit qu'elle pourroit de l'ascendant qu'elle avoit sur lui.

Tandis qu'il prenoit la route de Londres avec la dame Trott, Marguerite, qui n'étoit pas capable de perdre un moment de vue son objet, rendit visite au roi de Sicile son père, qui s'étoit retiré à Aix en Provence, et reçut de lui une somme médiocre, le seul secours qu'il étoit en état de lui offrir. De là elle prit la route de Normandie, par

le conseil du sénéchal, qui lui avoit promis de rassembler, non-seulement les cinq cents hommes qui l'avoient suivie l'année précédente en Ecosse, mais, avec eux, un grand nombre d'Anglois qui étoient passés dans cette province à la suite des Lancastre, et qui y avoient été attachés au duc de Betfort. Louis, à qui elle demanda particulièrement cette permission, ne put lui refuser à titre de faveur, ce qu'il semble qu'elle auroit eu raison d'exiger comme un droit. Les Anglois, qui se trouvoient établis en France, n'y étant venus que pour y vivre sous la domination de leurs rois, pouvoient, sans doute, retourner dans leur patrie lorsque les provinces où ils s'étoient fixés avoient changé de maîtres. Cependant, Morvilliers représenta au roi que cette liberté ne devoit pas s'accorder sans distinction. Un grand nombre de ces étrangers pensèrent bientôt à profiter d'une occasion qui les alloit dispenser, ou de satisfaire aux dettes qu'ils avoient contractées dans le lieu de leur demeure, ou de remplir d'autres engagements dont on n'iroit pas leur demander compte en Angleterre. Ainsi, la permission que la reine avoit obtenue, fut restreinte à ceux qui ne seroient liés par aucun devoir civil. Mais cette restriction diminua l'ardeur qu'on avoit marquée d'abord à se ranger sous ses enseignes.

Le chagrin qu'elle en ressentit la fit retourner

à Paris, en laissant au sénéchal le soin d'exécuter ce qu'il lui avoit représenté comme une ressource, après tant de refus ou de foibles offres qui ne lui laissoient plus d'autre espérance. Cependant, ce n'étoit point sans de nouvelles vues qu'elle se déterminoit tout-d'un-coup à se rendre dans la capitale. Elle avoit reçu avis d'une personne qu'elle y avoit laissée, que le duc d'Excester, charmé d'être enfin retombé sur ses traces, l'attendoit avec une impatience extraordinaire, et n'osoit l'aller joindre en Normandie, parce qu'il étoit d'une importance extrême que les raisons qui l'amenoient en France, ne fussent pas pénétrées. Ce seigneur, après avoir été exercé par toutes sortes de disgraces, étoit passé en Hollande, sans qu'on sache dans quel dessein, ni si ce fut après ou avant le retour de la reine; mais il s'y étoit trouvé lorsque le comte de Charolois, mécontent de la facilité de son père, qui avoit cédé au roi Louis, par le traité d'Arras, toutes les villes situées sur la Somme, s'étoit retiré brusquement dans cette province. Etant connu de ce prince, il n'en avoit pas été vu d'aussi bon œil dans un lieu où les ministres de la reine Marguerite lui paroissoient suspects, qu'à la cour du duc son père. Le comte, qui devoit épouser incessamment la sœur d'Edouard, lui avoit fait dire de se retirer. Dans quelques vues qu'il y fût allé, cet ordre lui causa assez

de chagrin pour lui laisser un ressentiment qu'il trouva bientôt l'occasion de satisfaire. En côtoyant la Flandre sur un navire marchand dans lequel il s'étoit embarqué à la Brille, il fut arrêté par un vaisseau de guerre françois, qui faisoit voile vers la Hollande. Le capitaine, qui étoit le bâtard de Rubempré, n'avoit point d'autre vue que de prendre des informations sur sa route; mais ayant reconnu le duc d'Excester, qu'il se souvint d'avoir vu à la cour de France, il apprit de lui les sujets de plainte qu'il emportoit contre le comte de Charolois, et ce fut assez pour le porter à s'ouvrir sur la commission qui le menoit en Hollande. Louis XI, indigné contre le comte qui lui avoit manqué plusieurs fois de respect, n'avoit pas plus tôt appris qu'il avoit abandonné la cour de son père, avec une suite peu nombreuse, qu'il s'étoit proposé de le faire enlever. Divers historiens ont prétendu que, dans le même temps, il pensoit, d'un autre côté, à se saisir aussi du duc de Bourgogne; mais il est certain que, regardant l'enlèvement du comte de Charolois comme une entreprise aisée, il en avoit chargé Rubempré, par un ordre signé de sa main. Il lui avoit fait équiper à Dieppe, un vaisseau chargé de soldats choisis, qui, sans savoir à quoi ils étoient destinés, avoient ordre de rendre une obéissance aveugle à leur chef.

Rubempré ne prodiguoit pas mal-à-propos sa

confiance, en s'associant un aussi brave homme que le duc d'Excester; mais il ne s'attendoit point à la proposition que le duc lui fit à son tour. Comme il rapportoit tout aux intérêts de sa reine, il trouva dans un vaisseau si bien équippé, et conduit par un chef d'une valeur connue, l'occasion qu'il cherchoit pour tenter une nouvelle descente en Angleterre. Telle étoit la persuasion de la reine et de tous ceux qui étoient attachés à sa fortune. Ils ne demandoient jamais qu'un petit nombre d'hommes pour s'ouvrir une entrée dans leur patrie, assez sûrs, par le penchant naturel aux Anglois, qu'il suffisoit d'y faire entendre le signal de la sédition et de la guerre, pour y composer tout-d'un-coup une armée.

Le duc conjura donc Rubempré d'entrer dans un projet qui lui assuroit avec une gloire immortelle, tous les avantages qu'il lui plairoit d'exiger de la reconnoissance de la reine; et lui promettant à cette condition de l'accompagner en Hollande, il le fit consentir à tourner ses voiles vers l'Angleterre, aussitôt qu'ils auroient remis le comte de Charolois dans le premier port de France. Quoiqu'il y eût une imprudence extrême dans un engagement de cette nature, que le bâtard formoit sans la participation de son maître, il y en eut moins dans la composition qu'il fit avec le duc pour la certitude de sa récompense. Peut-être

étoit-il pardonnable à un aventurier, qui n'avoit rien à se promettre que de son courage, de saisir une ouverture qu'il regardoit comme une faveur du ciel, et de se laisser même enivrer par les idées de gloire et de fortune dont son imagination se remplit tout-d'un-coup. Mais ne se fiant point à des promesses douteuses, il apprit au duc que la reine étoit en France, et il lui proposa de se rendre auprès d'elle, pour lui faire approuver leur résolution. Outre le dessein de s'assurer la récompense de ses services, il savoit que cette princesse ne respiroit que l'occasion de repasser la mer, et il ne doutoit pas que sa présence et celle de son fils ne contribuassent autant que son secours à r'animer leurs partisans. Ainsi, remerciant le duc de l'offre qu'il lui faisoit de l'accompagner en Hollande, il le pressa, au contraire, de se rendre à Paris, et de concerter l'exécution de leur entreprise avec la reine. Le rendez-vous qu'il lui donna fut le port même de Dieppe, d'où il étoit parti; et comptant sur le succès du voyage qu'il alloit achever, il ne lui demanda que le secret et quinze jours de délai.

Marguerite connoissoit l'esprit et la valeur du bâtard de Rubempré. Mais au milieu de la joie qu'elle ressentit de trouver des défenseurs, sa fierté lui fit craindre qu'un armement si peu considérable, et sous la conduite d'un chef dont le

caractère lui paroissoit mal répondre à la majesté royale, ne rendît son entreprise méprisable aux yeux des Anglois. La première de ces objections étoit levée par l'espérance de faire embarquer dans le même temps une partie des troupes que le sénéchal continuoit de lever en Normandie ; mais c'étoit divulguer les promesses de Rubempré, et l'exposer à se voir arrêter par l'ordre du roi. Cependant, comment rejeter des offres, qui étoient les plus favorables qu'elle eût reçues depuis long-temps, et les seules dont l'effet fut assez prompt pour satisfaire une partie de son impatience? Et si le duc de Sommerset parvenoit heureusement à rallumer la haîne entre Edouard et le comte de Warwick, pouvoit-elle s'assurer trop tôt les premiers secours qui redeviendroient nécessaires au comte pour l'exécution de son dernier projet ? Elle se rendit enfin à la proposition du duc d'Excester, mais en se réservant le pouvoir de régler la forme de cette nouvelle expédition sur les circonstances.

Cependant, le comte de Warwick arriva à Paris, avec une suite si nombreuse et si brillante, qu'on n'avoit jamais vu d'exemple de cette magnificence dans un ambassadeur anglois. Il fit une entrée somptueuse, dont mylady Nevill partagea la gloire. Elle affecta de se faire voir avec son frère dans un éclat extraordinaire, comme si son des-

sein eût été d'humilier la reine par la comparaison de tant de splendeur avec la situation de cette princesse, qui se retranchoit, au contraire, tout ce qu'elle pouvoit dérober à la bienséance de son rang, pour l'employer à de meilleurs usages. Marguerite parut insensible à cette foible vengeance; et tandis que le comte alloit presser sa négociation à la cour, elle recevoit des nouvelles de Sommerset, qui lui faisoient prévoir qu'elle se verroit bientôt recherchée de ceux qui sembloient la regarder avec mépris. Elle avoit employé quelques ressorts secrets à la cour, pour faire naître des difficultés contre le succès de la demande d'Edouard; mais suivant les avis qu'elle reçut de Londres, elle prit, au contraire, le parti d'appuyer indirectement l'ambassade du comte, et d'écarter tous les obstacles qui pouvoient la faire traîner en longueur. On lui marquoit que le roi, retombé dans toute sa foiblesse, ne quittoit plus un moment Elisabeth Woodwille, et qu'on ne désespéroit point que, dans le transport d'une passion qui l'aveugloit, on ne pût lui faire prendre la résolution de l'épouser. C'étoit plus que la reine n'osoit demander à la fortune. Elle jouissoit déjà de tous les emportements du comte de Warwick, qui n'apprendroit point qu'Edouard revoyoit sa maîtresse, sans le dévouer à toute sa haîne. Que seroit-ce d'apprendre qu'il l'auroit épousée? Et

s'il pouvoit réussir, dans cet intervalle, à obtenir la sœur de Louis pour ce prince, à quel excès de fureur ne se laisseroit-il pas emporter, en se trouvant chargé d'une ambassade ridicule, qui n'aboutiroit qu'à le rendre la fable de toute l'Europe.

Cette espérance causa tant de joie à la reine, que, dans la vue de hâter le succès du comte, elle engagea le sénéchal de Normandie à se rendre à la cour, et à se prévaloir de la connoissance qu'il avoit de ses affaires, pour faire passer Louis sur un reste de bienséance qui paroissoit l'arrêter. Il n'avoit point encore cessé de la reconnoître pour reine d'Angleterre, et le prince son fils étoit traité en France comme l'héritier de cette couronne. Outre que les droits d'Edouard ne lui sembloient point encore bien affermis, il respectoit dans Marguerite, avec tant de qualités qui la rendoient digne de son rang, une de ses plus proches parentes, et la fille d'un malheureux roi, que rien n'avoit été capable de détacher des intérêts de la France. Mais le sénéchal lui représenta que depuis les batailles de Tawnton et d'Exham, il y avoit si peu d'espérance que la fortune de Henri pût se relever, qu'il n'étoit plus temps de rien accorder à de si vaines considérations. Il lui parla des projets de la reine, comme d'un dernier effort qu'elle croyoit devoir à son honneur et à la misérable situation de son mari, mais dont elle reconnoissoit

elle-même l'impuissance. Il prit même occasion du malheur qui venoit d'arriver au bâtard de Rubempré, pour lui faire comprendre à quel excès d'abaissement la reine étoit réduite, puisque le plus solide fondement de ses entreprises avoit été le secours qu'elle espéroit de cet aventurier. On avoit appris nouvellement qu'au-lieu d'enlever le comte de Charolois, Rubempré s'étoit laissé prendre par ce prince; et que sur la connoissance qu'on avoit eue de son dessein, par l'ordre qu'on avoit trouvé sur lui, on instruisoit son procès avec la dernière rigueur. Ainsi, la reine, qui n'avoit plus de secours à attendre de lui, en tiroit une autre utilité, en le faisant servir à persuader au roi, qu'une cause étoit bien désespérée, lorsqu'elle étoit réduite à de tels défenseurs.

Ces raisons l'emportèrent effectivement sur toutes les difficultés qui avoient retardé la négociation du comte. Louis promit sa belle-sœur. Une nouvelle si importante s'étant aussitôt répandue, Marguerite feignit d'en être mortellement troublée, tandis que le comte de Warwick, heureux et triomphant, prit soin de dépêcher aussitôt à Londres, pour communiquer le succès de son ambassade à son maître. Mais dans le temps qu'il en attendoit des remercîments et des félicitations, il apprit qu'Edouard venoit d'épouser Elisabeth Woodwille. Quoique ce mariage eût été célébré en secret, et

qu'il en restât quelqu'incertitude au public, la reine, qui n'en ignoroit aucune circonstance, ne manqua point de le faire communiquer au comte, avant même qu'il en eût été informé par le zèle de ses amis. Sommerset avoit repassé la mer, aussitôt qu'il avoit vu le roi lié avec toutes les formalités qui rendent le nœud indissoluble; et comme c'étoit son habileté qui avoit fait tomber ce prince dans le piége, ce fut lui qui donna aussi à la reine le plaisir d'en recueillir les premiers fruits, par l'adresse avec laquelle il fit porter cette nouvelle au comte, dans le moment qu'il célébroit déjà son bonheur par un grand festin.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

Le mariage d'Edouard étoit une de ces marques de la foiblesse du cœur et du pouvoir des passions qui sont humiliantes jusque dans l'exemple d'autrui, puisqu'en faisant connoître à quel excès d'aveuglement la chaleur du sang est capable de nous porter, elles doivent nous tenir dans une défiance continuelle des forces que l'orgueil nous fait attribuer à la raison. Cependant, la violence du penchant avoit été secondée dans ce prince par l'adresse des deux ministres de la reine. Le duc de Sommerset, s'étant rendu au château de Grafton, où Elisabeth Woodwille s'étoit retirée auprès de sa mère, avoit été reçu avec joie par deux amies qui s'intéressoient aux malheurs de sa maison, et qui avoient déploré souvent ses propres infortunes. Il avoit augmenté leur compassion par quantité de fausses confidences; et, reprochant de l'ingratitude à la reine, il avoit parlé de son retour comme d'une résolution à laquelle il n'avoit pas été moins forcé par les duretés de cette princesse que par le triste état de sa fortune. Après la trahison de son

frère, il avoit besoin de cette préparation pour se mettre à couvert de la défiance d'Edouard, s'il arrivoit qu'il ne pût éviter de voir ce prince. Mais avec Elisabeth, son but n'étoit que de l'engager à s'ouvrir sur ses amours, en lui proposant d'employer le crédit qu'il lui supposoit auprès du roi, pour un infortuné qui avoit besoin d'une protection si puissante. Elle lui confessa naturellement que le roi avoit eu pour elle des sentiments fort tendres; mais que la fermeté avec laquelle il l'avoit vue résister à ses sollicitations, l'avoit apparemment guéri de cette foiblesse, et qu'il ne les avoit pas renouvelées depuis qu'il avoit pris le parti de faire demander en mariage la princesse de Savoie. Le duc, paroissant surpris de lui voir abandonner si froidement sa conquête, lui remit devant les yeux tout ce qu'elle avoit pensé elle-même du caractère d'Edouard. Il l'accusa d'avoir manqué le trône par un oubli inexcusable de sa fortune et de sa gloire; et, pour écarter tout-d'un-coup les explications qui auroient pu retarder trop long-temps son entreprise, il lui soutint qu'il lui auroit été si facile de devenir reine, qu'après en avoir laissé échapper l'occasion, il dépendoit d'elle encore de la faire renaître.

Ce discours ayant fixé l'attention d'Elisabeth, il lui fit un plan tel qu'il l'avoit conçu d'avance. La difficulté n'étoit qu'à faire renaître au roi l'envie de la voir. Il auroit été trop long de l'attendre du ha-

zard. La dame Trott, qui étoit dans le voisinage, prit pour elle cette partie de l'entreprise; et, sans être connue d'Elisabeth, elle forma un dessein qui demandoit autant d'esprit que de hardiesse. Elle se rendit à Windsor, où le roi étoit occupé à la chasse; et, feignant d'être envoyée par Elisabeth, elle lui demanda pour elle la restitution de quelques biens qui avoient été confisqués à son mari après la bataille de Northampton, sous prétexte que, pensant à se retirer en France, elle vouloit se faire un fonds qui pût suffire à son établissement dans un pays étranger. Edouard, réveillé par un nom si cher, ou plutôt ravi de trouver quelqu'un à qui il pût parler librement de ce qu'il aimoit le mieux, s'abandonna tellement à ce plaisir, qu'il donna à la dame Trott tous les avantages qu'elle voulut prendre sur lui. Elle n'avoit pensé d'abord qu'à s'assurer de la disposition de ce prince; mais le voyant empressé à se livrer à elle, son habileté lui fit gagner dans une seule occasion ce qu'elle avoit appréhendé de ne pouvoir obtenir que par de longs efforts. En lui apercevant une ardeur qu'il ne cherchoit point à déguiser, elle lui marqua beaucoup d'étonnement de voir un roi exposé aux tourments de l'amour, tandis qu'on devoit lui supposer presque également le pouvoir de le satisfaire ou celui de le vaincre; et, lorsqu'il se plaignit d'avoir engagé sa parole au comte de Warwick,

elle lui demanda si le comte n'étoit pas assez heureux, qu'une femme qu'il aimoit, se disposât à l'aller trouver en France, sans prétendre gêner ses inclinations pendant le peu de séjour qu'elle avoit fait en Angleterre dans son absence. Cette question, dit l'auteur d'après lequel j'écris, fut le plus adroit des artifices de la dame Trott. Edouard paroissant offensé d'un discours qui enflammoit sa jalousie, elle rétracta aussitôt ce qui lui étoit échappé, comme si elle n'eût donné cette plainte, qu'au regret de perdre Elisabeth; et se précipitant, au contraire, dans un autre excès, avec le même air de simplicité, elle ne craignit point de dire au roi, que ce qui affligeoit le plus Elisabeth, étoit de s'attendre à trouver le comte à Paris, tandis qu'elle n'avoit point d'autre raison de quitter l'Angleterre, que le mal qu'il lui causoit, en la privant de l'estime et de la faveur du roi.

Je ne fais que traduire un écrivain, dont je ne répondrois pas que cette variété d'artifices ne soit une invention; mais il paroît certain, par le témoignage des auteurs les plus sérieux, qu'Edouard se laissa engager à faire le voyage de Northampton, sous prétexte que cette province est commode pour la chasse; et que, se trouvant près de Grafton, il proposa aux seigneurs de sa suite de rendre une visite à Jacqueline de Luxembourg, mère d'Elisabeth, qui conservoit encore assez de lustre,

de sa naissance et de son premier mariage, pour mériter cette distinction.

Le duc de Sommerset se garda bien de paroître; mais ayant averti Elisabeth, que le roi n'étoit chez elle que par une suite de leur projet, et qu'il étoit persuadé qu'elle pensoit à se retirer en France, il l'avoit préparée au rôle qu'elle avoit à soutenir. Un historien ajoute même que, pour lui inspirer le courage nécessaire, il avoit fait venir secrettement chez elle la dame Trott, qu'il avoit fait passer pour une femme extrêmement versée dans l'astrologie, et que, dans son horoscope, ils lui avoient fait voir clairement qu'elle étoit destinée par le ciel à monter sur le trône. Enfin Elisabeth ne manquoit pas d'esprit, quoiqu'elle en eût beaucoup moins que de beauté. Elle reçut le roi avec une politesse modeste et respectueuse, qui donna une nouvelle force à son amour, en lui inspirant plus de crainte et de retenue que jamais. Aux plaintes qu'il lui fit du dessein où elle étoit de passer en France, elle ne fit qu'une réponse vague, qui marquoit une résolution déterminée, dont elle laissoit à deviner les raisons; et lorsqu'Edouard lui demanda si, dans ce qui dépendoit de son pouvoir, elle ne connoissoit rien qui fût capable de l'arrêter, elle prit un air embarrassé, que le monarque ne manqua point d'expliquer à son avantage. Je sens combien

il est difficile d'ôter l'apparence de roman à cette scène; mais les plus graves historiens n'en ont pas négligé ici le détail, et je n'écris que d'après eux.

La conclusion de cette aventure fut, que le roi, enflammé jusqu'au transport, conjura Elisabeth de ne le pas rendre plus misérable que le dernier de ses sujets, en lui ôtant le seul bonheur pour lequel il vouloit vivre; et que la belle veuve, répandant adroitement quelques larmes, se plaignit, qu'à la veille de se marier comme il étoit, il y avoit trop de rigueur et trop peu de sincérité à se former des idées de bonheur du côté qu'il n'en attendoit pas. Un langage si clair fit naître au roi des réflexions qui ne lui étoient point encore entrées si vivement dans l'esprit. Cependant il demanda à Elisabeth, si elle ne mettoit pas une juste différence entre un mariage qu'il devoit aux nécessités de l'état, et un engagement de cœur, qui pouvoit satisfaire ses plus tendres désirs. Voilà, sire, répondit-elle, ce que je me flattois que vous m'auriez épargné, et ce qui va me faire précipiter mon départ.

Laissons ce qui ressemble trop aux intrigues ordinaires de la galanterie. Edouard, comme forcé dans ses propres résolutions par cette réponse, lui demanda, sans s'expliquer, quelques jours pour examiner les sentiments de son cœur. Il les obtint. Ce fut dans cet intervalle que Sommerset

redoubla ses artifices. Son embarras ne fut point à soutenir la passion du roi, dans le degré de force où elle étoit montée. Il sembloit que ce prince prît plaisir à l'augmenter. Sous prétexte de la chasse, qui l'amenoit tous les jours dans le même lieu, son assiduité fut continuelle au château de Grafton. Mais cherchant à justifier ce qu'il méditoit au fond du cœur, il s'ouvrit à quelques-uns de ses principaux conseillers, pour s'appuyer de leurs avis et de leur autorité. Entre ceux qu'il choisit pour cette confidence, les uns étoient amis du comte de Warwick, et par conséquent intéressés à détourner l'affront qui le menaçoit. Ils représentèrent au roi le tort qu'il alloit faire à un ministre dont il ne pouvoit avoir oublié les services, et qui étoit peut-être en état de faire craindre son ressentiment. Ils firent valoir la considération du roi de France, qui se croiroit outragé dans la personne de sa belle-sœur, et qui en concevroit contre l'Angleterre une haîne qui rendroit la paix impossible. Ils lui firent envisager le mécontentement de ses principaux sujets, qui ne verroient pas sans chagrin et sans jalousie l'essor que les Woodwille alloient prendre au-dessus d'eux; enfin, ils lui peignirent Elisabeth, sous toutes les couleurs qui pouvoient l'en dégoûter; une femme sans bien, sa sujette, qui avoit été plusieurs années entre les bras d'un simple che-

valier, et qui en avoit eu plusieurs enfants.

D'un autre côté, quelques seigneurs voyant avec plaisir que le roi pensoit à choisir une femme entre ses sujettes, dans l'espérance que la porte étant une fois ouverte, toute la noblesse du royaume pourroit aspirer dans la suite au même honneur, l'excitèrent à compter pour rien des objections si foibles. Qu'avoit-il à craindre du comte de Warwick, lorsqu'il étoit hors de ses états, et ne seroit-il pas le maître, à son retour, de prévenir tous les effets de son ressentiment? Il pouvoit arriver que le roi de France se crût offensé; mais chargé de tant d'affaires qu'il avoit actuellement sur les bras, où trouveroit-il le temps et le pouvoir de se venger? A l'égard des qualités personnelles d'Elisabeth, c'étoit à lui-même à consulter son cœur. Si elle étoit assez heureuse pour lui plaire, un roi attendoit-il sa grandeur d'une femme, et devoit-il y chercher autre chose que de la beauté et de la vertu?

Sommerset apprit par l'adresse de la dame Trott, que l'archevêque de Cantorbéry avoit paru le plus échauffé contre le mariage du roi. Il s'en alarma d'autant plus, qu'ayant su de la reine l'intime liaison de ce prélat avec le comte de Warwick, il craignit que, sur cette simple ouverture, il ne fût capable de donner au comte des avis qui le refroidiroient dans sa négociation. Il falloit

prévenir un homme de ce caractère. Son foible étoit l'ambition. Sommerset chargea la dame Trott de l'aller trouver au nom d'Elisabeth, et de leur faire auprès de lui un mérite de leur confiance. Il ne voulut point qu'on lui parlât du mariage d'Edouard, comme d'une chose douteuse, ni qu'il dépendît de lui d'empêcher. Mais en marquant une grande opinion de son habileté, il le fit assurer que le dessein d'Elisabeth, aussitôt qu'elle seroit parvenue au trône, étoit de se faire de lui un père et un protecteur; qu'elle pensoit déjà à lui assurer le chapeau de cardinal, et que si ses prières étoient écoutées du roi, elle ne désespéroit pas de faire tomber l'administration entre ses mains. L'archevêque fut si ébloui de ces offres, que ne parlant que de reconnoissance, il s'empressa d'en aller porter les marques à Grafton. Cette démarche le rendit fort agréable au roi, qui se voyoit un obstacle de moins, sans savoir à quoi il devoit attribuer ce changement, et qui étoit flatté, d'ailleurs, de voir son goût justifié par un si grand exemple.

Il lui restoit, néanmoins, le préjugé du public à redouter. Elisabeth comprit qu'il étoit sensible à cette crainte. Jusqu'alors toute l'intrigue avoit été renfermée entre ceux qu'on avoit admis volontairement au secret, ou qu'on avoit été forcé d'y faire entrer par d'autres vues; mais il falloit se

donner en spectacle au public, essuyer son jugement; et dans une nation accoutumée à respecter ses anciens usages, n'y avoit-il rien à craindre de ses caprices? Ce fut encore la dame Trott qui trouva le moyen d'aplanir cette difficulté. L'industrie de cette femme étoit d'autant plus admirable, que, ne communiquant ses entreprises qu'au duc de Sommerset, elle paroissoit sans mouvement lorsque tout le recevoit d'elle, et que sa famille même, dans le sein de laquelle on la voyoit tranquille à Northampton, n'eut pas la moindre défiance de l'importante affaire dont elle étoit l'ame. Elisabeth Lucy, ancienne maîtresse d'Edouard, vivoit retirée dans la même ville. La dame Trott sut d'elle qu'elle n'avoit eu la foiblesse de se rendre aux désirs du roi que sur une promesse de mariage signée de sa main, qu'elle conservoit encore. Quoique le changement des circonstances en dût mettre beaucoup dans ses prétentions, puisqu'Edouard étoit alors simple comte de la Marche, elle se laissa engager dans une témérité qui ne lui étoit pas venue à l'esprit dans des temps plus favorables, et qu'on auroit peine à se persuader, si elle n'étoit attestée par tous les historiens. Sur le bruit de l'alliance projetée avec la princesse de Savoie, elle fit une opposition juridique au mariage d'Edouard, en prétendant que ce prince étoit engagé à elle par des liens qui ne pouvoient être rompus.

Le dessein de la dame Trott étoit de faire prendre le change au public, ou de diminuer du-moins la surprise qu'il auroit de voir épouser au roi une de ses sujettes, après l'avoir vu dans quelque embarras pour se délivrer d'un engagement de la même nature.

En effet, un procès si étrange excita la curiosité de toute la nation; et, par un caprice extraordinaire, on se prévint en faveur d'Elisabeth Lucy jusqu'à faire des vœux pour le succès de son entreprise. Edouard s'en alarma d'abord; mais sa maîtresse, instruite par le duc de Sommerset, eut soin de lui faire entendre qu'il n'avoit que de l'avantage à espérer de cet incident. Il consentit que l'affaire fût jugée par une assemblée d'évêques, dont l'archevêque de Cantorbéry se trouvoit naturellement le chef. La dame Trott, qui avoit engagé Elisabeth Lucy dans cette périlleuse aventure, fut alors la première à lui en faire craindre les suites; et, feignant de n'avoir pas prévu tout ce qu'elle envisageoit de fâcheux pour elle dans la résistance du roi, elle lui conseilla de sacrifier une prétention frivole à d'autres avantages qu'elle pouvoit espérer de la générosité de ce prince. Les évêques ne s'assemblèrent pas moins, et la timide Lucy ne put éviter de paroître à leur tribunal. Mais au-lieu de produire l'écrit sur lequel étoient fondés ses droits, elle se réduisit à dire qu'Edouard lui avoit fait espé-

rer qu'il l'épouseroit. Cette preuve des engagements du roi parut vaine. Le jugement des prélats étant tel qu'on devoit s'y attendre, Edouard se fit encore honneur de sa générosité en accordant une pension considérable à cette malheureuse fille.

Cependant, cette affaire avoit produit tout l'effet que la dame Trott s'étoit proposé. L'étonnement du public ayant fait naître quantité de raisonnements et de discussions sur le fond du droit et sur l'usage qui sembloit faire une loi aux têtes couronnées de ne s'allier qu'à des femmes de leur rang, cette question s'étoit comme tournée en problême, et le roi profita d'une conjoncture si favorable pour élever Elisabeth Woodwille jusqu'à lui. Comme on ne pouvoit être tranquille, néanmoins, qu'après l'exécution, il y eut encore mille ménagements qu'on ne crut pas devoir négliger. La célébration du mariage se fit secrettement, et l'on n'y admit qu'un petit nombre de témoins. Elisabeth, qui se croyoit redevable de son bonheur à l'amitié de Sommerset, s'attendoit à lui faire tenir le premier rang dans cette cérémonie, et vouloit prendre un moment si favorable pour le réconcilier avec le roi. Mais elle fut fort surprise de lui voir chercher des prétextes pour s'en dispenser; et, lorsqu'après avoir reçu la bénédiction nuptiale, elle comptoit du-moins qu'il seroit le plus ardent à lui en faire des félicitations,

elle fût encore plus étonnée d'apprendre qu'il avoit disparu.

On n'eut à Londres les premières nouvelles du mariage du roi que par les ordres qui furent donnés pour le couronnement de la reine. L'élévation de tous les Woodwille, qui suivit aussitôt cette déclaration, fut une autre marque de l'ascendant que cette princesse avoit déjà sur l'esprit de son mari, ou de la force d'une passion qu'il avoit tenue si long-temps renfermée, et qui cherchoit tout-d'un-coup à se satisfaire par toutes sortes de voies. Le chevalier Woodwille, père de la reine, fut créé lord comte de Rivers. Antoine Woodwille son frère, ses deux fils, enfin tout ce qui la touchoit par le sang ou par l'amitié eut part à cette effusion de faveurs.

Tel avoit été le succès d'un dessein conçu, à-la-vérité, par la reine Marguerite, mais qu'elle n'auroit jamais fait réussir dans l'éloignement où elle étoit de Londres, si elle l'eût confié à deux personnes moins habiles. Et comme toute la malignité de ses ennemis n'a pu leur faire supposer que le petit nombre de seigneurs qui lui étoient demeurés fidèles, et qui la servoient avec cette ardeur et cet oubli d'eux-mêmes, y fussent engagés par la force de l'amour ou de quelqu'autre passion déréglée, il est naturel de se former la plus haute idée du caractère d'une princesse qui inspiroit

un attachement si vif à ceux qui l'approchoient familièrement. Ce n'étoit ni l'intérêt ni l'ambition qui faisoit abandonner la cour d'Edouard au duc de Sommerset, avec toutes les faveurs qu'il pouvoit attendre de la reconnoissance de la reine Elisabeth. La dame Trott, qui sacrifioit non-seulement les mêmes espérances, mais jusqu'aux intérêts du sang dans la personne de sa nièce, n'avoit point de vues qui se rapportassent à sa fortune, et renonçoit, au contraire, à toutes les douceurs de la vie pour faire son partage de l'infortune et de la douleur avec une chère maîtresse, à qui elle avoit dévoué toute son affection. Elle ne s'empressa pas non plus d'en venir recueillir le fruit dans les caresses de la reine, qui étoient la seule récompense qu'elle pût se proposer. Il lui restoit d'autres vues à remplir pour son service. Elle avoit fait approuver au duc de Sommerset le dessein qui lui étoit venu de passer quelque temps en Angleterre, et de s'approcher même de la cour pour observer de près les événements, et pour tirer parti des moindres circonstances. Ses anciennes relations lui firent trouver facilement de l'accès chez la duchesse de Clarence, fille du comte de Warwick; et s'étant insinuée dans son amitié, l'assiduité qu'elle eut auprès d'elle, la mit bientôt en état de suivre toutes les démarches des ennemis de la reine, et de lui en rendre compte

par les correspondances qu'elle s'étoit établies.

Le récit d'une si longue et si heureuse intrigue nous a fait perdre de vue les fureurs du comte de Warwick, et les premiers fruits que Marguerite eut l'habileté d'en tirer. Le comte n'avoit heureusement pour témoins de ses premiers transports qu'un petit nombre d'amis qu'il avoit invités à partager sa joie, et qui se ressentirent, au contraire, presqu'aussi vivement que lui de son outrage. Ils lui conseillèrent, néanmoins, de prendre le parti de la dissimulation, d'autant plus qu'Edouard, ayant déjà prévu ce qu'il devoit attendre de son ressentiment, s'étoit efforcé de le prévenir par tous les adoucissements qu'il avoit cru propres à l'apaiser. Il avoit nommé Georges Nevill, son frère, à l'archevêché d'Yorck; et, lorsqu'il ne put éviter de lui faire part de son mariage, il lui proposa de repasser en Angleterre, pour se charger de la principale administration et pour l'aider continuellement de ses conseils. Mais une blessure si profonde ne pouvoit être guérie par des remèdes si foibles. Le comte se fit une mortelle violence pour se renfermer dans la modération que ses amis croyoient nécessaire; et, s'il garda quelques mesures dans la réponse qu'il fit à Edouard, ce ne fut que pour se donner le temps de méditer sa vengeance.

Il sembloit que des mouvements si vifs dussent le porter tout-d'un-coup à renouer avec la reine. Elle s'y étoit attendue ; et, dans une conjoncture dont elle espéroit tant d'avantage, elle n'avoit eu garde de s'éloigner de Paris. Cependant sa politique fut trompée dans cette partie. Le fier comte, qui se souvenoit non-seulement de la démarche inconsidérée qu'il avoit faite auprès d'elle, mais de l'injurieux traitement auquel il avoit exposé sa sœur, et qui ne pouvoit douter que Marguerite n'en eût pris occasion de redoubler sa haîne, auroit cru s'abaisser trop en recherchant le secours d'une ennemie si déclarée. Mais s'adressant au roi Louis, dont il jugeoit que le ressentiment devoit être égal au sien, il l'excita par de nouveaux motifs à lui confier l'exécution de leur vengeance commune. On ignore quelles mesures il prit avec ce prince. Leurs conférences furent si secrettes, que le comte étant forcé par son intérêt à se taire, comme Louis y étoit porté par son caractère naturel, on n'en trouve aucune trace dans les historiens anglois ni dans les nôtres ; mais il est vraisemblable que les grands événements qui ne tardèrent point à éclater prirent naissance dans ces premiers moments de chaleur, et que si le roi de France ne promit point au comte un secours ouvert de troupes et de muni-

tions, il lui accorda des sommes considérables, avec toutes les assurances de protection qui pouvoient soutenir son courage.

Marguerite, surprise de ne voir, par aucune marque, que le comte pensât à lui communiquer ses projets, ne s'arrêta point aux vaines considérations qui pouvoient lui inspirer une fierté beaucoup plus juste. Elle résolut de faire tenter ce caractère hautain par des propositions qui convenoient aux conjonctures. Le duc de Sommerset lui sauva seulement l'humiliation de faire les premières démarches, en cherchant à se lier avec mylady Nevill. Il n'y trouva point les difficultés qu'il pouvoit appréhender. Cette dame, qui n'étoit pas faite pour la haine, parut charmée que la reine fît les avances de leur réconciliation; et soit qu'elle eût ordre de son frère de prêter l'oreille à ce que Sommerset paroissoit chercher l'occasion de lui proposer, soit qu'elle se portât d'elle-même à ce qu'elle croyoit également utile à la reine et au comte, elle donna au duc toutes les facilités qu'il cherchoit pour s'expliquer. Mais ce qui paroîtra fort étrange, elle reçut ses explications sans oser les communiquer à son frère, ou du-moins elle feignit toujours de ne lui en avoir fait aucune ouverture. Cependant, elle convint qu'il étoit mortellement irrité contre Edouard; et, loin de rejeter absolument les propositions du duc, elle lui

demanda le temps de les faire goûter au comte pendant le voyage qu'ils alloient faire à Londres.

On ne peut attribuer cette réserve qu'à la crainte où le comte étoit de risquer témérairement sa confiance après l'espèce de trahison qu'il avoit faite à la reine. Malgré tous ses projets, il ne pouvoit se dispenser de retourner en Angleterre. N'avoit-il pas lieu de supposer qu'au moindre mécontentement, ou sur le moindre soupçon de sa bonne foi, cette princesse se prévaudroit des engagements qu'il auroit pris avec elle, pour le perdre avec d'autant plus de facilité, que, se trouvant à Londres, Edouard même, qui ne pouvoit douter de la haîne qu'il avoit pour lui, saisiroit volontiers toutes les occasions qu'on lui offriroit de le traiter sans ménagement? Ce qui donne plus de force à cette conjecture, c'est qu'à-peine fut-il parti avec sa sœur, que Louis XI, traitant Marguerite avec plus d'attention que jamais, lui parla aussi plus ouvertement de tous ses projets, qu'il n'avoit jusqu'alors écoutés qu'avec froideur. Il lui prêta même vingt mille écus, à deux conditions qui sembloient renfermer des vues qu'elle ignoroit encore : l'une, qu'en remontant sur le trône, elle lui en payeroit quarante mille; l'autre, qu'elle donneroit le gouvernement de Calais à Jasper, comte de Pembroock; et à Jean de Foix, comte de Candale. La reine, qui étoit capable aussi de

dissimulation, affecta de ne pas pousser sa curiosité au-delà des bornes qu'on sembloit lui imposer.

Quelque explication qu'il fallût donner à cette mystérieuse conduite, elle n'en comprit pas moins qu'il se formoit un orage où elle seroit mêlée, et que ne dût-elle y prêter que son nom, elle y auroit nécessairement la principale part. S'il lui en coûta beaucoup pour demeurer quelque temps dans l'inaction, sa raison lui persuada que la gloire doit être sacrifiée quelquefois à des intérêts plus précieux. Mais les nouvelles qu'elle reçut de la dame Trott la firent bientôt sortir de cette incertitude. Elle apprit que le comte de Warwick, après avoir passé deux jours seulement à la cour, s'étoit retiré dans ses terres, sous prétexte d'une indisposition. Le roi, loin de s'y opposer, avoit été bien aise de lui voir prendre ce parti volontairement; et, ne pouvant s'imaginer que, dans un temps où tous les ordres de l'état paroissoient affectionnés à sa personne, il eût rien à craindre du mécontentement d'un sujet, il le négligeoit jusqu'à perdre le soin de le faire observer. Peut-être l'artifice du comte servoit-il à l'endormir dans cette sécurité. Il étoit parti de Londres sans autre suite qu'un valet-de-chambre et deux médecins. En arrivant de France, il s'étoit plaint d'un mal qui sembloit demander un régime de plusieurs mois, et il avoit fait beaucoup valoir la force d'esprit

dont il avoit besoin pour s'y assujettir. Edouard s'y laissa prendre avec tant d'imprudence, que, dans le temps qu'il croyoit son ennemi dans les remèdes, Middleham se remplissoit toutes les nuits de ses amis et de ses créatures, qu'il faisoit avertir de s'y rendre avec beaucoup de secret. La duchesse de Clarence s'y étant rendue plusieurs fois avec moins de mystère, la dame Trott, qui s'étoit offerte pour l'accompagner, avoit fait diverses observations qu'elle ne manqua point de communiquer à la reine. D'abord, la duchesse y avoit été sans son mari, comme s'il lui en avoit coûté quelques efforts pour l'engager à faire ce voyage avec elle; mais, l'ayant enfin déterminé à la suivre, il s'étoit lié si étroitement avec le comte, qu'il passoit à Middleham tout le temps qu'il pouvoit dérober à la cour. Sa froideur étoit venue de la facilité qu'il avoit vue au comte pour renoncer à leur premier projet. Quoiqu'il ne se fût point ouvert alors sur ses principales vues, il n'avoit pu souffrir qu'un intérêt aussi frivole que celui d'une passion amoureuse l'eût emporté sur les plus importantes délibérations, et que le comte, en un mot, l'eût sacrifié à Elisabeth Woodwille. Il s'en étoit plaint amèrement à sa femme, et son chagrin augmentoit depuis que la grossesse de la reine éloignoit les espérances qu'il avoit eues de supplanter son frère. La duchesse avoit ménagé si adroitement l'esprit

du comte, qu'en lui faisant les plaintes de son mari, elle avoit trouvé le moyen de lui faire goûter les vues que le duc avoit formées sans sa participation. Loin de se trouver de la répugnance pour la proposition de l'élever sur les ruines du roi, le comte avoit embrassé cette ouverture comme une favorable occasion de satisfaire le double ressentiment qu'il avoit contre Edouard et contre Marguerite. Enfin, le duc de Clarence s'étant expliqué ouvertement avec lui, tous leurs desseins avoient commencé à rouler sur ce fondement; et si Edouard étoit proscrit dans leurs résolutions, Henri de Lancastre étoit oublié.

Une autre observation de la dame Trott regardoit Burchier, archevêque de Cantorbéry. Elle n'avoit pas manqué d'avertir la duchesse de Clarence, des liaisons secrettes qu'il avoit avec la reine Elisabeth, dans la crainte que le comte de Warwick ne continuât de se livrer sans précaution à un homme qui n'étoit plus capable que de le trahir. Mais l'archevêque avoit vu si peu d'apparence à l'exécution des promesses par lesquelles il s'étoit laissé gagner, qu'il commençoit peut-être à se repentir de sa crédulité. Elisabeth n'avoit d'ardeur que pour l'agrandissement de sa famille. Le comte de Rivers, son père, avoit été chargé de l'administration. Outre la charge de grand trésorier qu'il avoit eue presqu'immédiatement après le

mariage du roi, il venoit d'être revêtu de celle de grand connétable, vacante par la démission libre ou forcée du comte de Worcester. Antoine Woodwille son frère, avoit obtenu, dans le même temps, la survivance de celle de grand connétable. Enfin, la reine perdant le souvenir de toutes les voies qu'elle avoit été obligée d'employer pour assurer l'ouvrage de sa fortune, ne pensoit qu'à jouir de tous les biens qui ne pouvoient plus lui échapper dans son élévation, et qu'à les partager avec un petit nombre de parents et d'amis sur qui elle réunissoit tous ses bienfaits. Ce fut dans le chagrin de se voir si mal récompensé, que l'archevêque fit le voyage de Middleham, et qu'il se présenta au comte de Warwick, sans l'avoir fait avertir de cette visite. Sa présence jeta d'abord l'épouvante dans une assemblée de conspirateurs qui ne rouloient que des projets de vengeance et de destruction. Mais, après un entretien particulier qu'il eut avec le comte, on fut agréablement surpris de le voir ardent à se mêler dans la foule, embrassant les uns, saluant les autres par leur nom, et les félicitant tous du généreux dessein qui les rassembloit. Cependant, il leur conseilla d'éviter les assemblées nombreuses, et de retrancher tous les sujets de défiance à un roi qui éteignoit ses moindres soupçons dans le sang. Montaigu, frère du comte, commandoit toujours dans les provin-

tes du Nord. C'étoit de ce côté-là que les conjurés vouloient tenter leur premier soulèvement. L'archevêque leur conseilla encore de chercher quelque prétexte qui pût les y conduire insensiblement, et donner une autre couleur à leur entreprise, que le désir de venger le comte de Warwick.

En communiquant de si importantes découvertes à la reine, la fidèle Trott y ajoutoit ses conseils. Elle étoit d'avis que la maison de Lancastre devoit peu redouter la concurrence d'un second Yorck, et que tous les mouvements qui se feroient en faveur du duc de Clarence, tourneroient infailliblement à l'avantage de Henri. Quelle apparence que la nation consentît à se défaire d'Edouard pour lui faire succéder son frère! La violence pouvoit élever un moment celui-ci, mais elle ne lui promettoit point un établissement tranquille et de longue durée. Au-lieu que les mêmes efforts que les deux frères alloient faire pour s'entre-déchirer, contribueroient non-seulement à les affoiblir, mais à faire regretter au public un règne plus doux. On rappelleroit les qualités pacifiques de Henri, dont le gouvernement n'avoit été troublé que par l'ambition d'un petit nombre de sujets rebelles; et lorsque son fils viendroit se faire voir à l'Angleterre, on le regarderoit comme un signe de tranquillité et de bonheur, qui ramèneroit tous les partis à son père.

L'impuissance força Marguerite de s'arrêter à ce conseil. C'étoit bien recueillir un fruit de l'intrigue qui lui avoit succédé si heureusement; mais ce n'étoit point encore celui qu'elle attendoit. Cependant, lorsque l'Ecosse venoit de s'accorder avec Edouard, par une trève de douze ans, lorsque le mariage du comte de Charolois avec la sœur de ce prince venoit enfin de s'accomplir, lorsque le duc de Bretagne étoit aux mains avec la France, lorsque le roi Louis, à qui Marguerite découvrit tout ce qu'elle avoit appris de sa confidente, parut recevoir si froidement cette nouvelle, qu'il étoit clair qu'en souhaitant de voir les Anglois occupés par des guerres intestines, il lui étoit indifférent pour quelle cause; enfin, lorsque cette reine infortunée se trouvoit sans amis, sans vaisseaux, et sans troupes même, par le malheur qu'elle eut de perdre le sénéchal de Normandie, dont la mort, arrivée au combat de Montlhéry, dissipa le petit nombre de volontaires qu'il avoit rassemblés; que lui restoit-il, que d'attendre du ciel les moments qu'il avoit marqués pour le retour de ses espérances, et de se flatter peut-être, suivant la pensée de sa confidente, que les divisions de ses ennemis serviroient à leur ruine? Elle employa cet intervalle à l'éducation de son fils. Ce jeune prince ne démentoit pas l'opinion qu'on avoit eue de ses qualités naturelles, mais dans l'âge où il entroit,

elles avoient besoin d'être cultivées par des soins assidus. La reine lui donna les meilleurs maîtres qu'elle pût trouver en France; et veillant elle-même à leur travail, elle en prit la plus importante partie, qui étoit celle de lui former le cœur et la raison. Elle ne manquoit ni d'exemples pour confirmer ses principes, ni de motifs pour lui en inspirer le goût. Aussi le vit-elle répondre à son attente par des progrès si prompts qu'ils surpassèrent ses espérances.

Mais elle fut interrompue dans cette occupation par une nouvelle qui la fit passer tout-d'un-coup à d'autres soins. Elle apprit, par un messager de la dame Trott, que la province d'Yorck étoit en armes, sans qu'on pût encore pénétrer d'où cette tempête étoit partie. Il y avoit dans la ville d'Yorck un riche hôpital pour les pélerins et les malades, dont le revenu consistoit dans une certaine quantité de bled, que tous les fermiers de la province étoient obligés de fournir, suivant l'étendue des terres qu'ils avoient à cultiver. Un bruit subitement répandu, par lequel on persuada aux fermiers que le bien des pauvres n'étoit employé qu'à l'usage des administrateurs, porta l'esprit de sédition dans toutes les parties de la province. On refusa ouvertement de payer les contributions ordinaires, et ceux qui étoient chargés de les recueillir ayant eu la hardiesse de recourir à la force, on vit en peu

de jours tous les paysans attroupés pour leur résister par la même voie. Ce qui n'étoit qu'un mouvement confus dans son origine, devint bientôt une faction réglée, dont les chefs parurent s'entendre avec un merveilleux accord. Le nombre des séditieux augmentant sans cesse, ils se trouvèrent assemblés au nombre de vingt mille, qui marchèrent en bataille vers la capitale de la province, et qui jetèrent tous les habitants dans la consternation. Il n'y auroit eu personne qui n'eût attribué cette révolte aux intrigues du comte de Warwick, s'il eût fait le moindre mouvement pour en tirer quelqu'utilité ; mais il s'étoit rendu depuis peu dans son gouvernement de Calais, d'où l'on ne voyoit point qu'il s'empressât de revenir ; et ce qui jeta dans l'incertitude ceux même qui étoient disposés à le seconder sans avoir été admis à la participation de son secret, le marquis de Montaigu son frère, qui commandoit dans Yorck, se mit à la tête de tout ce qu'il put rassembler de troupes et de bourgeois propres à porter les armes, pour combattre les révoltés. En effet, les ayant attaqués avec beaucoup de courage, malgré l'inégalité de ses forces, il les mit en fuite et prit Robert Huldrone, leur principal chef, à qui il fit trancher aussitôt la tête.

Cette prompte exécution devint un mystère pour quantité d'amis du comte, qui avoient regardé

l'entreprise des mutins comme son ouvrage. Mais leur incertitude devoit durer bien plus long-temps, et la conduite des Nevill est un de ces grands coups de politique, qui paroissent surprenants même après l'exécution. Montaigu et l'archevêque d'Yorck étoient les auteurs de la sédition, et s'ils en avoient abattu le chef, c'étoit tout-à-la-fois pour se mettre à couvert des soupçons de la cour, aussi long-temps que la dissimulation leur paroîtroit nécessaire, et pour donner adroitement aux rebelles des guides d'un autre poids. Coniers, ancien officier, dont l'expérienee égaloit la valeur, avoit ordre de les rassembler aussitôt, et de mettre à leur tête deux jeunes seigneurs qui s'étoient dévoués à la vengeance du comte de Warwick, et qui devoient agir par leur nom, tandis que Coniers agiroit par ses conseils. L'un étoit fils du lord Fitz-Harry, et l'autre du lord Latimer, tous deux parents du comte. Les mutins reprirent tant de courage, que, se laissant entraîner à toutes sortes de résolutions, ils oublièrent Yorck, qui étoit le premier objet de leur fureur, pour se mettre en marche vers Londres. Le comte de Pembroock, qui entreprit de s'opposer à leur passage avec dix mille hommes, fut entièrement défait. Ayant reçu néanmoins de nouvelles troupes, il les contraignit de s'arrêter proche de Bambury, où les deux armées campèrent à peu de distance. Mais Henri Nevill,

fils du lord Latimer, anima ses gens par une exhortation si vive, que, fondant dès le lendemain sur l'armée royale, ils la taillèrent en pièces. Malheureusement pour lui-même et pour un grand nombre d'autres seigneurs, cette victoire signalée lui coûta la vie. Il poursuivoit les fuyards. S'étant abandonné à la course avec trop de chaleur, quelques royalistes le firent prisonnier, et le tuèrent ensuite de sang-froid. Mais cette barbarie inspira tant d'horreur à ses gens, que s'étant saisis à leur tour du comte de Pembroock et du chevalier son frère, ils leur tranchèrent aussitôt la tête; et ne bornant point là leur vengeance, ils s'avancèrent rapidement jusqu'au château de Grafton, où ils surprirent le comte de Rivers, père de la reine, favori du roi et son principal ministre. Ils l'enlevèrent, malgré quelques efforts qu'il entreprit pour se défendre, et l'ayant mené à Northampton, ils le décapitèrent sur la place publique, sans aucune forme de procès.

Ce furieux torrent, qui ne faisoit que grossir à mesure que les révoltés s'approchoient de Londres, auroit mis le roi dans le dernier danger, si la rigueur extraordinaire de la saison n'eût forcé tout-d'un-coup les deux partis d'abandonner les armes. D'ailleurs, Montaigu et l'archevêque d'Yorck, qui n'avoient pas compté sur des prospérités si rapides, jugèrent à-propos d'attendre

les ordres du comte; assez sûrs que le froid excessif qui arrêtoit leurs gens, ne permettroit pas au roi de faire plus de mouvement pour les inquiéter. Le duc de Clarence étoit allé joindre le comte de Warwick à Calais; et c'est une chose incroyable que, dans la tranquillité dont ils observoient les apparences, ni le nom de Henri de Nevill, qui s'étoit mis à la tête des rebelles, ni la vengeance exercée sur le comte de Rivers, ni l'origine même de la révolte qui avoit commencé sous les yeux de Montaigu, ne fissent pas soupçonner au roi que l'orage eût été formé par le comte de Warwick, et qu'il fût conduit par ses influences. Cette sécurité laissa le temps au comte de prendre des mesures plus justes que jamais pendant l'hiver. Quelques historiens assurent qu'il fit le voyage de Rouen, pour conférer avec Louis XI qui s'étoit avancé dans cette ville. A-moins qu'on ne veuille supposer dans ce prince un désir aveugle de troubler l'Angleterre, sans avoir rien eu de fixe ni de bien éclairci dans ses vues, cette continuation d'intelligence avec le comte de Warwick s'accorde mal avec les démarches qu'il faisoit d'un autre côté en faveur de la reine Marguerite.

Cette princesse connoissoit trop bien les desseins du comte par les avis qu'elle recevoit continuellement de la dame Trott, pour se persuader qu'il pensât à la servir. Elle savoit que les intérêts

de la maison de Lancastre le touchoient peu; et, qu'en satisfaisant sa haîne contre Edouard, il se proposoit de seconder l'ambition du duc de Clarence. Cependant, l'espérance qu'elle avoit de profiter de leurs entreprises pour avancer les siennes, lui fit faire de nouveaux efforts auprès de Louis XI : ce n'étoit plus des vaisseaux ni des troupes qu'elle espéroit d'en obtenir. Il étoit trop occupé lui-même par l'inquiétude continuelle du duc de Berry son frère, et par les desseins qu'il avoit sur la Bretagne. Mais dans la résolution où la reine étoit de passer en Angleterre, elle demandoit du-moins à Louis de l'y faire transporter avec autant de sûreté que de secret; et, se livrant à son honneur et à sa bonne foi, elle lui laissoit le choix des moyens. Après quantité de délibérations, le roi lui offrit d'envoyer des ambassadeurs à Edouard, sous prétexte de l'inviter au renouvellement de la trève, et lui fit envisager assez de facilité à passer à leur suite. L'exemple de Henri, qui avoit été arrêté par son imprudence, et qui languissoit encore dans les cachots de la Tour, faisoit sentir à la reine combien elle devoit employer de précautions. Cependant, il lui parut si nécessaire d'être à Londres, ou dans quelqu'autre lieu du royaume, au moment que le duc de Clarence et le comte de Warwick lèveroient ouvertement le masque, que, ne pouvant douter sur les avis de la dame

Trott, que cette grande entreprise ne fût réservée pour l'ouverture de la campagne, elle résolut d'accepter l'offre de Louis à toutes sortes de risques.

Son fils, ce cher espoir d'une malheureuse maison, devoit être d'un si dangereux voyage, et c'étoit sur lui seul que tomboient toutes ses craintes. Il fut déguisé sous l'habit et le nom d'un jeune ecclésiastique, qui accompagnoit l'archevêque de Narbonne, l'un des ambassadeurs nommés par le roi. Marguerite changea elle-même d'habit et de nom, et ces précautions furent prises avec tant de secret, que les domestiques même de l'archevêque n'en eurent pas de connoissance. Le voyage fut heureux. Ce fut à Londres même que la reine se fit conduire. Elle connoissoit mille moyens de se cacher dans une grande ville, qu'elle n'auroit pas trouvés si facilement dans les provinces. De tant de fidèles sujets qui lui restoient encore, à-peine étoit-elle sûre d'en trouver un qui voulût s'exposer à la recevoir. Elle comprenoit qu'il y avoit une extrême différence entre le zèle qui pouvoit leur faire embrasser ses intérêts lorsqu'elle feroit éclater son arrivée, et celui dont ils auroient eu besoin pour lui ouvrir tout-d'un-coup leur maison, au risque de s'attirer les mêmes rigueurs qu'Edouard avoit exercées contre ceux qui avoient reçu son mari.

Les ducs d'Excester et de Sommerset, accom-

retraite pour entretenir le geolier. L'offre d'une récompense proportionnée au service eut moins d'effet sur ce fidèle serviteur que la satisfaction d'obéir à sa reine. Il ne lui déguisa point la grandeur du péril, et sa propre vie n'étoit pas ce qu'il paroissoit regretter. Mais, lorsqu'il la vit résolue de prendre tous les déguisements qu'il n'avoit osé lui proposer, il parut soulagé d'une partie de ses craintes. Celui qu'il crut le plus sûr fut de la recevoir chez lui en qualité de domestique. Elle y consentit. En vain, les seigneurs, qui lui tenoient lieu de garde et de conseil, lui représentèrent de quelle importance il étoit qu'elle n'exposât point sa liberté. Ses mesures lui sembloient si certaines, qu'elle ne put être ébranlée par aucune crainte.

On sait qu'elle sortit heureusement d'une entreprise où elle n'avoit point effectivement d'autre risque à courir que par l'infidélité de son guide. On sait encore que, de quelque manière qu'il s'y fût pris pour l'introduire dans le cachot du roi, elle trouva ce prince dans une situation plus triste qu'on ne peut la représenter. Regardant sa vie comme un bien qui pouvoit lui être ôté à tous moments, il sembloit avoir perdu le soin de tout ce qui étoit nécessaire pour la conserver. Ceux qui ont attribué cette indifférence à sa piété ont eu raison de la croire digne du culte de l'église, et l'ont proposée effectivement à la cour de Rome,

pour lui faire obtenir l'honneur de la canonisation ; mais les historiens les plus sensés n'ont pas rapporté à la religion ce qui paroît n'avoir été qu'un abattement de courage ou une foiblesse naturelle d'esprit, sur-tout quand on en rapproche les quarante ans que ce prince avoit passés sur le trône, dans une langueur et une inaction qui ne peuvent lui faire obtenir qu'un rang méprisable parmi les rois. Depuis qu'il étoit à la Tour, il n'avoit ni changé d'habits, ni pris de repos dans un lit. A-peine consentoit-il à recevoir quelques aliments grossiers, dont il faisoit toute sa nourriture. Sa barbe et ses cheveux étoient négligés; et dans la solitude où il étoit continuellement, il paroissoit avoir perdu toute attention pour ce qui se passoit dans un monde où il n'étoit plus. Cependant, il s'attendrit jusqu'aux larmes en reconnoissant la reine. Elle ne put résister elle-même à ce spectacle, et tout leur entretien se ressentit de cette première impression. On n'a pas dû s'attendre au récit d'une conférence si secrette. Elle a l'air trop romanesque dans les auteurs Anglois qui en ont orné leurs ouvrages, pour être regardée un moment comme une partie sérieuse de l'histoire que j'écris; mais il est naturel de s'imaginer que la reine y prit de nouveaux motifs pour animer son courage, et qu'elle s'efforça d'en inspirer au roi. Elle tira un autre avantage de cette visite, en

apprenant de lui le nom de plusieurs braves gens, dont le zèle avoit été jusqu'à trouver le moyen de faire pénétrer dans sa prison des lettres et des mémoires, qui auroient servi du-moins à soutenir ses espérances, s'il eût été sensible au plaisir d'avoir encore des sujets fidèles. De ce nombre étoit le comte d'Oxford, que la reine fut charmée de retrouver dans ses intérêts. Il s'étoit réconcilié avec Edouard, mais c'étoit pour servir Henri sous des apparences opposées.

Marguerite avoit passé chez le geolier, six jours, qui avoient été nécessaires pour disposer les circonstances de son entreprise. Elle ne s'attendoit point, en retournant chez le duc de Sommerset, à la funeste nouvelle qu'on ne put lui déguiser à son arrivée. Lorsqu'elle demandoit son fils avec empressement, pour lui rendre les embrassements de son père, elle apprit par la tristesse et par l'embarras du duc, autant que par sa réponse, que ce jeune prince étoit disparu le lendemain du jour qu'elle s'étoit rendue à la Tour, et que tous les soins qu'on avoit pris pour le chercher avoient été inutiles. A-la-vérité, le duc ajouta aussitôt, pour diminuer le trouble mortel de la reine par quelque ombre d'espérance, que le valet-de-chambre du prince s'étoit dérobé avec lui, et qu'ayant emporté une partie de leurs habits, il y avoit peu d'apparence qu'il leur fût arrivé quelque malheur, s'ils

ne s'y étoient précipités volontairement. Mais cet adoucissement étoit-il capable de guérir les alarmes de Marguerite? Elle passa huit jours, c'est-à-dire, tout le temps que dura sa peine, dans des tourments qui triomphèrent de sa constance. La moindre de ses craintes étoit qu'Edouard n'eût fait enlever le prince; et, loin de se rassurer en apprenant qu'on n'avoit point entendu parler de lui à la cour, elle se persuadoit quelquefois que sa perte n'en étoit que plus certaine, et que ses ennemis l'avoient fait égorger secrettement.

Enfin, son inquiétude fut dissipée par le retour du prince. Il se présenta timidement lorsqu'il eut appris que la reine, sa mère, étoit revenue de la Tour et qu'elle avoit été mortellement affligée de son absence. Ce fut moins de lui que de son guide qu'elle tira d'abord le secret de son voyage et de ses desseins. Il revenoit de Calais, où l'amour l'avoit conduit. Quoiqu'il eût à-peine quatorze ans, il n'avoit pu voir la seconde fille du comte de Warwick, qui se nommoit Anne, comme mylady Nevill, sans prendre pour elle tous les sentiments d'une vive passion. Il l'avoit vue à Paris avec le comte. Le temps n'avoit fait qu'augmenter son ardeur; et lorsqu'il avoit cru la reine occupée pour quelques semaines à la visite de son père, il avoit forcé son valet-de-chambre de faire avec lui le voyage de Calais, dans l'espoir d'être revenu à

Londres avant qu'elle eût fini ses affaires à la Tour. Au reproche qu'elle lui fit de s'être exposé avec tant d'imprudence aux dangers qui menaçoient sa vie, il répondit agréablement, qu'elle ne lui avoit pas donné un exemple de timidité en se livrant à la discrétion d'un geolier.

Quelle opinion ne conçut-elle point d'un caractère si ferme et si entreprenant! Cependant, la prudence lui fit modérer sa joie; et donnant, au contraire, le nom de témérité à sa hardiesse, elle voulut savoir toutes les circonstances de son voyage, pour en prendre occasion de l'instruire par ses moindres fautes. Mais elle ne résista point au transport de son cœur, lorsqu'elle entendit avec quels ménagements et quelle discrétion il avoit non-seulement satisfait les mouvements de sa tendresse, mais découvert une partie des desseins du comte, par les informations qu'il avoit eu l'adresse de se procurer à Calais. Elle l'embrassa, dit un historien qui ne fait pas difficulté de lui attribuer ici le don de prophétie; et versant des larmes de joie et de douleur par le mélange qui se faisoit tout-à-la-fois de ces deux sentiments dans son ame, elle lui dit dans ces propres termes: « La fortune » qui vous a maltraité depuis votre naissance, n'a » pas de réparation qui suffise pour tant d'injus- » tices. Je crains qu'elle n'achève de vous perdre, » parce qu'elle vous doit plus qu'elle ne peut vous

» rendre ». On n'oubliera point cette prédiction de la reine, lorsque j'en rapporterai une beaucoup plus claire et plus circonstanciée du roi son mari.

Il est vrai que le jeune prince avoit conduit son aventure amoureuse, avec une sagesse rare à son âge. Il s'étoit introduit à Calais sous le même déguisement qu'on avoit employé pour le faire entrer à Londres. Rien n'étoit si commun que d'y voir passer de jeunes ecclésiastiques, qui alloient faire leurs cours d'étude dans les abbayes de Normandie. Il avoit eu même assez d'adresse pour se ménager plusieurs fois l'occasion d'entretenir Anne Nevill, et ce qui l'auroit peut-être exposé à quelque disgrace s'il n'eût pas réussi à lui plaire, étoit devenu la cause de sa sûreté, lorsqu'il lui eut inspiré assez de reconnoissance et d'amour pour l'intéresser à son sort. Il avoit observé les préparatifs qui se faisoient sourdement pour le départ du duc de Clarence et du comte de Warwick, qui étoient tous deux dans cette ville avec leur famille. Il avoit été témoin de l'agitation de leurs gens, et divers éclaircissements qu'il avoit tirés de sa maîtresse, ne lui avoient pas permis de douter que le comte ne fût à la veille de repasser la mer, avec mille desseins qui devoient être funestes à Edouard.

Ces observations s'accordoient si bien avec les avis que Marguerite recevoit de la dame Trott,

dont le succès lui parut si peu douteux, qu'il négligea de se retrancher dans son camp avec les précautions ordinaires. Le comte de Warwick fut informé de sa négligence, et ne laissa point échapper l'occasion. Il attaqua pendant la nuit l'armée royale. Son nom y jeta tant de désordre, que dédaignant de tuer des ennemis, qui ne se présentoient pas même à ses coups, il pénétra jusqu'à la tente d'Edouard. A-peine ce prince étoit-il sorti des bras du sommeil. Troublé par un tumulte dont il ignoroit encore la cause, incertain s'il falloit fuir ou combattre, il vit arriver le comte victorieux, dont la présence lui annonçoit sa destinée. Toute la fierté de son rang disparut aux yeux de son vainqueur; il lui remit ses armes en le priant de ne pas abuser de sa victoire.

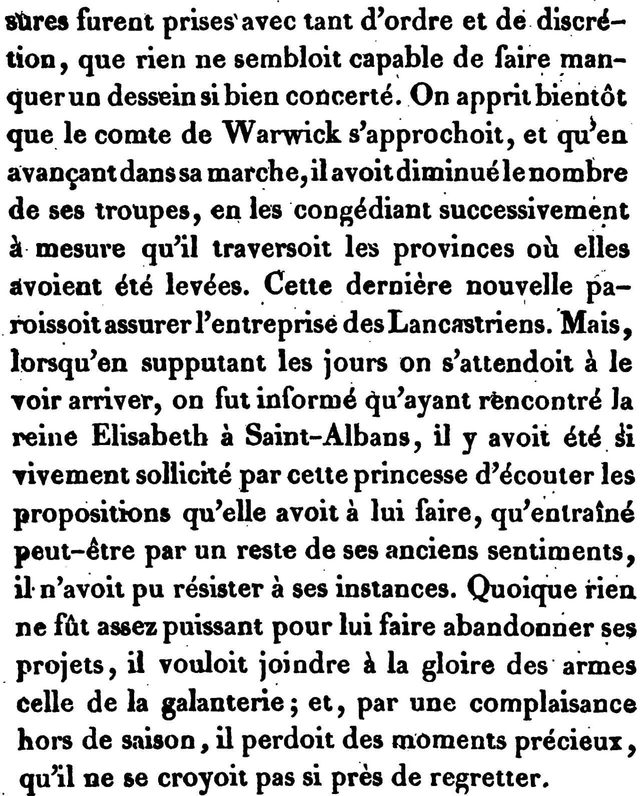
Quel événement! Le comte n'insulta point au malheur d'un ennemi suppliant. Mais l'ayant fait conduire sur-le-champ à Warwick, il prit le jour suivant pour délibérer avec le duc de Clarence sur le premier usage qu'ils devoient faire de leur fortune. L'impatiente ambition du duc lui auroit fait souhaiter de ne pas différer plus long-temps à publier ses prétentions. L'armée même du roi s'étant réunie à celle du comte, il sembloit que cette disposition générale à l'obéissance ne lui laissât à craindre aucun obstacle. Cependant, l'avis du comte fut de donner une forme plus paisible

à leur entreprise, et de se rendre dans la capitale pour s'appuyer de l'autorité du parlement. Il congédia une partie de ses troupes, dans la vue de faire connoître au public qu'il pensoit moins à troubler l'état qu'à rétablir l'ordre et la justice, dont il se plaignoit qu'Edouard avoit violé toutes les loix; et, se contentant d'annoncer par cette préparation, les changements qu'il méditoit, il déclara que son dessein étoit d'aller à Londres, pour remédier aux abus de l'administration, de concert avec le parlement. Mais Warwick ne lui paroissant point un lieu assez sûr pour en faire la prison du roi, il le fit transférer dans son château de Middleham, où il le confia à la garde de l'archevêque d'Yorck, son frère.

Le bruit de la victoire s'étoit déjà répandu jusqu'à Londres. Dans le premier mouvement de sa joie, Marguerite avoit penché à ne pas perdre un moment pour rassembler ses partisans, et pour faire proclamer son mari ou son fils, suivant l'inclination que le peuple marqueroit pour l'un ou l'autre de ces deux princes. Mais on lui représenta que le temps qu'il falloit choisir n'étoit pas celui où les deux vainqueurs étoient encore à la tête d'une puissante armée, et où le seul dépit de se voir prévenu, seroit capable de porter le duc de Clarence à se réconcilier sur-le-champ avec son frère. Comme la résolution à laquelle ils s'étoient

arrêtés de se rendre à Londres, sans avoir fait la moindre ouverture de leur dessein, sembloit laisser quelque lieu de douter s'ils n'en avoient pas changé en faveur de Henri, le duc de Sommerset fut d'avis qu'il ne falloit pas craindre de leur avoir quelque obligation s'ils vouloient se déclarer pour ce prince; et que, s'ils marquoient d'autres intentions en arrivant à Londres, ou s'ils tardoient même un moment à faire ouvrir la prison de Henri, il seroit temps alors d'éclater, avec d'autant plus de confiance, que leur arrivée même serviroit à persuader au peuple que cette révolution seroit leur ouvrage; sans compter que, ne pouvant se faire accompagner dans Londres par les troupes qui leur restoient, il seroit aisé, avec quelques précautions, de les arrêter eux-mêmes, et de leur faire prendre la place du roi au moment qu'il sortiroit de la Tour.

Ce conseil étoit, sans doute, le seul auquel Marguerite pût s'arrêter dans une conjoncture précipitée, où elle ne pouvoit espérer de rassembler tout-d'un-coup des troupes, et où elle avoit, néanmoins, assez de partisans à Londres pour se promettre d'enlever aisément les deux chefs des rebelles. Ses principaux confidents s'occupèrent à faire armer secrettement leurs amis dans tous les quartiers de la ville, et choisirent un nombre des plus résolus pour cet enlèvement. Toutes les me-



sûres furent prises avec tant d'ordre et de discrétion, que rien ne sembloit capable de faire manquer un dessein si bien concerté. On apprit bientôt que le comte de Warwick s'approchoit, et qu'en avançant dans sa marche, il avoit diminué le nombre de ses troupes, en les congédiant successivement à mesure qu'il traversoit les provinces où elles avoient été levées. Cette dernière nouvelle paroissoit assurer l'entreprise des Lancastriens. Mais, lorsqu'en supputant les jours on s'attendoit à le voir arriver, on fut informé qu'ayant rencontré la reine Elisabeth à Saint-Albans, il y avoit été si vivement sollicité par cette princesse d'écouter les propositions qu'elle avoit à lui faire, qu'entraîné peut-être par un reste de ses anciens sentiments, il n'avoit pu résister à ses instances. Quoique rien ne fût assez puissant pour lui faire abandonner ses projets, il vouloit joindre à la gloire des armes celle de la galanterie; et, par une complaisance hors de saison, il perdoit des moments précieux, qu'il ne se croyoit pas si près de regretter.

Elisabeth, sans être extrêmement distinguée par l'esprit, avoit toute l'adresse qui est propre à son sexe. Elle espéra beaucoup de la facilité que le comte avoit eue à se laisser retenir par ses prières; et, ne pouvant douter à quoi elle devoit attribuer son ascendant, elle ne fit pas difficulté de l'employer, pour ramener ce fier vainqueur à des sen-


timents plus modérés. Il l'écouta sans se laisser fléchir; mais le plaisir qu'il avoit à la voir, et la complaisance qu'elle eut de l'écouter lui-même sans paroître offensée de ses discours galants, lui firent employer plusieurs jours dans une occupation si douce. Aux instances du duc de Clarence, qui lui conseilloit de ne pas différer de se rendre à Londres, il répondoit que tout étant tranquille autour d'eux, il ne voyoit rien qui rendît leur marche si pressante, et qu'il étoit même de leur intérêt de persuader à toute l'Angleterre qu'ils ne formoient que des projets de paix et de bien public, puisqu'il n'entroit rien dans leur conduite qui ressentît la précipitation et l'emportement. Ainsi, l'amour, qui a ruiné tant de hautes entreprises, lui préparoit une de ses plus noires trahisons. Tandis qu'il s'endormoit dans cet excès de sécurité, un bruit soudain, qu'il fut assez heureux pour entendre avant ceux qui auroient pu le faire servir à sa perte, lui apprit qu'Edouard, échappé de sa prison, étoit entré presque seul à Londres, qu'il y avoit été reçu avec l'acclamation de tout ce qu'il y avoit laissé de sujets fidèles, et que le petit reste de troupes qui étoient campées à quelques milles de Saint-Albans, s'étoient débandées à cette nouvelle. Malheureusement pour le comte, son détachement de la garnison de Calais avoit repris vers la mer par ses ordres, et n'étoit plus à portée d'être

assez promptement rappelé. Dans l'inquiétude dont il ne put se défendre pour sa propre sûreté, au milieu d'une ville où il craignoit que les commandements de la reine ne fussent plus respectés que les siens, il ne vit point d'autre parti que de profiter avec le duc de Clarence du bonheur qu'ils avoient eu d'être avertis les premiers, pour fuir avec toute la vîtesse de leurs chevaux.

Mais ce contre-temps n'étoit pas moins affreux pour Marguerite. Il étoit vrai qu'Edouard avoit trompé la vigilance de l'archevêque d'Yorck, s'il ne l'avoit pas même gagné par ses promesses, comme divers historiens l'ont prétendu. Ce prélat s'étoit laissé persuader qu'il ne risquoit rien à permettre au roi de chasser à pied dans le parc de Middleham, et, le faisant escorter seulement de vingt gardes, il lui avoit accordé cet amusement dès le lendemain de son arrivée. Dans un canton qui appartenoit en partie au comte de Warwick, ce n'étoit pas effectivement des vassaux de son ennemi qu'Edouard avoit espéré du secours pour sa fuite; mais connoissant le pays, il avoit gagné facilement un de ses gardes par la promesse d'une récompense égale au service, et il l'avoit employé pour faire avertir un gentilhomme voisin, qu'il connoissoit attaché à ses intérêts, de se trouver avec deux chevaux sous les murs du parc. Rien ne lui

avoit été si facile que de passer le mur, à la vue même de ses gardes, qui avoient pris l'envie qu'il en marquoit pour un badinage. Il étoit monté à cheval aussitôt, sans autre guide que le gentilhomme, dont la fidélité avoit répondu à son attente; et, prenant à-peine le temps de faire rafraîchir leurs chevaux dans leur course, ils avoient gagné Londres avec une diligence incroyable. Ceux qui accusent l'archevêque d'Yorck d'avoir trahi la confiance de ses deux frères, font ce récit différemment. Les uns croyent que ce fut par la reine qu'il se laissa séduire, et que cette princesse, après avoir obtenu du comte de Warwick qu'il passeroit quelques jours à Saint-Albans pour entrer en conférence avec elle, dépêcha sur-le-champ à l'archevêque un Irlandois fort adroit, nommé Dilbon, qui persuada à ce prélat que, tandis que son frère prenoit le parti de s'accommoder avec la reine, il devoit user de l'occasion qu'il avoit de ménager ses propres intérêts en faisant son accommodement avec le roi. D'autres attribuent uniquement sa foiblesse à son ambition, qui se laissa éblouir par les promesses et les manières engageantes d'Edouard. Quoi qu'il en soit, ce prince ayant rencontré le lord Hastings en traversant la province d'Yorck, lui avoit donné ordre d'assembler diligemment quelques troupes,

et ce fut le bruit de leur approche autant que la nouvelle de la liberté du roi qui dissipa celles qui restoient au comte de Warwick.

Quand Marguerite auroit ignoré toutes ces circonstances, la révolution dont elle fut témoin dans la capitale, et le refroidissement d'un grand nombre de ses partisans auroient suffi pour lui inspirer beaucoup de défiance de sa situation. Ses alarmes redoublèrent en voyant changer la garde de la Tour, et les émissaires d'Edouard répandus dans toutes les parties de la ville pour y prendre des informations avec le plus grand soin. Elle ne douta point que les mouvements qui s'étoient faits en sa faveur n'eussent été pénétrés, et ses confidents ayant les mêmes soupçons, ils n'eurent plus rien de si pressant que de mettre le prince de Galles à couvert. L'archevêque de Narbonne étoit retourné en France; mais il avoit laissé à Londres une partie de son équipage, dans le seul dessein de favoriser le passage de la reine et du prince, s'ils se trouvoient forcés d'avoir recours à la fuite. Ils risquèrent un voyage qui étoit moins dangereux qu'un plus long séjour à Londres. Cependant, le regret de se voir arracher de si belles espérances, fit saisir à la reine jusqu'aux moindres ressources qu'elle crut propres à les faire renaître. Elle apprit dans sa route que le comte de Warwick et le duc de Clarence ayant rejoint les troupes qu'ils avoient ren-

voyées à Calais, étoient retournés sur leurs pas, et se flattoient encore de les grossir assez par de promptes levées, pour donner de l'inquiétude au roi avant qu'il eût le temps lui-même de fortifier les siennes. Ce fut assez pour lui faire prendre le parti de s'arrêter dans une maison de campagne de la province de Kent, où le duc de Sommerset lui répondit de la fidélité du maître. Mais, dans une situation si incertaine, elle n'osa retenir son fils avec elle, et profitant du voisinage de la mer, elle le fit passer à Boulogne sous la conduite du duc.

Le comte de Warwick avoit chargé effectivement un jeune seigneur, fils du lord Wells, de lever des troupes dans une province où il lui connoissoit beaucoup de crédit. L'ardeur de ce jeune homme lui avoit fait exécuter si heureusement sa commission, qu'il s'étoit vu dans peu de jours à la tête de douze mille hommes; et le comte n'épargnant rien de son côté pour rassembler ses partisans, Edouard, qui ne se trouvoit encore qu'une armée très-foible, se crut menacé d'un péril plus pressant que celui dont son bonheur l'avoit délivré. L'impatience de voir ses ennemis si obstinés à sa ruine, lui fit commettre une action cruelle. Il se vengea du jeune Wells en faisant couper la tête à son père, vieillard respectable qui s'étoit rendu à la cour sur ses premiers ordres, et qui pensoit bien moins à soutenir son fils dans sa révolte, qu'à

se sauver lui-même par ses excuses et ses soumissions. Cette barbarie tourna néanmoins à l'avantage d'Edouard, par l'imprudente fureur du fils, qui ne garda aucun ménagement pour venger son père. Au-lieu d'attendre le comte de Warwick, ou de prendre quelques détours pour s'aller joindre à lui, il s'avança témérairement vers l'armée du roi, qui étoit augmentée par la jonction du lord Hastings. Edouard qui le cherchoit aussi, pour s'opposer au dessein qu'il lui supposoit de se joindre au comte, le rencontra près de Strafford. Le combat fut sanglant. Wells fit des prodiges de valeur. Mais il ne fut pas même assez heureux pour trouver la mort qu'il cherchoit par les armes. Après avoir vu tomber autour de lui dix mille de ses gens, il fut pris par des vainqueurs trop pitoyables, qui ne lui sauvèrent la vie que pour la lui faire perdre sur un échafaud.

Son malheur se fit sentir au comte de Warwick, par la consternation que la victoire du roi répandit dans ses troupes. Il eut le chagrin de s'entendre déclarer par le lord Stanley, un de ses principaux chefs, qu'il n'y avoit point assez de gloire à seconder les fureurs d'un rebelle, pour l'acheter par le risque continuel de devenir la proie d'un bourreau. Ce discours, qui se répandit dans l'armée du comte, acheva d'y jeter le découragement. Il se vit exposé, non-seulement à tomber dans les mains

du vainqueur, qui s'avançoit vers lui avec la dernière diligence, mais à lui être livré par ses propres soldats qui méditoient déjà cette noire trahison. La certitude qu'il en eut lui fit prendre le temps de la nuit pour se sauver par mer avec le duc et la duchesse de Clarence. Cette dame, qui étoit fort avancée dans sa grossesse, fut si alarmée du péril, qu'en mettant le pied dans le vaisseau elle accoucha d'un prince auquel on donna le nom d'Edouard.

D'un autre côté, Marguerite, qui étoit à si peu de distance du comte qu'elle fut informée aussitôt de son départ, ne différa point un moment à monter sur un vaisseau qu'on lui tenoit prêt sur la côte; de sorte que c'étoit un exemple singulier des jeux de la fortune que de voir fuir dans ce désordre, et par des routes si peu éloignées, les chefs de deux entreprises qui n'avoient rien eu de commun, quoiqu'elles se trouvassent renversées du même coup, et dont l'une n'auroit pu réussir que par des suppositions qui auroient toujours entraîné la ruine de l'autre; tandis qu'on s'imaginoit néanmoins des deux parts qu'on n'avoit que les mêmes plaintes à faire de la fortune, et que le bonheur d'Edouard avoit été le seul obstacle auquel on avoit été forcé de céder. Mais il se préparoit des obscurités encore plus profondes, et qui donnèrent occasion à d'autres erreurs. Le comte de

Warwick se retiroit avec confiance dans sa ville de Calais, et rien n'auroit pu lui faire soupçonner que cet asile lui fût fermé. Quelle fut sa surprise en approchant du port, de voir tirer le canon sur lui! C'étoit, néanmoins, le fidèle Vauclerc qui commandoit toujours dans cette place. La fureur de se voir trahi si indignement auroit porté le comte à quelqu'entreprise extravagante, s'il n'avoit eu la duchesse sa fille à ménager. Mais l'état où elle étoit lui fit une nécessité si absolue de se modérer, qu'étouffant jusqu'à ses plaintes, il fut forcé d'employer les soumissions et les prières pour obtenir de Vauclerc quelques secours qui étoient nécessaires à la duchesse. Philippe de Commines, qui étoit alors en Flandres, et qui avoit quelquefois occasion d'aller à Calais, rapporte que tout le secours qui fut accordé par Vauclerc, se réduisit à deux flacons de vin. Cependant, s'étant servi d'un homme de confiance pour envoyer ce léger présent au comte, il lui fit dire qu'il étoit toujours le plus fidèle de ses amis, et que c'étoit par zèle pour son service qu'il le traitoit avec cette rigueur; que, dans les circonstances où se trouvoit la ville, son gouvernement n'étoit point un refuge assuré pour lui; et que, par des raisons qu'il se réservoit à lui expliquer un jour, il lui conseilloit d'aller prendre terre dans quelque port de France. Commines ajoute que ces apparences de fidélité dans

Vauclerc charmèrent Edouard, qui n'en pénétroit pas les motifs. Il lui donna aussitôt le gouvernement de Calais; et le duc de Bourgogne, qui ne fut pas moins sensible au zèle qu'il lui croyoit pour son beau frère, lui fit une pension annuelle de mille écus. Cependant, Warwick, consolé par l'explication qu'il avoit reçue, ne douta point qu'en se refugiant en France il ne fût traité favorablement de Louis XI, dont il avoit gagné particulièrement l'estime et l'amitié. Mais son vaisseau n'étant qu'un *Pacquebot*, il n'eut pas plus tôt repris le large, qu'un coup de vent le mit en danger de périr. Les alarmes de la duchesse et de quelques autres dames qui étoient avec elle, l'auroient obligé de gagner indifféremment la côte la plus voisine, s'il n'eût aperçu un vaisseau françois que sa grandeur rendoit plus capable de résistance, et qui paroissoit remonter comme lui vers la côte de France. Il fut forcé par les cris des dames, de faire tous ses efforts pour l'aborder. S'étant assuré qu'il alloit à Dieppe, il pria le capitaine d'y recevoir trois dames, qui étoient ses deux filles et sa sœur; et craignant autant de flétrir sa gloire en paroissant troublé d'un péril qui avoit effrayé des femmes, que de risquer témérairement sa tête en la confiant à un inconnu, il résolut, avec le duc de Clarence, de ne pas changer de vaisseau pour achever leur route.

La fortune ne pouvoit continuer ses caprices avec plus de bizarrerie. C'étoit la reine Marguerite qui faisoit voile en France avec le duc d'Excester et quelques autres seigneurs, qui ne se lassoient point de leur malheureuse constance à la suivre. Leur haîne pour le comte les avoit bien portés à se dérober à ses yeux, lorsqu'ils l'avoient vu parler de son bord à leur capitaine; mais un sentiment de compassion naturelle ne leur ayant point permis de rejeter la duchesse de Clarence dans la situation où elle étoit, ils avoient consenti que le capitaine la reçût avec les autres dames; et, s'étant contentés de ne pas la troubler par leur présence, il leur avoit paru indifférent qu'elle fût accompagnée du comte et du duc, dont ils n'avoient rien à redouter. Cependant, cette froideur, qui auroit peut-être duré pendant tout le reste de leur navigation, si ces deux seigneurs eussent pris le parti de suivre les dames, se changea bientôt en caresses et en familiarité, lorsqu'elles se trouvèrent sans eux dans le vaisseau. Mylady Nevill ne se crut point dispensée par ses anciens ressentiments de rendre ses devoirs à la reine; et cette princesse n'ayant pu se défendre de quelque plaisir à voir la fille du comte, dont elle connoissoit la tendresse pour le prince son fils, leur liaison devint bientôt aussi étroite que si elle n'eût jamais été interrompue. Ce fut, sans doute, dans les com-

munications qu'elles eurent ensemble sur l'état commun de leur fortune, qu'elles formèrent le plan du plus étrange événement qu'on ait lu jusqu'ici dans une histoire si féconde en aventures. Je n'ai pas besoin de précautions pour diminuer l'étonnement du lecteur, puisque je n'ai rien à rapporter qui ne soit vérifié par toutes les sources de l'histoire.

Il ne se trouve aucun historien qui ait pris soin de nous apprendre, laquelle des deux filles du comte de Warwick avoit été déshonorée par Edouard; et, comme on ne peut s'imaginer que ce fût celle qui avoit épousé le frère de ce prince, je m'attache plus volontiers à l'idée d'un écrivain anglois, qui suppose une troisième fille au comte, que de souiller par ce soupçon le caractère de l'aimable Anne Nevill. Son âge justifie, d'ailleurs, cette conjecture. Etant aussi jeune que le prince de Galles, qui n'avoit alors qu'environ quatorze ans, comment auroit-elle fait le sujet d'une malheureuse aventure qui s'étoit passée plusieurs années auparavant? Son caractère est une autre preuve en sa faveur, car on ne loue pas moins sa vertu que ses charmes.

La reine, au milieu de ses tristes réflexions, prit tant de goût à la voir, que, ne se lassant ni de son entretien ni de sa présence, elle s'en fit une douce occupation jusqu'à Dieppe. Et, n'ayant point

manqué de lui parler du voyage que son fils avoit fait à Calais, elle tira d'elle insensiblement le secret des amours de ce prince. Il l'avoit vue, pour la première fois, à Paris; et, formant aussitôt le dessein de lui plaire, il s'y étoit pris avec une adresse qui sembloit surpasser son âge. C'étoit dans un temps où la haîne du comte de Warwick s'étoit relâchée jusqu'à faire offrir ses services à la reine. Le jeune prince, qui n'avoit pu tout-à-fait ignorer cette négociation, en avoit pris occasion de faire connoître ses sentiments à la fille du comte; et, sentant déjà pour quel rang il étoit né, il lui avoit déclaré qu'il ne souhaitoit la réconciliation de son père avec la reine, que pour se trouver autorisé, par la reconnoissance qu'il devroit aux services du comte, à partager quelques jours sa couronne avec sa fille. Anne, en faisant cet aveu à la reine, ajouta modestement qu'elle avoit été bien éloignée de se laisser aveugler par cette espérance; mais, ne pouvant désavouer aussi qu'elle n'eût été sensible à l'inclination du prince, elle n'en fit que plus délicatement sa cour à Marguerite, en lui confessant que si elle étoit touchée de quelque chose, c'étoit du mérite de son fils beaucoup plus que de sa grandeur. Cette ingénuité intéressant beaucoup la reine, elle voulut savoir de quoi ils étoient convenus, et quelles étoient leurs espérances, en supposant, comme ils n'en étoient que trop menacés,

qu'Edouard demeurât ferme sur le trône. Ici la fille du comte, après s'être fait un peu presser, demanda pardon à la reine d'un sentiment qu'elle osoit à-peine exprimer. Mais, forcée par ses ordres, elle avouoit, lui dit-elle, que, loin de souhaiter le rétablissement du prince, son unique désir étoit qu'il demeurât dans une condition privée, parce que, n'aimant que sa personne, elle se croiroit bien plus autorisée dans son inclination par la ressemblance de leur fortune.

Cette conversation que je ne fais que traduire, et que je n'ai pas trouvée sans vraisemblance dans une vie particulière, eut tant d'agrément pour la reine, que, la tournant en badinage avec les autres dames, elle loua également la sagesse et l'esprit d'Anne Nevill. On arriva heureusement à Dieppe. Les deux seigneurs y étoient arrivés quatre heures plus tôt, par la légèreté de leur *Pacquebot;* ils attendoient leurs dames sur le port. Quel fut leur étonnement de voir sortir du vaisseau la reine, accompagnée de mylady et d'Anne Nevill, qui paroissoient s'empresser autour d'elle avec autant d'affection que de respect, et qui avoient même tout l'air de liberté que donne la joie ! Il n'étoit pas temps d'écouter la haîne pour s'emporter à des reproches mutuels. Le duc et le comte offrirent la main à Marguerite. Elle l'accepta, en souriant malgré elle d'une si étrange rencontre. Il

fallut se reposer un moment des fatigues de la mer. La conversation se lia si heureusement, qu'en moins d'une heure, non-seulement la reine et le comte de Warwick oublièrent tous leurs ressentiments pour se lier d'intérêt et d'amitié, mais qu'ils cimentèrent aussitôt cette liaison par le mariage du prince de Galles et d'Anne Nevill. Le prince s'étoit rendu de Boulogne à Paris avec le duc de Sommerset. On ne remit l'exécution de cet étrange traité qu'après l'aveu qu'on se crut obligé d'obtenir du roi de France, qui étoit alors à Amboise avec toute sa cour. La reine promit au comte de s'y rendre, après un voyage fort court qu'elle méditoit chez le roi de Sicile son père.

Si l'on se rappelle toutes les raisons qu'ils avoient de se détester, et par quels progrès leur haîne avoit dû parvenir au comble, on ne sera pas surpris que j'aye annoncé cet événement comme un de ces coups extraordinaires de la fortune qui ne tirent aucune vraisemblance de la force ni de la gravité des témoignages, et qu'on ne trouve pas moins incroyables, après s'être bien convaincu qu'ils sont certains. Les Nevill avoient fait profession d'être les ennemis déclarés de la reine dès qu'elle étoit montée sur le trône, et leurs anciennes liaisons avec le duc d'Yorck les attachoient autant aux intérêts de sa maison que leur ressentiment contre celle de Lancastre. Le comte avoit tué de sa main

le premier duc de Sommerset. C'étoit par son ordre que Montaigu, son frère, avoit fait trancher la tête au second. Quelque penchant qu'on ait à relever la vertu de Marguerite, il ne paroît pas douteux qu'ils n'eussent été tous deux ses amants. En faut-il d'autre preuve que la cruelle vengeance qu'elle avoit fait tomber sur le comte de Salisbury? Warwick l'avoit regardée tellement comme une marque de haîne personnelle, qu'il étoit entré autant de fureur que de courage dans tout ce qu'il avoit entrepris dans la suite pour la ruine de son mari, et pour la sienne. Le piège qu'elle lui avoit tendu, dans une perfide négociation où elle avoit employé pour le perdre ce qu'il avoit de plus cher, étoit un autre outrage qui avoit redoublé tous ses transports. Il n'y avoit que l'amour qui eût été capable de balancer de si furieux sentiments, lorsqu'il avoit pensé à rechercher son secours pour se venger de la trahison d'Edouard, à laquelle il avoit encore été plus sensible. Mais ayant surmonté enfin sa passion pour Elisabeth Woodwille, il avoit retrouvé dans son cœur tout le poison qu'il y avoit nourri si long-temps contre la reine, et n'en eût-il conservé que le ressentiment du supplice de son père, c'étoit assez pour ne jamais attendre d'un homme si fier que des marques sanglantes de haîne et de fureur. Du côté de Marguerite, les motifs de ces deux passions étoient encore plus puissants,

puisqu'au ressentiment invétéré de mille offenses, elle joignoit la douleur toujours subsistante de sa ruine et de la captivité de son mari, qui étoient uniquement l'ouvrage du comte, et, ce qui étoit peut-être capable de faire encore plus d'impression sur elle, le témoignage qu'elle se rendoit, que n'ayant jamais cherché qu'à lui nuire, elle devoit aussi peu compter sur l'extinction de sa haine, que le croire capable d'attendre d'elle une réconciliation sincère.

Mais le cœur des grands n'a proprement qu'une passion, dont toutes les autres suivent la loi et à laquelle elles sont ordinairement sacrifiées. C'est l'intérêt présent, quel qu'en soit l'objet ; et celui de la reine et du comte, consistant alors également à perdre Edouard, il leur faisoit oublier tout ce qui leur paroissoit plus éloigné, et qui leur étoit par conséquent moins sensible.

Je joindrois à ces réflexions un autre sujet d'étonnement, si je ne trouvois dans les historiens une grande variété d'opinions sur ce qui me paroît capable de le causer. Par le traité de la reine et du comte, le duc de Clarence devenoit beau-frère du prince de Galles, comme il étoit gendre du comte de Warwick, et c'étoient sans doute des nœuds bien étranges que ceux qui lioient volontairement l'héritier présomptif de la couronne, aux plus mortels ennemis de sa maison et de ses

propres droits. Mais quoique plusieurs écrivains attribuent cet aveuglement à l'empire que mylady Nevill conservoit encore sur le duc, d'autres assurent, avec plus de vraisemblance, que, n'ayant approuvé que malgré lui des conventions auxquelles il lui auroit peu servi de s'opposer, il forma dès ce moment les résolutions que nous lui verrons bientôt exécuter, quoique ceux qui sont d'une opinion différente les rapportent plus tard, et les attribuent à d'autres causes.

Marguerite étant partie pour Angers, où le roi son père, avoit obtenu la liberté de revenir, le comte de Warwick, obligé de laisser quelque temps à la duchesse de Clarence, pour réparer les suites de son accident, résolut de ne pas demeurer oisif à Dieppe, pendant le séjour qu'il y fit faire à sa famille. La France n'étoit pas mieux avec Charles, nouveau duc de Bourgogne, qu'avec le duc de Bretagne; et ces deux princes ne se bornant point aux embarras qu'ils avoient causés par terre, au roi leur souverain, tenoient quelques armateurs dans la Manche, qui avoient répandu l'alarme sur toute la côte. Outre une espèce d'indignation, dont le comte ne put se défendre, en songeant quel risque il avoit couru de la part des vaisseaux flamands, qui, dans l'intime liaison de leur maître avec l'Angleterre, n'auroient pas manqué de le livrer à Edouard, s'ils l'avoient surpris

sans défense; il crut se faire un mérite considérable auprès de Louis XI, en purgeant ses côtes de ces incommodes observateurs. Il équipa promptement deux vaisseaux mal en ordre, qu'il trouva dans le port de Dieppe; et choisissant dans la garnison de la ville et du château, deux cents hommes des plus résolus, il entreprit de donner la chasse aux ennemis de la France. La fortune seconda si heureusement son courage, qu'après en avoir coulé quelques-uns à fond, il se saisit d'un vaisseau marchand qui revenoit d'Italie en Flandres, chargé d'une infinité de richesses. Outre l'avantage qu'il en tira dans son infortune, par la générosité du roi, qui lui accorda la confiscation d'une proie si riche, ses inclinations galantes trouvèrent l'occasion de se satisfaire en rendant la liberté à une jeune dame de Florence qui avoit été livrée malgré elle par son père, à un marchand de Bruges. Elle en étoit aimée avec une si folle passion, que, dans le désespoir de n'avoir pu obtenir sa tendresse, il l'avoit achetée de son père pour la somme de trente mille marcs, qui faisoient la principale partie de son bien. Cependant, le comte qui apprit d'elle-même la violence qu'on lui avoit faite, et à quel point son amant lui étoit odieux, ne balança point à la délivrer d'un si triste esclavage, et compta pour rien le désespoir de ce tyran, qui se précipita dans la mer en la voyant arracher de ses bras. Il rentra

dans le port de Dieppe, plus satisfait d'avoir sauvé de l'oppression une des plus belles femmes du monde, que du riche butin qu'il avoit enlevé aux ennemis du roi; mais ce qu'il n'auroit pas fait, s'il en eût pénétré les suites, il demanda pour marque de reconnoissance, à cette belle étrangère, suivant l'usage apparemment de la chevalérie, qui étoit encore en honneur, la permission de la conduire à Amboise, où son dessein n'étoit que de la présenter au roi comme le plus glorieux fruit de sa victoire.

Ayant pris son chemin par la capitale de France, ce fut un spectacle extrêmement doux pour lui que les acclamations qu'il reçut sur toute sa route pour l'important service qu'il venoit de rendre à l'état. Il s'étoit acquitté de la reconnoissance qu'il alloit devoir à la nation, avant le bienfait qu'il en vouloit obtenir. Mais il ne fut pas moins sensible au plaisir de trouver dans le prince de Galles, un amant si passionné pour sa fille, que la nouvelle imprévue de son mariage jeta ce jeune prince dans des transports de joie qui firent craindre pour sa vie. La reine, sa mère, en lui faisant donner avis de son arrivée, n'avoit pas jugé qu'elle dût lui déclarer son traité avec le comte, sans l'avoir communiqué au roi, dont elle vouloit s'assurer un accueil favorable par cette déférence; et le comte même, qui passoit à Paris pour ses affaires particu-

lières, ne pensoit point à le prévenir là-dessus avant que d'avoir rejoint Marguerite à Amboise. Mais sa fille avoit des motifs qui ne s'accommodoient point de cette lenteur. A-peine fut-elle à Paris, que, s'aidant de l'amitié et des soins de mylady Nevill, elle fit avertir le prince par un billet. L'avis étoit vague, et n'y comprenant rien de plus certain que l'arrivée de sa maîtresse, il n'avoit point d'autre impatience que celle de la revoir. Cependant, le duc de Sommerset, qui lui tenoit lieu de gouverneur, regarda cette visite comme une démarche si peu indifférente, que s'y étant opposé avec des raisons pleines de sagesse, il causa aux deux amants le plus sensible chagrin qu'ils pussent recevoir. Enfin, le comte s'aperçut de l'agitation de sa sœur et de sa fille. Il en apprit la cause, et, loin de la condamner, il se chargea de communiquer lui-même au prince, une résolution à laquelle il avoit ignoré qu'il dût être si sensible. Sa visite fut un autre embarras pour Sommerset, qui, tremblant pour le précieux dépôt que la reine avoit confié à ses soins, osoit à-peine recevoir un ennemi terrible dont il ne pouvoit pénétrer les intentions. Sa défiance augmenta encore, lorsque, l'ayant d'abord reçu sans être accompagné du prince, il l'entendit parler d'un engagement qu'il trouva sans vraisemblance; et quoique l'opinion qu'il avoit d'un si grand homme

ne lui permît point de le croire capable d'un lâche artifice, il résista long-temps à des apparences qui pouvoient couvrir quelque danger pour le prince. Ces alarmes furent enfin dissipées, et la joie du prince de Galles devint, pour le comte, une nouvelle raison de se féliciter de son traité.

Il ne s'apercevoit point pendant ce temps-là, que le duc de Clarence se fût refroidi pour lui; et s'étant accoutumé à le regarder comme un ami aussi attaché à lui par leurs entreprises communes que par la qualité de son gendre, il continuoit de le voir avec la même confiance. Cependant, les dispositions du duc étoient changées. Il n'avoit pu supporter les engagements que son beau-père avoit pris contre ses intérêts, et contre les motifs même par lesquels il s'étoit laissé engager dans sa querelle. D'ailleurs, soit que son ressentiment lui rendît déjà odieux tout ce qui appartenoit au comte, soit, au contraire, qu'ayant commencé à se refroidir pour mylady Nevill, la honte de son inconstance servît de plus en plus à l'irriter; il cessa de la voir pour s'attacher à l'italienne que le comte menoit à Amboise. Ce fut entre eux une nouvelle semence de division, quoique les apparences fussent encore assez bien ménagées pour en retarder l'éclat. Le comte avoit perdu sa femme à Calais, l'année d'auparavant, et son penchant pour la galanterie en étant moins resserré par la bien-

séance, il s'observoit beaucoup moins que le duc, qui avoit tout-à-la-fois la duchesse son épouse, et une ancienne maîtresse à ménager. Aussi ne se contraignit-il point pour amuser son étrangère à Paris par toutes sortes de plaisirs et de fêtes, tandis que le duc de Clarence, agité de mille nouveaux sentiments, étoit réduit par les conjonctures à se faire violence pour les dissimuler.

Ils ne laissèrent point de se rendre ensemble à la cour de Louis. Ils y trouvèrent la reine, qui avoit déjà fait venir le prince de Galles auprès d'elle. Louis étoit trop irrité du secours d'hommes et de munitions qu'Edouard avoit envoyé contre lui au duc de Bretagne, pour ne pas saisir avidement une si belle occasion de le chagriner à son tour. Il reçut non-seulement la reine, mais les seigneurs qui s'étoient réunis pour lui composer un cortège, avec les marques de la plus vive affection, et ne se bornant point à les plaindre, il leur offrit tout ce qui étoit en son pouvoir, pour le rétablissement de leurs entreprises et la réparation de leur fortune. Ses faveurs et ses distinctions s'attachant spécialement au comte de Warwick, il l'assura que, quelque dessein qu'il pût tenter, il trouveroit toujours en France et du secours pour l'entreprendre et des applaudissements après avoir réussi. Le vaisseau flamand, dont la dépouille montoit à soixante mille livres, somme alors importante, lui fut

donné avec beaucoup de noblesse; et Louis, que son air froid et resserré n'empêchoit pas de savoir obliger fort galamment, ajouta, qu'en faisant ce présent au comte, il lui restoit encore à s'acquitter du sentiment, après avoir récompensé le service.

Ainsi, Marguerite, en s'ouvrant à ce prince sur les nouvelles vues qu'elle avoit formées à Dieppe, ne put manquer de le trouver disposé à les approuver. Le traité fut conclu en sa présence avec toutes les formalités qu'il auroit apportées au mariage de son propre fils. Le comte de Warwick, et le duc de Clarence même, qui étoit trop engagé pour secouer si tôt le joug, promirent par écrit de prendre les armes aussitôt qu'ils auroient fait leurs préparatifs, et de ne les point abandonner qu'ils n'eussent remis Henri de Lancastre sur le trône, pour le posséder lui et ses héritiers. On ajouta, néanmoins, à cet article, une clause que le comte de Warwick proposa au roi et à la reine, sans avoir été sollicité par le duc. Il vouloit prévenir des réflexions qu'il croyoit encore à naître, et qu'il étoit lui-même surpris de n'avoir pas vu faire à son gendre. On stipula que si Henri et le prince de Galles mouroient sans enfants, la couronne reviendroit au duc de Clarence, ou au jeune Edouard son fils, qui lui étoit né en passant la mer. L'administration du royaume jusqu'à la majorité du prince de Galles, fut promise aux deux seigneurs,

par la reine, qui représentoit dans ce traité le roi son mari. Enfin, Louis prenant part aussi à l'engagement, promit que de son côté il équiperoit une flotte qui seroit prête dans six mois, et dont le commandement seroit donné au comte de Warwick, pour l'exécution de tant de grands desseins.

Dans le temps que tout sembloit favoriser les désirs de la reine, elle apprit du comte de Warwick qu'il étoit arrivé à Calais une dame angloise, chargée de divers ordres d'Edouard pour la cour de France, et que Vauclerc de qui il recevoit cette nouvelle, ne doutoit pas que ce ne fût pour faire au duc de Clarence et à lui-même quelques propositions d'accommodement. La reine devina plus juste. Elle ne put se persuader qu'Edouard recherchât l'amitié du comte après le dernier outrage qu'il en avoit reçu; mais, déguisant ses idées, elle se contenta de lui faire remarquer qu'il y avoit beaucoup plus d'apparence que cette députation regardoit uniquement le duc de Clarence son gendre, et que ce soupçon suffisoit pour leur faire garder plus de mesures avec lui. En effet, la dame Trott, qui arriva peu de jours après, et qui étoit celle qu'Edouard avoit choisie pour la charger de ses ordres, confessa d'abord à cette princesse qu'elle étoit envoyée pour faire honte au duc de l'attachement qu'il venoit de jurer à la maison de Lancastre; et que les liaisons qu'elle avoit eues

avec la duchesse de Clarence ayant fait croire au roi qu'il pouvoit s'ouvrir librement à elle, il lui avoit dévoilé plusieurs secrets d'importance.

Cette fidèle amie de Marguerite, étant arrivée le soir à Amboise, avoit pris le temps de la nuit pour se procurer une conférence avec elle. Elle se félicitoit d'avoir été choisie par Edouard dans une occasion où la confiance qu'il avoit eue pour elle, la mettoit en état, non-seulement de rendre des services signalés à la reine, mais de la sauver de plusieurs périls dont elle la croyoit menacée. Et se flattant que son artifice méritoit un nom plus honorable que celui de trahison, elle lui apprit en même-temps qu'avec les sollicitations qu'elle étoit chargée de faire au duc pour le rappeler en Angleterre, elle avoit ordre de l'engager, par des promesses extraordinaires, à profiter de la familiarité où le roi son frère savoit déjà qu'il vivoit avec Marguerite et le prince de Galles, pour les faire tomber entre les mains de quelques Anglois, qui s'étoient rendus sur la frontière de Bretagne dans le dessein de les enlever. Les motifs qu'elle avoit à donner au duc, étoient ceux qu'il est naturel de s'imaginer; mais rien n'étoit si flatteur que les promesses d'Edouard, puisqu'il lui laissoit le choix ou de l'administration de l'état qu'il vouloit lui abandonner sans réserve, ou du gouvernement perpétuel de l'Irlande pour lui et

ses descendants, avec tous les honneurs du pouvoir absolu. Il n'étoit point question du comte de Warwick, comme si le mépris eût succédé, avec la haîne, à la reconnoissance qu'Edouard devoit à ce héros, et que les circonstances de sa dernière fuite l'eussent persuadé qu'il n'en avoit plus rien à redouter.

Ce que la reine comprit le mieux dans ce récit, fut qu'Edouard étoit vivement alarmé de ses préparatifs; mais, n'osant prendre aucune résolution touchant le duc de Clarence, sans avoir consulté le comte, elle fit trouver bon à la dame Trott qu'il fût appelé sur-le-champ à ce conseil. Il frémit du projet de l'enlèvement; et piqué comme il étoit déjà contre le duc, il souhaita d'abord que Marguerite laissât la liberté à sa confidente de s'acquitter auprès de lui de toutes ses commissions, pour s'assurer de ses vrais sentiments par sa réponse, et, supposé qu'il consentît à la proposition de son frère, pour le punir d'avance de sa trahison comme s'il l'eût déjà commise. Mais cette chaleur s'étant refroidie par d'autres réflexions, il pensa, comme la reine et comme sa confidente, qu'il suffisoit que celle-ci lui représentât, de la part d'Edouard, les raisons qu'il avoit de rompre avec les ennemis de sa maison, et qu'elle lui fît valoir les deux offres de son frère. Outre que c'étoit assez pour approfondir ses dispositions, le comte se rappela les intérêts de

la duchesse sa fille, dont le sort ne pouvoit être que fort à plaindre s'il venoit à rompre d'une manière éclatante avec son mari; et cette considération le fit même passer sur d'autres motifs, qui n'auroient eu que trop de force pour le mettre aux mains avec le duc, s'il en avoit eu un prétexte aussi spécieux que son horreur pour la trahison.

La dame Trott se réduisit donc, par l'ordre de la reine, à représenter secrettement au duc de Clarence, que c'étoit se trahir lui-même que de s'employer à rétablir Henri sur le trône. Son frère n'avoit qu'une fille pour tout fruit de son mariage. Pouvoit-il être plus près de la couronne? et l'espérance de la succession de Henri, après le prince de Galles, étoit-elle comparable aux droits certains qu'il tiroit de sa naissance dans des conjonctures si favorables? D'ailleurs, quelle injure avoit-il reçue du roi son frère qui ne pût être avantageusement réparée par ses bienfaits? Ces raisons parurent l'ébranler. Cependant, soit qu'il fût retenu par la confusion de changer avec tant de promptitude et de légèreté, soit, comme il est beaucoup plus vraisemblable, que l'amour dont il étoit enflammé pour l'Italienne, lui fît remettre à se déterminer après en avoir obtenu les faveurs qu'il commençoit à se promettre, il ne fit point une réponse assez claire pour laisser pénétrer ses véritables intentions.

Cette espèce d'incertitude où il affecta de s'envelopper, ne trompa point le comte. Eclairé par les soupçons de la jalousie, il s'attacha à la dernière de ces deux conjectures. Dès ce moment il commença à le regarder tout-à-la-fois comme un traître, dont les observations étoient à redouter, et comme un rival assez passionné pour sacrifier les vues de sa politique à son amour. Il lui devint si odieux sous l'un et l'autre titres que, ne le ménageant plus que pour l'intérêt de sa fille, il pensa sérieusement à faire repasser la mer à la duchesse, dans la seule vue de se délivrer de cette contrainte, lorsqu'il la verroit rétablie dans la faveur d'Edouard, de qui il étoit naturel qu'elle attendît tout ce qu'elle avoit à espérer de la fortune pour elle et pour son fils. Cette résolution n'étoit point contraire aux engagements qu'il avoit pris avec la reine. Dans la supposition du succès qu'il se promettoit pour leur entreprise, il n'avoit point d'embarras pour le sort de sa fille; mais si leurs espérances étoient malheureusement renversées, il se trouvoit porté par la tendresse paternelle à lui assurer un asile dans le lieu où elle devoit naturellement le chercher.

A cette vue, il en joignoit une qui n'intéressoit que lui, et qui devenoit plus pressante de jour en jour. Son âge lui faisoit craindre que toute sa réputation et tout son mérite n'eussent moins de force pour toucher le cœur de son Italienne que

la jeunesse du duc. Cette passion croissant de jour en jour jusqu'à troubler son repos, il espéroit que le départ de la duchesse seroit pour son mari une nouvelle raison de précipiter le sien, et qu'il se trouveroit délivré tout-à-la-fois d'un ami suspect et d'un rival dangereux. Il fit goûter son dessein à la reine sous celle de ces deux couleurs qui sembloit convenir à leurs intérêts communs. Le retour de la dame Trott, que cette princesse étoit résolue de renvoyer à Londres, lui parut une occasion telle qu'il la souhaitoit pour sa fille. Il la ménagea même avec tant d'adresse, que le duc, sollicité par sa femme, qui entra volontiers dans les vues de son père, consentit secrettement à son départ, et lui fit entendre que son dessein étoit de la rejoindre bientôt; tandis qu'Edouard, la voyant arriver avec son fils, se persuada aisément que c'étoit à la dame Trott qu'il avoit l'obligation de cette conquête, et crut avec la même facilité tout ce qu'elle lui raconta de sa négociation.

Cependant l'Italienne, dont je ne trouve le nom dans aucun historien, étoit plus sensible aux soins du comte qu'il n'osoit se le figurer; et dans la complaisance qu'elle marquoit pour le duc, elle ne cherchoit qu'à déguiser ses véritables sentiments, pour irriter ceux d'un homme à qui elle auroit voulu appartenir plus solidement que par une galanterie passagère. Le comte étoit veuf.

Elle ne se promit pas moins que d'enflammer sa passion, jusqu'à lui faire prendre le parti de l'épouser. C'étoit oublier d'où il l'avoit tirée, et quelle opinion il avoit dû se former de la sagesse d'une fille qu'il avoit trouvée comme entre les bras d'un amant. Aussi ne pensoit-il qu'à s'en faire une maîtresse. Mais les vaines imaginations dont elle se repaissoit, servirent bientôt à le rendre heureux du côté de l'amour, et à lui faire tirer des avantages plus solides d'une intrigue qui n'est ordinairement qu'un badinage dans la vie d'un héros. Ayant pris occasion de ses plaintes pour lui laisser pénétrer une partie de ses vues, elle prétendit justifier la complaisance avec laquelle elle recevoit le duc, par l'envie qu'elle avoit de rendre un service essentiel à la reine et au comte, en retenant en France, par les liens de l'amour, un homme qui n'avoit plus d'autre motif pour y demeurer ; et continuant de lui apprendre les dispositions du duc, elle lui raconta ; qu'avant le départ même de sa femme, il lui avoit proposé de passer avec lui en Angleterre, où il lui promettoit de la rendre heureuse par une tendresse et une constance éternelles. Elle ne fit valoir le sacrifice qu'elle faisoit de ces offres, que pour amener le comte à penser qu'avec la moindre apparence d'obtenir de lui ce qu'elle osoit en attendre, elle pouvoit continuer d'amuser le duc,

aussi long-temps qu'il le jugeroit nécessaire à ses intérêts, et le rendre aussi utile à ses entreprises, qu'il avoit pu l'espérer, lorsqu'il l'avoit engagé à prendre parti contre son frère.

On ne dit point si le comte s'oublia jusqu'à flatter sa vanité par quelques promesses; mais comprenant qu'en effet elle pouvoit servir à lui attacher le duc, il fut charmé d'une ouverture qui satisfaisoit tout-à-la-fois sa politique et son amour; et soit qu'il prît droit de la nécessité qu'il y avoit pour lui d'être assuré de sa bonne foi, pour y prendre quelque confiance, soit qu'elle eût assez de foiblesse pour oublier ses propres vues, ou pour s'en fier à des espérances vagues, après lui avoir fait l'aveu de ses sentiments, il obtint des gages de sa tendresse, qui le rassurèrent entièrement contre les prétentions de son rival.

Après le mariage du prince de Galles, qui avoit été célébré à Amboise avec beaucoup de magnificence, Louis XI avoit pensé si sincèrement à l'exécution de ses promesses, que dans un terme beaucoup plus court qu'il ne se l'étoit imposé, il avoit équipé une flotte au Hâvre-de-Grâce sous le commandement du bâtard de Bourbon. Les ducs d'Excester et de Sommerset, s'étant hazardés dans cet intervalle à repasser en Angleterre, pour y réveiller les partisans de la maison de Lancastre,

ils étoient revenus avec d'heureuses assurances de la disposition où ils les avoient trouvés. Vauclerc s'étoit mis, de son côté, en état de servir le comte, en se défaisant adroitement de quelques émissaires du duc de Bourgogne, qui sembloit avoir reçu d'Edouard la commission de veiller à la sûreté de Calais et à la conduite du gouverneur. Ainsi, avec le secours d'argent, que la reine avoit mendié de toutes parts, il sembloit que rien ne pût retarder son embarquement et l'exécution des grands desseins qui avoient été formés avec tant de préparatifs. On s'étonnoit qu'Edouard parût si tranquille à la veille du nouvel orage qui le menaçoit, qu'il négligeât même d'assembler une armée, et de donner des ordres pour la garde de ses côtes. Cette sécurité ne pouvoit venir, en apparence, que de la pensée où il étoit que le comte de Warwick ne tenteroit rien sans son frère, et de l'adresse que la dame Trott avoit eue à lui persuader, non-seulement que ce prince ne tarderoit point à suivre son épouse, mais qu'il n'étoit resté en France, que pour traverser sourdement les nouveaux desseins de ses ennemis. Cependant, quoique ces raisons fissent une partie de sa confiance, il en avoit une autre qui étoit beaucoup plus juste, et qui auroit été capable de renverser dans leur source, tous les projets de la reine, si

l'habileté du comte de Warwick ne les eût conduits heureusement.

Le duc de Bourgogne, qui portoit un autre jugement qu'Edouard des préparatifs qui se faisoient en France, et de l'importance d'une entreprise dont le comte étoit le chef, avoit fait approuver à son beau-frère, que pour lui marquer son zèle, il armât tous les vaisseaux de guerre qu'il avoit dans ses ports, et qu'il s'avançât jusqu'à l'embouchure de la Seine, pour combattre la flotte françoise, lorsqu'elle mettroit à la voile. Cette officieuse ardeur du duc venoit peut-être moins de son amitié pour Edouard, que de son ancienne aversion pour Louis XI, et du ressentiment particulier qu'il nourrissoit contre Warwick, depuis qu'il lui avoit enlevé ou coulé à fond plusieurs vaisseaux. Mais il avoit préparé effectivement une flotte fort supérieure à celle de France, et le bâtard de Bourbon, averti qu'on l'avoit vue paroître, ne voulut point exposer les vaisseaux du roi au risque d'un combat trop inégal. Ce contre-temps désespéra le comte, qui s'étoit déjà rendu au Hâvre, avec la reine et le prince de Galles. Il retourna à la cour pour conjurer le roi de ne pas se rebuter d'un obstacle si léger, et de se reposer de l'événement d'une bataille sur sa conduite et son courage. Ayant obtenu la permission qu'il

désiroit, il se hâta de regagner le Hâvre, et se mettant en mer dès la même nuit, il se présenta le lendemain avec une merveilleuse intrépidité à la flotte flamande, qui se flattoit déjà de l'avoir bloqué pour long-temps dans son port. Il n'avoit que neuf vaisseaux contre seize; mais les ayant divisés en trois escadres, il leur ménagea le vent avec tant d'adresse, qu'ayant attaqué brusquement les ennemis de trois côtés, il les jeta d'abord dans une confusion dont il leur devint impossible de se remettre. Eloignés, comme ils étoient, de s'attendre à une attaque si vive, ils n'avoient point gardé assez de distance entr'eux pour tirer quelque avantage du nombre; de sorte que ceux qui étoient au centre, devenant inutiles au combat, par les bornes étroites où ils se trouvoient resserrés, et n'ayant pour se mettre au large que le seul endroit que le comte leur avoit laissé ouvert, et par lequel ils ne pouvoient sortir de leurs rangs, sans avoir directement en poupe un vent fort impétueux, ils ne faisoient qu'embarrasser les autres, qui étoient pressés par le comte avec son impétuosité ordinaire. Il en coula quatre à fond, avant que Bonneville, leur amiral, eût conçu nettement quelle méthode il devoit employer pour se défendre. Le vent ayant redoublé tout-d'un-coup avec beaucoup de furie, les Flamands jugèrent à-propos de profiter, pour fuir, d'un

incident qui sembloit excuser en même-temps leur défaite, et n'ayant besoin que d'étendre leurs voiles, pour gagner directement leurs ports, ils y allèrent publier que le comte de Warwick devoit sa victoire à la tempête.

Pour lui, dédaignant la facilité qu'il auroit eue à les poursuivre, il remonta au Hâvre avec autant de peine qu'ils en avoient peu à s'éloigner. Là, sans être tenté de l'inutile honneur d'aller recueillir des applaudissements à la cour, il ne se donna que le temps d'attendre la fin de la tempête; et pressant aussitôt la reine de s'embarquer, il alla heureusement prendre terre au port de Darmouth.

A-peine avoit-il quatre mille hommes sur sa flotte, car Louis XI avoit été plus fidèle que libéral dans l'exécution de ses promesses, comme si son unique but eût été d'entretenir la division parmi les Anglois, pour leur ôter le pouvoir de se mêler de ses affaires. Cependant, Warwick n'eut pas plus tôt paru sur la côte avec cette petite troupe, qu'il se vit à la tête d'une armée. Elle s'accrut en peu de jours jusqu'au nombre de soixante mille hommes. Aussitôt il fit proclamer Henri VI suivant son ancien projet, et publier au nom de ce prince un ordre à tous ses sujets, depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante, de prendre les armes pour chasser le tyran et l'usurpateur.

Edouard qui avoit essuyé, depuis qu'il étoit sur

le trône, assez de marques de l'inconstance de la fortune, pour avoir appris par sa propre expérience à se défier des périls dont il étoit environné dans la situation, n'en parut pas plus alarmé à la première nouvelle du débarquement du comte. Le souvenir des dernières circonstances dans lesquelles il l'avoit forcé de prendre la fuite, et la réponse qu'il avoit reçue de mylord Stanley, lui persuadoit encore que la vengeance ne lui inspireroit jamais que des désirs inutiles. D'ailleurs, il comptoit toujours sur le retour de son frère, sans lequel il ne pouvoit s'imaginer qu'aucun de ses sujets osât prendre les armes contre lui; et l'artificieuse Trott ne manquoit pas de l'entretenir dans toutes les préventions qui étoient capables d'augmenter cette trompeuse sécurité. Lorsqu'il eut appris, non-seulement que son ennemi avoit été reçu du peuple avec une affection qui se déclaroit assez par l'armée nombreuse qu'il avoit déjà sous ses ordres, mais que le duc de Clarence étoit avec lui, qu'il reconnoissoit Marguerite pour sa reine, et qu'il n'avoit pas fait difficulté de consentir à la proclamation de Henri, sa téméraire confiance se changea dans une consternation qui lui fit perdre jusqu'au courage dont on ne lui reprochoit point d'avoir jamais manqué. Il donna ordre, à-la-vérité, de lever des troupes, et il marqua le quartier d'assemblée dans la plaine de Nottingham; mais trem-

blant aux nouvelles qu'il recevoit à chaque moment de la défection de quelqu'un de ses amis, incertain à qui il devoit prendre confiance, et n'osant se livrer à ses propres gardes, au-lieu de tenir la campagne avec l'armée qu'on s'étoit hâté de lui lever, il se renferma à quelque distance de son camp, dans le château de Lins, petite ville de la province de Lincoln, qui est située sur le bord de la mer.

Des alarmes si peu déguisées ne servirent qu'à répandre la même épouvante dans toutes les provinces qui avoient encore quelque penchant à lui demeurer fidèles. Mais il ne pouvoit soutenir la pensée que son frère eût entrepris de remettre Henri sur le trône; et continuant de se tromper sur ce qui devoit causer ses plus justes craintes, il se persuadoit encore, que s'il pouvoit gagner le duc de Clarence, le reste étoit si peu redoutable pour lui, qu'il devoit se réjouir, au contraire, que le comte de Warwick fût venu se livrer entre ses mains. Dans cette idée, il fit partir encore une fois la dame Trott pour renouveler ses efforts auprès du duc, et il voulut que la duchesse son épouse partît aussi pour y joindre ses sollicitations.

Non-seulement le duc de Clarence avoit passé la mer avec la reine; mais aussi ardent qu'elle à souhaiter la ruine de son frère, il avoit déjà inspiré les mêmes sentiments à tous ses amis; et malgré les

défiances que Marguerite avoit eues de ses intentions, elle étoit forcée tous les jours, par de nouvelles preuves, de le regarder comme un de ses plus zélés partisans. Il falloit, dit Rapin, qu'il eût perdu le sens commun pour abjurer si follement ses propres intérêts, et l'on ne concevoit pas par quelle injure Edouard avoit pu s'attirer cet excès de haîne. Mais on ignoroit quelle part l'amour avoit à la conduite du duc. L'italienne avoit tenu jusqu'alors sa promesse au comte de Warwick. Elle entretenoit si adroitement les espérances de son rival, qu'elle sembloit prendre de jour en jour un nouvel ascendant sur lui. En feignant d'être sensible à sa tendresse, elle étoit parvenue à lui faire entendre qu'elle lui réservoit les faveurs de l'amour après le succès de l'entreprise du comte, par cette seule raison, que, se flattant de l'épouser s'il étoit forcé de retourner en France et d'y passer le reste de sa vie dans une fortune médiocre, elle renonceroit, au contraire, à cette vue s'il remontoit dans un degré de splendeur qui ne lui permettroit point de s'abaisser jusqu'à elle ; et que lorsqu'il seroit question de se réduire à la qualité de maîtresse, elle ne balanceroit point à donner la préférence au duc. Ainsi, l'élévation du comte, et par conséquent le rétablissement de Henri et la ruine d'Edouard, lui paroissoient des conditions si nécessaires à son bonheur, que le désir qu'il

en avoit étoit proportionné à sa folle passion, ou devenoit plutôt une passion lui-même à laquelle il auroit tout sacrifié. On prendroit ce récit pour une exagération, s'il n'étoit prouvé par d'autres excès du duc, qui durèrent aussi long-temps que son aveuglement.

La duchesse son épouse, n'avoit accepté la commission d'Edouard que pour en prendre occasion de l'abandonner, et de rejoindre son père et son mari. Il parut à la reine qu'il étoit temps aussi de retenir sa fidèle Trott auprès d'elle. Cette double trahison augmenta les terreurs du malheureux Edouard. Burchier, archevêque de Cantorbéry; Montaigu, qui avoit trouvé le moyen de faire sa paix avec la cour, après la fuite de son frère, le comte d'Oxford, l'archevêque d'Yorck, malgré la faveur où il avoit été auprès d'Edouard, depuis qu'il avoit contribué, du-moins par sa négligence, à son évasion de Middleham ; enfin la plupart des seigneurs, dont l'exemple est comme une loi pour le peuple, s'empressèrent de joindre l'armée de la reine. Il s'y étoit répandu un air de joie et de sécurité qui sembloit être moins une préparation à combattre, qu'à jouir tranquillement d'un bien dont la possession ne devoit pas être disputée. On s'avança dans Linconlshire, à si peu de distance de l'armée d'Edouard, que les cris des soldats pouvoient être entendus de l'un à

l'autre camp. Ceux de la reine ne cessèrent pendant toute la nuit de crier : *Vive Henri, Marguerite d'Anjou et le comte de Warwick!* Il est demeuré incertain si ce fut la crainte, la légèreté, ou les pratiques secrettes de quelque partisan de la maison de Lancastre, qui produisirent un événement des plus singuliers dont on ait vu l'exemple; mais l'armée d'Edouard, qui n'étoit pas inférieure à celle de la reine, et que plusieurs écrivains prétendent même avoir été plus nombreuse, après avoir passé une partie de la nuit dans un profond silence, se mit à pousser tout-d'un-coup les mêmes cris. Edouard, attentif à tout ce qui se passoit autour de lui, fut le premier à les distinguer. Il les regarda comme le dernier signe de sa perte. Le plan de bataille qu'il méditoit pour le jour suivant avec le lord Hastings, fut abandonné; et ne pensant plus qu'à se mettre à couvert par la fuite, il sortit du château de Lins, sans autre suite que ce seigneur et le duc de Glocester son frère, pour gagner le bord de la mer. L'obscurité favorisa sa marche. Il trouva heureusement sur le rivage un détachement de quatre ou cinq cents hommes, qui avoient été commandés pour la garde de diverses munitions de guerre et de bouche, arrivées la veille sur trois petits vaisseaux qu'on ne faisoit que délivrer de leur charge. La frayeur ou l'inconstance n'ayant point encore gagné

ce petit corps de troupes, il le fit embarquer sur-le-champ avec lui. Après tant de révolutions qu'on a lues jusqu'ici dans cet ouvrage, s'il y a quelque chose de plus surprenant dans celle-ci, c'est que les circonstances en sont presque les mêmes que celles de la fuite du comte de Warwick.

Abandonnons quelque temps Edouard, que la fortune destinoit à son tour aux plus étranges aventures, et laissons à juger quel fut l'étonnement de Marguerite en recevant les soumissions de trente ou quarante mille hommes qu'elle croyoit prêts à lui disputer le lendemain ses prétentions par des torrents de sang. Le bruit de la fuite d'Edouard s'étant répandu presqu'aussitôt qu'il fut embarqué, il ne restoit aucun sujet de défiance, et la reine ne fit pas difficulté de s'avancer avec le prince son fils, pour remercier ses sujets de leur promptitude à rentrer sous son obéissance. Les deux partis se confondirent au même moment, et Marguerite triomphante prit le chemin de Londres, à la tête de l'armée la plus nombreuse qu'on eût peut-être jamais vue en Angleterre.

Après la fuite honteuse d'Edouard, si la reine avoit quelque chose à désirer pour se croire maîtresse absolue dans ses états, et pour reprendre confiance à la fidélité de ses sujets, ce fut la rencontre qu'elle fit dans sa route, du comte de Derby, qui venoit au-devant d'elle de la part de la reine

Elisabeth, et qui lui apportoit, avec les soumissions de cette malheureuse princesse, un gage assuré de l'obéissance de tous les partisans du roi détrôné. Marguerite étoit trop généreuse et trop sensible pour ne pas plaindre l'infortune de sa rivale. Après avoir connu le poids de l'adversité par tant d'expériences, elle ne put refuser des marques de compassion au récit du comte. Elisabeth faisoit sa demeure à la Tour de Londres, lorsqu'elle avoit appris l'évasion, et par conséquent la ruine de son mari. Quelques serviteurs fidèles, qui composoient sa cour, avoient été d'avis qu'elle ne devoit pas quitter cette retraite; et que, pouvant espérer de s'y défendre long-temps, il falloit qu'elle attendît l'arrivée de ses ennemis, pour essayer s'il ne lui restoit aucune ressource dans l'affection du peuple, ou du-moins pour obtenir une meilleure composition les armes à la main. Mais elle comprit mieux qu'Edouard que ce n'étoit point par la force qu'il falloit entreprendre de résister au comte de Warwick. Elle mit toute sa confiance dans la générosité de son vainqueur; et, ne cherchant point d'autres secours que ceux qui convenoient à la foiblesse de son sexe, elle prit le parti de quitter la Tour pour se réfugier presque seule dans l'abbaye de Westminster. A peine y étoit-elle arrivée, que son trouble lui avoit causé une fausse-couche, qui, en donnant la vie

à un prince, avoit mis la sienne dans le dernier danger. C'étoit dans cet état qu'elle avoit député le comte de Derby à la reine; et que, sans parler de conditions, elle ne lui faisoit représenter, pour l'attendrir, que sa misère et ses larmes.

Marguerite, à qui il n'en coûtoit pas plus pour reprendre le ton majestueux que ses disgraces l'avoient forcée de tempérer si long-temps que pour suivre les mouvements de bonté naturelle qu'elle avoit conservée, protesta au comte qu'elle ne portoit à Londres que des sentiments de paix, et qu'elle vouloit qu'Elisabeth et toute la famille d'Edouard en ressentissent les premiers fruits. S'étant tournée ensuite vers le comte de Warwick, elle lui ordonna de prendre les devants pour aller porter les assurances de son amitié à Elisabeth, et lui donner sa parole qu'aussi long-temps qu'elle voudroit vivre tranquille, il n'y avoit point de distinctions et de faveurs qu'elle ne dût se promettre à sa cour. On est surpris, sans doute, de la voir revenir à cette modération après avoir paru plusieurs fois trop emportée dans sa vengeance. Mais outre qu'un cœur tel que le sien avoit été capable de tirer cette leçon de l'adversité, elle sentoit de quelle importance il étoit pour elle de ne pas inspirer trop de frayeur à ceux que la crainte du châtiment auroit pu retenir dans le parti d'Edouard; sans compter qu'après avoir surmonté

sa haîne pour le comte de Warwick, il sembloit qu'elle n'eût plus de sentiment qui dût lui coûter à vaincre.

Cependant, en faisant partir le comte, elle lui recommanda d'être aussitôt qu'elle à la Tour, où elle se proposoit d'aller descendre en arrivant à Londres, pour ouvrir elle-même au roi Henri les portes de sa prison. Le marquis de Montaigu, qui étoit venu joindre son frère, prit la conduite de l'armée. Ce fut peut-être le premier sujet de mécontentement que la reine donna au duc de Clarence. Mais avec les justes défiances qu'elle avoit déjà de lui, la prudence ne lui permettoit pas de s'abandonner sans précaution entre ses mains; et, par quelques motifs qu'il continuât de paroître opposé aux intérêts de son frère, elle comprenoit que le spectacle qu'il alloit voir à Londres ne pouvoit le flatter beaucoup. Ils y arrivèrent néanmoins ensemble, et il ne refusa point de se rendre à la Tour avec elle. Le comte de Warwick s'y trouva pour les recevoir. Il avoit rétabli le calme dans l'esprit d'Elisabeth, en lui rendant compte des dispositions de la reine; et, quoiqu'il eût trouvé tous les habitants de Londres dans la soumissîon, il avoit employé le reste du temps à les y confirmer.

Marguerite perdit une partie de la satisfaction qu'elle avoit espérée en se réservant le soin d'annoncer elle-même à son mari le changement de

sa fortune. Soit foiblesse, soit vertu, ce prince reçut la déclaration de sa liberté avec un soupir, comme s'il eût regretté la solitude et le repos dont il paroissoit qu'on le tirât malgré lui. Il avoit été six ans entiers dans les chaînes. La perte de sa couronne ne lui avoit pas arraché une seule plainte, et il ne put sortir de la Tour sans s'attendrir jusqu'aux larmes. Mais la reine s'arrêtant peu à ce qu'il pensoit de sa situation, le pria de se reposer sur elle des soins qui convenoient aux circonstances. Elle le fit monter à cheval, accompagné du prince son fils et précédé du comte de Warwick, pour traverser Londres avec un air de triomphe. Il étoit suivi d'un corps de quatre mille hommes qu'elle avoit détachés de l'armée; précaution superflue à l'égard d'un peuple accoutumé par tant de révolutions à suivre toujours le torrent de la nécessité présente. D'ailleurs, le seul aspect et la voix du comte de Warwick suffisoient pour fixer tous les suffrages. Il donnoit l'exemple à la multitude, en criant à chaque pas, *vive Henri et la maison de Lancastre !* spectacle étrange pour ceux qui se souvenoient d'avoir entendu sortir de la même bouche, *vive Edouard et périsse Henri avec tous ses partisans !*

Le lendemain, tous les corps de la ville s'étant assemblés pour rendre plus régulièrement leurs soumissions au roi, la religion devint comme le

sceau de son rétablissement par des prières solennelles et une procession publique, où ce prince assista avec les ornements de la dignité royale. On convoqua aussitôt le parlement; c'étoit encore une formalité nécessaire pour confirmer le peuple dans l'obéissance. Mais avant l'assemblée, qui ne fut indiquée que pour le 20 novembre, Marguerite, qui se reposoit désormais avec une confiance sans bornes sur l'attachement du comte de Warwick, résolut de passer promptement en France avec le prince son fils, sous prétexte d'accomplir un vœu qu'elle avoit fait à Notre-Dame de Rouen, mais dans le dessein de concerter avec Louis XI des projets qui sont demeurés cachés entre elle et lui. Cet usage de s'engager au ciel par des vœux, étoit alors si commun, que le comte de Warwick même en avoit fait un à Glassembury, comme Edouard avoit fait auparavant le sien à Cantorbéry, et comme on sait que Louis XI en fit un fort solennel à Boulogne. La religion n'ayant jamais eu beaucoup de pouvoir sur l'esprit des grands, ces pratiques de dévotion étoient ordinairement le voile de quelque vue politique; et l'on n'a pas douté, qu'avec l'intérêt que Marguerite avoit à se lier étroitement avec Louis XI, elle n'eût pensé, non-seulement à obtenir de ce prince, qu'il s'opposât par toutes sortes de moyens aux nouvelles entreprises d'Edouard, mais qu'il employât la force ou l'adresse pour

l'opprimer, dans l'excès d'infortune et de misère où l'on publioit déjà qu'il étoit réduit.

En s'embarquant à Lynn, avec quelques seigneurs et un petit nombre de troupes, Edouard s'étoit proposé de gagner l'Ecluse, et de se réfugier dans les états du duc de Bourgogne, son beau-frère. Mais à-peine eut-il perdu de vue la côte, qu'il fut poursuivi par sept ou huit corsaires allemands, qui sembloient attendre leur proie. Il étoit heureusement sur un vaisseau fort léger. A la faveur d'un brouillard épais, qui se leva vers le milieu du jour, il se déroba quelque temps à la vue de ses ennemis; mais n'ayant osé avancer qu'avec beaucoup de précaution dans une mer, dont l'obscurité de l'air augmentoit le danger, et conduit par des matelots qui ne s'étoient peut-être jamais éloignés de leurs côtes, il retomba l'après-midi dans les mêmes frayeurs, lorsque le brouillard s'étant dissipé, il aperçut les corsaires qui continuoient de le poursuivre. Leur avidité se seroit peut-être refroidie, s'ils avoient su combien ils avoient peu de fruits à espérer de leurs peines. Non-seulement Edouard et sa suite étoient sans argent, mais le bâtiment sur lequel ils se trouvoient, n'étant qu'un vaisseau de transport, il étoit si mal pourvu de vivres, qu'avant la fin du jour ils se virent sans pain et sans autre nourriture; cependant, ne pouvant échapper aux

corsaires, qu'en redoublant leurs efforts pour gagner la terre, ils s'approchèrent de la côte avec si peu de mesures, que ne s'étant point aperçus que la mer descendoit, ils donnèrent dans un banc de sable, d'où il leur fut impossible de se dégager. Les Esterlings (c'étoit le nom que les Anglois donnoient aux corsaires de la Basse-Allemagne, parce que ce pays est à l'est de l'Angleterre) se crurent assurés de leur proie; et quoique la crainte du même accident les forcât de jeter l'ancre à quelque distance, ils ne doutèrent point de leur avantage au retour de la marée. L'approche de la nuit auroit fait renaître l'espérance d'Edouard, s'il n'avoit été pressé par un ennemi plus redoutable que les corsaires: c'étoit la faim. Elle lui devint si insupportable, que les ténèbres ayant enveloppé son vaisseau, il parla de se mettre dans la chaloupe, pour aller volontairement se rendre aux Esterlings, qui ne pouvoient lui causer plus de mal qu'il n'en ressentoit déjà. Mais le lord Hastings, qui l'accompagnoit, charmé de lui voir assez de résolution pour tenter les périls de la mer dans la chaloupe, lui proposa de s'en servir pour gagner la côte à quelque prix que ce fût. Ils étoient si peu versés dans la navigation, qu'ils ignoroient absolument le lieu où ils étoient. Cependant ils croyoient avoir aperçu la terre, avant l'accident qui les avoit arrêtés, et la chaloupe

pouvant résister aux flots dans un temps d'ailleurs assez tranquille, ils se flattèrent de se dérober ainsi tout-à-la-fois à la mer, à la faim et aux corsaires.

Edouard, suivi seulement du duc de Glocester, du lord Hastings et du capitaine de son vaisseau, ne balança point à confier sa vie aux vents et à l'adresse de quelques matelots. Ils avancèrent longtemps sans être sûrs de leur route ; mais la vue de diverses lumières ne leur permit point enfin de douter qu'ils ne fussent proches de quelque rivage. Ils étoient entrés, sans s'en apercevoir, dans la rade d'Alcmaer, ville de Hollande, et s'approchant de la terre avec confiance, ils éveillèrent par leurs cris les gardes d'un fort avancé. On ne tarda point à les venir reconnoître. Ayant appris qu'ils étoient en Hollande, ils ne firent point de difficulté de déclarer le nom d'Edouard et le besoin qu'il avoit d'un prompt secours. Philippe de Groothuyse, alors gouverneur de Hollande, pour le duc de Bourgogne, se trouvoit heureusement à Alcmaer. Il s'empressa de venir au-devant d'un prince qui étoit beau-frère de son maître, et sur l'avis du péril où les trois vaisseaux anglois étoient exposés, il envoya ordre aux Esterlings de se retirer, sous peine d'encourir l'indignation du duc de Bourgogne. Ces corsaires, qui avoient à ménager, non-seulement le duc, mais Groothuyse même, sous

la protection duquel ils exerçoient leur brigandage, laissèrent aux Anglois la liberté de gagner la rade d'Alcmaer.

Ce n'étoit pas seulement au ciel qu'Edouard devoit de la reconnoissance. Il sentit l'obligation qu'il avoit au capitaine, dont la diligence l'avoit sauvé de ses ennemis le jour d'auparavant, et qui ne lui avoit pas rendu un service moins essentiel en le sauvant de la faim pendant la nuit. Mais dans la situation où il étoit, les moyens de récompenser lui manquoient, jusqu'au point, que ne se trouvant pas même, dit l'historien, une pièce de monnoie qui portât son image, il prit le parti de se dépouiller de sa veste, qui étoit une fourrure de martre assez précieuse, et il força le capitaine de l'accepter. Groothuyse ne demanda point d'autre explication pour comprendre ses besoins. Il lui offrit une somme d'argent, avec laquelle Edouard voulut racheter sa veste. Mais le capitaine comprenant que c'étoit par générosité, la retint comme un présent que les circonstances lui rendoient beaucoup plus précieux. La générosité de Groothuyse se borna, néanmoins, à fournir toutes ses commodités au roi d'Angleterre, sans oser prendre sur lui de lui offrir des vaisseaux et des troupes avant que de s'être assuré des intentions de son maître. Il mena Edouard à La Haye, où il le traita avec moins de magnificence que d'égards.

Si c'étoit pour chercher quelque moyen de le surprendre dans cet intervalle, que la reine avoit fait le voyage de France, elle ne pouvoit choisir une occasion plus favorable, et c'est sur ce fondement, sans doute, que plusieurs historiens lui en attribuent le dessein. Louis XI venoit de déclarer la guerre au duc de Bourgogne, et lui avoit déjà enlevé plusieurs places. Il n'étoit question que d'occuper assez le duc pour lui ôter le pouvoir de se mêler des affaires de son beau-frère. Son usage étant de congédier ses troupes dès qu'il avoit signé la paix, il s'étoit vu forcé, pour résister à l'attaque imprévue du roi, de rassembler toutes ses garnisons, et ses côtes étoient aussi mal gardées que ses frontières. Le projet qu'on suppose à Marguerite, étoit d'engager le roi de France à faire avancer quelques vaisseaux vers la côte de Flandre, sous prétexte de chercher à s'emparer de quelque port sans défense, et de leur faire prendre en passant devant Calais, quatre mille Anglois, que le comte de Warwick y devoit envoyer, pour aller fondre sur la Hollande, où Groothuyse n'étoit point en état de garantir son hôte d'une invasion si peu attendue. Ceux qui se sont attachés à cette conjecture, ajoutent que, non-seulement le comte fit passer quatre mille hommes à Calais, comme il en étoit convenu avec la reine, mais que Louis XI fit avancer, en effet, plusieurs vaisseaux dans la

Manche, et que le seul obstacle qui fit manquer cette entreprise, fut le départ précipité d'Edouard, qui, se lassant de la lenteur du duc de Bourgogne à lui répondre, prit le parti de l'aller joindre à Saint-Paul. Dans le fond, Louis XI qui savoit dissimuler une injure, mais qui ne se portoit pas facilement à la pardonner, peut avoir saisi volontiers l'occasion de satisfaire son ancien ressentiment contre Edouard; et l'on conçoit encore plus aisément, que la reine, voulant éviter d'offenser ouvertement le duc de Bourgogne, avoit pu souhaiter de faire agir ses troupes sous le pavillon du roi, qui étoit en guerre ouverte avec lui.

Quoi qu'il en soit, Edouard, reçu d'abord assez froidement du duc, étoit du-moins en sûreté à sa cour, lorsque Longstrother, grand-prieur de l'ordre de Jérusalem, fut envoyé à la reine par le comte de Warwick, pour lui faire hâter son retour à Londres. Le parlement s'étoit assemblé pendant son absence, et toutes ses délibérations avoient concouru à l'affermissement de Henri sur le trône. Edouard avoit été déclaré unanimement traître, et usurpateur de la couronne; tous ses biens patrimoniaux avoient été confisqués, ses ordonnances et tous les statuts faits sous son règne, annulés comme les attentats d'un sujet rebelle. Par un autre acte, le droit de succession qui étoit confirmé à la maison de Lancastre, devoit en sortir au défaut

des mâles pour passer dans celle d'Yorck; mais Edouard et son fils en étoient exclus à cause de leur rébellion, et c'étoit au duc de Clarence et à ses descendants, que le parlement transportoit l'héritage de la couronne. Enfin, avec la même docilité qui lui avoit fait approuver toutes les dispositions du comte de Warwick en faveur d'Edouard, il venoit de se soumettre aux nouvelles loix de cet arbitre absolu de la nation; et pour ne lui laisser rien à désirer, il l'avoit déclaré lui-même gouverneur du royaume, sans autre modification que de lui associer le duc de Clarence dans les fonctions de cet emploi.

Cependant, à ce point d'autorité et de grandeur, qui faisoit donner au comte de Warwick le nom de *faiseur de roi*, il manquoit un sujet de contentement, sans lequel il ne pouvoit être sensible aux avantages d'une si brillante situation. Ce n'étoit point au grand-prieur qu'il s'en étoit ouvert; et lorsqu'il pressoit la reine de revenir dans ses états, ce n'étoit pas en elle non plus qu'il se proposoit d'avoir cette confiance. Mais il étoit dévoré au fond du cœur par un chagrin qui humilioit son orgueil autant qu'il blessoit sa tendresse. A-peine avoit-il vu tous ses projets remplis, que lorsqu'il ne pensoit qu'à recueillir le fruit de ses peines dans la possession tranquille de sa maîtresse et de sa fortune, il s'étoit aperçu

que son Italienne avoit les mêmes complaisances pour son rival que pour lui. Elle avoit tenu parole au duc de Clarence; et soit que son penchant pour lui eût toujours été sincère, soit qu'elle fût flattée de se voir un empire presque égal sur les deux premiers hommes de l'état, elle s'étoit arrêtée au parti de se les attacher tous deux par les mêmes faveurs. Son adresse en imposoit encore au duc; mais le comte avoit eu des lumières qui ne lui permettoient plus de douter qu'il ne fût trahi. Sa foiblesse consistoit à trouver sa maîtresse moins criminelle que son rival. Il n'accusoit que lui des artifices d'une femme perfide, et déjà résolu de l'en punir, il n'attendoit la reine que pour la faire servir à sa vengeance.

A-la-vérité ce n'étoit pas le seul reproche qu'il eût à faire au duc de Clarence. Tandis que ce prince s'étoit laissé aveugler par sa folle passion, jusqu'à perdre tous les sentiments de la nature, il avoit vu le renversement de sa maison, sans pitié pour son frère, et sans égard pour lui-même. Mais depuis qu'il se croyoit sûr de sa maîtresse, par la victoire qu'il avoit obtenue sur elle, il commençoit à sentir le tort qu'il s'étoit fait, et son unique désir étoit de le réparer. Ainsi, sans être touché, ni de l'acte de succession, qui ne l'approchoit pas plus du trône qu'il ne l'étoit naturellement, ni de la qualité de gouverneur du

royaume, qu'il partageoit avec le comte, il faisoit déjà usage de son pouvoir et de la confiance qu'on lui marquoit, ou sourdement en faveur de son frère, ou pour faire tomber sur lui-même les fruits qu'Edouard ne se hâteroit pas de venir recueillir. Les espions que le comte avoit attachés à sa conduite, depuis qu'il soupçonnoit sa bonne foi, avoient découvert ses liaisons avec Tiftot, comte de Worcester, et ce fut la cause secrette de la rigueur avec laquelle le parlement, ou plutôt le comte de Warwick, fit trancher la tête à ce malheureux seigneur. Tout son crime étant d'avoir commandé la dernière armée d'Edouard, et de ne s'être pas assez hâté de rentrer sous l'obéissance de Henri, il ne paroissoit pas plus coupable qu'un grand nombre d'autres seigneurs, dont la soumission n'avoit pas été moins lente, ni peut-être plus volontaire. Mais ayant appris qu'on pensoit à l'arrêter, il prit la fuite, et cette précaution timide passa pour la conviction d'un crime dont on n'eut point d'autre preuve. On le poursuivit de si près, que, n'ayant point eu d'autre ressource que de se cacher dans le creux d'un arbre, il en fut tiré pour être conduit au supplice.

En feignant de bien vivre avec le duc de Clarence, le comte de Warwick rassembloit par ses émissaires, tous les sujets de plainte ou de défiance qu'il pouvoit faire valoir pour sa ruine, et il atten-

doit impatiemment la reine, à qui il devoit suffire que le duc lui manquât de fidélité, pour s'unir à ceux qui cherchoient sa perte. Cependant il ne put contenir son ressentiment jusqu'à l'arrivée de cette princesse. Sur divers soupçons de l'infidélité de sa maîtresse, il lui avoit imposé pour loi de ne plus voir absolument le duc de Clarence; elle avoit obtenu sa grace à cette condition, et quelque prétexte qu'elle eût employé pour faire goûter au duc le mystère et la contrainte, elle l'avoit assujetti pendant quelque temps à ne la voir qu'en secret. Le comte étoit trop fidèlement servi pour ignorer long-temps cette nouvelle trahison. Il prit enfin le parti qui convenoit à la grandeur de son ame: ce fut de vaincre une indigne passion, à quelque amertume que cet effort le condamnât pour long-temps; mais il s'expliqua avec le duc, en homme qui méprisoit les perfides autant qu'il détestoit la perfidie. Cette chaleur auroit peut-être eu des suites trop promptes, si le duc, qui la regarda comme l'effet d'une vive jalousie, ne l'eût trouvée moins offensante que flatteuse pour ses sentiments; et ce qui est plus étrange encore c'est que n'en prenant qu'une meilleure opinion de sa maîtresse, il parut s'attacher à elle avec plus de passion que jamais.

Marguerite apprit du comte une partie de ces circonstances avant que d'arriver à Londres. Il

affecta, en partant pour aller au-devant d'elle, de déclarer hautement, que dans l'idée qu'il avoit de son zèle pour l'état et de ses grandes qualités pour le gouvernement, il étoit résolu, non-seulement de prendre désormais ses ordres dans l'administration des affaires, mais de faire dépendre d'elle le titre qu'il avoit reçu du parlement. Ce n'étoit ni fatigue, ni indifférence qui faisoit tenir ce langage au comte. Son ambition n'avoit jamais été plus active. Mais il vouloit fixer l'attention du public sur la conduite de son rival; et ne s'attendant point qu'il fût disposé à l'imiter, il espéroit que les réflexions qu'il laisseroit échapper dans sa surprise, trahiroient quelqu'un de ses sentiments. D'ailleurs, il ne pouvoit trop animer la reine contre un perfide, et c'étoit la prendre par son foible, que de l'exposer au chagrin de se voir contester l'autorité par le duc, lorsqu'elle seroit portée à se persuader par la démarche qu'il alloit faire lui-même, qu'il ne pouvoit rester personne qui entreprît de la lui disputer.

Il arriva, comme il l'avoit prévu, que le duc, étonné de la disposition qu'il marquoit à quitter les affaires, protesta, dans le premier mouvement, que l'exemple d'autrui étoit une règle qu'il ne reconnoissoit pas, et que rien ne lui feroit abandonner l'autorité qui lui avoit été confiée par le parlement. D'un autre côté, la reine, aussi flattée

de la politesse de l'un, qu'elle se crut offensée du discours de l'autre, sentit redoubler sa confiance et son affection pour le comte, jusqu'à lui déclarer qu'elle le croyoit nécessaire au soutien de sa gloire, et qu'elle ne pensoit à tenir les rênes de l'état que par ses mains. Peut-être l'amitié fit-elle alors ce qui n'a pu passer jusqu'ici que pour l'ouvrage de l'intérêt et de la politique. Marguerite, sensible à la complaisance du comte, osa croire, pour la première fois, qu'il ne manquoit rien à leur réconciliation; et le comte, touché de voir tant de sincérité dans sa reconnoissance, acheva d'oublier d'anciens sujets de haîne, dont les traces n'avoient jamais été bien effacées. J'éloigne ici des accusations aussi injurieuses à cette grande reine que celles dont on peut se rappeler le souvenir, et que j'ai déjà méprisées. Marguerite n'étoit plus dans un âge où l'on puisse soupçonner une femme ambitieuse de chercher de l'amusement dans les plaisirs de l'amour; et si le comte affectoit toujours du goût pour la galanterie, il
roît, par quelques autres événements, qu'il s'é-
déjà fait une nouvelle inclination pour se
r de l'infidélité de son Italienne; à-moins
voulût penser que c'étoit un jeu con-
faisoit servir à déguiser ses véritables
recourir à cette subtilité, comme
s historiens, c'étoit confesser

qu'on manque de preuves, et s'appuyer sur des conjectures qui ont moins de vraisemblance que de malignité.

La reine ayant cherché par quels nouveaux bienfaits elle pouvoit reconnoître l'attachement du comte, ne trouva que la charge de grand-amiral qui fût capable d'ajouter quelque chose à l'éclat de tant de gloire et de dignités dont il étoit revêtu. Elle l'en fit pourvoir par l'autorité réunie du roi et du parlement. Ce fut encore une mortification pour le duc de Clarence, qui avoit aspiré hautement à cette grande charge; mais les mêmes raisons qui la lui faisoient souhaiter, étoient celles qui devoient faire craindre de lui confier un poste de cette importance. On ne parloit que des sollicitations d'Edouard à la cour du duc de Bourgogne; et s'il parvenoit à se mettre en état de tenter une descente en Angleterre, on sentoit le danger qu'il y auroit eu à remettre le commandement de la marine à son frère. Cependant, quoique la reine ne doutât pas plus que le comte de Warwick, que ce prince ne leur fût déjà infidèle au fond du cœur, elle ne jugea point qu'il fallût faire éclater ses soupçons, et se bornant à le faire absenter, elle lui fit même donner le gouvernement d'Irlande, avec plusieurs terres qui avoient été confisquées sur les partisans d'Edouard. Il est vrai qu'attirant toutes les affaires à elle, et

les expédiant par le ministère du comte de Warwick, il ne restoit au duc qu'un vain titre, dont l'exercice n'étoit plus propre à causer de la défiance. L'effet de cette politique fut de faire régner pendant quelque temps, à la cour d'Angleterre, un repos qu'on n'y avoit pas connu depuis près de trente ans.

Personne n'en profita mieux que Marguerite même, par le soin qu'elle prit de faire renaître dans ses états l'abondance avec la tranquillité, et de rappeler à Londres les arts, les sciences * et les plaisirs. Ces heureux enfants de la paix vinrent respirer pendant quelque temps un air libre en Angleterre, et s'y seroient fixés pour toujours sous des auspices si puissants, si la fortune avoit pu se réconcilier solidement avec la maison de Lancastre. Mais dans l'intervalle qu'ils eurent pour répandre leurs douces influences, ils servirent du-moins à dissiper l'horreur de tant de guerres sanglantes, dont les traces subsistoient encore dans toutes les parties de la nation. Le comte de Warwick, porté par ses inclinations naturelles à tout ce qui pouvoit contribuer au progrès de la politesse, seconda les intentions de la reine, en donnant des exemples éclatants de magnificence et de galanterie. Ils servirent à établir la fortune de

* Elle fonda le célèbre collège d'Eaton à Windsor.

mylady Nevill, par l'occasion qu'elle eut de faire briller tous ses charmes aux fêtes de son frère, dont elle avoit comme la direction. Quoiqu'on ne lui donne pas moins de trente-cinq ans, et que ses aventures ne pussent être ignorées, elle fit la conquête du marquis de Carnarvan, un des plus riches seigneurs du royaume, qui fixa enfin sa condition par un heureux mariage.

De quelque nature qu'on veuille supposer la liaison du comte de Warwick avec la reine, elle ne l'empêcha point de retomber dans quelque foiblesse pour son infidèle étrangère. Soit que, ne s'étant attachée qu'à la fortune, elle se fût refroidie pour le duc de Clarence à mesure qu'elle voyoit baisser son autorité, soit que la seule coquetterie l'eût portée à faire une nouvelle expérience de ses charmes sur un cœur qu'elle avoit perdu malgré elle, il n'y eut point d'artifices qu'elle n'employât pour reprendre son ascendant sur le comte. Elle y réussit jusqu'à lui persuader que le repentir de son infidélité étoit sincère; et, commençant à penser, comme le duc, que la vertu n'est pas la qualité la plus nécessaire dans une maîtresse, il lui pardonna le passé sans autre condition que de rompre ouvertement avec son rival. Mais, comme le retour d'une femme si légère et si perfide ne pouvoit être que le goût d'un moment, elle oublia bientôt ses promesses pour irriter le comte par de

nouveaux outrages. On se persuaderoit volontiers qu'elle n'avoit eu dessein que de le jouer, pour sa propre vengeance ou pour celle du duc, avec qui il est encore plus vraisemblable qu'elle avoit concerté cette trahison. L'intérêt qu'il avoit à pénétrer les secrets de la reine et du comte, ne pouvoit-il pas lui avoir fait naître la pensée de tirer d'elle le même service qu'elle leur avoit rendu autrefois contre lui, et dont il étoit impossible qu'elle ne lui eût pas fait l'aveu dans la familiarité d'un si long commerce? Il paroît certain par sa conduite qu'il fut peu sensible à sa réconciliation avec le comte, puisqu'il ne cessa point de le voir avec les apparences d'amitié qu'il avoit toujours affectées; et le ressentiment qu'on lui vit marquer ensuite de la funeste conclusion de cette aventure, ne permettant point de douter qu'elle ne lui fût toujours chère, il semble que ce double personnage ne puisse être expliqué que par la supposition de quelque vue politique, qui pouvoit fort bien s'être accordée avec des sentiments dans lesquels j'ai déjà fait remarquer qu'il entroit peu de délicatesse.

Le sort d'une femme sans nom, et qui n'avoit pour tout mérite que beaucoup d'artifice et de beauté, ne mériteroit pas d'être éclairci avec tant de soin, s'il n'étoit lié au fil d'une histoire qui est capable de l'anoblir. Il se passa quelques semai-

nes, pendant lesquelles on eut l'art d'en imposer au comte; et, quoique ses sentiments fussent bien éloignés de l'ardeur qu'ils avoient eue dans leur origine, il avoit repris de bonne foi du goût et de l'attachement pour cette indigne maîtresse. Mais un jour qu'il l'avoit quittée après avoir passé la nuit avec elle, il fut averti qu'elle étoit partie aussitôt en habit de campagne; et ceux qui l'avoient observée assurèrent le comte qu'elle avoit joint à la sortie de Londres, le duc de Clarence, avec qui elle avoit continué sa route. Le duc avoit, à peu de distance de la ville, une maison de campagne, où il ne paroissoit pas douteux qu'elle ne fût allée se renfermer avec lui. C'étoit déjà se rendre criminelle aux yeux du comte que de violer si tôt ses engagements; cependant, comme le hazard avoit pu causer cette rencontre, il attendit son retour pour s'expliquer avec elle, et l'empressement qu'il en eut le porta vers le soir à se rendre chez elle assez tôt pour l'attendre. Elle arriva seule à-la-vérité. Le comte, qui vouloit l'observer de ses propres yeux, avoit défendu qu'on l'avertît de sa visite, et s'étoit placé dans un lieu où ses moindres actions ne pouvoient lui échapper. Après les mouvements ordinaires de son sexe, il lui vit tirer de sa poche quelques papiers qu'elle lut avec attention, et qu'elle serra ensuite dans le lieu le plus secret de son appartement. Il attendit

qu'elle eut fini pour se présenter à elle. L'air de satisfaction et de sincérité qu'elle sut prendre auroit encore trompé le comte, si elle se fût défiée assez heureusement d'avoir été observée à son départ, pour se faire un mérite de lui confesser volontairement qu'elle avoit vu le duc de Clarence. Mais, la trouvant en défense sur l'emploi qu'elle avoit fait du jour, et les lumières qu'il avoit apportées ne lui laissant plus voir que de la dissimulation et de l'imposture dans ses caresses autant que dans ses discours, il trouva le moyen de se saisir, sans la consulter, des papiers qu'elle avoit cachés avec tant de précaution. Les efforts qu'elle fit pour l'arrêter augmentèrent ses soupçons. Il s'empara des papiers malgré elle : c'étoit un mémoire de la main du duc de Clarence, dans lequel ce prince avoit pris soin de lui marquer par articles sur quoi elle devoit sonder le comte, et par quels moyens elle pouvoit approfondir ses secrets. Une trahison si noire porta tout-d'un-coup sa fureur au comble. Il ne s'arrêta point à chercher si elle étoit concertée depuis long-temps, ou si c'étoit l'ouvrage du même jour. Il étrangla sur-le-champ cette perfide, en lui serrant la gorge du mouchoir qu'elle portoit autour du cou.

Cette catastrophe fut ensevelie si facilement, que le duc même n'en eut point d'autre certitude que les soupçons de quelques domestiques, à qui

il resta de justes défiances d'une mort qu'on fit passer pour un accident naturel. Mais c'en étoit assez pour ne lui laisser aucun doute que le comte n'eût découvert son intrigue. Dès ce moment, il le regarda plus que jamais comme un ennemi, dont le ressentiment n'attendoit que l'occasion d'éclater; et, se jetant tout entier du côté de son frère, il ne s'occupa que des intelligences secrettes qu'il entretenoit depuis long-temps avec lui.

Ce roi fugitif avoit tiré peu de fruits jusqu'alors des mouvements qu'il s'étoit donnés pour rétablir sa fortune. Il traînoit un vain titre dans les états du duc de Bourgogne, à qui ses propres embarras ne permettoient guère de se rendre utile à ceux d'autrui, et qui ne voyoit point, d'ailleurs, du côté de l'Angleterre assez de solidité dans les espérances de son beau-frère, pour se déclarer ouvertement contre ceux qui l'avoient supplanté. Philippe de Commines assure qu'à la première nouvelle que le duc avoit reçue de l'arrivée d'Edouard en Hollande, il n'avoit pu dissimuler qu'il auroit appris plus volontiers celle de sa mort. L'inclination de la maison de Bourgogne étoit pour celle de Lancastre, dont le duc descendoit par sa mère, et l'alliance qu'il avoit prise avec celle d'Yorck par son mariage avec la sœur d'Edouard, étoit une de ces liaisons politiques, qui ne changent rien au penchant naturel du sang. Cependant, il n'avoit pu

refuser un accueil honnête à son beau-frère, lorsque ce prince, étonné de sa lenteur à lui répondre, avoit pris le parti de le venir trouver au milieu de sa cour. La duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard, ne manqua point d'employer, en faveur de son frère, tout le pouvoir qu'elle avoit sur le cœur de son mari. Ils lui représentèrent ensemble mille raisons d'honneur et d'intérêt, dont on trouve un long détail dans les historiens. Mais, quand il y auroit été plus sensible, la nécessité de se défendre contre la France, et la crainte de s'attirer sur les bras le comte de Warwick avec Louis XI étoient des objections si puissantes, qu'il crut ses refus bien justifiés. Sans leur ôter tout espoir pour l'avenir, il se retrancha sur son actuelle impuissance, et le malheureux Edouard eut encore la mortification de lui voir garder à ses yeux des ménagements extrêmes avec la cour de Londres. C'étoit vers ce temps-là que le comte de Warwick avoit fait passer quatre mille hommes à Calais. Le duc, alarmé de ce mouvement, ne douta point que ce ne fût pour se joindre aux François, ou pour les favoriser par quelque diversion. Il envoya Philippe de Commines à Vauclerc, avec ordre de lui marquer l'étonnement où il étoit de voir l'Angleterre déclarée contre lui, lorsqu'il ne pensoit qu'à vivre en bonne intelligence avec elle; et, s'étant rassuré par la réponse que Vauclerc fit à Com-

mines, il affecta dans la suite de marquer encore moins d'attention pour Edouard. Dès les premières nouvelles qu'il avoit eues de la révolution, il s'étoit hâté de dépêcher le même Commines à Calais, pour y faire confirmer la trève marchande entre cette ville et les Pays-Bas. Vauclerc rendu enfin à son penchant pour le comte de Warwick, dont il avoit toujours soutenu secrettement les intérêts, étoit occupé alors à signaler sa joie par des fêtes. Commines nous apprend lui-même qu'ayant ainsi trouvé le gouvernement, la garnison et les bourgeois ouvertement déclarés pour Henri, il n'avoit point vu d'autre moyen pour sortir heureusement de sa négociation, que de faire entendre aux habitants de Calais que la trève ayant été moins faite avec Edouard qu'avec la nation angloise, le changement de roi n'étoit pas une raison pour la rompre. C'étoit déjà marquer fort clairement que son maître prenoit peu de part à la révolution.

Le comte de Warwick étoit trop fidèlement servi par Vauclerc, pour ignorer ce qui se passoit à la cour du duc de Bourgogne. Ne voyant rien à redouter au-dehors, il s'attacha de plus en plus à mériter la confiance de la reine, par l'usage qu'il faisoit de l'autorité dont il jouissoit presque seul. S'il paroissoit gouverner avec un pouvoir absolu, c'étoit dans une intelligence si parfaite avec elle, que n'entreprenant rien sans sa participation, elle

lui trouvoit autant de respect et d'obéissance qu'il s'en faisoit rendre par toute la nation. Ce fut par son conseil que, pensant à remplir les promesses qu'elle avoit faites à la reine Elisabeth, elle lui fit offrir, ou la liberté de passer en Flandre pour y rejoindre son mari, ou celle de paroître à la cour, à la seule condition d'abandonner le nom de reine, pour y porter le simple titre de duchesse d'Yorck. Elisabeth n'avoit pas eu besoin de sa chute pour sentir que le bonheur n'est pas inséparable de la condition royale. Les froideurs et les duretés même d'Edouard lui avoient appris, dès les premières années de son mariage, ce qu'il en coûte quelquefois à l'ambition pour avoir osé se revêtir des apparences de l'amour. Elle n'éprouvoit plus la moindre douceur de la part de son mari, par l'opinion où il étoit bientôt tombé, qu'elle n'avoit point eu d'autre motif en l'épousant que l'éclat du trône, ou par l'inconstance naturelle de ce prince qui lui faisoit changer continuellement de maîtresses; et il étoit très-peu considéré de ses sujets, lorsqu'ils l'avoient vu négliger son épouse, jusqu'à passer des semaines entières sans la voir. Loin de se sentir portée à passer en Flandre, elle s'étoit crue heureuse qu'Edouard fût parti sans lui faire proposer de le suivre; et, loin de renoncer malgré elle au titre de reine, elle auroit souhaité de pouvoir reprendre le nom de Woodwille, pour

retrouver le bonheur qu'elle avoit perdu en changeant de titre et de condition. Sans accepter donc l'offre d'être reçue honorablement à la cour, elle consentit à porter le nom de duchesse d'Yorck; et elle se retira dans une maison de campagne, où la reine prit soin qu'il ne manquât rien à la douceur de sa vie.

Une autre attention de Marguerite, fut d'appeler à la cour tout ce qui restoit de princes de la maison de Lancastre, pour en faire à son fils autant d'amis et de défenseurs, en ne les lui attachant pas moins par ses bienfaits que par l'intérêt commun de leur maison. Les ducs d'Excester et de Sommerset lui étoient dévoués depuis si long-temps, que tout ce qu'elle fit pour eux devoit porter moins le nom de motif que celui de récompense. Mais le comte de Pembroock, frère utérin du roi, et le jeune Henri de Richemont, neveu du comte, furent traités avec la distinction qui convenoit à leur naissance. La plupart des historiens rapportent que le jeune Richemont, qu'on avoit fait venir des montagnes du pays de Galles, où il s'étoit tenu caché sous le règne d'Edouard, se présenta de si bonne grace au roi, qu'il frappa ce prince par la noblesse de sa contenance et de sa physionomie. Henri ne se lassoit point d'admirer qu'un jeune homme qui n'avoit jamais paru à la cour, eût acquis tant d'avantages extérieurs dans le pays bar-

bare d'où il sortoit, ou qu'il n'en fût redevable qu'à la nature. Enfin, après l'avoir regardé long-temps, il se sentit enflammé d'une ardeur extraordinaire; et levant les yeux au ciel, d'où il croyoit recevoir l'inspiration qui l'agitoit, il prédit que ce jeune prince monteroit un jour sur le trône, et qu'il termineroit la querelle des deux maisons.

La difficulté ne regarde point l'événement, puisque personne n'ignore que les maisons de Lancastre et d'Yorck furent heureusement réunies vingt-six ans après, par le mariage du comte de Richemont, alors en possession du trône, avec la princesse Elisabeth, fille aînée d'Edouard IV. Mais cette prophétie a-t-elle plus de poids que celle que j'ai déjà rapportée? Elle est digne, sans doute, de l'idée que divers historiens nous ont voulu donner de la sainteté de Henri VI; car le comte de Richemont étant le plus éloigné de tous ceux qui pouvoient avoir quelque prétention à la couronne, et ne descendant même de la maison de Lancastre que par un bâtard, que des circonstances favorables avoient fait légitimer, il n'y avoit que la lumière du ciel qui pût faire pénétrer à quelle élévation il étoit destiné. Mais il se trouve malheureusement que ce fait célèbre n'a été connu que sous le règne de Henri VII, et dans le temps qu'on sollicitoit à Rome la canonisation de Henri VI. La difficulté que le

pape fit d'y consentir, parce qu'il ne voyoit rien dans la vie de ce prince qui fût d'un ordre supérieur à la nature, inspira, sans doute, à ses partisans la pensée d'en faire un prophète; et leur dessein ne laissa pas de manquer, parce qu'ils manquèrent eux-mêmes de preuves. On n'en a pas moins adopté ce fait dans toutes les histoires; mais s'il falloit choisir entre Marguerite et Henri, pour leur attribuer à l'un ou à l'autre l'art de pénétrer dans l'avenir, je m'imagine que ce qu'on a lu jusqu'ici ne laisseroit d'incertitude à personne.

Cependant, en reconnoissant dans la reine autant de prudence que de fermeté et de courage, on ne peut l'excuser de s'être trop livrée à un frivole ressentiment, dont sa chaleur ne lui permit point assez d'envisager les suites. La duchesse d'Excester, sœur d'Edouard, avoit mérité par sa conduite, non-seulement l'indifférence de son mari, pour lequel elle avoit toujours manqué de soumission, mais l'aversion même de Marguerite, dont elle avoit parlé avec mépris, et qu'elle s'étoit efforcée de noircir par diverses accusations. Il sembloit qu'en faisant tant de sacrifices à la politique, la reine n'en devoit pas excepter de si légères vengeances, et qu'étant assez vengée par l'humiliation de son ennemie, il suffisoit de lui laisser le regret de sa confusion pour châtiment. Cependant, soit qu'elle fût encore plus piquée de l'orgueil de la

duchesse, qui affecta de se retirer dans ses terres, pour éviter de lui faire sa cour, soit qu'elle ne pensât qu'à favoriser le duc, elle voulut que dans la restitution de ses biens, qu'il se fit confirmer par un acte du parlement, il n'y eût aucune réserve en faveur de la duchesse, pour la mettre apparemment dans la nécessité d'avoir recours à elle ou à son mari. En effet, se trouvant dépouillée, avec beaucoup de rigueur, des grandes richesses qu'elle avoit possédées dans l'absence du duc, elle se vit forcée, non-seulement de réformer son train, mais de quitter même la terre où elle s'étoit retirée, et qui cessoit de lui appartenir. Cependant, l'opiniâtreté de sa haîne lui fit préférer l'indigence aux supplications auxquelles on vouloit la réduire. Elle se rendit à Londres, où elle aima mieux devoir son entretien à quelques riches partisans d'Edouard, que d'avoir la moindre obligation à la reine ou à son mari.

Quoique le ressentiment de Marguerite fût demeuré dans ces bornes, il l'empêcha de faire attention à ce qu'elle pouvoit craindre de celui de la duchesse. Londres avoit toujours été affectionnée à la maison d'Yorck; et suivant la remarque de Commines, qui étoit dans une situation à n'être pas mal informé des affaires d'Angleterre, Edouard avoit augmenté le penchant que cette ville avoit pour sa maison, par le bonheur qu'il avoit eu d'y

mettre toutes les femmes dans ses intérêts. On ne dit point comment il avoit pu s'acquérir tant de faveur par cette voie, sans offenser les maris; mais tous les historiens de leur nation s'accordant là-dessus avec Commines, parlent de ses intrigues avec les femmes de Londres, comme du plus puissant secours auquel il fut redevable de tous ses avantages. Quoique son goût pour les plaisirs consistât dans la variété, il avoit un art admirable pour écarter les fâcheux effets de la jalousie, entre les femmes auxquelles il avoit marqué de l'attachement. C'étoit de ne pas se relâcher dans les soins qu'il continuoit de leur rendre. Il les traitoit avec autant de considération, lorsqu'il avoit cessé de les aimer, que dans la plus forte ardeur de sa passion. Il passoit souvent des jours entiers dans la ville, à visiter successivement toutes celles dont il avoit eu les faveurs; et, sans leur en demander de nouvelles, il ne paroissoit pas moins animé du désir de leur plaire. Cette conduite servoit à satisfaire aussi les maris, parce que n'ayant à-la-fois qu'un attachement réel, il étoit difficile de deviner où il étoit fixé, et que chacun se persuadoit que le mal étoit chez son voisin. Il y avoit peu de femmes aimables à Londres avec lesquelles il n'eût entretenu quelque commerce, et qu'il n'eût mises ainsi par la constance de ses soins dans la disposition de le servir. La duchesse d'Excester n'affecta

pas moins de se rendre populaire ; et réveillant l'inclination qu'on avoit pour lui, elle contribua plus au succès de ses entreprises par une voie si propre à son sexe, que le duc de Clarence par les ressorts d'une plus haute politique.

Il ne se relâchoit pas, néanmoins, dans des vues auxquelles il s'étoit livré tout entier. Tandis que la reine s'applaudissoit de la tranquillité qu'elle voyoit régner autour d'elle, et qu'elle commençoit peut-être à la croire bien affermie, sa cour se remplissoit de partisans secrets d'Edouard, qui observoient tout ce qui pouvoit favoriser leurs desseins, et qui concertoient régulièrement avec le duc, les fruits qu'ils avoient à tirer de leurs observations. Le comte d'Oxford en soupçonna plusieurs. Il fit naître les mêmes soupçons au comte de Warwick, et le conseil qui n'étoit composé que de gens d'une fidélité éprouvée, pencha plusieurs fois à faire arrêter le duc de Clarence. Mais la reine, trop attachée aux maximes de bonté et de douceur qu'elle se glorifioit de devoir à ses infortunes passées, rejeta une proposition qui lui parut trop violente. Comme elle n'avoit jamais conçu quels avoient été les motifs du duc en la servant, elle se promit, sans le comprendre mieux, que ses caresses et ses bienfaits continueroient de l'attacher à son service. Si elle ne lui donna point plus de part au gouvernement, elle redoubla les marques

de sa confiance dans toutes les occasions où elle pouvoit l'employer sans témérité, et elle fit trouver bon au comte de Warwick que sa faveur fût partagée entre eux presqu'également. Qu'avoit-elle à redouter? Elle continuoit d'être assurée, par des informations certaines, que le duc de Bourgogne traitoit toujours Edouard avec la même froideur. La France et l'Angleterre n'avoient jamais été en meilleure intelligence. Rien ne la menaçant au-dehors, elle se voyoit encore moins de sujets d'alarmes dans ses états. Montaigu, frère du comte de Warwick, tenoit le Nord de l'Angleterre dans la soumission. Les comtes de Pembroock et d'Oxford n'avoient pas moins d'autorité au Sud et à l'Occident du royaume. C'étoit Warwick même qui s'étoit rendu le garant de la province de Kent; et Vauclerc, toujours fidèle dans son gouvernement de Calais, le tenoit en bride par une escadre qu'il entretenoit à ses propres frais, et qui étoit montée des meilleures troupes et de la meilleure artillerie de l'Europe. Le conseil avoit d'ailleurs une multitude d'espions à la cour de Flandre, et dans la province de Hollande, où l'on savoit qu'Edouard étoit retourné chez le seigneur de Groothuyse. Pourquoi Marguerite se seroit-elle défiée des apparences, lorsque tout sembloit conspirer à la rendre heureuse, et qu'elle commençoit, comme elle le disoit elle-même, à goûter, après vingt-six ans

de règne, les douceurs du souverain pouvoir dans une administration tranquille.

Ce fut dans le sein même de ce repos et de cette sécurité, qu'elle reçut l'effrayante nouvelle du débarquement d'Edouard à Ravenspurg. Elle étoit avec toute sa cour, lorsqu'elle reçut le courrier de Montaigu. Le duc de Clarence s'y trouvoit aussi, avec tous les dehors de la sincérité et de l'attachement. Elle le prit à l'écart, sans autre témoin que le comte de Warwick. Là, dans le premier mouvement d'une indignation qui ne lui permit point de ménager ses termes, elle lui reprocha des trahisons sur lesquelles sa bonté lui avoit fait fermer trop long-temps les yeux; et lui présentant l'échafaud, qui l'attendoit au même moment, elle lui demanda le détail d'une entreprise dont elle lui fit lire le plan dans les lettres qu'elle venoit de recevoir. Montaigu lui marquoit en peu de mots, qu'Edouard n'ayant avec lui que deux mille hommes, il ne falloit pas douter qu'il ne comptât d'être secondé par ses partisans, et il l'exhortoit particulièrement à se défier du duc de Clarence.

Il s'en fallut peu que le comte de Warwick, échauffé par le trouble de la reine, par la lettre de son frère, et par ses anciens ressentimens, n'éteignît sur-le-champ son transport dans le sang d'un perfide. Mais retenu par le respect qu'il devoit à sa maîtresse, il tomba bientôt dans une autre

espèce d'agitation, lorsqu'il eut entendu la réponse du duc. Loin de se reconnoître coupable, le duc de Clarence se plaignit de l'outrage que la reine lui faisoit par ses soupçons. Il protesta, non-seulement qu'il ignoroit l'arrivée et les desseins de son frère, mais qu'il étoit prêt à verser tout son sang pour l'arrêter; et prévenant toutes les objections par des offres qui ne pouvoient laisser la moindre défiance, il proposa à la reine de commencer par se défaire de son neveu, autant pour effrayer Edouard par cette rigueur, que pour lui ôter une partie de ses motifs, dans les vues qu'il avoit pour un fils unique, à qui il vouloit assurer sa succession. Cette proposition causa de l'horreur à Marguerite; mais ne faisant point réflexion qu'à la croire même sincère, elle pouvoit n'être qu'un nouvel artifice du duc, qui ne pensoit peut-être qu'à raccourcir par la mort de son neveu, l'intervalle qu'il y avoit entre le trône et lui, elle ne demanda point d'autre preuve de son innocence, et elle fut la première à prendre parti pour lui contre toutes les objections du comte de Warwick. Le reste de cet entretien ne servit qu'à la confirmer dans les mêmes sentiments. Elle poussa même la confiance jusqu'à charger le duc de lever promptement des troupes dans les provinces où son crédit étoit le mieux établi; et pressant le comte de Warwick de s'occuper d'un autre côté

du même soin, elle ne douta point qu'il ne lui fût facile de repousser les entreprises d'Edouard avant qu'il eût le temps de grossir son armée, et de faire de grands progrès. Je me serois peut-être efforcé de déguiser cette imprudence, si je n'y trouvois la preuve d'une bonté admirable de caractère; qualité que tous les historiens n'accordent point unanimement à Marguerite, et qui paroît ici dans un éclat que rien n'est capable d'obscurcir.

Edouard étoit arrivé effectivement à Ravenspurg, le même lieu où Henri IV avoit fait sa descente, lorsqu'il étoit venu ravir la couronne à Richard II. Un événement si imprévu confondoit la politique de la reine et du comte de Warwick. Il n'y avoit point de reproche à faire à leur prudence, puisqu'ils n'avoient pu s'y attendre, ni le prévenir. Le duc de Bourgogne, avec cette dissimulation que Louis XI avoit mise comme à la mode dans toutes les cours de l'Europe, ne s'étoit pas lassé en apparence de résister aux sollicitations d'Edouard, et l'avoit même prié de se retirer à La Haie, pour se délivrer de la nécessité de le mortifier sans cesse par de nouveaux refus. Mais dans le temps qu'il paroissoit l'avoir oublié, il consentit à lui faire équiper à Vere, en Zélande, sous le nom de quelques particuliers qui étoient attachés au commerce, quatre vaisseaux sur lesquels on transporta secrettement, au-lieu de marchandises, une pro-

digieuse quantité d'armes et d'autres munitions. D'un autre côté, le seigneur de Groothuyse, chargé des ordres de son maître, emprunta douze vaisseaux de ces mêmes Esterlings, qui avoient causé tant d'inquiétude à Edouard, lorsqu'il étoit arrivé en Hollande. Le service qu'il leur demanda pour ce prince, fut de l'escorter jusqu'à la côte d'Angleterre, et de se tenir prêts pendant quinze jours à le recevoir, si la fortune ne favorisoit pas son entreprise. Une grosse somme d'argent, qui lui fut comptée avec le même secret, acheva de lui procurer tous les secours qu'il jugea nécessaires. Ces préparatifs se firent avec si peu d'affectation, que tous les espions d'Angleterre y furent trompés; et, pour ne laisser rien manquer à cette comédie, Edouard ne fut pas plus tôt en mer que le duc fit publier, sous peine de mort, une défense à tous ses sujets, de l'assister de leurs armes, ni de leur argent. Que ce fût sa propre inclination, ou les instances de la duchesse son épouse, qui l'eussent porté à cet artifice, il y a beaucoup d'apparence que si les événements eussent pris un autre cours, le comte de Warwick ne l'auroit pas laissé impuni.

Cependant Edouard ne trouva point dans les habitants de Ravenspurg le penchant et le zèle qu'il leur avoit supposés pour ses intérêts. Les uns faisoient profession d'être attachés à la maison de

Lancastre. Les autres furent refroidis par le petit nombre de ses troupes. Personne n'entreprenant de se déclarer pour lui, il se contenta, pendant quelques jours, de tenir ses deux mille hommes sous les armes, pour contenir du-moins ceux dont il appréhendoit l'opposition, et dans l'espérance que ses partisans se rassembleroient des autres parties de la province. Enfin, n'espérant aucun fruit de ce délai, il prit, par le conseil du lord Hastings, une résolution fort opposée, en apparence, au dessein de son voyage. Ce fut d'abandonner le nom de roi, pour prendre celui de duc d'Yorck; et de faire courir le bruit qu'il ne venoit qu'en qualité d'aîné de sa maison, pour réclamer les biens qu'on lui avoit confisqués. Outre l'exemple de son épouse, il avoit celui de Henri IV, qui avoit employé autrefois le même stratagême. Mais s'il n'avoit aucun droit à la couronne, comme il sembloit le reconnoître, il s'étoit rendu criminel en l'usurpant, et la confiscation de son patrimoine étoit un châtiment dont il ne pouvoit se plaindre.

Il s'avança vers Yorck, en affectant de donner à Henri le nom de roi, et de ne s'attribuer que celui de duc. Deux magistrats de cette ville allèrent au-devant de lui, et le prièrent, au nom des habitants, de prendre un autre chemin. Il leur répondit que son intention n'étoit point de dispu-

ter la couronne au roi, depuis que la nation l'avoit reconnu pour son souverain, et que s'il étoit accompagné de quelques troupes, c'étoit uniquement pour se mettre à couvert de la haîne de ses ennemis ; mais qu'étant venu dans l'espérance d'obtenir la restitution de ses biens, et dans le dessein de se soumettre au gouvernement, il se flattoit que les habitants d'Yorck lui refuseroient d'autant moins l'entrée de leur ville, que le titre qu'il portoit, les terres qu'il avoit dans leur province, et les bienfaits qu'ils avoient reçus de sa maison, devoient le faire regarder d'eux comme un compatriote. Cette réponse n'en imposa point aux magistrats. Ils avoient été placés de la main du comte de Warwick, et leur fidélité ne pouvoit être ébranlée facilement. Mais par un mauvais usage, qui s'étoit établi depuis long-temps en Angleterre, il y avoit dans les grandes villes des quartiers de franchise, qui passoient pour un asile si inviolable, que l'autorité même du roi n'en auroit pas fait arracher un criminel. Yorck avoit plusieurs de ces retraites, où il s'étoit rassemblé un grand nombre d'anciens partisans d'Edouard, que la crainte y avoit retenus depuis sa fuite. On y comptoit plus de trois cents gentilshommes, sans parler de ceux qui étoient moins distingués par leur naissance. Cette troupe audacieuse, avec laquelle on ne peut douter qu'Edouard ne fût

d'intelligence, causa tant de mouvement dans la ville, pendant l'absence des deux députés, que le reste des magistrats se vit forcé, avant leur retour, de faire assurer Edouard, qu'on étoit disposé à lui ouvrir les portes, sous la seule condition qu'il n'exigeroit rien de contraire à l'obéissance qu'on devoit au roi, et qu'il sauveroit la ville du pillage. Il consentit à tout ce qu'on lui proposa.

En effet, soutenant son artifice, il alla descendre à l'église cathédrale, où il confirma ses promesses par un serment solemnel. Toute sa conduite fut celle d'un sujet qui cherchoit à rentrer dans la soumission; et ne parlant que de ses biens, dont il lui tardoit de se revoir en possession, il continuoit de protester qu'il alloit rendre le parlement juge de sa cause. Son armée commençoit, néanmoins, à grossir, par la jonction de ceux qui l'avoient si bien servi. Mais il n'abusa point des transports de zèle qui les rendoient capables de tout entreprendre dans cette première chaleur. Il se contenta d'emprunter de la ville une somme d'argent. Et lorsqu'il prit la route de Londres avec ses troupes, il remercia les habitants de leurs civilités, comme d'une faveur qu'il ne devoit qu'à leur affection.

Jusqu'alors Montaigu, qui étoit à Pontfract, n'avoit pensé qu'à rassembler les troupes qui

étoient dispersées dans la province. Ceux qui ont paru surpris de la molesse qu'il sembla marquer dans une occasion de cette importance, ont ignoré que, par le premier courrier qu'il avoit dépêché à la reine, il avoit reçu ordre de ne rien hazarder témérairement. Le comte de Warwick avoit appris, par une expérience constante, que dans les démêlés des deux maisons royales, pour l'héritage de la couronne, la moitié du royaume, c'est-à-dire celle qui étoit sans intérêt dans cette querelle, attendoit, pour prendre parti, que le sort des armes eût commencé à se déclarer par quelque avantage. Les parlements même n'avoient jamais suivi d'autre règle. Une légère rencontre, qui eût tourné à l'honneur d'Edouard, auroit servi tout-d'un-coup à lui former une armée nombreuse. Elle auroit accru l'audace de ses partisans. Ainsi, les plus grandes révolutions avoient toujours dépendu des premiers coups de l'emportement ou du hazard. Mais comme les provinces étoient trop bien gardées pour laisser craindre au comte qu'on y pût faire des levées au nom d'Edouard, et que l'aventure même d'Yorck devoit augmenter sa confiance, par la difficulté que ce prince avoit eue à se faire écouter dans l'endroit du royaume où l'on étoit le mieux disposé pour sa maison, il étoit persuadé que la meilleure voie pour étouffer tous ses desseins dans

leur naissance, étoit de ramasser promptement toutes les forces du roi, et de l'envelopper avec tant de soin, qu'on pût le tailler en pièces avec tous ses gens. Il avoit marqué pour quartier d'assemblée au duc de Clarence et à son frère, Coventry, d'où il étoit facile de tourner vers quelque lieu qu'Edouard pût choisir pour centre de ses entreprises. Le duc de Clarence avoit déjà levé douze mille hommes, avec lesquels il sembloit résolu effectivement de joindre le comte. Mais les perfides intentions qu'il nourrissoit depuis si long-temps, étoient à la veille d'éclater, et le comte devoit bientôt reconnoître, qu'en fait d'intérêts politiques, la confiance, sur des fondements obscurs et douteux, est toujours un aveuglement inexcusable.

Cependant le duc couvrit sa trahison par quelques restes de ménagements, qui n'étoient, au fond, qu'un surcroît de perfidie. S'étant avancé jusqu'à douze milles de Coventry, il feignit beaucoup d'étonnement à la nouvelle qu'il reçut de l'approche de son frère. Edouard s'étoit approché effectivement par une marche fort prompte, et cette seule hardiesse, avec le petit nombre de troupes qui le suivoient, étoit une preuve qu'il faisoit fond sur d'autres secours. Le duc de Clarence parut douter si la prudence lui permettoit d'avancer plus loin, au risque de rencontrer

l'ennemi, dont il ignoroit les forces. Ayant pris ce prétexte pour se retrancher dans le même lieu, il y passa, non-seulement toute la nuit, mais une partie du jour suivant. Son chagrin paroissoit être de n'apprendre aucune nouvelle du comte de Warwick, quoiqu'il en eût reçu vingt courriers sur la route, qui l'avoient pressé impatiemment de doubler sa marche. Enfin, vers le milieu de l'après-midi, sa garde avancée le fit avertir qu'on voyoit paroître un gros de cavalerie, dont le nombre étoit moins à redouter que l'intrépidité. Cette troupe, quelle qu'elle pût être, marchoit sans ménagement, et n'avoit même détaché personne pour observer la situation du camp. Il affecta toutes les précautions de la guerre; et se préparant à bien recevoir ceux qui venoient l'attaquer, il prit son poste à la tête du camp, avec une exhortation à ses gens de se souvenir de leur devoir. Lorsque sa surprise paroissoit augmenter, de voir l'ennemi à cent pas, sans la moindre marque d'hostilité, un cavalier, qui se détacha pour accourir vers lui, se fit reconnoître pour le duc de Glocester son frère, et, ne marquant d'empressement que pour l'embrasser, vint se jeter à son cou sans précaution. Il parut balancer un moment sur l'accueil qu'il lui devoit, et se déterminant, enfin, à lui rendre ses caresses, il lui demanda quelles pouvoient être ses vues dans une

si étrange visite. Le duc de Glocester redoubla les marques de sa tendresse. Il l'assura qu'il n'avoit point d'autre motif que l'amitié fraternelle ; et le seul témoignage qu'il lui demanda de la sienne, fut un moment d'entretien dans sa tente. Ce fut encore avec quelques affectations de chagrin que le duc de Clarence y consentit. Il y mit pour condition, que ses principaux officiers seroient témoins de leurs discours.

Cette conférence roula sur le sujet auquel on devoit s'attendre. Les représentations et les instances du duc de Glocester furent reçues d'abord avec beaucoup de froideur. Ensuite, comme si l'on eût été frappé de la force de ses raisons, on se défendit par le motif de l'honneur et par la fidélité qu'on devoit à ses engagements. On en prit pour juges les officiers dont on avoit souhaité la présence : ce fut alors vers eux que le duc de Glocester tourna ses sollicitations. Il y joignit les offres et les promesses : il les gagna. Ou plutôt, ne doutant point de la disposition de leur chef, ils cherchèrent à se faire un mérite auprès de lui, de la facilité qu'ils eurent à suivre ses intentions. L'ordre qu'ils reçurent de les proposer aux troupes, fut exécuté avec le même succès. En moins d'une heure, le duc de Glocester fit lever le camp ; et volontairement suivi de douze mille hommes

qu'il venoit de vaincre à si peu de frais, il retourna vers Edouard avec une si belle proie.

Le comte de Warwick n'apprit cette honteuse défection qu'avec des transports de fureur. Il ne pouvoit se pardonner de s'être aveuglé avec une imprudence qui ne convenoit ni à ses lumières, ni à son courage; et ce qui redoubloit sa douleur et sa confusion, c'est que Montaigu ne pouvant le joindre de plusieurs jours, il se trouvoit exposé avec huit mille hommes, qui étoient les seules troupes que le temps lui eût permis de rassembler, à l'attaque d'une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne. Pour combler l'amertume de son cœur, le duc de Clarence lui envoya faire le lendemain des excuses de la nécessité où il s'étoit vu d'entrer dans les intérêts de son frère; et, joignant l'insulte à la perfidie, il lui fit offrir son crédit auprès d'Edouard, s'il vouloit entrer dans quelque accommodement, ou proposer lui-même des conditions qui pussent être acceptées. Cette offre fut rejetée du comte avec les marques du plus grand mépris. Mais elle étoit aussi peu sincère que tout ce que j'ai rapporté de la conduite du duc. Edouard, quoique supérieur en nombre, étoit fort éloigné de risquer en un moment toutes ses espérances, contre un homme dont il connoissoit la valeur par tant d'expériences. Il ne pensoit qu'à le tenir

en alarme pour se dérober à lui, pendant que l'attente continuelle où il étoit de se voir attaquer, lui faisoit réunir tous ses soins à se retrancher et à se défendre. Dès la nuit suivante, il reprit vers Londres par un assez long détour; et les précautions qu'il observa pour cacher sa marche, lui réussirent avec tant de bonheur, que le comte n'en fut informé que le jour d'après.

Mais il y avoit si peu d'apparence qu'il pût former le dessein de marcher vers la capitale, que, si l'on ne veut pas supposer qu'il étoit sûr d'y être reçu à bras ouverts, il faut regarder son entreprise comme une des plus hautes extravagances qui puissent déshonorer un homme de guerre. Avec la moindre résistance de la part d'une ville si peuplée, il alloit se trouver engagé entre l'armée que la reine et les seigneurs de son parti levoient au sud de l'Angleterre, et celle du comte qui devoit être dans peu de jours infiniment plus forte que la sienne par la jonction du marquis de Montaigu. Ce qui lui avoit réussi après son évasion de Middleham, ne pouvoit le flatter du même espoir dans des conjonctures si différentes. Il n'avoit point eu à craindre alors un roi établi sur le trône, un peuple accoutumé à la soumission, des troupes prêtes à fondre sur les siennes, enfin toutes les apparences déclarées contre lui; et, quand on supposeroit que les artifices du duc de Clarence et de la du-

chesse d'Excester lui eussent formé un parti considérable dans la ville, il ne devoit pas compter que les préparatifs de ses amis pussent jamais être assez prompts pour le mettre à couvert de tous les périls qui le menaçoient.

La reine qui le croyoit encore à Yorck, et qui n'avoit pas douté, en apprenant que cette ville lui avoit ouvert ses portes, qu'il n'employât quelque temps à grossir son armée dans le Nord, étoit sortie de Londres avec le prince de Galles son fils, pour hâter les levées par sa présence dans les provinces méridionales. Elle n'avoit pas laissé Henri sans défense. Outre sa garde ordinaire, le duc de Sommerset avoit déjà rassemblé quelques troupes pour veiller à la sûreté de ce prince, et tous les seigneurs qui n'avoient pas reçu des commissions particulières, étoient demeurés autour de lui. Cependant à-peine Edouard se fut-il avancé à la vue des murs, qu'il se fit dans la ville un mouvement dont toutes les personnes désintéressées tirèrent un mauvais augure. Ses partisans, qui ne s'attendoient peut-être pas eux-mêmes à le voir si tôt arriver, répandirent le bruit qu'il avoit défait le comte de Warwick et Montaigu; et qu'avec des troupes victorieuses dont ils exagéroient beaucoup le nombre, il alloit exercer sa vengeance sur tous ceux qui ne la préviendroient point par une prompte soumission. Cette nou-

velle, qui n'étoit pas sans vraisemblance, jeta l'épouvante dans tous les quartiers de Londres. Ceux qui lui étoient attachés par leurs engagements ou par leur inclination, levèrent la tête avec éclat, pour se faire un mérite de leur zèle. Les autres, consternés et tremblants, n'osoient ouvrir la bouche, dans la crainte de se perdre par la seule déclaration de leurs sentiments. En vain le duc de Sommerset et les autres seigneurs s'adressèrent-ils aux magistrats pour arrêter le désordre par leur autorité. Le peuple couroit aux portes de la ville; et d'aussi loin qu'il apercevoit l'armée d'Edouard, il l'invitoit à s'approcher par des signes et des acclamations. Dans le même-temps, une infinité de proscrits, qui s'étoient retirés, depuis la fuite de ce prince, dans l'asile de Westminster, en sortirent armés pour s'aller joindre à lui. Ce fut le dernier signal de la sédition. Ces furieux, courant le long des rues, entraînoient ceux à qui ils croyoient n'avoir à reprocher que de la lenteur, et tuoient impitoyablement ceux qu'ils soupçonnoient de mauvaise volonté. Les troupes même de Sommerset, la garde du roi et les plus fidèles amis de la maison de Lancastre, abattus par la crainte, et ne voyant aucun moyen de résister au torrent, songèrent moins à se rassembler et à se défendre, qu'à se dérober à la vengeance du vainqueur par la soumission ou par la fuite. Edouard

entra dans Londres comme Henri y seroit entré deux jours auparavant; c'est-à-dire, que, ne pouvant douter de la disposition publique, à-peine se fit-il accompagner d'une escorte de cavalerie pour se rendre à l'Hôtel-de-Ville, où il n'eut point d'autre embarras qu'à remercier les habitants de leur affection.

Mais il n'avoit point oublié la plus importante partie de son entreprise, ou plutôt le lord Hastings, qui en avoit jugé le succès certain sur les premières marques de l'inclination du peuple, l'avoit fait souvenir qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour s'assurer de la personne de Henri. Deux mille hommes détachés de l'armée sous la conduite de ce seigneur, s'étoient approchés du palais l'épée à la main; et la garde, qui n'avoit pas osé soutenir leur attaque, s'étoit aussitôt dissipée. Le duc de Sommerset et l'archevêque d'Yorck, qui revenoient de la ville, où ils avoient employé inutilement leurs efforts pour arrêter le peuple, avoient pris le parti de la fuite à cette vue; et, ne pouvant penser que le roi n'eût pas trouvé quelque moyen de s'échapper, ils avoient compté qu'il prendroit la route de Dorcester, où la reine étoit avec le prince. Mais la même insensibilité, qui jette toujours les historiens dans l'embarras lorsqu'il est question d'expliquer la conduite de Henri, avoit retenu ce malheureux monarque dans son

appartement, sans marquer la moindre alarme de la fuite de ses gardes et de l'approche de ses ennemis. Il reçut le lord Hastings avec aussi peu d'émotion que s'il fût venu pour lui faire sa cour; et, paroissant disposé à suivre la loi du vainqueur, il se laissa mener à la Tour sans avoir marqué son chagrin par une seule plainte. Il y fut renfermé dans le même lieu où il avoit passé sept ans. A la vue de ce lugubre séjour, il demanda à ceux qui le conduisoient, s'ils n'admiroient point les dispositions de la Providence; et il ajouta qu'après ce nouveau revers, ne voyant plus d'apparence au rétablissement de sa fortune, il ne mettoit plus de différence entre sa prison et son tombeau. On pourroit compter encore ce discours au rang de ses prédictions : mais la moitié de la vérité lui échappoit; et, s'il prévoyoit que son sort étoit de mourir à la Tour, il ne s'attendoit point, sans doute, à la barbare exécution qui devoit y terminer sa vie.

Cependant le duc de Sommerset, qui n'étoit sorti de Londres qu'avec deux domestiques, suivoit la route du comté de Dorset, pour se joindre à la reine. Mais il rencontra le même jour un corps de quinze mille hommes, qui marchoient sous la conduite du grand-prieur vers Coventry, où la reine savoit que le comte de Warwick avoit pris son quartier d'assemblée. Il se mit à leur tête,

après avoir renvoyé le grand-prieur à cette princesse, pour l'exhorter à ne désespérer de rien. Ayant passé la Tamise à Brentfort, il fit une diligence extraordinaire dans sa marche; et, dès le jour d'après, il joignit le comte à Saint-Albans, où il s'étoit déjà rendu sur l'effrayante nouvelle de la résolution qu'Edouard avoit prise d'aller droit à la capitale. Un renfort si considérable, joint à vingt mille hommes que son frère lui avoit amenés la veille, releva les espérances du comte; mais il ne le consola point de l'affreuse disgrace, dont le duc de Sommerset lui apprit les circonstances. Il voyoit la capitale perdue, le roi prisonnier, et tout le royaume, pour qui Londres étoit toujours un exemple, prêt à se déclarer pour son ennemi. Dans une extrémité si pressante, il ne lui restoit point d'autre ressource que le gain d'une bataille, et s'il ne s'étoit avancé par une marche si prompte que pour forcer Edouard à combattre avant qu'il eût le temps de séduire les habitants de Londres, son impatience redoubla lorsque sa propre situation le forçoit lui-même de tout mettre au hazard.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

EDOUARD n'attendit point qu'on vînt le défier dans ses murs. Il comprit que tout le temps qu'il laisseroit au comte pour grossir son armée, étoit autant d'avantage qu'il lui accorderoit contre lui; et, satisfait de la sienne, qui s'étoit extrêmement fortifiée pendant vingt-quatre heures qu'il avoit passées à Londres, il n'eut pas plus tôt appris que l'ennemi avoit paru à Saint-Albans, qu'il partit avec cinquante mille hommes pour lui épargner la moitié du chemin. Ainsi les deux armées se cherchèrent avec une égale ardeur. Edouard, n'osant confier à personne la garde de Henri, l'avoit tiré de la Tour pour le faire conduire sous ses yeux; et si ce fut un motif de courage pour ses troupes, c'en fut un de fureur pour tous les partisans de la maison de Lancastre. On se rencontra près de Barnet, le 14 d'avril de l'année 1471, jour terrible, où le ciel avoit marqué la décision d'un si grand différend! Chacun se traitant de rebelle, on n'espéroit point de quartier, après avoir été vaincu, et tant de différentes haînes, rassemblées

entre les deux partis, ne faisoient attendre à personne, ni pitié, ni ménagement.

Comme la relation de cette célèbre journée consiste dans un petit nombre de faits simples et précis, il y a peu de différence entre les historiens sur les circonstances. Soit qu'ils n'ayent fait que se copier les uns les autres, soit qu'ils ayent écrit sur des mémoires d'une fidélité égale, ils employent jusqu'aux mêmes termes, et l'on n'est point embarrassé ici par la variété des témoignages. La bataille de Barnet commença au lever de l'aurore, et dura jusqu'à midi. On n'a peut-être jamais vu deux armées combattre avec plus de valeur et d'obstination. Celle du comte de Warwick, quoiqu'inférieure en nombre, commença l'attaque; et son premier choc fut si impétueux, que le comte se flatta d'abord de la victoire, sur-tout lorsqu'ayant détaché quelques escadrons de sa troisième ligne pour redoubler la première charge, il eut fait perdre tant de terrein aux ennemis, qu'il en vit fuir un grand nombre à toute bride. Mais Edouard, qui entendoit mieux la guerre que le gouvernement, fit avancer aussitôt son corps de réserve, et prenant l'armée du comte en flanc, il la mit à son tour dans un désordre qui changea la face du combat. Il fut difficile au comte de former assez tôt un détachement pour l'opposer à une attaque si pressante.

Le comte d'Oxford, qui avoit poussé les troupes d'Edouard, fit volte-face pour suppléer à ce défaut; mais cette précaution qui pouvoit servir à réparer le mal, en devint un plus grand que celui qu'elle devoit arrêter. Le comte portoit sur ses armes une étoile avec des rayons: ce qui leur donnoit beaucoup de ressemblance avec celles d'Edouard, dont la devise étoit un soleil. Un brouillard qui s'éleva pendant la mêlée, n'ayant point permis aux troupes de Warwick de remarquer cette différence, elles y furent si malheureusement trompées, qu'au-lieu de recevoir le secours du comte, elles le chargèrent brusquement. La confusion qui suivit de cette méprise, favorisa tellement Edouard, qu'il continua de les pousser avec une nouvelle furie. En vain le comte de Warwick, qui s'aperçut d'une si fatale erreur, employa-t-il la main et la voix pour faire ouvrir les yeux à ses gens. Les uns, se croyant trahis par leur propre parti, fuyoient vers Edouard; d'autres, qui voyoient prendre à ceux-ci la fuite, s'imaginoient qu'Edouard les attaquoit par derrière, et se précipitoient comme eux dans les armes de leurs ennemis. Enfin Warwick, entraîné par le désespoir d'une si malheureuse aventure, se jeta dans la mêlée la plus épaisse, autant pour arrêter ses soldats aveuglés, que pour les venger par des ruisseaux de sang. Il étoit à pied, contre

l'usage qu'il avoit toujours observé dans les combats. Toute sa valeur ne l'empêcha point de succomber au nombre. Il tomba percé de coups. Montaigu, son frère, s'étant jeté après lui pour le dégager, périt presqu'au même moment. Le reste de l'action ne fut plus qu'un carnage effroyable. Edouard, quoiqu'assuré de la victoire, après la mort des deux chefs, renouvela l'ordre qu'il avoit donné en commençant, de ne faire grace à personne. Son espérance étoit qu'il n'échapperoit aucun des généraux; mais le comte d'Oxford et le duc de Sommerset s'ouvrirent un passage au travers des bataillons les plus épais. Le duc d'Excester, qui les suivoit avec la même valeur, fut atteint d'un coup de lance, qui le fit laisser pour mort sur le champ de bataille. Cependant, après y avoir demeuré jusqu'au coucher du soleil, la fraîcheur de la nuit servit à lui faire rappeler ses esprits, et il fut assez heureux pour se sauver à la faveur des ténèbres.

Après une victoire si éclatante, Edouard n'eut plus besoin de précautions pour retourner à Londres. Les restes dispersés de ses ennemis n'osèrent se montrer sur sa route. Il fut reçu dans la capitale avec des acclamations, qui venoient moins de l'intérêt qu'on prenoit à son triomphe, que de la joie qu'on avoit de se voir délivré d'une crainte dont tout le monde étoit également saisi. A quels

châtiments ne devoit-on pas s'attendre si le comte de Warwick étoit revenu vainqueur? Le corps de ce héros infortuné fut exposé pendant deux jours dans l'église de Saint-Paul. Edouard pensoit moins à vérifier sa mort, dont il ne pouvoit rester douteux à personne, qu'à découvrir les dispositions du peuple, dans les témoignages de douleur ou de joie qu'il donneroit à ce spectacle. Mais il eut la mortification de voir les sentiments publics s'exprimer d'une manière fort éloignée de son attente. Un morne silence, signe extraordinaire de pitié et d'admiration dans le concours d'une prodigieuse multitude, qui ne s'éloigna point de Saint-Paul pendant ces deux jours, lui fit comprendre à quel degré d'estime le comte de Warwick étoit dans toute la nation. Il en ressentit un chagrin si vif, qu'il abrégea le temps qu'il avoit fixé lui-même, et qu'il se hâta de faire transporter le corps à l'abbaye de Bisham, ancienne sépulture de la maison du comte.

Henri fut reconduit à la Tour, et le voyage qu'il avoit fait ne pouvoit passer pour une interruption dans son sort, puisqu'il n'étoit point sorti de la voiture où on l'avoit fait entrer en quittant sa prison. Il demanda des nouvelles de la reine et du prince. On eut la dureté de lui répondre brusquement par l'ordre d'Edouard, qu'il ne restoit personne de sa maison, ni de son parti, et que la

vie qu'on lui laissoit encore étoit un bienfait du vainqueur. C'eût été la lui rendre plus insupportable que la mort, s'il eût été capable de sentir toute son infortune.

La reine vivoit néanmoins; mais elle n'avoit plus d'autre asile que les bras de son fils. Sa douleur, en apprenant la déroute entière de son armée et la mort du comte, avoit été jusqu'à faire craindre qu'elle ne se délivrât de tant de maux par quelque violence. Il avoit fallu toute la tendresse et tout l'ascendant d'un fils si cher, pour la faire consentir à vivre. Elle s'étoit laissé conduire à Beaulieu, monastère de l'ordre de Cîteaux, dans la province de Ham, où le prince de Galles avoit pris la résolution d'attendre s'il ne se rassembleroit point autour de lui quelque débris de ses troupes. Il la consola par sa fermeté et son courage, car c'étoit pour lui seul qu'elle trembloit. En vain le pressa-t-elle de profiter du voisinage de la mer pour se mettre à couvert en France. Ce jeune prince, dont les grandes qualités se développoient de jour en jour, sentit qu'après la mort du comte, c'étoit sur lui seul que tomboit le soin de sa propre destinée, et de la fortune de sa maison. Les larmes d'une mère et d'une épouse ne purent lui persuader que l'honneur lui permît d'abandonner toutes ses espérances.

Cependant, les comtes de Pembroock et d'Ox-

ford, qui se rendirent bientôt près de lui, paroissoient persuadés comme la reine, que dans la consternation générale de tous ses amis, il n'avoit point à choisir d'autre parti, que de céder pour quelque temps au vainqueur, et d'aller jeter en France les fondements d'une nouvelle entreprise. Cet avis, qui étoit sans doute le moins dangereux, auroit prévalu sur toutes les résolutions du prince, si le duc de Sommerset ne fût arrivé pour le détruire, par quantité de raisonnements spécieux. C'étoit lui qui sembloit appelé à succéder au comte de Warwick dans la défense de la maison de Lancastre, et l'on n'a pas douté que cette vue n'eût été le principal motif de tous ses conseils. Il représenta au prince et à la reine, que s'il y avoit quelque chose à espérer de l'affection du peuple, c'étoit dans la chaleur où il étoit encore, et avant que le tumulte des armes fût entièrement apaisé. Tant de provinces où la guerre ne s'étoit pas fait sentir, offroient, non-seulement un asile au prince, mais de nombreuses armées que son seul nom ne manqueroit pas de former tout-d'un-coup. La reine en devoit-elle douter, elle qui avoit relevé tant de fois la fortune de son mari d'un état beaucoup plus désespéré, et qui avoit fait valoir si heureusement le nom de son fils dans les premières années de son enfance? La province de Galles, celles de Sommerset et de Cornouailles étoient

remplies de Lancastriens, dont on n'avoit point encore mis le zèle à l'épreuve. Il s'engageoit à lever par son seul crédit, vingt mille hommes dans celle dont il portoit le nom, et il ne demandoit au prince que de s'avancer avec lui jusqu'à la frontière pour admirer l'impression qu'il y feroit par sa présence. Retourner en France, c'étoit se rendre méprisable, non-seulement à toute sa nation, qui ne reviendroit jamais de l'opinion qu'elle prendroit de sa timidité, mais aux François même dont il iroit implorer la protection, et qui, dans leurs idées de courage et d'honneur, ne manqueroient pas de l'en juger indigne.

Ces raisons, en augmentant l'ardeur du jeune prince, firent honte à ceux qui avoient été d'un avis moins téméraire. Le résultat du conseil, fut d'envoyer d'avance une partie des seigneurs dans les provinces dont l'on espéroit le plus prompt secours, tandis que la reine et le prince se rendroient avec le petit nombre de troupes qui restoient autour d'eux, dans quelque place de Sommerset-Shire ou du pays de Galles, où l'on marqueroit le quartier d'assemblée. Après bien des délibérations, on se détermina pour Glocester. Les comtes de Pembroock et d'Oxford furent chargés de disposer cette ville à recevoir le prince. Mais un incident fâcheux qui arriva le lendemain de son départ, mit sa vie dans le plus grand péril, du

côté où l'on ne voyoit ni trahison, ni violence à redouter.

Edouard n'ignoroit pas que la reine étoit dans le comté de Dorset, et loin de la regarder comme une ennemie méprisable, il frémissoit en se rappelant son esprit et son courage, qu'elle fût échappée aux artifices par lesquels il avoit triomphé de son mari et du comte de Warwick. Son premier soin, en arrivant à Londres, avoit été de faire marcher un détachement considérable vers Dorcester. Il savoit qu'elle ne s'étoit point réservé d'autres troupes que sa garde. Le lord Stanley, qu'il avoit choisi pour l'enlever, avoit ordre d'employer moins la force que la ruse; et s'attendant en effet qu'après la perte de son armée, elle penseroit plutôt à fuir qu'à résister, s'il étoit parti avec quelque crainte, c'étoit qu'elle n'eût déjà gagné la mer pour se hâter de passer en France. Il ne s'étoit occupé pendant la route, que de l'espérance de la prévenir; mais apprenant à Dorcester qu'elle s'étoit refugiée dans l'abbaye de Beaulieu, il regarda sa commission comme une entreprise aisée. L'opinion qu'il en eut lui parut bien plus certaine, lorsqu'en s'approchant de Beaulieu il fut informé qu'environ douze cents hommes, qui s'y étoient rassemblés sous le duc de Sommerset, en étoient partis la veille; et comme la reine avoit pris quelques mesures pour cacher le

départ du prince et le sien, jusqu'à laisser la princesse de Galles à Beaulieu, avec une partie de ses gardes, il ne douta point, dans la confiance où il étoit d'y trouver la mère et le fils, que son expédition n'eût un succès infaillible. La reine étoit partie de Londres avec quatre cents hommes pour sa garde; et quoiqu'elle n'en eût laissé que deux cents à Beaulieu, Stanley, qui raisonna sur la supposition qu'elle y étoit elle-même avec toute sa suite, jugea que mille hommes de son détachement suffisoient pour forcer le monastère. Comme une entreprise de cette nature paroissoit dépendre de la diligence et du secret, il s'arrêta vers la fin du jour à deux milles de Beaulieu, et se mettant lui-même à la tête de mille cavaliers, il s'approcha de l'abbaye par une marche fort prompte.

Heureusement la reine et son fils avoient eu à Dorcester deux amis assez éclairés pour pénétrer le dessein des troupes d'Edouard, et assez fidèles pour se hâter de leur en donner avis. Ils ne les avoient point trouvés à Beaulieu, mais la vîtesse de deux hommes à cheval surpassant beaucoup celle d'un corps de troupes, ils avoient eu le temps de les joindre et de les avertir qu'ils étoient poursuivis. Le jeune prince, qui se voyoit deux journées d'avance, fut peu alarmé pour la reine et pour lui. Toutes ses craintes se réunirent sur son épouse. Il l'avoit laissée à Beaulieu dans un temps où l'on

se croyoit sûr qu'Edouard n'avoit point de troupes dans la province ; et ne doutant point que toute l'attention de la cour de Londres ne se tournât bientôt vers le lieu où elle apprendroit que Marguerite se seroit arrêtée avec son fils, on s'étoit flatté avec raison, qu'après avoir servi à favoriser leur marche, la princesse les rejoindroit d'autant plus facilement, qu'Edouard cesseroit d'avoir les yeux ouverts sur la province de Hamshire.

Dans son premier mouvement, le prince de Galles fut prêt à retourner sur ses pas avec les douze cents hommes de Sommerset. Cependant, lorsqu'on lui eut représenté que le détachement de Stanley étant de huit mille hommes, il n'y avoit rien à espérer de la valeur avec tant d'inégalité, il prit une autre résolution, où il entroit peut-être encore plus d'imprudence, mais qui ne fut combattue de personne, par le soin qu'il prit de la déguiser même à sa mère. Ce fut de choisir quatre seigneurs des plus résolus de sa suite, et de partir avec eux pour gagner par l'adresse et la diligence, ce qu'il ne pouvoit se promettre par la force. En mesurant la marche de l'ennemi, sur le rapport des deux courriers de Dorcester, il avoit conçu qu'avec la vîtesse qu'il vouloit donner à sa course, il pouvoit arriver à Beaulieu avant Stanley, enlever la princesse, et se sauver avec

elle à la faveur des bois et des ténèbres. Il n'y avoit que le succès qui pût justifier cette témérité. La reine tomba dans une mortelle frayeur, en apprenant l'évasion précipitée de son fils. Rien n'auroit été capable de la retenir elle-même, si le duc de Sommerset ne l'eût rassurée par le fond qu'elle devoit faire sur la prudence et l'attachement du grand-prieur, que le prince avoit pris pour un de ses associés. Elle voulut du-moins, qu'à toutes sortes de risques, le duc s'avançât lui-même vers Beaulieu pour favoriser son retour, et le temps qu'elle fut obligée de passer à l'attendre, fut pour elle un supplice inexprimable.

Le prince arriva sans péril à Beaulieu; il entra dans le monastère, d'où il envoya quelques gardes de la reine à la découverte. C'étoit le soir qui précédoit la même nuit où Stanley avoit remis l'exécution de son dessein. Mais le prince, qui n'attendoit que les ténèbres pour se mettre en marche avec la princesse, partit, au même moment peut-être que Stanley commençoit la sienne avec ses mille cavaliers. La fidélité qu'on eut dans l'abbaye de répondre que la reine étoit en marche depuis deux jours, fit perdre à ses ennemis le désir de la poursuivre. Outre l'avance qu'elle avoit gagnée sur eux, ils demeuroient incertains de la route qu'elle avoit choisie. Stan-

ley se consola de cette mortification par une grosse contribution qu'il imposa au monastère de Beaulieu à titre de châtiment.

Le comte de Devonshire, et Venlock, deux seigneurs qui étoient demeurés fidèles à la reine après avoir quitté le parti d'Edouard, proposèrent de s'arrêter à Bath, en attendant qu'on se fût assuré de la disposition de Glocester. Outre la situation du lieu, qui le rendoit capable d'une longue défense, on y pouvoit attendre les levées des provinces de Cornouailles et de Sommerset avant que de s'engager dans le pays de Galles. Les habitants de cette ville reçurent la reine et le prince avec des témoignages d'affection, qui relevèrent un peu leurs espérances. Mais elles furent augmentées par la promptitude avec laquelle ils virent arriver auprès d'eux, non-seulement les nouvelles troupes qu'ils faisoient lever dans les provinces voisines, mais encore tous les restes de l'armée du comte de Warwick, qui, après avoir erré plusieurs jours par bandes et par pelotons, marquèrent par des transports la joie qu'ils avoient de retrouver dans le prince leur chef et leur maître. Tous les historiens admirent qu'en moins de quinze jours, qui s'étoient à-peine écoulés depuis la bataille de Barnet, les seigneurs du parti de la reine eussent pu lui composer une puissante armée. Si l'on en cherchoit

la cause, il faudroit l'attribuer, sans doute, à l'incertitude où tous les partisans de la maison de Lancastre étoient encore de la conduite qu'Edouard tiendroit à l'égard des vaincus. La plupart s'attendant moins à la clémence qu'à la rigueur, aimoient mieux hazarder leur vie dans un nouveau combat, que de s'exposer à des châtiments honteux ou cruels, tels que les exemples passés les faisoient craindre du vainqueur.

En effet, la rigueur avec laquelle il commençoit à poursuivre tous ceux dont la soumission lui paroissoit trop lente, étoit capable d'effrayer encore plus ceux à qui il avoit quelque offense particulière à reprocher. Ayant fait publier une proclamation dans laquelle il établissoit son droit à la couronne, il y déclaroit traîtres et rebelles un grand nombre de seigneurs qu'il supposoit à la suite de la reine ou employés à son service dans quelqu'autre lieu. Il ne l'exceptoit pas elle-même de ce titre odieux, ni de la punition qu'il réservoit à ses ennemis. Sur la nouvelle qu'il reçut en même-temps de ses nouveaux préparatifs, il se mit à la tête de toutes ses troupes, pour l'accabler avant que le comte de Pembroock pût la rejoindre avec les secours du pays de Galles. Quelque diligence qu'on eût apportée à la servir, elle étoit encore bien éloignée de se trouver aussi forte que le roi. D'ailleurs, elle manquoit d'armes et de munitions.

Les seigneurs lui conseillèrent d'abandonner Bath et de gagner le pays de Galles, qui lui donneroit, par sa situation, la facilité d'éviter pendant quelque temps le combat. Il n'étoit question que de passer la Saverne avant que le roi se fût approché. Glocester, qui étoit sur la route, devoit favoriser son passage. On partit dans cette attente. Mais, après les promesses qu'on avoit tirées de Glocester, on fut extrêmement surpris de s'en voir fermer les portes. Le bruit de la marche du roi avoit fait changer d'inclination aux habitants. Avec si peu de temps pour s'ouvrir un passage par la force, il fallut gagner celui de Teukelsbury. Edouard les suivoit de si près, qu'en arrivant dans cette ville, ils mirent en délibération s'ils commenceroient à passer la rivière, au risque de le voir tomber sur leur arrière-garde, ou s'ils se retrancheroient dans le parc qui joignoit la ville, pour y attendre les troupes du comte de Pembroock.

Dans la nécessité inévitable de s'attacher à l'un de ces deux partis, la reine, qui ne pensoit qu'à mettre la vie de son fils à couvert, étoit d'avis de passer. La plupart des seigneurs embrassèrent son opinion; et, s'il en falloit juger par le succès, c'étoit s'attacher au meilleur des deux sentiments. Mais celui du duc de Sommerset fut de ne pas se déshonorer par une retraite qu'il traita de honteuse. Il représenta que, sans compter la ruine

infaillible de l'arrière-garde, une fuite si précipitée, à la vue de l'ennemi, alloit décourager tous ceux qui penchoient encore pour la maison de Lancastre; que le désavantage du nombre pouvoit être réparé par de bons retranchements, dont on tireroit encore cette utilité, que, rendant la reine maîtresse de la rivière, elle seroit toujours en état de recevoir par cette voie le comte de Pembroock. Cet avis l'emporta malgré elle. Mais, quoiqu'on ne puisse douter que, dans les circonstances du temps et du lieu, ce ne fût le seul qu'il y eût à suivre, il demandoit d'être soutenu par d'autres mesures de prudence, sans lesquelles il ne pouvoit être que funeste.

Aussitôt qu'on s'y fut arrêté, on attacha les travailleurs au parc, pour y faire un profond retranchement; et l'ouvrage fut poussé avec tant d'ardeur, qu'ayant commencé à l'entrée de la nuit, il fut achevé au jour. Edouard, qui s'étoit campé à peu de distance de la ville, s'approcha pour le reconnoître. Il le trouva si bien conduit, qu'ayant à craindre également que la continuation du travail ne le rendît impénétrable, et que le comte de Pembroock n'arrivât assez tôt pour prévenir son attaque, il rangea aussitôt son armée en bataille sur deux lignes : c'étoit assez pour faire comprendre au duc de Sommerset à quoi il devoit s'attendre. Il disposa lui-même son armée en trois corps der-

rière ses retranchements. Il donna la conduite de l'un au comte de Devonshire, et l'autre au chevalier Venlock, en se réservant le plus avancé, pour soutenir le premier choc; et le prince de Galles, qui déféroit le commandement à son expérience, voulut être à ses côtés pour partager le péril avec lui.

Il ne manquoit aucune qualité militaire au duc de Sommerset; mais il avoit en tête un ennemi dont le principal mérite étoit d'entendre admirablement la guerre. Edouard avoit été élevé depuis son enfance au milieu des armes; et ce qu'il y avoit de plus singulier dans son caractère, étoit d'avoir su réunir à cette humeur martiale une passion désordonnée pour les plaisirs des sens, qui le rendoit aussi efféminé pendant la paix, qu'il paroissoit dur et infatigable dans les exercices de la guerre. Son premier coup-d'œil étoit sûr pour juger de la foiblesse ou des forces d'un ennemi, et toutes les ruses militaires lui étoient si familières qu'il pénétroit tout-d'un-coup ce qu'il avoit à craindre de l'artifice. C'est même une supériorité que tous ses historiens lui donnent sur le comte de Warwick, qui, dans ses idées de grandeur d'ame et de valeur héroïque, s'arrêtoit aussi peu à découvrir les stratagêmes de ses ennemis qu'il dédaignoit d'en employer, et méprisoit tous les avantages qu'il ne devoit point à la force

ouverte. J'appuierois moins sur le mérite d'un prince dont mon sujet ne me porte point à faire l'éloge, si cette pénétration même que je lui attribue ne servoit à justifier les plus braves défenseurs de la reine, en dissipant les soupçons dont quelques historiens ont noirci leur fidélité. Edouard avoit observé dans les retranchements de ses ennemis, une ouverture qui ne lui parut pas ménagée sans dessein; et, rendant justice à l'habileté du duc de Sommerset, il ne douta point que ce ne fût une voie qu'il s'étoit préparée pour le poursuivre, en supposant qu'il repoussât heureusement la première attaque. Il se promit de faire tourner la ruse contre lui-même; le duc de Glocester, qui commandoit sa seconde ligne, eut ordre de s'avancer de ce côté-là, et d'attaquer d'abord le retranchement avec la dernière furie, mais de mollir ensuite par degrés jusqu'à feindre d'être entièrement rebuté. Edouard s'étant posté derrière lui à quelque distance, demeura tranquillement témoin de l'assaut. Son frère n'eut pas plus tôt feint de reculer, que le duc, se précipitant sur lui par l'ouverture, le força de tourner sérieusement le dos, et peut-être l'artifice d'Edouard auroit-il été funeste pour sa propre ligne, si Venlock eût été aussi prompt que Sommerset à sortir avec son corps de troupes. Mais celles du duc de Glocester s'étant ouvertes en fuyant, suivant l'ordre qu'elles

en avoient reçu, laissèrent voir à l'ennemi, Edouard, qui s'avançoit en bon ordre pour le recevoir. Faisant même un demi-cercle pour retourner aussitôt à la charge, elles paroissoient prêtes des deux côtés à prendre le duc en flanc, et rien ne l'auroit sauvé d'une attaque si habilement partagée. Il conçut tout-d'un-coup qu'il s'étoit livré avec imprudence. Le désespoir qu'il en eut lui fit même soupçonner Venlock de l'avoir trahi. Il ne pensa qu'à faire volte-face pour regagner le camp. Mais la diligence de l'ennemi égalant la sienne, il ne put empêcher que les gens du duc de Glocester, qui, par le tour qu'ils avoient fait, se trouvoient presque aussi avancés que lui sur les ailes, n'arrivassent assez tôt à l'ouverture du retranchement pour charger sa queue, et n'entrassent impétueusement après lui. Ce fut dans la fureur dont il fut transporté à cette vue, que, s'approchant impétueusement de Venlock, il lui fendit la tête d'un coup de sa hache d'armes. Le secret de la trahison fut étouffé dans le sang du perfide ; mais si elle étoit réelle, l'effet en devint si terrible, qu'il fut impossible à la prudence de Sommerset et à la valeur du prince de Galles d'y apporter le moindre remède. Le duc de Glocester, qui croyoit avoir à réparer la fausse opinion qu'on avoit pu prendre de sa fuite, faisoit un carnage incroyable dans le camp ; et la vue d'Edouard, qui n'étoit plus qu'à

deux pas de l'ouverture; acheva d'ôter le courage à ceux qui s'efforçoient encore de se défendre. Le retranchement, qui n'avoit été fait que pour leur conservation, fut un obstacle cruel pour les empêcher de se sauver par la fuite: Bientôt ils jetèrent leurs armes, pour attendre à genoux le coup de la mort ou la grace du vainqueur. On auroit eu peine à retenir la reine, qui vouloit se précipiter dans la mêlée où elle voyoit combattre son fils; mais un profond évanouissement, qui suivit bientôt de si mortelles agitations, donna le temps à quelques domestiques de la mettre sur un chariot. Etant sortis heureusement par une des portes du parc, ils la transportèrent dans cet état à quelques milles de Teukelsbury, dans un monastère dont les historiens ne nous ont pas conservé le nom.

Il falloit des miracles pour dégager le prince de Galles et le duc de Sommerset; mais le ciel ne leur en réservoit pas. Le duc de Glocester s'étoit attaché autour d'eux avec ses meilleures troupes. Après s'être long-temps défendus avec une valeur qui fit l'admiration de leurs ennemis, ils furent pris les armes à la main; et l'on remarqua que celui qui se saisit du prince, prit le moment où, s'étant élancé sur un des combattants qu'il renversa d'un coup mortel, il ne put retirer le bras assez vîte pour empêcher qu'on ne le désarmât.

Cette observation donne l'idée d'un combat bien opiniâtre et bien serré ; mais elle ne blesse aucune vraisemblance, dans le temps où les armes à feu avoient encore peu de part aux mêlées les plus sanglantes, et où les coups les plus terribles étoient ceux de la hache d'armes et de l'épée.

Edouard, qui avoit tant de fois ordonné dans les batailles qu'on ne fît grâce à personne, arrêta le carnage aussitôt qu'il eût appris que le prince et le duc de Sommerset étoient prisonniers. Il dédaigna même de faire arrêter une multitude de malheureux, qui attendoient encore leur sentence à genoux. La plupart des seigneurs avoient eu le même sort que le prince et le duc, à la réserve du comte de Devonshire et du lord Beaufort, qui perdirent la vie en se défendant.

Une victoire si complette, suivie de la captivité du prince et de ses principaux partisans, assuroit à Edouard la possession de la couronne et tous les avantages qu'on lui avoit disputés. La reine même ne pouvoit lui échapper. Quel besoin avoit-il d'ensanglanter son triomphe ? Ceux qui ont prétendu justifier sa cruauté, soutiennent que, s'il étoit tombé entre les mains de la reine, soit à Barnet, soit à Teukelsbury, il ne devoit s'attendre qu'à périr sur un échafaud ; et l'intérêt de sa sûreté sembloit l'autoriser à faire subir à ses ennemis le traitement qu'il n'auroit pas manqué d'en rece-

voir. Mais s'il se croyoit aussi sûr de ses droits qu'il l'étoit désormais de l'emporter par la force, que ne remettoit-il sa vengeance à l'autorité du parlement? et que ne se couvroit-il du-moins des formes de la justice pour déguiser la noirceur de ses ressentiments? Les passions violentes ne se reposent pas volontiers de leur satisfaction sur autrui, et c'est le caractère particulier de la haîne, de se plaire à la vue du sang qu'elle verse de ses propres mains.

A-peine Edouard eut-il donné les ordres qu'exigeoient les circonstances, qu'il se fit amener le prince de Galles dans un pavillon du parc, où il étoit avec les ducs de Clarence et de Glocester, le lord Hastings et le marquis de Dorset. Les gardes qu'on avoit donnés d'abord au jeune prince, ne lui avoient point refusé la douceur d'embrasser son épouse. Elle s'étoit obstinée à demeurer dans le camp, après la retraite de la reine, et voyant son mari prisonnier, elle s'étoit du-moins rassurée pour sa vie, qui lui avoit causé des frayeurs mortelles pendant le oombat. Toute la crainte qui pouvoit lui rester étoit de le voir arracher aussitôt de ses bras, pour être condamné comme le roi son père, aux horreurs d'une prison perpétuelle. Mais, dans cette attente même, elle trouvoit de la consolation à penser qu'il lui seroit permis d'y passer avec lui le reste de ses jours, et cette idée la soutint encore

en le quittant. Edouard le voyant paroître, se leva brusquement, et s'approchant de lui avec une espèce d'impatience, il lui demanda d'un ton impérieux ce qu'il étoit venu faire dans ses états. Le prince, sans marquer la moindre émotion, lui répondit avec une noble fierté, qu'il étoit venu pour se remettre en possession d'un bien qui lui appartenoit, et qui lui étoit ravi injustement. Cette réponse déconcerta le vainqueur, qui ne s'attendoit point à tant de fermeté dans un jeune homme de dix-huit ans. Il le regarda quelque-temps sans répliquer, comme s'il eût cherché à se remettre pendant ce silence; et cédant enfin au mouvement de rage qui s'élevoit dans son cœur, il lui donna un coup de son gantelet sur le visage. Ayant tourné le dos aussitôt, les quatre seigneurs qui étoient avec lui, se jetèrent sur le malheureux fils de Henri, comme des bêtes féroces, et le tuèrent à grands coups de poignards.

Les historiens perdent ici de vue la princesse de Galles; mais c'est pour se livrer aux sentiments d'une compassion qui semble les toucher encore plus vivement pour sa mère. Rapin même, dans toutes les occasions de représenter les justes douleurs de cette grande reine, perd le ton sec qui est comme le caractère de son style, et s'abandonne à des descriptions dans lesquelles il s'oublie. Il paroît balancer entre le sentiment de ceux qui assurent qu'elle se retira dans un monastère, d'où elle fut

enlevée un jour ou deux après la bataille, et le récit de ceux qui la font tomber dans les mains de l'ennemi, immédiatement après que les lignes de Teukelsbury eurent été forcées, demi-morte de frayeur et d'inquiétude pour le sort de son fils, et qui la font conduire à Edouard dans cet état; mais on aperçoit si peu de liaison dans la suite du récit de ces derniers, qu'ils n'ont pensé vraisemblablement qu'à l'orner par une image touchante, et je m'attache plus volontiers à ceux que j'ai déjà pris le parti de suivre.

On ne garda point assez de mesures, en apprenant à Marguerite la mort du prince, pour ménager les premiers mouvements de la fureur d'une mère. Dans un caractère aussi élevé que le sien, l'excès de l'indignation et de la douleur devoit être sujet à d'étranges transports. Aussi s'abandonna-t-elle à tous les emportements que de si violentes passions pouvoient produire. Elle avoit dédaigné les cris et les pleurs, tant qu'elle avoit vu quelque ressource dans la vigueur de ses résolutions et dans le secours des armes. Mais en perdant tout-à-la-fois et les moyens et le motif de se défendre, elle ne voulut employer sa vie, qu'on sauva malgré elle de ses propres mains, qu'à irriter la justice du ciel contre Edouard, par ses imprécations et par ses larmes. Ce fut le serment qu'elle fit dans la présence de Stanley, qui avoit été envoyé pour se saisir d'elle après la bataille. Foible soulagement,

sans doute! menace impuissante, que des vainqueurs plus humains auroient pardonnée à la force de son affliction. Mais après avoir poignardé le fils, on ne cherchoit qu'un prétexte pour se défaire de la mère. Stanley recueillit toutes les expressions injurieuses qu'elle avoit proférées contre le roi; et l'arrachant du monastère où elle s'étoit refugiée, il la conduisit à Worcester, où, en la présentant à ce prince, il produisit les nouveaux crimes dont elle venoit de se charger contre lui. Il s'en fallut peu qu'Edouard n'abusât sur-le-champ d'une si misérable raison de lui ôter la vie. Cependant un moment de réflexion sur l'indignité de ce dessein, lui fit prendre le parti de l'envoyer à Londres, pour y subir la sentence du parlement sur les crimes de trahison et de lèse-majesté. Celle du duc de Sommerset et du grand-prieur, ne fut pas différée si long-temps. Ils furent conduits le même jour à l'échafaud, dans la place publique de Worcester, avec plusieurs personnes de moindre marque, qui avoient été prises en combattant ou dans leur fuite.

Stanley, ancien ennemi de Marguerite, se rendit digne de sa commission par la dureté avec laquelle il continua de la traiter dans sa route. En vain se promit-elle en entrant à la Tour, qu'on lui accorderoit la liberté de se consoler avec son mari, ou celle du-moins de recevoir dans sa prison la princesse de Galles, sa belle-fille, qui s'étoit

fait conduire à Londres sur ses traces. Elle fut renfermée pendant quelques jours dans un cachot des plus obscurs, et l'on ne se relâcha de cette rigueur qu'après l'avoir percée d'un coup, qui sembloit manquer pour mettre le comble à son infortune.

Edouard perdit en arrivant à Londres, le dessein qu'il avoit eu de la soumettre à la justice du parlement, et retenu par la considération de son sexe, ou par la crainte de ne pas trouver ce tribunal aussi animé que lui contre une femme, il prit la résolution de la tenir resserrée pendant toute sa vie, dans une situation qui ne lui causeroit plus d'alarmes. Mais il conçut que, pour lui ravir toute espérance de se relever jamais de sa chute, il falloit lui ôter jusqu'à l'occasion de former de nouveaux desseins. Henri, qui étoit renfermé dans la même prison, lui causoit peu d'inquiétude ; mais c'étoit un nom dont Marguerite pouvoit encore abuser. Sur cette seule crainte, il prononça la sentence de ce malheureux prince. Le duc de Glocester embitionna la gloire de l'exécution ; sa main qui venoit de se plonger dans le sang du fils, ne devoit pas être plus tremblante à percer le sein du père. Il ne se fit pas répéter deux fois le même ordre, et se rendant seul à la Tour, il accompagna ce barbare office de toutes les circonstances qui pouvoient en faire un amusement pour son humeur cruelle et sanguinaire.

Henri vivoit dans les exercices qui convenoient à sa solitude et à son naturel. Il s'en étoit fait une habitude pendant une longue prison, qui n'avoit été interrompue que par sept ou huit mois de liberté. Des reliques, quelques livres de religion, un oiseau qu'on lui avoit laissé par faveur, le soin d'entretenir lui-même de la propreté dans sa demeure, faisoient ses occupations continuelles et bornoient peut-être tous ses désirs. Ses geôliers avoient eu l'humanité de lui cacher le sort de son fils, et la curiosité ne lui venoit pas de s'en informer. Un prince de ce caractère étoit du-moins respectable par sa simplicité et son innocence. Mais le duc de Glocester, se faisant un jeu de ce qui auroit attendri un cœur moins farouche, le railla d'abord du goût qu'il prenoit à des occupations si frivoles; et lui déclarant qu'il étoit question d'affaires beaucoup plus sérieuses, il lui apprit les derniers malheurs de sa maison et celui qui le menaçoit lui-même. Il se vanta dans la suite d'avoir voulu mettre son courage à l'épreuve, en observant s'il étoit capable de quelque fermeté au récit de ses infortunes, et en lui laissant le temps de recueillir son attention et ses forces pour éloigner du-moins sa mort par quelqu'ombre de résistance. Mais l'attente du cruel fut trompée. Le roi pensa aussi peu à lui répondre qu'à défendre sa vie. Ayant compris, en l'écoutant, qu'il touchoit

d'amis. Edouard, quoique satisfait, en apparence, de leur avoir vu prendre le parti de la soumission, désiroit ardemment d'avoir entre les mains ces deux seigneurs, les seuls qui pussent encore lui causer de l'inquiétude. Il ne pouvoit faire marcher ses troupes contre eux, sans leur inspirer de la défiance : c'eût été les avertir positivement de sortir du royaume ; et dans un pays, d'ailleurs, où ils avoient autant d'amis qu'il y avoit d'habitants, rien n'étoit si incertain que le succès de la force ouverte. Mais ayant recours à la ruse, il envoya dans les montagnes un Ecossois nommé Vaugham, homme adroit et résolu, qu'il chargea de tout employer pour se saisir d'eux, ou pour leur ôter la vie. Vaugham manqua de discrétion. S'étant vanté mal-à-propos de sa commission, le comte de Pembroock en fut averti ; et feignant de donner le premier dans le piége qui lui fut tendu, il surprit son assassin et le tua. Après une action si hardie, il fallut penser à se défendre, ou à chercher une retraite hors du royaume. Le dernier de ces deux partis lui parut le plus sûr pour la conservation du jeune comte, qui étoit désormais l'unique espérance de la maison de Lancastre. Mais ne pouvant douter que le roi n'eût pris d'autres mesures pour les faire arrêter dans les ports voisins, il forma un dessein fort téméraire en apparence, et le seul, néan-

moins, qu'il crut propre à mettre son neveu à couvert, ce fut de se déguiser avec lui, et de partir sans suite pour traverser le royaume jusqu'à Londres. Edouard ne s'imagina point, en effet, qu'il dût chercher ses ennemis dans le centre de ses états, ni les attendre au milieu de sa capitale. Ils arrivèrent heureusement à Londres, et le hazard leur fit trouver un vaisseau prêt à partir pour la Bretagne, dans lequel ils auroient pu s'embarquer sur-le-champ, si le comte de Pembroock, qui apprit avec quelle facilité l'on commençoit à voir la reine, n'eût voulu se procurer une satisfaction dont il se flatta de tirer beaucoup d'utilité.

Dans un âge peu avancé, Henri, comte de Richemont, étoit déjà capable de cette modération et de cette sagesse, qui lui firent mériter dans la suite le titre du *Salomon* de l'Angleterre. Si le comte son oncle n'osa risquer de l'introduire avec lui dans la prison de la reine, il ne craignit point de l'abandonner pendant quelques moments à sa propre conduite; et bravant lui-même tous les dangers, il surmonta, à la faveur de son déguisement, les difficultés d'une entreprise qui auroit fait trembler un cœur moins intrépide. Mais il avoit compté avec raison de n'être reconnu de personne, puisque la reine eut peine elle-même à percer les voiles dont il s'étoit couvert. Cependant elle ne put le trouver si changé par les soins

sollicitations du roi son père. Il lui fit envisager une protection plus certaine dans celle du jeune comte son neveu. Ses grandes qualités étoient déjà connues de toute la nation. « Si son âge et » les circonstances ne lui permettoient pas encore » de faire éclater ses prétentions, il ne passoit en » France que pour y cimenter des desseins dont il » avoit déjà jeté les fondements. Au premier » succès de ses entreprises, Marguerite, à qui la » maison de Lancastre avoit tant d'obligations, » devoit compter de se voir rétablir dans tous » ses honneurs, avec plus de distinction que les » Anglois n'en avoient jamais accordé aux reines » douairières. Ce qu'on lui demandoit, dans » l'intervalle, étoit uniquement d'entretenir les » espérances des amis à qui on laissoit la liberté » de la visiter, et de se tenir prête à seconder » les projets du comte avec sa fermeté et son in- » telligence naturelles, au moment qu'on lui ou- » vriroit les portes de sa prison ». Il ajouta, néanmoins, que « si elle avoit quelque chose à com- » muniquer à son père, il se chargeroit d'autant » plus volontiers de cette commission, qu'il avoit » besoin pour son neveu et pour lui-même » d'une recommandation puissante à la cour de » Louis XI, et que rien ne pouvoit leur être plus » agréable que d'y paroître avec celle du roi de » Sicile ». Il expliqua le dessein où il étoit de

prendre par la Bretagne, en profitant d'un vaisseau qui n'attendoit que le vent pour mettre à la voile. Enfin, se flattant d'avoir fait impression sur l'esprit de la reine, il se chargea d'une lettre qu'elle lui remit pour son père, et il partit extrêmement satisfait de cette conférence.

Ce n'est pas que Marguerite lui eût fait connoître par sa réponse, qu'elle se fût rendue tout-à-fait à ses offres. Mais il suffisoit au comte de s'être ouvert à elle d'une partie de ses intentions, pour espérer qu'elle regarderoit la cause du jeune comte de Richemont, comme la sienne, et qu'en attendant les occasions de le servir ouvertement, elle soutiendroit l'affection et le zèle dans le cœur de ses partisans. Il s'embarqua donc avec son neveu, sur le vaisseau breton. Outre l'avantage d'un prompt départ, il s'étoit applaudi d'une rencontre qui sembloit augmenter leur sûreté, en leur épargnant les risques du passage à Calais. Leur route fut en effet fort heureuse. Mais avant que de quitter la Bretagne, pour se rendre à Aix, où le roi de Sicile continuoit son séjour, la curiosité les ayant portés à visiter la cour du duc, ils y furent arrêtés, sans pouvoir soupçonner à qui ils devoient un si mauvais office. Dans le partage des historiens, dont quelques-uns prétendent qu'ils s'étoient fait connoître eux-mêmes au duc, et que lui ayant demandé la permission de passer

dans ses états, ils reçurent pour réponse, qu'ils pouvoient lui être trop utiles pour n'y être pas retenus malgré eux, je ne balance point à rejeter un sentiment qui déshonore tout-à-la-fois la générosité du duc de Bretagne, et la prudence du comte de Pembroock. Il me paroît plus vraisemblable, comme je le rapporte d'après plusieurs autres écrivains, qu'ayant paru sans déguisement à la cour de Nantes, quoique sous des noms supposés, ils y furent reconnus par quelque partisan d'Edouard, qui en avertit le duc, et que dans un temps où la trève entre l'Angleterre et la Bretagne avoit été si souvent violée, qu'on ne savoit à quoi s'en tenir entre les deux puissances, Pierre Landais, ministre du duc, porta son maître à les faire arrêter, dans la seule vue d'obtenir de meilleures conditions d'Edouard, en faisant valoir l'occasion qu'on avoit de lui nuire. La conduite même que le duc tint avec ces deux illustres prisonniers, semble justifier ses intentions. Il leur assigna la ville de Vannes pour demeure, avec une pension considérable; et s'ils eurent des gardes, qui leur firent une prison réelle de cette ville, ils n'en furent pas moins traités avec tous les honneurs qui convenoient à leur naissance.

Mais le fond que Marguerite avoit fait sur une voie si sûre pour donner de ses nouvelles au roi son père, lui manquant ainsi par un malheur dont

elle ne put être informée, elle fut si touchée de la dureté qu'elle se croyoit en droit de reprocher aux personnes de son sang, qu'après avoir résisté à tous les effets de la haîne dans les coups qu'elle avoit reçus de ses ennemis, elle ne put supporter de se voir abandonnée par ceux dont elle avoit droit d'attendre de l'amitié. Ce fut apparemment vers ce temps-là, que ne trouvant personne à qui elle pût proposer de faire le voyage d'Aix, pour réveiller la tendresse du roi de Sicile, elle fit écrire au comte d'Oxford, qui s'étoit sauvé heureusement en France après la bataille de Teukelsbury. Cette lettre, dont elle avoit dicté les termes, fut rendue au comte, et piqua si vivement sa compassion, que, par un mouvement de zèle, auquel le témoignage de tous les historiens donne à-peine quelque degré de vraisemblance, il entreprit d'ouvrir les portes de sa prison. Après avoir pressenti inutilement Louis XI, qui voyoit Edouard désormais trop bien établi pour s'attirer sa haîne en lui causant de nouvelles inquiétudes, il ne prit conseil que de lui-même, et il ne mit sa confiance que dans ses propres résolutions. Avec l'argent de quelques pierreries, qu'il avoit emportées dans sa fuite, il s'attacha soixante-quinze hommes, tant Anglois que François, et les ayant engagés par un affreux serment à le seconder avec autant de fidélité que de courage, il s'embarqua secrettement avec

eux sur la côte de Normandie, sans autre précaution qu'un passeport que Louis XI ne put lui refuser. Ayant épousé une sœur du comte de Warwick, il s'attendoit de trouver dans Vauclerc, gouverneur de Calais, le même attachement que ce gentilhomme avoit marqué constamment pour son beau-frère; et sans l'engager néanmoins dans aucune démarche ouverte qui pût nuire à sa fortune, il ne se proposoit de lui confier son dessein que pour obtenir de lui qu'il favorisât le passage de la reine après son évasion. Mais s'étant approché de Calais, la première nouvelle qu'apprirent quelques-uns des gens à qui il fit prendre terre dans sa chaloupe, fut que le brave Vauclerc étoit mort deux jours auparavant, avec quelque soupçon d'avoir été empoisonné par l'ordre d'Edouard, qui ne pouvoit lui pardonner sa fidélité pour le comte de Warwick, et qui l'avoit assez ménagé, néanmoins, dans le poste important qu'il occupoit, pour n'avoir osé l'en punir ouvertement. Ce contre-temps ne diminua point l'ardeur du comte. Il s'approcha de la côte d'Angleterre, et il eut la hardiesse d'y descendre avec une partie de ses gens, en laissant le reste pour la garde de son vaisseau. Il avoit choisi à-la-vérité un endroit écarté, et dans le voisinage d'un gentilhomme nommé Row, à qui il avoit une parfaite confiance. Son projet étoit de gagner Londres pendant la nuit,

avec les plus résolus de ses gens, et de profiter de la facilité qu'on avoit à voir la reine pour l'enlever par adresse ou par force. Mais Row, qui lui étoit effectivement fort attaché, lui inspira d'autres idées, auxquelles on auroit peine à décider si la crainte eut plus de part que le courage. Il lui apprit que le bâtard de Falcombridge avoit eu la tête coupée depuis quelques jours, pour avoir entrepris de tirer la reine de sa prison, et que cette princesse avoit été resserrée plus étroitement. Thomas Nevill, fils naturel du lord Falcombridge, avoit été créé vice-amiral de la Manche sous l'administration du comte de Warwick. Ayant perdu cet emploi, après le rétablissement d'Edouard, il n'avoit pas laissé de conserver assez d'autorité sur quelques-uns des vaisseaux de l'état, pour les engager pendant quelque temps à servir Marguerite et son fils. Ses services n'avoient pu avoir d'autre objet sur mer, que de chagriner Edouard en pillant divers ports attachés à son parti; mais l'indignation qu'il avoit eue de sa cruauté après la bataille de Teukelsbury, lui avoit fait remonter la Tamise jusqu'à Londres, et sa hardiesse avoit été jusqu'à mettre le roi dans quelque danger pour sa vie ou pour sa liberté. Cependant l'imprudence qu'il eut de s'arrêter trop long-temps à terre avec une partie de ses gens, donna le temps à ce prince de faire avancer quelques troupes qu'il avoit encore

près de Londres. Il se trouva ainsi dans la nécessité de s'enfermer à Sandwich, où il se retira en bon ordre, tandis que ses vaisseaux avertis du péril où il s'étoit engagé, se hâtèrent de regagner la mer. Il auroit infailliblement succombé aux forces d'Edouard, qui seroient bientôt devenues assez nombreuses pour l'accabler dans cette retraite, s'il n'eût pris le parti de proposer une composition que les circonstances firent accepter. Mais à-peine s'étoit-il vu libre à Londres, que s'étant ouvert quelque accès à la Tour, il avoit été surpris dans une entreprise formée pour délivrer la reine; et le roi, qui ne cherchoit que l'occasion de réveiller des crimes qu'il lui avoit pardonnés malgré lui, l'avoit envoyé sur-le-champ au supplice. Row fit moins ce récit au comte d'Oxford pour le refroidir, que pour lui inspirer un projet plus étendu. Les vaisseaux du bâtard étoient encore à rôder sur les côtes, et l'on ne doutoit point que la crainte du châtiment ou le goût de la licence ne les retînt dans ce désordre aussi long-temps qu'Edouard n'emploieroit pas des forces supérieures pour les réduire. Que ne les engagez-vous, dit Row au comte, à seconder votre entreprise? Ou plutôt, que ne saisissez-vous une si belle occasion pour tenter quelque chose de plus important contre les assassins de Henri?

Cette proposition fut si avidement reçue du

comte d'Oxford, que, rentrant aussitôt dans son vaisseau, il n'eut d'embarras qu'à trouver ceux dont on lui garantissoit les services. Ne doutant point que, pour leur propre sûreté, ils ne cherchassent les lieux d'où ils pouvoient prendre à tout moment le large, il tourna malheureusement au Sud de l'Angleterre, et côtoyant toujours la terre, il se flatta pendant plusieurs jours de ne pouvoir les manquer. Cependant, après avoir fait inutilement le tour d'une partie de l'isle, jusqu'à la province de Cornouailles, le besoin d'eau et de vivres le força de prendre terre à Saint-Michael-Mont. Il n'y avoit rien à redouter dans un lieu si éloigné de la capitale. Au contraire, l'inclination des habitants s'étant déclarée pour lui au premier bruit de son nom, il se flatta peut-être trop légèrement, que, sans le secours des vaisseaux qu'il cherchoit, il se feroit un parti d'autant plus considérable dans la province, qu'il ne paroîtroit demander que des secours volontaires. Il débarqua tous ses gens dans cette espérance, et faisant répandre qu'il étoit venu pour venger le meurtre odieux de Henri et du prince de Galles, et pour soutenir les intérêts de leur sang, dans la personne du jeune comte de Richemont, il se vit en peu de jours un corps plus nombreux qu'il n'auroit osé l'espérer dans un espace si court. Mais ses troupes manquoient d'armes, ou n'étoient fournies que de vieilles épées

et d'arbalètes, qui commençoient à ne pas suffire dans un temps où les armes à feu se perfectionnoient de jour en jour. Avant qu'il pût tirer des provinces voisines les secours qui manquoient à celles de Cornouailles, le lord Stanley s'avança si fièrement à la tête de quinze mille hommes, qu'ayant dissipé les mutins à son premier aspect, il força le comte de se renfermer avec ses soixante et quinze hommes, dans le château de Saint-Michael-Mont. Quoique la situation du lieu le rendît capable d'une longue défense, il y avoit si peu d'apparence d'en pouvoir tirer la moindre utilité, et le sort du comte étoit si clair lorsqu'il seroit forcé de se rendre, qu'il prit le parti de capituler dès les premiers jours. Stanley avoit toujours été de ses amis. Il en obtint des assurances si positives pour la vie, et même des espérances si flatteuses pour sa grace et pour la restitution de ses biens, que s'étant laissé gagner à ses promesses, il se remit entre ses mains sous la foi de l'honneur et de l'amitié. Cependant, si le roi n'osa violer les engagements de son général, il répondit mal à l'attente que le comte avoit conçue pour sa liberté et pour sa fortune. Il fut non-seulement condamné à une prison perpétuelle, au château de Hames, dans le Boulonnois, mais la rigueur de ses juges, s'étendant jusqu'à sa femme, qui étoit sœur du comte de Warwick, elle fut dépouillée de tous ses

biens, dont on n'avoit point pensé jusqu'alors à lui ôter la possession.

Si Marguerite ne put ignorer l'infortune du comte d'Oxford, elle fut bien éloignée de s'attribuer la part qu'elle avoit eue à son entreprise. Jugeant aussi mal de ses soins que de ceux du comte de Pembroock, elle crut la mémoire de ses bienfaits effacée dans le cœur de tous ses amis, et toutes les voies fermées pour faire arriver ses lettres ou ses plaintes à la cour du roi son père. Il lui en restoit une, néanmoins, qu'elle avoit jusqu'alors refusé d'accepter, par la seule considération qu'elle croyoit devoir à l'un de ses plus fidèles serviteurs, qu'elle ne vouloit point envelopper tout-à-fait dans sa ruine. Ce brave duc d'Excester, qui avoit suivi si constamment sa fortune, et qui ne s'étoit sauvé de la bataille de Barnet, qu'après y avoir versé son sang pour la servir, s'étoit retiré, après d'autres infortunes, dans l'asile de Westminster, où sa santé avoit été long-temps à se rétablir. Quoiqu'il ne pût s'écarter de cette retraite, sans exposer sa vie à des dangers plus certains que ceux d'une bataille, il avoit méprisé cette crainte, pour se procurer la satisfaction de voir sa reine; et s'étant introduit plusieurs fois dans sa prison, à la faveur de divers déguisements, il s'étoit attendri avec elle sur la malheu-

reuse fin de toutes leurs espérances. Ayant pénétré que son unique désir étoit de donner de ses nouvelles au roi de Sicile, il n'étoit point à lui offrir d'entreprendre lui-même le voyage d'Aix, à toutes sortes de risques, et de l'abréger par sa diligence. Mais la reine, qui savoit bien que chaque pas qu'il feroit hors de Londres, l'exposeroit au supplice, avoit si peu consenti à cette proposition, qu'elle l'exhortoit, au contraire, à faire sa paix avec Edouard. La duchesse sa femme étant sœur de ce prince, il sembloit qu'il dût tout se promettre d'une intercession si puissante. Enfin, les sollicitations de Marguerite le forcèrent d'employer cette voie. Il fit prier la duchesse, qui s'étoit dispensée jusqu'alors de le voir, sous des prétextes qui n'avoient pas manqué de vraisemblance, d'implorer pour lui la clémence du roi son frère; mais au-lieu de répondre à ses intentions, elle demanda, au contraire, d'être séparée de lui par les voies ordinaires de la justice. Edouard affecta de ne prendre aucun intérêt dans cette affaire, quoique personne n'ignorât qu'en secret il sollicitoit les juges contre le duc, et que le refus qu'il fit, d'ailleurs, de recevoir ses soumissions, ne put laisser aucun doute de la haîne qu'il lui portoit personnellement. Le jugement lui fut si peu favorable, qu'en le nommant dans la sentence,

on ne lui accorda pas même les titres dus à sa naissance et à son rang, en qualité de petit-fils d'une sœur du roi Henri IV.

Il se vit donc réduit à demeurer dans son asile sans aucune espérance de grace, et n'ayant pour subsister que ce qu'il recevoit secrettement de ses amis. La reine en fut pénétrée de douleur; et, quoique les craintes qui l'avoient empêchée de consentir à son voyage dussent augmenter, elle fut la première à lui conseiller d'employer toutes sortes de voies pour se délivrer d'un si triste esclavage. Elle ne souffrit point qu'il s'exposât à de nouveaux périls pour la voir; mais, lui ayant fait remettre une lettre pour le roi René, elle le chargea de ménager une vie dont elle s'étoit aperçue que ses malheurs lui rendoient le cours insupportable, et qui pouvoit devenir plus douce à la cour de son père. Il partit avec un seul domestique. On ne s'aperçut point assez tôt de son départ, pour soupçonner Edouard de l'avoir fait poursuivre. Cependant, à-peine eut-il passé Rochester, par où il avoit pris pour gagner quelque port écarté de la province de Kent, qu'il s'aperçut qu'on l'observoit. Ce n'étoit d'abord qu'un homme seul qui ne pouvoit lui causer, par conséquent, beaucoup d'alarme. Il rejeta même la pensée qui lui vint de l'attendre sans affectation et de s'en défaire. Son valet, plus porté à la défiance, l'en

pressa, jusqu'à lui prédire qu'il étoit perdu sans cette précaution. Il ne reconnut combien elle étoit juste, qu'après avoir fait quelques milles de plus, en voyant à sa suite douze ou quinze hommes armés. Il n'eut point d'autre ressource que de se jeter dans une forêt, à l'entrée de laquelle il observa la contenance de ses ennemis. Lorsqu'il leur vit redoubler leur course pour prendre le même chemin, il s'enfonça dans un lieu difficile, dont il ne connoissoit point les routes, avec l'espérance de le traverser entièrement, et de n'en être pas plus reculé pour gagner le bord de la mer. Mais, quoique ceux qui le poursuivoient ne pussent avancer plus vîte que lui, et qu'ayant enfin quitté son cheval, il en eût plus de facilité à pénétrer dans l'épaisseur des arbres; les traces de sa marche, qu'il ne pouvoit éviter de laisser derrière lui, servirent toujours à faire découvrir sa route. Impatient de cette contrainte, il se seroit précipité mille fois sur ces misérables, si, dans l'impuissance de résister au nombre, il eût pu s'assurer du-moins de recevoir la mort par leurs armes; mais ayant à risquer d'être arrêté malgré lui, et ne voyant de ce côté-là, pour terme de sa vie, qu'un infâme supplice, il prit une résolution qui ne peut être justifiée que par son désespoir. Il s'arrêta presqu'à l'extrémité de la forêt, lorsqu'il vit moins d'apparence que jamais à se sauver par la fuite. Il remit la lettre

de la reine à son valet, avec tout ce qu'il avoit d'argent dans sa bourse; et, sans lui avoir déclaré son dessein, il le conjura par tout ce qui pouvoit faire impression sur un homme de cette sorte, de passer promptement la mer, et de porter au roi René la lettre qu'il lui confioit. Ensuite, sans ajouter un mot de plainte, et sans se soulager même par un soupir, il tira son épée et s'en perça le cœur. Les cris du valet devinrent un guide fort sûr pour ses ennemis. Ils se saisirent de son corps, qu'ils gardèrent pendant quelques jours sur le sable, en faisant payer la vue de ce spectacle à tous les habitants des lieux voisins, qui vinrent en rassasier leurs yeux. Le duc d'Excester étoit le dernier des descendants collatéraux de la maison de Lancastre, et le seul qui pût disputer au comte de Richemont ses droits à la couronne. Edouard ne put déguiser sa joie en apprenant cette funeste aventure, et les récompenses qu'il fit donner à ceux qui lui apportèrent le cadavre, passèrent pour une indécence aux yeux même de ses partisans.

C'en étoit assez pour éteindre à jamais l'espérance dans le cœur de Marguerite. Aussi ne pensa-t-elle plus qu'à se renfermer dans un petit nombre d'exercices tristes et lugubres, qu'elle regarda désormais comme l'unique occupation du reste de sa vie. Quoique l'entreprise du bâtard de Falcom-

bridge lui eût fait retrancher, par l'ordre du roi, quelqu'ombre de liberté dont elle avoit joui dans sa prison, on ne lui avoit point encore interdit la vue de la princesse de Galles ni celle de la duchesse de Clarence, qu'un sentiment de compassion amenoit quelquefois aussi, pour la consoler par quelques moments d'entretien. Mais, ne se considérant plus elle-même que comme un misérable objet de la colère du ciel, dont les moindres communications devenoient funestes à ses meilleurs amis, elle résolut de se priver de leurs visites, qui avoient été jusqu'alors sa seule consolation. C'étoit déclarer qu'elle renonçoit au commerce du genre humain; car à qui auroit-elle accordé ce qu'elle refusoit à la princesse de Galles ? Cette malheureuse fille du comte de Warwick n'avoit elle-même que ce soulagement dans son infortune. Je lui conserve un titre qu'elle cessa de porter en Angleterre, sur-tout lorsque le roi l'eut fait prendre au jeune Edouard, son fils unique. Mais les partisans de la maison de Lancastre, quoiqu'observés continuellement, et comme accablés sous un joug qui leur permettoit à-peine de respirer, lui donnoient encore ce cher nom, par zèle pour la mémoire d'un prince qui avoit emporté leur bonheur avec lui. Elle fut si affligée du parti que la reine avoit pris, que sa santé, dont on avoit vu sensiblement la diminution depuis le meurtre de son mari, s'affoiblit

encore plus par des maladies considérables. Un autre incident, qui augmenta tout-d'un-coup ses disgraces, acheva de la rendre une des plus malheureuses personnes de son sexe.

La reine n'avoit pas autant de sujets qu'elle se l'étoit imaginé d'accuser la tendresse et de se plaindre de l'oubli du roi son père. Outre les sollicitations qu'il faisoit faire continuellement à la cour d'Edouard pour la liberté de sa fille, il avoit dépêché à Londres, sur le premier bruit de ses malheurs, un gentilhomme françois, nommé Mont-Robert, qu'il avoit chargé de se procurer, à quelque prix que ce fût, la liberté de la voir. Dans un temps où la trève subsistoit encore entre l'Angleterre et la France, Mont-Robert n'avoit pas fait difficulté de se rendre directement à Calais, d'où il ne craignoit point qu'on l'empêchât de passer à Douvres. Mais il s'étoit élevé entre les Anglois de cette ville et les Flamands, quelque démêlé à l'occasion de la trève marchande, qui n'avoit pas été bien observée de la part de l'Angleterre, sous le dernier gouvernement du comte de Warwick. On étoit encore en si mauvaise intelligence, que Mont-Robert fut arrêté aux portes de Calais par quelques marchands de Bruges, qui venoient de se plaindre inutilement au gouverneur de la perte d'un grand nombre de marchandises enlevées par les Anglois. Voyant arriver un homme en fort

bon équipage, et le prenant pour un Anglois, au langage de cette nation, qu'il savoit parfaitement et qu'il affectoit de parler en approchant d'une de leurs villes, ils s'étoient saisis de lui, comme d'un ôtage, pour la sûreté de leurs effets.

Mont-Robert conduit brusquement à Bruges, n'avoit rien gagné à leur déclarer leur méprise, et la qualité de François n'étoit pas, d'ailleurs, un titre plus favorable pour se faire écouter d'un peuple qui étoit en guerre ouverte avec la France. Il profita, néanmoins, de la trève de treize mois, qui fut signée ensuite entre Louis XI et le duc de Bourgogne, pour obtenir la liberté de retourner en France; et, n'ayant point perdu de vue les ordres de son maître, il reprit directement le chemin de Londres, où il n'arriva qu'après les derniers événements que j'ai rapportés. Les efforts qu'il fit pour se procurer quelqu'accès dans la prison de Marguerite ayant été inutiles, soit par le renouvellement de la rigueur d'Edouard, soit par l'obstination de cette princesse à n'admettre personne dans sa solitude, il n'apprit point que la princesse de Galles avoit toujours été exceptée des ordres du roi, sans espérer qu'elle lui feroit ouvrir l'entrée de la Tour, ou qu'il pourroit s'y introduire dans la suite. Elle étoit retenue par une maladie violente, qui ne lui permit point de prendre elle-même ce soin; mais jugeant, par les désirs de

Marguerite, de la consolation qu'elle auroit à recevoir un messager de son père, elle conjura l'archevêque d'Yorck, son oncle, de ne rien épargner pour lui rendre un si bon office. L'archevêque étoit ce même frère du comte de Warwick, qui avoit laissé échapper Edouard de sa prison de Middleham, et qui avoit été récompensé de ce service après la bataille de Barnet, par un acte d'amnistie qui renfermoit une grace sans exception; mais il étoit frère du comte de Warwick. Une qualité si odieuse à la nouvelle cour lui avoit fait prendre le parti de s'y montrer rarement; et retenu à Londres par les infirmités de la princesse de Galles, qui n'avoit que ses libéralités pour subsister, il se conformoit par sa conduite à la fortune de sa maison et de son parti. Sa piété pour la reine et sa complaisance pour les désirs de sa nièce, lui firent tenter d'introduire Mont-Robert dans la Tour. Quoiqu'il n'eût point pris de voie détournée, l'officier auquel il s'adressa crut se faire un mérite auprès d'Edouard de l'avertir que ce prélat l'avoit voulu séduire; et sur une si frivole accusation, il fut renfermé pour le reste de sa vie au château de Guines. Son châtiment fut abrégé par sa mort, qui arriva peu de temps après sa prison; mais elle fut précédée d'une violence sans exemple dans la personne de sa nièce. Le duc de Glocester en étoit devenu amoureux. N'ayant osé lui offrir sa main

dans le temps que l'appui qu'elle avoit encore dans son oncle lui faisoit craindre trop de résistance, il profita de la captivité de l'archevêque pour l'enlever, et il la mit dans la nécessité de l'épouser malgré elle. Si elle trouva encore assez de force dans son tempérament pour résister à sa douleur, la confusion qu'elle eut de se voir l'épouse du meurtrier de son mari et de son beau-père lui fit un supplice perpétuel d'une si honteuse fortune, et la fit même renoncer pour jamais à la consolation de voir la reine et tous ses amis. On verra que sa mort fut digne d'un mariage si monstrueux.

Mont-Robert fut long-temps à Londres, sans pouvoir exécuter sa commission. Edouard, qui ne put ignorer ce qui l'amenoit en Angleterre, affecta d'avoir peu compris quel service l'archevêque d'Yorck avoit entrepris de lui rendre, et lui laissa chercher les moyens de réussir plus heureusement. A juger des sentiments de ce prince par cette conduite et par celle dont il ne se relâcha point pendant plusieurs années, on seroit porté à croire qu'en diminuant quelque chose de la rigueur avec laquelle il avoit commencé par faire resserrer la reine, son intention n'avoit été que de reconnoître ceux qui lui étoient encore assez attachés, pour user, au mépris de toutes les considérations, de la liberté qu'il accordoit de la voir. Ainsi, cette courte faveur ne peut passer

que pour une nouvelle trahison, dont on a vu même que les effets ne pouvoient guère être plus cruels, puisqu'elle servit à la ruine de tout ce qui restoit de serviteurs fidèles à la reine.

Ce n'étoit pas Marguerite seulement qui désespéroit de sa liberté. Tandis qu'elle se croyoit abandonnée de tout l'univers, et qu'elle travailloit elle-même à l'oublier, le roi son père n'avoit rien épargné pour toucher l'inflexible Edouard par ses propres sollicitations et par celles des plus grands princes de l'Europe. A ceux qui lui représentoient que les haînes les plus sanglantes doivent à-la-fin s'assoupir, il protestoit que la sienne étoit oubliée; mais qu'il craignoit celle de la reine, et qu'il l'avoit trop éprouvée, pour ne pas connoître ce qu'il devoit en attendre. Ainsi, l'empereur Frédéric, Louis XI, les ducs de Bourgogne et de Bretagne étoient rebutés des efforts qu'ils avoient sans cesse renouvelés, et qui avoient toujours été reçus comme des importunités.

Cependant, ce fut dans une conjoncture où l'on devoit peu s'attendre que les sentiments d'Edouard pussent changer, qu'il prêta l'oreille à de nouvelles propositions. Un événement qui changea tout-d'un-coup la fortune de Marguerite, et qui fut, d'ailleurs, si important pour la France, qu'il est surprenant que nos historiens ayent pris si peu

de soin de l'approfondir, mérite d'être expliqué avec quelque étendue.

Le duc de Bourgogne profitoit de la trève qu'il avoit avec la France, pour s'étendre du côté de l'Allemagne. Il avoit pris occasion d'un différend survenu touchant l'archevêché de Cologne, entre Robert de Bavière et le frère du landgrave de Hesse, pour faire le siége de Nuz, entreprise dont il recueillit dans la suite aussi peu d'utilité que de gloire, mais qui alarma d'abord Louis XI, dont l'intérêt n'étoit pas de lui laisser le temps de s'agrandir. Pour arrêter les desseins de ce prince, Louis ligua, d'un côté, contre lui le duc de Lorraine, le duc d'Autriche et les Suisses, tandis que de l'autre, il engageoit l'empereur Frédéric à se rendre à Nuz, avec une puissante armée, pour le forcer promptement d'en lever le siége. Ce qu'il y eut de plus piquant pour le duc de Bourgogne, ce fut que Louis, affectant pendant ce temps-là de demeurer tranquille, lui faisoit valoir la fidélité avec laquelle il observoit la trève. Le désir de la vengeance, autant que la nécessité de se délivrer d'un embarras si pressant, fit penser au duc à faire une puissante diversion, en attirant le roi d'Angleterre en France. Il lui envoya des ambassadeurs, pour lui persuader de faire la guerre à leur ennemi commun; et, non-seulement il lui

promit de se joindre à lui avec toutes ses forces, mais ne ménageant rien dans la chaleur de sa haîne, il lui fit espérer que le connétable de Saint-Pol lui livreroit Saint-Quentin; que le duc de Bretagne entreroit dans leur ligue; et que par les intelligences que ce prince et lui avoient en France, ils jetteroient Louis XI dans une confusion qui rendroit la conquête de ses états aussi facile aux Anglois, qu'elle l'avoit été sous Charles VI.

Edouard, qui nourrissoit contre Louis mille projets de vengeance, depuis le secours qu'il avoit accordé à Marguerite et au comte de Warwick, reçut cette ouverture avec des transports de joie. Il nomma aussitôt des plénipotentiaires, qui signèrent avec ceux du duc, divers traités, qui se trouvent dans les actes de Rymer, et dont on ne se lasse point d'admirer les articles. Après la convention générale d'entreprendre à frais communs la conquête de la France, les deux princes entroient dans le partage des fruits de leur victoire. Edouard, pour récompenser le duc des services qu'il en attendoit, lui faisoit présent, d'avance, du duché de Bar, des comtés de Champagne, de Nevers, de Retel, d'Eu, de Guise, et de quantité d'autres terres. Il renonçoit, en faveur du duc, à l'hommage de toutes les provinces dont il étoit actuellement en possession, c'est-à-dire, de la Bourgogne, de la Flandre et de l'Artois, et de

celles qu'il lui accordoit par le traité. Il prétendoit que cette donation, ou ce transport, fût aussi ferme que si les états-généraux de France y avoient consenti; et il s'engageoit à leur faire confirmer là-dessus toutes ses volontés, lorsqu'il seroit en possession de la couronne. Enfin, portant la prudence jusqu'à prévenir les moindres difficultés, les deux princes convenoient, par un acte particulier, qu'Edouard et ses successeurs auroient toujours la liberté d'entrer à Reims, pour s'y faire sacrer: précaution nécessaire, parce que la Champagne se trouvoit comprise dans les états du duc.

Les historiens anglois, qui ont senti le ridicule d'un traité de cette nature, excusent Edouard, en prétendant qu'il feignoit de se laisser gagner par l'espoir de conquérir la France, pour se remettre seulement en possession de la Guyenne et de la Normandie. Mais il n'en fit pas moins tous les préparatifs qui convenoient à l'importance de son entreprise. Il envoya des ambassadeurs dans toutes les cours de l'Europe, jusqu'à celles de Hongrie et de Sicile, pour les presser d'entrer dans sa ligue. Il s'assura contre les diversions des Ecossois, par le mariage d'une de ses filles avec le prince d'Écosse. Il leva une grosse armée et des subsides extraordinaires; enfin, il s'embarqua à Sandwich, le 20 de juin 1475. Un historien assure

qu'il trouva à Douvres cinq cents vaisseaux de transport, que le duc de Bourgogne y avoit envoyés. Mézeray dit qu'on employa trois semaines à faire passer toutes les troupes angloises à Calais : ce qui marque qu'il y avoit, ou peu de vaisseaux, ou un très-grand nombre de troupes. On n'en ignore pas moins à quoi montoit l'armée angloise; et Philippe de Commines, qui étoit alors au service de Louis XI, assure seulement que jamais roi d'Angleterre n'en avoit mené en France une si nombreuse.

Les premières démarches d'Edouard répondirent à son traité et à ses préparatifs. Il envoya de Calais un héraut à Louis, « pour le sommer de » lui restituer tout le royaume de France, et pour » lui déclarer la guerre en cas de refus ». Si cette bravade dût paroître singulière au roi, sa réponse et sa conduite ne furent pas moins surprenantes pour les Anglois. Il répondit au héraut : « qu'il » étoit bien informé que ce n'étoit pas de son » propre mouvement qu'Edouard venoit le trou» bler dans ses états, mais à la sollicitation du » duc de Bourgogne et du connétable de Saint» Pol, et qu'il pouvoit assurer son maître, que » tous deux le trompoient ». Ensuite il lui fit donner trois cents écus, et trente aunes de velours pour lui faire une robe. Sans approfondir les raisons d'une si grande sécurité, il falloit que Louis

eût des ressources bien présentes et bien infaillibles, pour tenir une conduite si ferme. A-la-vérité, le duc de Bourgogne étoit encore attaché au siége de Nuz; et malgré l'approche de l'empereur, il s'obstinoit à le continuer. L'espérance d'emporter cette place, à la vue de toutes les forces de l'empire, le rendit insensible à la perte d'une province, qui lui fut enlevée par Sigismond, duc d'Autriche; aux ravages que le duc de Lorraine fit dans celle de Luxembourg, et à la prise de plusieurs places qui lui furent enlevées par la France, aussitôt que la trève fut expirée. Si c'étoit le fond que Louis avoit fait sur les dispositions de ce prince, qui l'avoit rendu si tranquille à l'arrivée d'Edouard, il dut s'applaudir de sa pénétration, lorsque le duc, après avoir enfin levé le siége de Nuz, trouva son armée en si mauvais état, qu'au-lieu d'aller joindre les Anglois, il fut forcé de la mettre en quartier de rafraîchissement. Il se rendit presque seul auprès d'Edouard, qui, ne recevant, ni de lui, ni du comte de Saint-Pol, les secours qu'il en avoit attendus, et ne voyant aucune apparence aux soulèvements qu'on lui avoit fait espérer dans les provinces du royaume, commença à craindre de s'être engagé trop imprudemment. Les Anglois racontent eux-mêmes que se trouvant dans le dernier embarras, et se défiant même de ceux qui l'avoient appelé, il

cherchá les moyens de se tirer d'une si téméraire entreprise, sans blesser ouvertement son honneur. Il fit relâcher un prisonnier françois, le seul qu'il eût fait depuis son débarquement; et par son ordre, les lords Howard et Stanley, deux de ses principaux confidents, le chargèrent de présenter leurs respects au roi son maître. Louis comprit le sens de cette commission. Il jugea que les Anglois souhaitoient d'entrer en négociation, et qu'ayant honte de faire les premières démarches, ils lui faisoient proposer comme tacitement de leur épargner cette confusion par quelque ouverture d'accommodement. L'impatience de se délivrer d'eux, le rendit moins délicat. Philippe de Commines rapporte « qu'il fit vêtir en héraut, » un homme de peu de considération, mais à qui » il connoissoit beaucoup d'esprit; et qu'après » lui avoir donné de bonnes instructions, il l'a» dressa aux deux seigneurs dont il avoit reçu des » politesses ». Ils le présentèrent au roi, qui ne put manquer, dans la disposition où il étoit, de le recevoir fort agréablement. En peu de jours, il y eut des plénipotentiaires nommés de la part des deux monarques. Ils s'assemblèrent à Pecquigny, où ils conclurent, le 29 d'août, un traité, dont les deux principaux articles furent le mariage du dauphin avec la fille aînée d'Edouard, et le départ de l'armée angloise. Mais avant la sépara-

tion des plénipotentiaires, Louis fit proposer au roi d'Angleterre, une conférence sur le pont de Péquigny, sans autre formalité qu'une barrière qui fut mise entre eux sur le pont. Il s'y rendit le premier, accompagné du cardinal de Bourbon et de cinq autres seigneurs. Edouard arriva presque aussitôt, avec une suite qui n'étoit pas plus nombreuse. Après avoir confirmé tous deux avec serment les articles du traité, ils commencèrent une conversation fort agréable, et qui dura longtemps sur le même ton. Louis proposa à Edouard d'aller passer quelques jours à Paris, en lui promettant que les dames de cette ville n'épargneroient rien pour lui procurer toutes sortes de plaisirs; et s'il arrivoit, lui dit-il, qu'il y commît quelque peccadille, il lui offroit pour confesseur le cardinal de Bourbon, qui n'étoit pas des plus rigides. Les réponses d'Edouard furent tournées avec le même agrément. Enfin, Louis fit signe aux seigneurs qui étoient avec lui de se retirer, et les seigneurs anglois les imitèrent au même moment. Les deux princes se trouvant libres, recommencèrent un entretien plus sérieux, dont l'un des premiers articles fut le renouvellement des instances de Louis en faveur de la reine Marguerite. On n'a point su quels motifs il employa pour toucher le roi d'Angleterre; mais ayant juré une trève de sept ans, et s'y étant portés mutuel-

lement de si bonne foi, qu'ils avoient nommé de part et d'autre des arbitres pour terminer désormais tous leurs différends, il est à présumer que les craintes d'Edouard n'ayant guère eu de fondement que du côté de la France, il s'en crut tout-à-fait délivré, lorsqu'il vit le roi disposé à vivre dans une paix constante avec lui. D'ailleurs, Louis, que de puissants motifs engageoient à se charger de la cause de Marguerite, avec cette ardeur, joignit à ses instances l'offre d'une rançon de cinquante mille écus, qui eut, sans doute, autant de force que ses raisons pour faire impression sur l'esprit d'Edouard. Cette convention particulière parut assez importante aux deux princes, pour être insérée dans le traité.

Elle n'éclata pas néanmoins tout-d'un-coup. Louis se réserva le plaisir d'apprendre lui-même une si douce nouvelle au roi René; et le roi d'Angleterre oubliant de bonne grace ses ressentiments et ses craintes, voulut que Marguerite ne reçût pas d'un autre que lui les premières assurances de sa liberté. Commines raconte qu'après cette entrevue, Louis se rendit à Amiens, où le lord Howard le suivit en qualité d'ôtage. Pendant que ce prince étoit à se laver les mains pour se mettre à table, Howard lui rappela à l'oreille la proposition qu'il avoit faite à son maître, d'aller passer quelques jours à Paris. Louis ne fit aucune réponse; Howard

renouvela souvent le même discours pendant le repas, mais le roi feignit toujours de ne pas l'entendre; et lorsqu'il eut quitté la table, il lui fit dire que ses affaires ne lui permettant point de retourner si tôt à Paris, il étoit fâché de ne pouvoir accepter l'honneur que le roi d'Angleterre paroissoit disposé à lui faire. Il ne craignoit rien tant, remarque Commines, que de voir prendre à Edouard trop de goût pour la France; et se repentant de s'être imprudemment avancé, « il souhaitoit avec passion » de lui voir tourner le dos pour repasser dans son » isle ». Cependant, il se fit honneur par les caresses et les libéralités dont il combla tous les seigneurs de la cour d'Edouard. L'armée angloise s'étant approchée d'Amiens, il en fit tenir les portes ouvertes, et l'ordre fut donné dans toutes les hôtelleries, de bien traiter les Anglois qui viendroient voir la ville, sans rien exiger d'eux pour leur dépense. Il envoya au roi son allié, un présent de trois cents chariots chargés de vin, pour en faire la distribution à son armée. Enfin, il n'épargna rien pour empêcher qu'Edouard n'ouvrît les yeux sur la foiblesse des raisons qui l'avoient alarmé, et ne sentît le ridicule dont il s'étoit couvert par une si folle et si vaine expédition.

Quelque désir que les deux rois eussent marqué de tenir quelque temps secrette la convention qui regardoit la liberté de Marguerite, cette prin-

cesse fut informée du changement de son sort, avant qu'Edouard eût repassé la mer. Elle eut l'obligation de cette nouvelle au comte de Dunois, à qui Louis ne l'avoit point cachée, et qui se hâta d'en donner avis au roi son père et à elle-même. Mont-Robert avoit enfin trouvé le moyen de pénétrer à la Tour. Il étoit parti ensuite pour retourner vers le roi de Sicile, avec les commissions de la reine, qui consistoient moins en affaires politiques qu'en témoignages de tendresse pour sa famille. Cependant l'occasion qu'il avoit eue à Londres de se lier avec quelques partisans de la maison de Lancastre, lui ayant fait pénétrer une partie de leurs sentiments, dont ils avoient fait peu de mystère avec un homme qu'ils connoissoient dévoué à la reine, il lui étoit venu à l'esprit de leur offrir ses services pour la Bretagne, où l'on n'ignoroit plus que le comte de Richemont avoit été arrêté. Cette offre ayant été communiquée à quantité de personnes, qui étoient dans les mêmes dispositions pour ce précieux reste du sang des Lancastres, Mont-Robert se trouva chargé, sans l'avoir prévu, d'une espèce de négociation dont il ne sentit pas tout-d'un-coup l'importance et le danger. Il étoit moins question de proposer au comte des entreprises auxquelles les circonstances étoient peu favorables, que de le faire penser à sortir, par toutes sortes de moyens, d'un esclavage

qui ne pouvoit manquer de lui devenir funeste. Sa prison n'étoit pas génante, puisqu'elle étoit aussi étendue que la ville de Vannes, où il avoit la liberté de se promener et de voir les habitants. Mais n'en étoit-il pas plus étrange qu'il parût s'accoutumer à des chaînes qu'il étoit si facile de rompre? Quelles pouvoient être les vues du duc de Bretagne, en l'y retenant? C'étoit, sans doute, de se servir de lui tôt ou tard, pour obtenir quelqu'avantage de la cour d'Angleterre; et ne pouvoit-il pas arriver des circonstances où sa tête deviendroit le motif ou le prix d'un traité? Mont-Robert prêta d'autant plus volontiers l'oreille à la proposition qu'on lui fit de passer à Vannes, et de mettre ces observations sous les yeux des comtes de Richemont et de Pembroock, qu'il crut servir la reine en s'intéressant à la fortune d'une maison pour laquelle il lui supposoit toujours le même zèle. Il étoit parti de Londres avant l'expédition d'Edouard, et s'étant servi du premier vaisseau qui avoit fait voile vers la Bretagne, il s'y étoit trouvé avec le chevalier Nash, qu'Edouard envoyoit dans le même temps pour ambassadeur à cette cour.

Le premier jour de leur navigation s'étoit passé sans défiance; mais Nash ne put entendre nommer à Mont-Robert la plupart des personnes qu'il avoit vues particulièrement à Londres, sans le soupçonner de quelque commission qui avoit rap-

port aux deux comtes il déguisa ses soupçons jusqu'à son arrivée, et n'ayant point manqué d'attacher quelques espions sur ses pas, il apprit bientôt qu'en descendant à Saint-Malo, il avoit pris le chemin de Vannes. Le premier exercice qu'il fit de son emploi, fut pour demander au duc la permission de le surprendre dans les communications qu'il alloit avoir avec le comte de Richemont. Il l'obtint. Le duc de Bretagne étoit alors si bien avec l'Angleterre, que malgré la paix perpétuelle qu'il venoit de signer avec Louis XI, il étoit entré secrettement dans la ligue d'Edouard et du duc de Bourgogne. Cette trahison n'ayant pas eu d'autre suite par le changement précipité d'Edouard, elle n'est connue dans l'histoire que depuis la publication du recueil de Rymer, où l'on trouve l'acte de leur traité. Dans une disposition qui ne permettoit pas au duc de rejeter les instances d'un ministre anglois, il donna à Nash toutes les permissions qui convenoient aux intérêts du roi son maître.

A-peine Mont-Robert étoit depuis deux jours à Vannes, qu'au milieu d'un entretien qu'il s'étoit procuré avec les deux comtes, il fut arrêté par des gardes qui l'avoient observé, et qui le surprirent dans le moment qu'il présentoit au comte de Pembroock diverses lettres qu'il avoit apportées pour lui. Elles contenoient tout ce qu'on avoit recom-

mandé à Mont-Robert de lui répéter de vive voix ; mais par une précaution fort heureuse, il n'y paroissoit aucun nom, dont on pût abuser pour chagriner personne, et le secret de cette négociation sembloit ainsi dépendre de la fidélité de celui à qui elle avoit été confiée. On enleva à Mont-Robert, avec les lettres du comte, celles qu'il avoit reçues de Marguerite, pour le roi son père. C'étoit une autre découverte, qui sembloit rendre sa commission encore plus importante. Nash s'empara de toutes ces pièces, et ne pouvant se figurer qu'elles ne continssent point quelque projet pernicieux, sous des termes déguisés, il proposa au duc d'en arracher le secret à Mont-Robert par les supplices. Il ne lui trouva pas la même facilité pour cette proposition. Cependant, après en avoir obtenu que les deux comtes fussent gardés plus étroitement, il le fit consentir à lui livrer Mont-Robert, pour le renvoyer à Londres avec toutes les lettres qu'on lui avoit saisies, et pour abandonner cette affaire au jugement du roi.

Le vaisseau, auquel il fut confié, arriva en Angleterre peu de jours avant le retour d'Edouard. Ce prince avoit établi pour gardien du royaume, pendant son absence, le prince de Galles son fils, qui n'étoit âgé que de cinq ans; mais comme c'étoit sous la régence du conseil, Mont-Robert n'en fut pas moins examiné sur les accusations de Nash, et

sur les lettres qui faisoient son crime. Celles de la reine étant les seules qui fussent signées, auroient contribué plus que toutes les autres à sa perte, si elles eussent offert la moindre preuve du complot dont on le soupçonnoit; mais quoiqu'elles ne continssent que les expressions naturelles de la douleur et de la tendresse, on fut porté par les insinuations de Nash, à regarder les termes les plus simples comme un chiffre qui couvroit quelque mystère, et l'adresse même qui étoit au roi de Sicile, comme un déguisement pour les faire parvenir sans risque aux comtes de Pembroock et de Richemont. Toute folle que cette imagination étoit en elle-même, il faut confesser que le voyage de Mont-Robert à Vannes, les autres lettres dont il s'étoit chargé, et ses relations avec les deux comtes, pouvoient lui donner quelque vraisemblance.

Elle en eut tant pour le conseil, que ne se bornant point à faire des informations fort ardentes sur les lieux et les personnes que Mont-Robert avoit fréquentées pendant son séjour à Londres, il poussa le zèle jusqu'à faire resserrer plus étroitement la reine. On se souvenoit qu'après la bataille de Teukelsbury, Edouard avoit eu dessein de livrer cette princesse à la justice du parlement, et qu'il n'en avoit été détourné que par la considération de son sexe. Hastings, l'un des principaux conseillers de la régence, se figura

que ce seroit faire sa cour au roi que de profiter du temps de son absence, pour satisfaire sans le commettre, un de ses plus vifs ressentiments. Il fit entrer tout le conseil dans cette idée. Marguerite, après avoir été respectée de son vainqueur et de son ennemi, se vit exposée à l'humiliation d'être traitée en criminelle, par une troupe de flatteurs, qui avoient déjà oublié qu'ils eussent été ses sujets. Le retour du roi n'auroit pas été assez prompt pour la garantir des premières procédures, si elle n'eût été secourue par une voie fort étrange.

Entre les maîtresses du roi, celle qui tenoit le premier rang, se nommoit madame Shore. C'étoit la femme d'un bourgeois de Londres qu'il avoit enlevée à son mari, et qui joignoit à une beauté surprenante une bonté admirable de caractère. « Edouard l'aimoit autant pour l'excellence de » son naturel que pour sa beauté. Jamais on ne » l'entendoit parler mal de personne ; jamais elle » ne s'étoit servie de sa faveur pour prévenir son » amant contre quelqu'un. Si elle l'importunoit » quelquefois, c'étoit pour secourir les malheu- » reux, et les services qu'elle se plaisoit à rendre » étoient toujours désintéressés. Aussi avoit-elle » amassé moins de biens, qu'une infinité d'autres, » pour lesquelles Edouard avoit moins de ten- » dresse et de considération ». Cette femme étoit aimée du lord Hastings. Quoique le respect qu'il

devoit à son maître, l'empêchât de faire éclater ses sentiments, il lui avoit fait connoître dans mille occasions, le pouvoir qu'elle avoit sur lui, et peut-être étoit-elle déjà sensible aux soins qu'il lui rendoit secrettement. Lorsque la résolution du conseil eut été publiée, elle fut choquée de l'obstination avec laquelle on persécutoit une reine infortunée, qui étoit bien moins à redouter qu'à plaindre, et elle fit honte de cette cruauté au lord Hastings. Le désir de lui plaire le disposa aussitôt à changer de résolution; et craignant même que les démarches qu'il avoit déjà faites ne l'eussent trop engagé, il se hâta de déclarer au conseil que de nouvelles lumières qu'il avoit eues sur l'innocence de la reine, lui faisoient abandonner le dessein qu'il avoit eu de la poursuivre. Mais si sa qualité de grand chambellan, et les services qu'il avoit rendus au roi, lui donnoient beaucoup de considération, le conseil étoit composé de plusieurs autres seigneurs, qui n'étoient pas moins distingués par l'élévation de leur rang, ou par la faveur du roi, et qui, s'étant rendus à son avis lorsqu'il avoit proposé de pousser les accusations de Nash, ne se trouvèrent pas disposés à s'arrêter sur une rétraction si vague. Henri Staffort, duc de Buckingham, et grand connétable du royaume, le pressa de déclarer au conseil ce qu'il avoit découvert de favorable à la reine, et dans l'embarras

où cette proposition parut le jeter, il conclut que des raisons qui n'étoient connues que de lui, ne devoient pas empêcher le conseil de terminer ce qu'il avoit entrepris pour la sûreté du gouvernement.

Madame Shore, plus affligée que Hastings de cette résistance, prit le parti de dépêcher un courrier au roi, avec une lettre digne de la bonté de son cœur. Elle n'eut pas le mérite de contribuer aux résolutions que ce prince avoit prises en faveur de la reine, puisque le traité de Péquigny étoit déjà conclu, et que le courrier trouva l'armée angloise prête à s'embarquer à Calais; mais l'opposition du lord Hastings ayant fait suspendre pendant quelques jours les démarches du conseil, ce ne fut pas moins à la générosité de madame Shore, que Marguerite eut l'obligation de se voir garantie d'une nouvelle disgrace, qui auroit mis le comble à son humiliation. Cependant, le roi ne fut pas plus tôt à Londres, qu'il prit connoissance du fond de cette aventure. La lettre de la reine lui parut ce qu'elle étoit, c'est-à-dire, une pièce indifférente de l'Angleterre, et qui n'avoit pu donner lieu qu'à des soupçons ridicules. Mais il porta un autre jugement de celles dont Mont-Robert s'étoit chargé pour les deux comtes, et il se persuada aisément qu'un agent de Marguerite n'avoit point fait le voyage de Bretagne sans sa

participation ou sans ses ordres. Mont-Robert, qui lui fut présenté, protesta en vain que cette princesse avoit ignoré sa commission. La fermeté avec laquelle il refusa de trahir ceux qui lui avoient confié leurs lettres, laissa dans l'esprit d'Edouard une défiance qui l'empêcha long-temps d'annoncer à la reine l'heureuse nouvelle de sa liberté; de sorte qu'avec les assurances qu'elle en avoit reçues du comte de Dunois, et celles même qui lui furent bientôt renouvelées par le roi son père, elle eut le chagrin de languir encore plus de trois mois dans une cruelle incertitude. Mont-Robert, après six semaines de prison, fut renvoyé en France, sans avoir pu se procurer le moyen de la voir, pour lui expliquer du-moins ce qui retardoit sa délivrance.

Enfin, cette grace si long-temps attendue, fut fixée par le roi au 20 de novembre. Si ce prince se dispensa de voir Marguerite à son départ, il prévint les désirs de tous ses amis en lui accordant quelques jours pour recevoir leurs adieux. Elle eut la permission de les passer à Greenwich, où elle fut traitée avec beaucoup de magnificence aux frais de la nation. Quoiqu'il y eût peut-être quelque poison caché sous ces apparences d'honneur, il n'y eut point de considération qui fut capable de retenir une infinité d'honnêtes gens qui s'empressèrent de lui aller rendre leurs derniers devoirs.

Le duc et la duchesse de Clarence semblèrent donner l'exemple dès le premier jour; et, comme on ne put s'imaginer qu'ils eussent fait cette démarche sans la participation du roi, elle fut imitée de ceux même que la curiosité seule étoit capable d'y conduire. Ainsi les observations qu'Edouard avoit pu se proposer, furent confondues dans la multitude. On s'étonna de n'y pas voir la duchesse de Glocester; mais retenue par la honte, elle fit faire des excuses à la reine, avec des marques fort vives du regret qu'elle avoit de s'être ôté le pouvoir de la suivre. Louis XI avoit fait partir de Dieppe un vaisseau, qui s'étoit avancé jusqu'à Greenwich. Quelques officiers, chargés de ses ordres et de ceux du roi René, allèrent prendre à Londres ceux d'Edouard, et n'en reçurent point d'autre que d'exhorter la reine à jouir tranquillement de la liberté qu'il lui accordoit.

Cinq ans de prison, qui étoient venus à la suite de tant de malheurs, et qu'elle avoit passés presque tout entiers dans une solitude obstinée, avoient mis tant de changement dans son caractère, que cette exhortation étoit peu nécessaire pour lui inspirer le goût de la retraite et du repos. Elle avoit déjà réglé l'emploi du reste de ses jours. Après avoir passé à Paris pour remercier Louis XI de l'intérêt qu'il avoit pris à son sort, elle étoit résolue de se rendre à Aix, où ce prince avoit

permis au roi René d'aller attendre la mort dans une vieillesse fort avancée. Son dessein étoit de demeurer auprès de ce bon père, aussi long-temps qu'elle y seroit nécessaire pour lui fermer les yeux, et de s'ensevelir après lui dans quelque couvent écarté, dont elle remettoit à faire le choix sur les informations qu'elle prendroit dans cette province. Son voyage se fit heureusement jusqu'à Dieppe; mais, lorsqu'elle se disposoit à partir pour Paris, elle reçut un messager du roi, qui, après l'avoir félicitée au nom de ce prince du changement de sa situation, lui apprit qu'il la dispensoit du voyage de la cour, et que, pour lui épargner une fatigue inutile, il recevroit ses remercîments du lieu où il apprenoit avec joie qu'elle venoit d'arriver. Louis n'avoit pas compté, néanmoins, de laisser passer la reine sans la voir; mais il étoit alors occupé d'une entreprise qu'il avoit extrêmement à cœur, et dont on lui fit craindre qu'elle n'arrêtât l'exécution par des instances auxquelles il lui seroit difficile de résister.

Il avoit accordé, depuis peu, une nouvelle trève au duc de Bourgogne, mais à condition qu'il lui livreroit le connétable de Saint-Pol, qui s'étoit réfugié dans ses états sous la foi d'un sauf-conduit; et le duc, qui brûloit de se voir libre pour satisfaire son ressentiment contre le duc de Lorraine et le duc d'Autriche, avoit sacrifié son honneur à

sa vengeance. Louis, qui n'étoit pas moins irrité contre le connétable, ne l'avoit pas plus tôt eu entre ses mains, qu'il avoit nommé des commissaires pour lui faire son procès; et ses fréquentes trahisons étant les moindres de ses crimes, il comptoit de le faire bientôt monter sur l'échafaud. Ce seigneur n'avoit pas une autre idée de son sort depuis qu'il avoit été remis dans les prisons du roi. Cependant, ayant appris qu'on attendoit incessamment la reine; et, prévoyant qu'elle viendroit remercier le roi de sa liberté, il se flatta que leur entrevue seroit un moment de faveur, et que ce qu'elle demanderoit à son libérateur, lui seroit difficilement refusé. Ses parents et ses amis, qu'il fit entrer dans cette pensée, se mirent aussitôt en chemin pour aller au-devant d'elle, préparés à donner toute la force possible à leurs supplications. Mais le roi fut averti de ce mouvement, et le parti qu'il avoit pris d'envoyer lui-même au-devant de la reine, n'étoit que pour se délivrer d'un obstacle auquel il étoit résolu de ne pas céder. Son messager avoit même ordre de faire assez de diligence pour prévenir les amis du comte, et de faire entendre à la reine qu'elle devoit s'attendre à des sollicitations auxquelles on la prioit de ne pas prêter l'oreille.

Cet incident la chagrina peu; mais il l'exposa dans la suite de son voyage à perdre misérable-

ment la vie. Ayant pris sa route par la Normandie, elle se trouva forcée le soir, avec une suite peu nombreuse, de s'arrêter dans un village pour y passer la nuit. Cette province étoit encore remplie d'Anglois, qui s'y étoient établis sous les règnes de Henri V et de Henri VI, gens dont l'inclination pour leur patrie ne s'étoit point altérée par une si longue absence, et qui en avoient suivi toutes les révolutions avec la même chaleur que s'ils y eussent été intéressés par la perte de leur sang ou de leurs biens. La reine marchoit sans défiance et sans précaution. Elle avoit même refusé une escorte, que le roi avoit fait préparer à Rouen, pour l'accompagner aussi loin qu'il lui plairoit de s'en servir. Ses gens n'avoient pas ordre non plus de cacher son nom ni sa marche; et pensant aussi peu au déguisement qu'à l'ostentation, elle ne s'occupoit que du terme de son voyage. Tandis qu'elle étoit à souper dans le village où elle s'étoit arrêtée, la maison, qui n'étoit qu'une hôtellerie publique, se remplit d'Anglois, que la seule curiosité peut-être y avoit d'abord amenés; mais qui, s'échauffant entre eux sur les intérêts de leur pays, terminèrent leur conversation par des reproches grossiers et des invectives sanglantes contre la reine et sa suite. Elle n'avoit avec elle que dix personnes, dont trois étoient ses femmes, deux gentilshommes anglois qui s'étoient attachés à elle par le

seul mouvement de leur affection, et cinq domestiques : triste reste de tant de grandeur et de puissance. Les deux gentilshommes, bouillant de zèle pour la reine, se flattèrent d'imposer silence à cette troupe de mutins par un air de hauteur et d'autorité. Mais leur insolence augmentant à la première menace, ils s'emportèrent bientôt jusqu'à s'armer de tout ce qui s'offroit à leur fureur; et, forçant les deux gentilshommes de se retirer dans la chambre de la reine, ils jurèrent d'exterminer les restes d'un parti qui avoit causé tant de mal à l'Angleterre. Leur attaque devint une espèce de siége, auquel il auroit été difficile de résister longtemps, si quelque François, attirés par le bruit, n'eussent délivré la reine d'un si grand danger.

Comme elle étoit peu avancée dans sa route, une si fâcheuse aventure, qui pouvoit se renouveler à tous moments dans les autres parties de la province, lui fit prendre le parti de retourner à Rouen, non-seulement pour y prendre l'escorte qu'elle avoit refusée, mais pour y attendre sir Thomas Montgommery, ambassadeur d'Edouard à la cour de France, qui, n'ayant pu se rendre assez tôt à Dieppe ou à Rouen pour la recevoir, lui avoit fait dire qu'il se trouveroit à Alençon sur son passage. Il restoit de la part de l'Angleterre quelques formalités dont ce ministre étoit chargé; et Louis XI avoit donné ordre en même-temps au

sieur de Genlis et à Jean Raguenet, receveur-général de Normandie, de se rendre sur les lieux pour assister de sa part à cette dernière scène. Ils se conformèrent volontiers aux intentions de la reine. Montgommery, suivant les ordres qu'il avoit reçus de son maître, reçut de cette princesse une confirmation libre de l'acte par lequel on l'avoit déjà fait renoncer, en sortant de la Tour de Londres, à son douaire, à ses joyaux et à tout ce qu'elle pouvoit réclamer en qualité de reine douairière d'Angleterre. Les deux ministres de France étoient chargés de prendre cette occasion pour lui apprendre à quel prix le roi s'étoit employé si ardemment pour sa liberté. René, par un testament signé à Lyon au commencement de la même année, avoit cédé à la France tous ses droits sur la Provence, sur l'Anjou, et sur les duchés de Lorraine et de Bar. La seule condition qu'il avoit attachée à ce beau présent, avoit été que Louis XI payeroit la rançon de sa fille, et feroit à cette princesse une pension convenable à son rang. Elle fut obligée de confirmer aussi cette disposition du roi son père.

La satisfaction qu'elle ressentoit de se voir libre, ne l'empêcha point de remarquer ce que lui coûtoit cette faveur. Elle se trouvoit dépouillée dans le même instant, non-seulement de tout ce que le droit établi lui accordoit en Angleterre, mais

pouvoir sur l'esprit de son mari, depuis qu'elle avoit donné deux princes à l'Angleterre, fortifioit continuellement ses soupçons; et le duc de Clarence, naturellement fier et indiscret, avec peu de génie, fournissoit à tout moment des armes contre lui-même, par l'imprudence de sa conduite et par la liberté de ses discours.

Il y avoit, néanmoins, peu d'apparence que sa perte fût si prochaine, lorsque le hazard y donna lieu par une aventure qui n'avoit rien de commun avec des intérêts si sérieux. Le roi étant à la chasse, dans le parc du chevalier Burdett, avec qui le duc de Clarence étoit lié d'une étroite amitié, y tua un daim blanc que ce gentilhomme aimoit beaucoup. Cette perte fut si sensible à Burdett, que, dans le premier feu de sa colère, il souhaita, en jurant, « que le bois du daim fût dans le ventre de celui qui l'avoit tué ». Cette ridicule imprécation, qui n'auroit passé dans un autre, que pour un emportement puérile, fut tournée en crime de haute trahison dans un ami du duc de Clarence. En deux jours, Burdett fut condamné à mort, et exécuté publiquement. Le duc étoit alors en Irlande. Ceux qui n'avoient sollicité le supplice de son ami, que pour lui donner occasion d'irriter le roi par quelque fausse démarche, se hâtèrent de le faire avertir de cet événement. Il revint furieux; et ne ménageant personne à son arrivée,

il reprocha au roi même, avec la dernière hauteur, d'avoir manqué de considération pour un frère à qui il étoit redevable de sa couronne. Ce transport étoit peut-être pardonnable à l'amitié; mais il y joignit des menaces si inconsidérées, qu'Edouard ne balança point à le faire arrêter. Ses ennemis, dont le plus dangereux étoit toujours le duc de Glocester, eurent soin d'éloigner du conseil tous ceux qui pouvoient lui être favorables. Ils dressèrent eux-mêmes plusieurs chefs d'accusations, dont les principaux regardoient la personne du roi. Enfin, par une juste disposition du ciel, qui destinoit tous ces princes sanguinaires à périr par leurs haînes et par leurs fureurs mutuelles, il fut condamné à mourir; et tout l'adoucissement que le roi mit à sa sentence, fut de lui abandonner le choix du supplice.

La duchesse étoit alors en Irlande, avec deux jeunes enfants qu'elle avoit eus de son mariage. Ses amis eurent le temps de la faire avertir du péril de son mari, avant sa condamnation, et sa diligence fut extrême pour aller solliciter sa grace. Mais si elle fut mortellement affligée d'apprendre, en arrivant à Londres, que son arrêt étoit prononcé, elle s'abandonna encore plus aux larmes, en apprenant pour quel genre de supplice il s'étoit déclaré. Insensible, en apparence, aux horreurs de son sort, il avoit demandé au roi d'être étouffé

dans une cuve de Malvoisie. La duchesse ayant obtenu la liberté de le voir, n'omit aucun effort pour lui faire perdre une si misérable résolution; et dans la nécessité où il étoit de rendre sa vie au ciel, elle eut le courage de l'exhorter à ne pas chercher d'autre voie que celle de ses pareils; mais se faisant un jeu de son supplice, il la pressa instamment d'y assister. L'affoiblissement de ses forces, causé par la honte et par la douleur, la dispensa de ce funeste office. Elle refusa même d'entendre les circonstances d'une scène si odieuse, et pleurant l'aveuglement autant que la mort d'un mari qu'elle avoit toujours tendrement aimé, à-peine attendit-elle le rétablissement de sa santé, pour s'éloigner de l'Angleterre avec ses enfants.

Ce récit n'excita dans la reine, avec une vive pitié pour la duchesse, qu'une respectueuse admiration de la justice du ciel, qui prenoit soin de la venger. Combien ce sentiment n'auroit-il pas augmenté, si, pénétrant dans l'avenir, elle eût pu voir tous les ennemis et les bourreaux de son sang tomber successivement sous le poignard les uns des autres! Mais éloignant, au contraire, tout ce qui pouvoit réveiller sa haîne, et cherchant désormais la paix du cœur dans l'oubli même de ses ressentiments, elle s'efforça, par ses discours et par son exemple, d'inspirer à la duchesse de Clarence les mêmes dispositions. Elle la retint six mois

auprès d'elle, et la voyant assez tranquille pour la faire souvenir de l'intérêt de ses enfants, qui sembloit demander son retour en Angleterre, elle lui conseilla de sacrifier les restes de sa douleur à leur fortune, en allant solliciter pour eux les faveurs du roi leur oncle.

La mort de René rompit enfin l'unique lien qui pût attacher Marguerite au commerce des hommes. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, elle ne pensa plus qu'à l'exécution du dessein qu'elle avoit formé depuis si long-temps de se dérober au monde, où elle ne voyoit plus rien qui fût capable de l'arrêter. Cependant, elle crut pouvoir donner quelque préférence dans le choix d'un tombeau, à la province d'Anjou, qu'elle regardoit particulièrement comme l'héritage de sa maison, et où elle avoit regretté de ne pas trouver le roi son père, en sortant de sa prison. Avec son penchant, elle eut une raison beaucoup plus forte de s'y déterminer, dans les secours qu'elle espéroit pour le reste de sa vie, d'un homme dont René lui avoit vanté, en expirant, la droiture et la fidélité. C'étoit un vieux gentilhomme d'Anjou, nommé Vignoles, qui avoit des biens considérables dans cette province, et qui, ayant passé la plus grande partie de sa vie au service du roi de Sicile, ne souhaitoit, après la perte d'un si bon maître, que de se retirer dans ses terres,

pour y attendre tranquillement la mort. Il répondit avec empressement à l'envie que Marguerite lui marqua de prendre le même chemin. Mais lorsqu'elle se fut ouverte à lui de ses projets de solitude, il lui représenta avec beaucoup de sagesse, qu'une résolution de cette nature ne convenoit ni à son rang, ni au rôle extraordinaire qu'elle avoit soutenu long-temps avec tant de gloire. Ses raisons étoient simples : « On vous » prendrez le parti, lui dit-il, de vous assujettir » tout-à-fait aux loix du cloître, ou vous vous » bornerez à vous y faire une retraite, qui ne » changera rien au genre de vie que la bienséance » exige d'une reine. Dans le premier cas, vous ne » considérez point assez ce que votre imagination » vous prépare de tourments ; et dans le second, » vous ne voyez pas que vous ne cherchez qu'à » vous gêner vous-même et à incommoder les » autres ».

Quelqu'impression que ce raisonnement pût avoir faite sur son esprit, elle n'étoit point destinée par la Providence à se voir dans la liberté de suivre son inclination. A-peine fut-elle arrivée en Anjou, que Louis XI lui fit proposer une nouvelle confirmation du testament de René, par un acte authentique tel que celui que Genlis et Raguenet avoient reçu d'elle à Rouen. Cette proposition, qui sembloit marquer quelque doute de

la validité de son premier acte, et de la disposition même du roi son père, lui fit naître, à l'instigation de Vignoles, la pensée d'examiner si la justice ne l'autorisoit pas effectivement à revenir contre une donation sur laquelle on ne l'avoit point consultée, et qu'elle avoit signée dans des circonstances où le misérable état de sa fortune lui en faisoit une loi. Elle ne se flattoit pas, sans doute, de forcer le roi à lui restituer malgré lui les provinces auxquelles elle avoit renoncé; mais la pension qu'il devoit lui donner en échange, n'étant pas payée aussi exactement que le prix de sa rançon l'avoit été au roi d'Angleterre, Vignoles lui faisoit espérer qu'un peu de résistance serviroit du-moins à rendre Louis plus fidèle, et peut-être à lui faire augmenter une indemnité qui n'avoit aucune proportion avec les biens qu'il lui enlevoit. Ce conseil ne tourna point à sa satisfaction. Les commissaires que le roi lui avoit envoyés, ayant marqué à ce prince qu'ils trouvoient quelque difficulté dans l'exécution de ses ordres, en reçurent un, d'autant plus mortifiant pour elle, que, dans l'espérance de tirer quelque fruit de son opposition, elle avoit déjà pris des engagements, qui supposoient plus d'exactitude dans le payement de sa pension. Le roi lui fit dire qu'elle oublioit trop tôt de quelle situation il l'avoit tirée; et que si elle regrettoit la succession de son père,

il étoit prêt à la lui restituer, mais à condition qu'elle en iroit jouir à la Tour de Londres. Il fallut changer de langage, et signer un nouvel acte, qui fut passé au château de Reculée, près d'Angers, le 19 octobre 1480.

Les engagements qu'elle avoit pris, et qui la jetèrent dans une suite de mouvements et d'embarras fort opposés à ses résolutions, regardoient les comtes de Richemont et de Pembroock, que le duc de Bretagne continuoit de faire garder à Vannes. Ils n'avoient pu ignorer qu'elle s'étoit rapprochée d'eux; et se flattant aussitôt qu'ils en pourroient tirer quelque avantage, ils n'avoient pas manqué de lui faire demander avec son amitié, quelque marque de l'intérêt qu'elle prenoit encore à la maison de Lancastre. Outre la médiocrité de leur fortune, qui la porta à leur promettre un secours annuel en forme de pension, ils la firent informer du péril auquel ils étoient exposés continuellement de la part d'Edouard. Ils avoient eu le bonheur d'en éviter un, dont on trouve toutes les circonstances dans Argentré, et qui commençoit à leur rendre la simplicité du duc de Bretagne aussi redoutable que la haîne et les artifices d'Edouard. La trève, qui avoit été souvent violée entre l'Angleterre et la Bretagne, demandant à être renouvelée avec des conditions plus solides, le roi avoit pris cette occasion pour

envoyer des ambassadeurs extraordinaires au duc, et l'on n'avoit point eu de peine à rétablir les deux nations dans une parfaite intelligence. Mais après les discussions d'intérêt, les ambassadeurs s'étoient ouverts au duc, sur le principal objet de leur négociation. Ils lui avoient représenté « que le roi » leur maître désiroit ardemment d'éteindre pour » jamais le feu des factions qui avoient causé de si » longs désordres en Angleterre; que la maison » de Lancastre n'ayant plus d'autre prince que le » comte de Richemont, son dessein étoit de le » marier avec une de ses filles, pour unir les deux » maisons par ce mariage; qu'il le prioit, dans » cette vue, de lui envoyer le comte, à qui il lui » tardoit de donner des preuves de son affection, » qui fissent connoître à tous ses peuples le désir » qu'il avoit de les rendre heureux par une tran- » quillité inaltérable ». Le duc de Bretagne, porté par sa candeur naturelle à juger favorablement de celle d'autrui, ne soupçonna point Edouard de cacher un odieux dessein sous ces apparences de modération. Il fit remettre le comte de Richemont aux ambassadeurs, qui se hâtèrent de partir avec leur proie pour aller s'embarquer à Saint-Malo.

Mais ce jeune prince n'avoit pas négligé si longtemps de s'échapper de sa prison, sans y être retenu par des chaînes plus puissantes que celles du

duc. Il étoit amoureux d'une fille de sa nation, dont la famille se trouvoit établie à Vannes; et cette passion le rendoit sourd depuis long-temps à toutes les instances du comte de Pembroock, qui l'avoit pressé mille fois de profiter de la facilité qu'ils avoient continuellement à s'évader. Cette fille, qui étoit d'une naissance commune, et qui se nommoit Lée, pénétra l'artifice d'Edouard, en se voyant enlever son amant. Elle engagea son père à se rendre avec la dernière promptitude à la cour, où il représenta au duc, « que la démarche qu'il venoit de faire le cou- » vroit d'une éternelle infamie; sans compter que » sa conscience ne lui permettoit pas de livrer » un prince, qui se croyoit en sûreté sous sa pro- » tection, à son plus mortel ennemi ». Ce discours fit ouvrir les yeux au duc. Il fit partir sur-le-champ Pierre Landais, pour Saint-Malo, avec ordre d'employer jusqu'à la force pour tirer le comte de Richemont des mains des ambassadeurs, s'il pouvoit faire assez de diligence pour prévenir leur embarquement. Ceux qui ont accusé le duc de s'être laissé gagner par une grosse somme qu'il avoit reçue d'Edouard, et de n'avoir changé de sentiment que par la force de ses remords, n'ont pas fait attention que si les ambassadeurs eussent employé cette voie pour séduire le maître, elle leur auroit réussi bien plus facilement avec un

ministre aussi corrompu que Pierre Landais, qui étoit en même-temps son favori. Cependant, étant arrivé à Saint-Malo, dans le moment que les ambassadeurs alloient s'embarquer, il les fit avertir, de la part du duc, qu'il lui restoit quelque affaire importante à leur communiquer; et tandis qu'il étoit en conférence avec eux, les gens de sa suite, à qui il avoit donné ses ordres pour faire évader les deux prisonniers, les conduisirent dans une église. Il suffisoit qu'ils fussent hors des mains de leurs ravisseurs, pour n'avoir rien à redouter dans une ville qui étoit soumise au duc. Les ambassadeurs se plaignirent amèrement d'avoir été trompés; mais après quelques excuses frivoles, on leur répondit nettement que le duc de Bretagne ayant fait de nouvelles réflexions sur la démarche où il s'étoit laissé engager, avoit compris qu'il ne pouvoit livrer le comte au roi, sans se perdre d'honneur, et qu'il promettoit seulement de le faire garder avec tant de soin, qu'Edouard n'auroit rien à craindre de ses entreprises.

Vannes continua d'être sa prison; mais le péril dont il étoit sorti si heureusement, pouvant se renouveler par d'autres voies, le comte de Pembroock conjuroit Marguerite de joindre ses instances aux siennes, pour engager le prince à se mettre en sûreté par une fuite prudente, et la prioit même de favoriser ce dessein par les secours

qu'elle pouvoit leur procurer aisément à si peu de distance de la Bretagne. Elle ne refusa point de leur rendre ce service; mais la difficulté étoit de le faire accepter au comte de Richemont, ou plutôt de le faire renoncer à une passion qui sembloit le rendre également insensible aux bienséances de son rang et au soin de sa vie. Après quantité d'efforts inutiles, dont le prince se défendoit par des raisons prises de sa grandeur d'ame et de l'opinion qu'il avoit de la générosité du duc de Bretagne, ce fut la reine qui proposa elle-même au comte de Pembroock, de faire partir secrettement Catherine Lée, pour le lieu où il vouloit conduire son neveu, et de donner ensuite à ce prince, pour motif de son propre départ, l'espérance de la rejoindre. Il ne fut pas aisé de la faire entrer dans un projet dont elle appréhendoit quelque tache pour son honneur. Malgré la tendresse dont elle ne se défendoit point pour son amant, elle ne lui avoit accordé jusqu'alors aucun avantage sur elle; et soit que l'exemple d'Elisabeth Woodwille excitât sa présomption, soit qu'elle voulût faire prendre plus de force aux sentiments du jeune comte, pour en assurer la durée, elle se contenoit dans une modestie, qui servoit de jour en jour à les augmenter. Cependant elle se rendit à l'autorité de son père, qui étoit disposé à tout sacrifier pour un prince qu'il regardoit comme

son roi. Etant partie sous sa conduite, ce fut à la reine même que le comte de Pembroock les adressa; et dans les excuses qu'il en fit à cette princesse, il lui marquoit que son neveu et lui ne seroient pas deux jours à les rejoindre.

Marguerite étoit alors au château de Dampierre, qui appartenoit à Vignoles. Si elle fut surprise que le comte l'eût choisie pour dépositaire de Lée et de sa fille, elle n'en reçut pas cette jeune personne avec moins de bonté et d'admiration. C'étoit au comte de Richemont, qu'elle croyoit devoir le premier de ces deux sentiments; mais la considération du comte ne déroboit rien de l'autre à Catherine Lée, que Marguerite trouva digne de toute la passion qu'elle avoit inspirée au premier prince d'Angleterre. Les témoignages qu'on avoit de sa sagesse, lui faisant joindre l'estime à l'inclination, non-seulement elle consentit à la garder auprès d'elle, mais elle prit un intérêt à sa conduite et à sa fortune, qui servit, dans la suite, à la rendre une des plus heureuses femmes de son temps. Huit jours entiers se passèrent sans qu'on entendît parler du comte de Pembroock. La reine, inquiette, envoya secrettement Vignoles à Vannes. Il revint avec de fâcheuses nouvelles. Les deux comtes ayant manqué de précautions dans les préparatifs de leur fuite, avoient été arrêtés par les gardes qui les observoient; et le duc de Bretagne,

irrité de leur entreprise, les avoit fait transporter dans l'isle d'Ouessant, où ils étoient gardés avec une rigueur qu'il n'avoit jamais marquée pour eux pendant leur séjour à Vannes. Leur perte, à laquelle il sembloit que le duc voulût contribuer lui-même, par la facilité qu'il donnoit au premier vaisseau d'Angleterre, de les enlever dans une prison fort mal défendue, alarma si vivement la reine, qu'elle se reprocha d'avoir pris trop de part à des intérêts qui n'étoient plus propres qu'à troubler son repos. Quel rapport avoit-elle, désormais, avec la maison de Lancastre et la succession d'Angleterre? Etoit-ce l'espoir de se voir rétablie dans des droits qu'elle avoit abandonnés? Etoit-ce l'ambition ou la vengeance qui pouvoient lui faire souhaiter une révolution favorable au jeune comte? Elle avoit enseveli toute sa haîne à la Tour, pendant cinq années qu'elle y avoit passées à rétablir la paix dans son cœur; et le séjour qu'elle avoit fait en Provence, avoit achevé de calmer toutes ses passions. Pourquoi s'exposer en faveur d'autrui à de nouvelles agitations, qu'elle n'auroit pas voulu ressentir pour elle-même?

Cependant, sa générosité, plus forte que toutes ces réflexions, ne lui permit point d'abandonner un jeune prince, à qui elle ne voyoit plus d'autre ressource que son secours. Vignoles étoit un homme d'expérience qui avoit accompagné dès sa jeu-

nesse le roi de Sicile dans toutes ses guerres. Elle le chargea d'employer tout ce qu'il pourroit trouver d'expédients dans sa prudence et dans son courage pour délivrer les deux comtes. Lée s'offrit à l'accompagner. Ils partirent avec peu de gens, dans la crainte de se trahir par les moindres apparences; et, s'étant fournis d'une somme considérable, qui pouvoit leur faire trouver au besoin un vaisseau et des soldats, ils se rendirent à la Rochelle, d'où il leur fut aisé de gagner l'isle d'Ouessant.

Là seule place de l'isle qui fût capable de quelque défense, étoit le château, où les deux comtes étoient renfermés. Vignoles n'avoit pris avec lui que dix hommes, parce qu'il faisoit plus de fond sur son adresse que sur la force ouverte. S'étant informé sans affectation de tout ce qui ne pouvoit être inconnu aux habitants de l'isle, il apprit que la garnison étoit composée de soixante hommes, et que les deux comtes, à qui l'on accordoit quelquefois la liberté de chasser, ne sortoient jamais sans les avoir à leur suite. Il n'en espéra pas moins de les enlever dès la première fois qu'ils sortiroient du château. S'étant déguisé en paysan, il fit rentrer ses gens dans son vaisseau, avec ordre de se tenir prêts à s'éloigner du rivage au premier signe. Il s'assura, par ses largesses, de la discrétion de quelques paysans qui habitoient la côte; et, leur

faisant tenir trois chevaux prêts derrière une haie qui servoit à les cacher, il attendit le moment où il verroit les portes du château s'ouvrir : les deux comtes parurent. Il n'eut pas de peine à se faire connoître d'eux pour un homme qui cherchoit à les servir. Deux mots d'explication leur firent comprendre ce qu'ils avoient à faire pour le seconder. Ils furent plus tôt à cheval que leurs gardes ne s'en aperçurent, et gagnant aussitôt le bord de la mer avec leur guide, ils s'embarquèrent sans avoir trouvé le moindre obstacle.

Mais, par un hazard fort étrange, dans le temps où les matelots s'agitoient pour mettre à la voile, et où les deux comtes, qui avoient gagné le vaisseau dans une chaloupe, recevoient les félicitations de Lée et de Vignoles, une barque plate partie du port voisin, amenoit dans l'isle soixante soldats qui venoient relever la garnison du château. Il fut impossible aux matelots de saisir le vent avec assez de diligence pour surpasser celle des rames. La curiosité seule porta d'abord les officiers de cette troupe à s'approcher du vaisseau; mais étant montés à bord, l'embarras de ceux qui forçoient les deux comtes à se cacher, et bientôt la vue des soldats de l'isle qui parurent en troupe sur le rivage, leur firent juger qu'ils avoient besoin de quelque précaution. Une légère résistance les auroit d'abord écartés si les deux seigneurs n'eussent

point été sans armes, et si Vignoles n'eût pas cru que la prudence les obligeoit à se cacher. Il fut trop tard pour songer à se défendre lorsque le vaisseau fut rempli de soldats, qui apprirent par les cris de ceux qui étoient à terre que c'étoit le comte de Richemont qui leur échappoit.

Il fut conduit au duc de Bretagne avec Vignoles et tous ses gens. L'indignation du duc fut si vive à la première nouvelle qu'il eut de leur hardiesse, qu'il les eût envoyés sur-le-champ au supplice s'ils ne s'étoient fait connoître pour des domestiques de la reine Marguerite, qui n'avoient formé leur entreprise que par ses ordres. Lée seul étoit son sujet. Il ordonna qu'on lui fît son procès avec la dernière rigueur; et, s'étant fait présenter les deux comtes, il les menaça de les envoyer dans une prison plus sûre en Angleterre. Mais le jeune comte lui reprocha d'un ton ferme, l'abus qu'il faisoit de la force, pour lui imposer un joug qu'il n'étoit obligé de souffrir par aucune loi; et, lui faisant honte de la soumission qu'il marquoit pour Edouard, il le ramena par degrés à des sentimens si modérés, qu'après s'être retranché sur la parole qu'il avoit donnée au roi d'Angleterre, il lui promit de le renvoyer à Vannes, s'il vouloit lui engager la sienne d'y vivre avec autant de tranquillité qu'il y avoit vécu jusqu'alors. Le comte qui s'attendoit à rentrer dans une prison plus étroite que celle

dont il étoit sorti, se garda bien de rejeter cette proposition; mais, soutenant le ton qui lui avoit si heureusement réussi, il répondit au duc que, pour mettre quelque égalité dans les conditions, il falloit donc qu'il s'engageât lui-même à ne jamais abuser du pouvoir qu'il avoit sur lui pour le remettre entre les mains d'Edouard. Il y avoit dans cette demande tant de justice que le duc en fut frappé. Il s'engagea par serment à ne se rendre jamais coupable d'une si basse trahison; et, pour achever de satisfaire le comte, il lui accorda la grace de Lée.

Il falloit effectivement que les deux comtes fussent bien peu contraints dans leur prison de Vannes, puisque le malheur qu'ils avoient eu d'être arrêtés en voulant prendre la fuite n'étoit venu que de l'imprudence grossière de quelques-uns de leurs gens, et qu'avec un peu plus de ménagement, ils se procurèrent dans la suite les moyens de faire plusieurs fois le voyage d'Anjou. Outre les précautions qu'ils prirent toujours pour cacher leur absence, ils eurent soin qu'on ne pût leur reprocher d'avoir violé leur engagement. Il consistoit à demeurer fidèlement sous la garde et la protection du duc de Bretagne. Loin de penser à s'y soustraire, l'un demeuroit toujours à Vannes dans l'absence de l'autre, autant pour être le garant de son retour, que pour déguiser mieux la liberté

qu'ils s'accordoient successivement. Ainsi l'on peut s'imaginer qu'ils n'étoient gardés que lorsqu'ils s'écartoient de leur demeure, et qu'avec un peu d'adresse il leur étoit d'autant plus aisé de s'échapper alternativement, que le moindre prétexte d'incommodité pouvoit persuader que l'un gardoit son appartement lorsqu'on voyoit paroître l'autre. Aussi tous les historiens ne donnent-ils point d'autre idée de leur prison.

L'usage qu'ils firent de cette facilité à visiter la reine, rendit bientôt la retraite de cette princesse comme le centre de tous les desseins qui furent formés en faveur de la maison de Lancastre. Ce fut de là que le comte de Richemont, sensible à l'infortune du comte d'Oxford, qui étoit toujours étroitement resserré au château de Hames; et prévoyant l'utilité qu'il auroit tôt ou tard à tirer de ses services, envoya Lée et Vignoles, pour tenter de lui ouvrir les portes de sa prison. Il y étoit chargé de fers, et dans un état qui justifie bien la haîne qu'il porta toute sa vie à Edouard et à tout son sang. Vignoles, pour satisfaire, non-seulement l'héritier des Lancastre, mais la reine même, qui ne devoit pas moins de reconnoissance que lui au comte d'Oxford, eut la constance de passer plusieurs mois aux environs de Hames, occupé sans affectation à se lier avec le gouverneur du château, et avec tous ses gens. Il obtint

aisément, dans cette familiarité, la permission de voir le comte; mais n'ayant pu trouver un moment favorable pour lui apprendre le service qu'il cherchoit à lui rendre, il forma, sur d'autres circonstances, un projet, dont le succès lui parut certain. Ayant remarqué que les jours de fêtes on amenoit le comte et quelques autres prisonniers dans une chambre voisine de la chapelle, pour y entendre la messe, il ne douta point qu'il ne se trouvât quelqu'un parmi eux qui entendît la langue latine. Il gagna le prêtre par une grosse somme; et à la place de l'épître ou de l'évangile, il lui fit réciter un avis en latin aux prisonniers, de se tenir prêts à seconder les efforts qu'on entreprendroit un certain jour pour leur liberté. On ne les amenoit à la messe, qu'après avoir pris soin de leur mettre des entraves aux mains; mais comme si cette précaution eût été suffisante à l'égard de cinq ou six personnes, dont la soumission paroissoit tournée en habitude, on les abandonnoit seuls à leur dévotion. Ils ne manquèrent point de s'aider mutuellement de toute leur adresse pour se défaire de leurs chaînes. Vignoles et Lée, qui avoient fait toutes leurs observations, s'étoient chargés de courtes épées et d'armes à feu, qu'ils tenoient cachées sous leurs manteaux. Ils sortirent successivement de la chapelle, pour les distribuer aux prisonniers; et l'usage où l'on étoit de les

voir au château, éloignant toutes les défiances, ils eurent toute la liberté qu'ils avoient espérée pour gagner la porte de leur chambre. Enfin, par une hardiesse dont la suite est beaucoup moins vraisemblable, ou qui doit faire supposer du-moins que le château de Hames étoit fort mal gardé, ils se saisirent du gouverneur et des gardes, sans avoir fait d'autre emploi de leurs armes que de les menacer, et ils partagèrent tous le bienfait qui n'étoit destiné que pour le comte d'Oxford. Ayant été poursuivis, néanmoins, avec beaucoup de diligence, le comte se sépara de Vignoles en fuyant, et ne le rejoignit qu'en Anjou.

L'arrivée de ces nouveaux hôtes apportoit toujours à la reine quelque renouvellement de douleur, par les souvenirs que leur présence et leur entretien servoient à lui faire rappeler. Mais renfermant sa tristesse dans le fond de son cœur, elle ne leur rendoit pas moins les bons offices qui dépendoient de son crédit et de ses soins. Le roi d'Angleterre en fit des plaintes à Louis XI, qui répondit froidement à son ambassadeur, qu'il ne pouvoit priver la reine du plaisir de recevoir et d'obliger ses anciens amis. Cependant elle craignit peu de chagriner le comte de Richemont en traversant ses amours. L'affection qu'elle avoit conçue pour Catherine Lée lui faisoit souhaiter pour cette fille un sort digne de son esprit et de sa beauté;

elle lui représenta si vivement le tort qu'elle se feroit en nourrissant la passion d'un jeune prince qui ne pouvoit lui en donner de preuve honorable pour sa vertu, qu'elle lui fit prendre une ferme résolution de ne plus l'écouter. La douleur du comte n'ébranla point ce généreux projet ; et lorsqu'il fit éclater ses plaintes, Marguerite se chargea de lui faire considérer elle-même que ne pouvant chercher que de l'amusement dans la séduction d'une fille de mérite, c'étoit respecter trop peu l'honneur et la vertu, que de faire un si précieux sacrifice à ses plaisirs. Il ne se rebuta pas néanmoins dans ses poursuites, et les voyages qu'il continuoit de faire en Anjou, produisoient toujours quelque marque éclatante de ses sentiments. Le comte de Pembroock, qui souhaitoit de lui occuper agréablement l'esprit et le cœur, pour dissiper l'ennui de sa situation, favorisoit son penchant par son approbation et par ses services. Il avoit gagné Lée. Le doyen de Tours, frère de Vignoles, s'étoit laissé engager aussi dans les intérêts du prince. Soit que les deux comtes eussent dessein de tromper Catherine par quelqu'imposture, soit qu'ils se promissent de rompre aisément un mariage auquel ils ne se proposoient pas d'apporter beaucoup de formalités, ils étoient convenus avec Lée, qu'il presseroit lui-même sa fille de recevoir la main du comte, et le doyen étoit disposé à les unir par

sa bénédiction. Des offres si sérieuses et proposées par la bouche d'un père, firent une puissante impression sur l'esprit de Catherine. Le jour fut marqué pour la cérémonie; et quoique le comte de Pembroock ne pût être en Anjou avec le jeune prince, son consentement devoit suppléer à sa présence. Mais Catherine, arrêtée par un mouvement de reconnoissance pour les bontés de la reine, ou peut-être par la crainte de son ressentiment, n'osa terminer cette scène sans l'en avoir informée. C'étoit rendre tant de préparatifs inutiles. Marguerite lui fit ouvrir les yeux sur son illusion, et dans le mécontentement qu'elle ressentit contre Lée et le doyen de Tours, elle les bannit pendant quelque temps de sa présence. Aux plaintes et aux soupirs du comte, elle répondit par une proposition si adroite, qu'en le mettant dans l'impuissance de répliquer, elle se fit de nouvelles armes de son embarras et de son silence pour fortifier la sagesse de Catherine. Voulez-vous prendre le parti, dit-elle à ce prince, de l'épouser ouvertement, c'est-à-dire, à la face de l'Angleterre et de la France, pour qui le mariage d'un homme tel que vous ne doit point être un mystère? Vous verrez finir aussitôt mes oppositions. Le jeune comte épouvanté de cette offre, et n'osant même en marquer sa pensée dans l'absence du comte de Pembroock, demeura si long-temps à répondre,

pour enlever la couronne à ce prince ou à ses enfants. Ce qu'il regrettoit, n'étoit pas le mal qui devoit tomber sur Edouard; mais n'ayant pas plus de raison d'aimer le duc son frère, il s'affligeoit de la nécessité où le réduisoit sa haîne, de ne pouvoir se venger de l'un qu'en s'attachant aux intérêts de l'autre. Il avoit promis au duc de se tenir prêt à le seconder, soit qu'il prît le parti de lever le masque pour attaquer ouvertement le roi, soit qu'attendant sa mort, il regardât comme une entreprise plus aisée de détrôner ses enfants. La santé d'Edouard ne lui promettoit plus une longue vie. Il étoit si sensible à la honte d'avoir été joué par Louis XI, qui venoit de conclure le mariage du dauphin avec Marguerite d'Autriche, qu'il dépérissoit de jour en jour. La princesse sa fille avoit été élevée si ouvertement dans l'espérance d'épouser ce prince, que les Anglois la nommoient déjà madame la dauphine; et quand Edouard se souvenoit que c'étoit par cette promesse qu'il s'étoit laissé persuader de ramener son armée de France, sans avoir tiré l'épée, il entroit dans des transports qui avoient fait craindre plus d'une fois pour sa vie. Le poison, si l'on en croit quelques historiens, faisoit aussi son effet, par les mains du duc de Glocester, qui en renouveloit de temps en temps la dose. Mais en supposant que la mort du roi satisfît bientôt la haîne de Buckin-

gham, ce n'étoit que pour le faire tomber sous une tyrannie, qui ne lui étoit pas moins odieuse, et à laquelle il se reprochoit de s'être mis dans l'engagement de contribuer.

Ce fut après s'être assuré de lui par cette confidence, que Morton lui tint un discours, dont plusieurs historiens ne parlent que deux ans après, dans le temps que ce prélat étoit sous la garde du duc, au château de Brecknock; mais outre que l'époque en est fixée par sa lettre à la reine Marguerite, il n'est pas vraisemblable que s'il n'eût pas déjà eu des liaisons fort étroites avec le duc, il eût osé se fier à lui dans un temps où il étoit prisonnier d'état sous ses ordres; sans compter que l'ordre naturel de ce fait s'accorde avec la relation de plusieurs autres écrivains, qui assurent que ce fut par amitié pour Morton, et pour le dérober à d'autres périls, que le duc en demanda la garde à Richard III. Ce qui se passa donc ensuite à Brecknock, ne pouvoit être que l'effet de cette première ouverture.

Le prélat, ayant laissé au duc de Buckingham tout le temps de s'expliquer, le plaignit autant de s'être rendu l'instrument des fureurs du duc de Glocester, que des mortifications qu'il avoit reçues d'Edouard. Ensuite, pour l'amener par de longs détours au point sur lequel il pensoit à le sonder, il le fit convenir que, non-seulement ces deux

princes, mais tout ce qui étoit sorti d'eux et du duc de Clarence, ne promettoit point à l'Angleterre un bonheur que le ciel n'accorde jamais à la race des hommes cruels et sanguinaires. Les preuves s'en offroient d'elles-mêmes dans un grand nombre d'exemples récents. Ces princes, réprouvés de Dieu, devoient donc être en horreur à tous les gens de bien, sur-tout lorsqu'ils pouvoient se donner un autre maître, qui, avec les mêmes droits du côté de la nature, avoit en partage toutes les qualités qui forment les plus excellents rois. Après une riche énumération de talents et de vertus, le prélat voyant que le duc cherchoit avec embarras à qui pouvoit convenir ce portrait, le nomma lui-même comme descendant d'Edouard III, par une fille de ce prince mariée à Thomas Woodstock.

Buckingham parut extrêmement frappé d'une conclusion à laquelle il s'étoit peu attendu. En se défendant avec modestie des éloges de Morton, il convint que la nature lui donnoit des droits qu'un homme d'un caractère plus ambitieux auroit pu chercher à faire valoir. Cependant, sans se livrer à cette idée, il demanda quelque temps pour réfléchir sur une ouverture si importante. Morton, qui ne pensoit qu'à le mettre à l'épreuve, attendit avec inquiétude le fruit de cette délibération. Mais il revint de toutes ses craintes, lorsque, l'ayant

revu le lendemain, il l'entendit rejeter froidement pour lui-même une proposition qui ne devoit venir qu'après l'exclusion d'un autre prince, dont les droits étoient moins éloignés que les siens, et qui, loin de mériter la haîne de la nation, lui paroissoit digne, au contraire, de réunir tous les suffrages. Il nomma le comte de Richemont. L'évêque d'Ely, qui n'avoit désiré que ce qu'il avoit la joie d'entendre, applaudit beaucoup à son désintéressement, et le fortifia dans des sentiments si nobles par toutes les raisons qu'il put tirer de la justice et de l'honneur.

Tous leurs mouvements et leurs desseins s'accordant désormais en faveur du comte, ils conçurent que, malgré l'espérance présente de pouvoir réveiller en peu de temps son parti, il étoit beaucoup plus sûr d'attendre la mort d'Edouard, non-seulement parce qu'ils n'auroient point à combattre sa fortune, qui avoit été jusqu'alors si surprenante, qu'il n'avoit pas perdu une seule des batailles où il s'étoit trouvé en personne, et que c'étoit toujours de l'extrémité de l'abaissement qu'il s'étoit relevé tout-d'un-coup par de nouveaux miracles; mais encore plus, parce que les entreprises du duc de Glocester contre lui ou contre ses enfants, serviroient comme de degrés au comte pour faciliter les siennes. Ils établirent toutes leurs vues sur ce principe; et leur première résolution fut de faire

passer en Anjou un agent sensé et fidèle, qui, après avoir communiqué à la reine un projet dans lequel ils supposoient qu'elle entreroit ardemment, devoit recevoir d'elle des éclaircissements sur la situation du jeune prince, et des instructions sur la conduite qu'il falloit tenir avec lui. La lettre de Morton à cette princesse, celle du duc de Buckingham et de quelques autres seigneurs qui s'étoient déjà associés, n'étoient que pour la disposer à recevoir leur député sans défiance, et à croire de sa bouche ce qu'une juste précaution ne leur avoit pas permis de confier au papier. Ils avoient choisi pour cette importante commission un gentilhomme gallois, nommé Jeffreys, qui avoit des biens considérables dans sa province, et qui s'étoit retiré de la cour par haîne pour la maison qui occupoit le trône.

Marguerite conféra long-temps avec lui sur les dispositions du duc de Buckingham, qu'elle auroit eu peine à se figurer sincères si elle n'en eût été assurée par un garant tel que l'évêque d'Ely. Les grandes qualités que l'histoire attribue au duc étoient mêlées de tant de vices, et la reine connoissoit si bien le fond de ce caractère, que si elle ne voyoit personne plus propre à former un parti et à le pousser avec autant de conduite que de courage, elle étoit persuadée aussi que le moindre caprice étoit capable de lui faire abandonner tout-

d'un-coup son objet, et sacrifier, non-seulement les intérêts du comte, mais les siens même, à la satisfaction d'une passion déréglée. Il sembloit, dans les objections qu'elle fit à Jeffreys, qu'elle pénétrât clairement l'avenir : car on sait que le duc, après avoir rendu des services signalés au comte de Richemont, se priva lui-même du fruit qu'il en devoit recueillir, et faillit de causer la ruine de son parti, lorsqu'ayant été forcé de se cacher chez un de ses anciens domestiques, il employa le peu de moments qu'il y fut à déshonorer sa fille : ce qui força ce père désespéré de violer l'hospitalité à son tour, en le livrant au roi Richard, qui lui fit trancher la tête. Cet événement étoit encore éloigné, et regarde un temps qui n'appartient point à cette histoire; mais la reine, en se réjouissant pour l'intérêt du comte, de lui voir naître un si bon défenseur, souhaita, par une de ces craintes qui accompagnent toujours la prudence, que le zèle du duc ne devînt point aussi funeste à l'héritier des Lancastre, qu'il lui pouvoit être utile.

Cependant, après avoir entendu de Jeffreys tout ce qui avoit rapport à sa commission, et lui avoir témoigné que, sans vouloir tirer aucun fruit de l'entreprise du duc, elle n'en étoit pas moins disposée à la seconder de tout son pouvoir, elle fit appeler le comte de Richemont, à qui l'agent

rendit les mêmes respects que s'il l'eût déjà vu sur le trône. Avec les lettres des seigneurs, il lui en remit une de la comtesse de Richemont, sa mère. Quoique remariée au lord Stanley, qui tenoit un des premiers rangs dans la faveur d'Edouard, on n'avoit pas fait difficulté de lui communiquer ce qu'on méditoit en faveur du jeune comte. Elle y étoit entrée avec toute l'ardeur d'une mère, qui voit sa grandeur attachée à celle de son fils, et toute son inquiétude étant que, par un excès d'ambition et de courage, il ne se livrât témérairement à de si hautes espérances, elle lui recommandoit de ne rien entreprendre sans la participation et le conseil de la reine.

Il entra si volontiers dans les intentions de la comtesse, que, renonçant à se conduire par ses propres lumières, il prit le parti de retourner sur-le-champ à Vannes, et de renvoyer à sa place le comte de Pembroock, pour délibérer sur ses affaires avec la reine et le comte d'Oxford. Vignoles et Jeffreys furent admis à cet important conseil. On agita d'abord si l'honneur permettoit au comte de Richemont et à son oncle, après les engagements formels qu'ils avoient pris avec le duc de Bretagne, de rompre leurs chaînes, et de quitter ses états sans son consentement. Buckingham exhortoit le comte par la bouche de Jeffreys, à se ménager la protection de la France. Quelle appa-

rence, dans la situation où il étoit, de faire connoître à Louis XI, s'il méritoit son estime et son amitié; et le premier moyen pour former quelque entreprise digne de lui, n'étoit-il pas la liberté? Le droit naturel, dans cette occasion, paroissoit plus fort que tous les serments; sans compter que dans la supposition des justes droits qui l'appeloient à la succession de la couronne, il devoit se regarder, à l'égard du duc de Bretagne, comme un prince indépendant, qui n'avoit pu être arrêté sans injustice. Ces raisons suffisoient peut-être pour lever tous les scrupules d'honneur. Mais la reine en fit naître deux, qui donnèrent une autre face aux délibérations. Premièrement, une fuite, telle qu'on la proposoit, ne pouvoit manquer d'alarmer le roi d'Angleterre, et c'étoit lui donner occasion de faire des recherches, qui les exposoient à voir leur dessein s'éventer en naissant. D'un autre côté, l'on ne pouvoit abandonner si brusquement la Bretagne, sans se faire un ennemi du duc, et par conséquent, sans renoncer à toute l'utilité qu'on pouvoit espérer du long séjour que les deux comtes avoient fait dans ses états. Deux objections si fortes parurent sans réplique; mais elles ne servoient qu'à rendre le mal plus sensible, si c'en étoit un de demeurer plus long-temps à Vannes, hors d'état de se montrer et d'agir. La

reine, qui penchoit ouvertement à juger ce dernier parti nécessaire, ne fût-ce que pour endormir Edouard dans la sécurité où il se croyoit bien établi depuis plusieurs années, ouvrit en même-temps une autre proposition, qui parut d'abord aussi révoltante qu'elle la fit reconnoître sage et avantageuse, lorsqu'elle l'eut rendue, non-seulement plausible, mais presque infaillible, par les lumières supérieures de sa prudence. Elle proposa de faire part au duc de toute l'entreprise, et de le mettre, par cette confiance, dans la disposition de la favoriser. Quels avantages tiroit-il de ses engagements avec Edouard, qui ne pussent lui être offerts par un prince qui aspiroit à monter sur le même trône? C'étoit avec la nation, plutôt qu'avec le roi, qu'il devoit chercher à bien vivre, et peu lui importoit par qui cet état seroit gouverné, lorsqu'il seroit sûr d'en tirer la même utilité pour le sien. Mais la pénétration de la reine alloit beaucoup plus loin. Elle se rappela que le duc de Bretagne avoit des prétentions sur le comté de Richemont, qui avoit été possédé autrefois par ses ancêtres. La seule espérance d'y rentrer lui parut une amorce à laquelle il ne résisteroit pas. Elle soutint qu'il ne falloit pas faire difficulté de s'engager à cette restitution; et dans l'opinion qu'elle conçut de son propre avis, elle

osa garantir que le duc iroit jusqu'à fournir au jeune comte de l'argent, des troupes et des vaisseaux.

La force de ses raisons ayant entraîné tout le conseil, elle jugea encore que les deux comtes ne devoient point paroître dans cette négociation, avant que le duc se fût déclaré, et que Vignoles, qu'elle crut propre à pressentir ses dispositions, n'eût découvert en lui tout le penchant qu'elle lui prévoyoit à profiter du trouble de ses voisins, pour se fortifier ou pour s'agrandir. Elle voulut aussi que ce fût en son nom que Vignoles fît toutes ces ouvertures au duc, et qu'il parût que ses motifs n'étoient qu'un reste d'intérêt qu'elle prenoit encore à la maison de Lancastre, et qui étoit entretenu par les liaisons qu'elle conservoit toujours en Angleterre. Cette manière de rendre service au comte de Richemont, et de répondre à la confiance de sa mère, satisfaisoit la générosité de Marguerite, sans la jeter dans des agitations trop tumultueuses, qui ne pouvoient convenir désormais à son caractère, ni à sa situation. Et si l'on en croit un de ses historiens, ceux qui auroient pénétré le fond de son cœur, auroient admiré, qu'avec la tristesse profonde où elle étoit continuellement plongée, elle fût capable encore d'être sensible à l'amitié.

Ses conseils eurent tout le succès qu'elle s'étoit

promis de l'habileté de Vignoles. Le duc de Bretagne s'engagea presque sans délibérer à soutenir l'entreprise du comte ; et la facilité qu'il eut à se lier par les plus fortes promesses, sembla marquer que, sur quelque nouveau mécontentement qu'il avoit reçu d'Edouard, il ne respiroit que l'occasion de se venger. Il regretta même que l'exécution fût remise à des temps incertains ; et lorsqu'en s'ouvrant davantage, on lui eut appris que ce qu'il regardoit encore comme un simple projet de la reine, étoit déjà résolu de la part du comte de Richemont et de tous ses partisans, il se plaignit de la contrainte qui devoit lui faire dissimuler pendant quelque temps la satisfaction qu'il en ressentoit. Les suites de cette fameuse négociation, qui, après de longues et dangereuses vicissitudes, aboutit, enfin, à placer le comte de Richemont sur le trône, sont étrangères au dessein de cet ouvrage ; mais les historiens qui en attribuent la gloire au comte de Pembroock, ont ignoré qu'ils la déroboient à la reine.

Pendant que Vignoles s'employoit si heureusement à la cour du duc, et que le comte de Richemont attendoit à Vannes le succès de sa commission, Jeffreys s'étoit fait une occupation plus douce auprès de Catherine Lée, dont il avoit distingué tout-d'un-coup le mérite et les charmes. Il avoit conçu pour elle une vive tendresse, et la

reine l'avoit vue naître avec plaisir. C'étoit une occasion d'établir avantageusement une fille qui lui étoit chère. Elle n'attendit point que Jeffreys lui eût expliqué ses sentiments pour lui proposer un mariage qu'elle vouloit rendre avantageux pour lui-même par les bienfaits qu'elle destinoit à Catherine, et qui devoit servir, d'ailleurs, à guérir le jeune Lancastre des restes d'une folle passion. Jeffreys reçut les offres de la reine avec des transports de reconnoissance. Catherine parut les accepter avec soumission. Lée seul, qui croyoit perdre par ce changement la haute fortune dont le comte de Richemont l'avoit flatté, s'affligea intérieurement du bonheur de sa fille, et se crut intéressé, pour sauver quelque chose de ses espérances, à donner avis au jeune comte des desseins de la reine.

Il en falloit bien moins pour désespérer un amant. Le comte, oubliant toutes les précautions qu'il avoit gardées jusqu'alors, quitta Vannes avant que son oncle y fût retourné, et s'observa si peu dans les circonstances de son départ, que l'ambassadeur d'Angleterre, averti de sa fuite, en fit aussitôt ses plaintes au duc, et le mit dans un extrême embarras pour lui répondre. Cependant, après s'être excusé à ce ministre d'un mal auquel il n'avoit pas dépendu de lui de s'opposer, il dépêcha secrettement à la reine, pour se plaindre de

l'imprudence du comte, et lui demander l'explication d'une démarche si opposée à toutes leurs conventions. Le jeune prince étoit déjà au château de Reculée, où ses reproches et ses agitations étoient aussi incommodes à Marguerite qu'à la fille de Lée. Cette princesse, feignant d'ignorer elle-même ce qui l'avoit fait partir si brusquement de Vannes, le fit appeler en présence du député; et, le priant de répondre lui-même à la demande du duc, elle espéra que son embarras et la honte de cette aventure deviendroient pour lui une leçon de modération et de prudence. Mais, loin de se déconcerter, le comte, emporté par la chaleur de la jeunesse et de l'amour, répondit agréablement au député qu'il étoit amoureux, et que, si le duc croyoit avoir quelque reproche à lui faire, il en pouvoit lever aisément la cause en rendant plus sensible pour lui une personne sur laquelle il devoit avoir quelque autorité. Cette réponse produisit un effet des plus bizarres. Le député, à qui le duc n'avoit pu confier ses ordres sans faire quelque fond sur sa fidélité, marqua de l'empressement à la reine pour se trouver seul avec elle; et reprenant le discours du comte de la manière qu'il l'avoit conçu, il offrit à cette princesse de pressentir l'esprit de son maître sur l'inclination du jeune prince, c'est-à-dire, de lui proposer son mariage avec Anne de Bretagne sa fille, qui étoit

digne du premier trône du monde, et que le duc, dans les dispositions où il étoit pour le comte, accorderoit peut-être volontiers à l'héritier de l'Angleterre.

La reine comprit aisément son erreur; mais n'en trouvant point cette ouverture moins avantageuse pour le comte de Richemont, et jugeant même par l'envie qu'elle voyoit au député de se rendre nécessaire, qu'elle pouvoit lui abandonner la conduite d'un projet dont il étoit comme l'inventeur, elle évita dans sa réponse tout ce qui auroit été capable de le détromper. Il retourna vers son maître, dans la prévention que le jeune prince étoit amoureux de la princesse de Bretagne, et qu'il n'étoit parti de Vannes que pour consulter la reine sur les moyens de faire approuver sa tendresse au duc. D'un autre côté, Marguerite, qui s'étoit assez expliquée avec le député pour augmenter son zèle, et pour se promettre quelque chose de cette négociation imprévue, en tira deux avantages qu'elle étendit encore par les soins de sa prudence : l'un, de faire consentir plus facilement le comte au mariage de Catherine Lée, en lui inspirant des idées plus dignes de sa naissance et de ses prétentions; l'autre, d'engager plus que jamais le duc de Bretagne dans les intérêts du comte, par l'opinion qu'il prit des sentiments de ce jeune prince pour sa fille et pour lui.

Cependant, elle eut encore à vaincre bien des résistances et des plaintes, pour accoutumer le comte à voir tranquillement le bonheur de Jeffreys. S'étant fait une étude de le rendre maître de lui-même, elle reconnut, dit l'historien, qu'un cœur est plus difficile à gouverner qu'un état; et, vers la fin de ses jours, elle fit l'essai d'une prudence qui surpasse peut-être toutes les ruses de la politique. Ce fut le dernier service qu'elle rendit à l'Angleterre. En inspirant à ce prince la force de surmonter une folle passion, elle le remplit de ces grands principes qui le rendirent pendant toute sa vie chaste et tempérant; qualités qui, jointes à celles qu'il avoit reçues de la nature, en firent un des plus grands rois qui ayent porté la couronne d'Angleterre. Catherine Lée se ressentit plus avantageusement de son estime qu'elle n'auroit jamais fait de son amour. Outre les présents dont il prit plaisir à la combler, il s'engagea, si le ciel secondoit ses espérances, à rendre un jour son sort digne d'envie; et l'on voit dans l'histoire de son règne, qu'il ne perdit pas le souvenir de cette promesse. Marguerite, qui avoit pris une vive affection pour cette belle fille, et qui n'avoit point d'héritiers assez proches, ni assez avides pour s'opposer à ses bienfaits, lui donna la meilleure partie des restes de sa fortune, sans autre condition que de vivre auprès d'elle jusqu'à sa mort.

Cette loi étoit une nouvelle faveur; mais Catherine n'en devoit pas jouir long-temps. Le mal qui avoit consumé insensiblement la reine, touchoit au comble; et des parties intérieures où il avoit étendu depuis long-temps ses ravages, il se communiqua visiblement au-dehors. Son sang corrompu par tant de noires agitations devint comme un poison, qui infecta toutes les parties qu'il devoit nourrir; sa peau se dessécha jusqu'à s'en aller en poussière; son estomac se rétrécit; et ses yeux aussi creux que s'ils eussent été enfoncés avec violence, perdirent tout le feu qui avoit servi si long-temps d'interprète aux grands sentiments de son ame. Il lui en resta néanmoins toute la tendresse et toute la bonté jusqu'à son dernier soupir. Elle employa sa dernière heure à distribuer le peu de bien qui lui restoit entre ses domestiques; et sa mort arriva le 25 d'août 1482, au château de Dampierre, qui appartenoit à Vignoles, où l'on ne dit point par quel motif elle s'étoit fait conduire.

L'histoire ne nous apprend point d'autres circonstances de sa mort; et Baudier * même, si fécond, d'ailleurs, en harangues et en réflexions, s'est abstenu, comme par respect, de mêler ici les ornements de son imagination au simple récit

* Il a écrit une vie de Marguerite d'Anjou, d'où j'ai tiré plusieurs choses. Mais il n'a pas connu les écrivains anglois.

de la vérité. Il assure seulement, comme plusieurs autres écrivains, que la reine mourut de douleur; c'est-à-dire, qu'ayant langui dans une continuelle tristesse, elle succomba, enfin, à des impressions que le temps n'eut pas le pouvoir d'effacer, car douze ans qui s'étoient passés depuis la mort de Henri VI et du prince de Galles, ne permettent point de regarder la sienne comme un de ces accès violents qui épuisent tout-d'un-coup les forces de la nature.

On trouve dans quelques écrivains, que le roi Edouard fut soupçonné de lui avoir fait donner du poison. Un autre en accuse le duc de Glocester. Ils ne pouvoient ignorer ses liaisons avec l'héritier de la maison de Lancastre, et tous deux avoient un intérêt presque égal à ravir à ce prince un conseil et un appui si redoutable. Mais la vraisemblance ne réussit point sans preuves à se transformer en vérité. Je me figure même que j'ai découvert la source de cette fausse imputation, dans une erreur qui m'a paru sensible. Ceux qui chargent Edouard ou le duc de Glocester d'avoir contribué à la mort de la reine, ajoutent qu'ils employèrent pour cet attentat un médecin nommé Bray, qui, feignant d'être passé en France pour s'instruire en voyageant, s'arrêta quelque temps en Anjou. Mais on trouve d'un autre côté qu'après la mort d'Edouard, et lorsque le duc de Glocester

se fut élevé sur le trône par le meurtre de ses neveux, la comtesse de Richemont, d'intelligence avec le duc de Buckingham, pour rappeler de Bretagne le jeune Lancastre, et pour le marier avec la princesse Elisabeth, fille aînée d'Edouard, se servit de Bray, son médecin, dans les communications qu'elle eut avec la reine, mère de cette princesse. Un usurpateur soupçonneux pouvant s'irriter du moindre ombrage, la comtesse et le duc firent choix d'un ministre dont ils connoissoient également la fidélité et les lumières. Pourquoi multiplier ici les médecins du même nom, et leur attribuer des commissions si différentes? Il me semble fort naturel que la comtesse de Richemont, impatiente peut-être du retardement de Jeffreys, eût envoyé Bray en Bretagne et en Anjou, pour se délivrer des inquiétudes qu'elle en pouvoit ressentir. Ainsi, loin d'avoir servi d'instrument aux fureurs d'Edouard et de son frère, il n'auroit paru chez la reine qu'à titre d'ami, et pour contribuer à sa santé plutôt qu'à sa mort.

La perte d'une reine si respectable par ses grandes qualités et si digne de compassion par ses infortunes, ne fut pleurée sincèrement que de ses domestiques, et peut-être du jeune comte de Richemont, qui sentit bientôt ce qu'il avoit à regretter dans son amitié et dans ses conseils. Edouard commença de ce jour à se croire bien affermi sur

son trône, quoiqu'il lui restât fort peu de temps pour en jouir. Il affecta, néanmoins, de donner des éloges à la mémoire de son ennemie, et déclarant que toute sa haîne étoit ensevelie avec elle, il donna une marque publique de cette réconciliation, en faisant transporter le corps du roi Henri VI de Chelsea, dans l'église de Westminster, où il lui fit élever un fort beau monument. Son dessein étoit d'y rejoindre les deux époux, et l'ordre fut envoyé à son ambassadeur en France, de demander le corps de Marguerite à Louis XI; mais l'exécution en fut interrompue par la nouvelle de sa mort. Louis s'imagina aussitôt qu'il ne restoit personne en Angleterre qui désirât fort impatiemment ce transport. Il parut fort indifférent lui-même aux dernières circonstances de la reine, comme il avoit été peu sensible aux embarras où elle s'étoit quelquefois trouvée pendant sa vie. Le goût de ce prince n'étoit pas pour le mérite héroïque. Dans le besoin continuel où il étoit d'argent pour les dépenses de la guerre, il regardoit sa pension comme un fardeau. D'ailleurs, une mort qui mettoit le dernier sceau à la donation du roi René, ne pouvoit lui causer des regrets bien sincères. Aussi avoit-il négligé Marguerite jusqu'à la laisser quelquefois dans la nécessité de recourir pour vivre à la générosité de Vignoles. Elle étoit en Anjou sans aucune ombre de majesté royale.

Quelques Anglois, qui s'étoient attachés à elle, composoient toute sa cour, et lui faisoient payer cher ce reste de grandeur, par la difficulté qu'elle avoit à l'entretenir. Cependant, au milieu de ses besoins, elle avoit su trouver dans son économie de quoi fournir à ceux du comte de Richemont, ou de quoi suppléer du-moins aux médiocres secours qu'il recevoit de la comtesse sa mère. Elle se retranchoit encore tout ce qu'elle pouvoit dérober à la bienséance de son rang, pour suivre l'usage d'un siècle où la piété consistoit particulièrement dans les libéralités qu'on faisoit aux églises et aux monastères. Son caractère, néanmoins, étoit si peu tourné à la superstition que, dans tout le cours de son règne, on ne remarque point qu'elle ait affecté une seule de ces pratiques éclatantes dont les souverains de son siècle ne se dispensoient pas plus que leurs sujets, telles que les vœux, les pélerinages, l'empressement outré pour les reliques et pour les indulgences, ni que l'exemple même d'Edouard, qui avoit quelquefois recours à cet artifice pour en imposer au peuple, l'ait jamais engagée à se servir contre lui des mêmes armes. Si elle fit quelques établissements en faveur de la religion, ce fut dans des vues dignes de son objet; et la vanité, qui porte ordinairement les princes à ces fastueuses fondations, eut si peu de part aux siennes, qu'elle négligea même de s'en

attribuer la gloire. Ainsi, le collége d'Eaton, qu'elle fonda près de Windsor, passa dès son origine pour l'ouvrage du roi son mari.

Quelques traits répandus dans divers écrivains, n'ajouteront rien à l'idée qu'on a dû prendre de sa fermeté et de son courage. Cependant, quoique la difficulté de les rapporter à quelque temps fixe de sa vie, me les ait fait omettre dans le cours de ma narration, je ne veux rien dérober à sa gloire. On raconte que dans la haîne qu'elle porta long-temps au comte de Warwick, ne l'ayant jamais assez connu pour l'estimer particulièrement, et sa prévention lui faisant trouver beaucoup de peine à se persuader ce qu'elle entendoit publier de son mérite, elle résolut de se procurer une occasion de le mettre tout-à-la-fois à plusieurs sortes d'épreuves. On ne dit point si c'étoit pendant la guerre ou dans un intervalle de paix. Ayant confié son dessein à quatre des plus braves seigneurs de sa cour, elle fit dire au comte que cinq cavaliers, qui avoient des difficultés à terminer avec lui, souhaitoient de le voir dans un lieu qu'elle lui marquoit, et que, pour ne lui donner aucune défiance de leur bonne foi, ils lui laissoient la liberté de se faire accompagner de quatre amis. Elle ne douta point que le comte, dont toute la passion étoit pour les aventures extraordinaires, ne fût empressé de se trouver au rendez-vous.

Mais elle y étoit la première, armée de toutes pièces, elle et ses quatre confidents. Elle poussa au comte, la visière baissée, et le prenant seul à l'écart, elle lui confessa son sexe, avec toutes les flatteries qui pouvoient lui persuader que c'étoit un emportement d'amour qui lui avoit fait prendre une voie si étrange pour se procurer son entretien. Après avoir éprouvé son esprit par ce badinage, elle parut attendre quelque chose de plus de sa galanterie, et cédant à la proposition qu'il lui fit de s'approcher d'un bois voisin, elle le conduisit au lieu où elle avoit posté dix hommes à pied, qui avoient reçu ses ordres. A-peine fut-il entré dans le bois, qu'il se trouva enveloppé de ces dix hommes, mais de manière, néanmoins, qu'étant à cheval, il auroit pu facilement s'échapper par la fuite. La reine ayant poussé son cheval aussitôt, se mit derrière ses gens, qu'elle conjura d'une voix haute, de la venger d'un téméraire. Elle jouit pendant quelques moments du plaisir de voir le comte incertain; mais soit que cette comédie fût soutenue avec trop peu de vraisemblance, soit qu'il eût effectivement assez de résolution pour mépriser le péril, il parut si disposé à ne pas s'effrayer du nombre, que la reine arrêta ses gens ; et sans cesser de se tenir le visage couvert, « allez, comte, lui dit-elle, vous êtes galant,

» vous êtes brave, mais vous manquez de pru-
» dence ».

La même superstition qui entraînoit les petits et les grands dans une infinité de pratiques aussi opposées à la raison qu'à la véritable piété, avoit donné beaucoup de crédit dans ce siècle aux apparitions des morts et aux sortilèges. Il y a quelque lieu de douter si ceux qui exerçoient alors la magie étoient persuadés eux-mêmes de la vérité de leurs opérations, ou si quelque supériorité d'esprit et de lumières les mettant en état d'abuser de la crédulité du public, ils ne cherchoient qu'à le tromper par des impostures; mais la crainte du mal qu'on les croyoit capables de causer, ou l'espérance des services qu'ils pouvoient rendre en faisoit des personnages si importants qu'ils se trouvoient mêlés dans les plus grandes affaires. On a vu dans cette histoire à quoi cette manie exposa la femme d'un prince du sang, oncle du roi, et son premier ministre. Le procès du duc de Clarence m'auroit fourni d'étranges détails, si je les avois crus dignes de tenir quelque rang dans une narration noble et sérieuse. Et le moindre penchant pour ces frivoles observations ne m'auroit pas permis d'oublier le duc de Glocester, frere d'Edouard, qui, après s'être lui-même exercé toute sa vie dans les plus noires pratiques, accusa

la reine Elisabeth, madame Shore et le lord Hastings d'avoir employé le pouvoir de l'enfer pour lui dessécher le bras. Il n'est pas surprenant que, dans cette contagion générale de l'imagination, la reine Marguerite ait eu quelque part à la même foiblesse; mais ce ne fut jamais pour servir sa haîne, ni pour en attendre ces horribles effets qui marquoient autant de malignité dans ceux qui osoient les espérer, que dans l'enfer même à qui ils vouloient en avoir l'obligation. On rapporte seulement qu'au milieu de l'inquiétude où la jetoit continuellement la mauvaise santé de son mari, elle eut recours à un moine nommé Shaw, qui passoit pour être extrêmement versé dans ces infernales connoissances; et que lui ayant vu faire diverses opérations par lesquelles il prétendoit pénétrer le sort du roi, elle fut si satisfaite de ses réponses, qu'elle lui demanda les mêmes éclaircissements sur la destinée de son fils. Mais autant qu'il l'avoit flattée sur le compte de son mari, autant parut-il affecter de lui inspirer d'alarmes pour le prince de Galles, dont il lui représenta la vie comme un tissu perpétuel d'affreux malheurs. La reine, qui s'étoit livrée volontiers à ce qu'elle avoit trouvé conforme à ses désirs, marqua moins de crédulité pour ce qui révoltoit si cruellement sa tendresse; elle ne s'en tint point à l'autorité de son oracle, et vou-

lant savoir quelle liaison il y avoit entre le sort de son fils et les moyens par lesquels on prétendoit le connoître, ou sur quel fondement on s'attribuoit des lumières si extraordinaires, ses questions mirent le moine dans un si grand embarras, qu'elle n'eut point de peine à démêler l'imposture. Sans le faire punir, elle le renvoya avec assez de mépris pour lui ôter la pensée que ses prédictions eussent fait la moindre impression sur elle, et dans la suite elle affecta de ne pas marquer plus d'estime pour ceux qui exerçoient le même art. Quelques-uns prétendent, néanmoins, qu'il entroit plus de politique que de véritable persuasion dans cette conduite, et donne pour preuve de l'impression qui lui demeura de son aventure, la timidité qu'elle marqua dans toutes les occasions où la vie du prince lui parut menacée de quelque danger. Mais au milieu de tant de révolutions, et sans cesse à la veille de quelque nouvelle disgrace, la tendresse d'une mère pouvoit-elle être un moment sans alarmes?

On ignore dans quel lieu le corps du prince de Galles fut transporté après la bataille de Teukelsbury. Un historien assure qu'il fut enterré dans une abbaye voisine, mais sans la nommer. Cependant il est certain, par divers témoignages, que pendant près de sept ans que la reine passa en France jusqu'à sa mort, elle envoya chaque année

un de ses gens en Angleterre, pour rendre à ce prince et à son mari les devoirs de sa tendresse et de sa piété sur leur tombeau. On s'étonna qu'Edouard, en déposant les cendres de Henri dans l'église de Westminster, parût oublier celles du prince son fils, et l'on ne put s'en imaginer d'autre raison que l'espérance qu'il avoit de justifier le barbare traitement qu'il avoit fait à ce prince, en affectant de ne le pas reconnoître pour le fils de Henri. Jai fait remarquer que le duc d'Yorck, père d'Edouard, et tous les partisans de sa maison, avoient accusé hautement la reine de l'avoir eu du premier duc de Sommerset. Mais si ce fut le motif d'Edouard pour lui refuser la sépulture entre les princes de la maison royale des Plantagenets, il faut admirer la justice du ciel, qui permit que sa naissance lui fût contestée à lui-même par ses propres frères, et que le duc de Glocester abusât ensuite de ce prétexte pour arracher barbarement la vie et la couronne à ses deux fils. Entre les articles qui avoient fait condamner le duc de Clarence au supplice, on lui avoit reproché, « d'avoir avancé que le roi » n'étoit pas fils du duc d'Yorck, mais d'un autre » homme que la duchesse leur mère avoit reçu » dans son lit ». La mort d'Edouard ayant suivi de fort près celle de Marguerite, le duc de Glocester ne trouva point de moyen plus sûr pour usurper la couronne, que de renouveler cette accusation,

et de charger ouvertement sa mère du crime d'adultère.

Ainsi la vengeance de Marguerite, dont la Providence s'étoit réservé le soin, commença bientôt après sa mort, pour continuer jusqu'à l'extirpation entière de tous ses ennemis et de ses persécuteurs. Le duc de Glocester en fut d'abord l'instrument, et la commença par des coups terribles. Le roi son frere étant mort, soit du poison qu'il lui avoit fait prendre, soit, comme d'autres historiens l'ont rapporté, d'une débauche de table qui épuisa subitement ses forces, il ne tarda point à se défaire de tout ce qu'il lui connoissoit de serviteurs fidèles, et par conséquent d'ennemis de la maison de Lancastre et de la reine. Quoique ce détail n'appartienne point nécessairement à cette histoire, il peut s'y lier sans violence par le rapport que plusieurs de ces malheureuses victimes ont eu aux principales disgraces de la reine. On s'intéresse dans une vie particulière, à tous les personnages qu'on a vus sur la scène, et quelque sorte d'impression qu'ils ayent fait naître, la curiosité n'est pas satisfaite, s'il manque quelque chose à la connoissance de leur sort.

Le lord Hastings, par exemple, l'un des principaux soutiens d'Edouard, le ministre, aussi bien que le conseiller de ses plus sanglantes entreprises, et ce qui doit redoubler l'intérêt, l'un

des meurtriers du prince de Galles, semble être ici comptable, si l'on me permet cette expression, des dernières circonstances de sa fortune et de sa vie. Le service qu'il avoit rendu à la reine, et les liaisons de tendresse qu'il avoit avec madame Shore, n'empêchèrent point qu'il ne demeurât constamment fidèle à Edouard. Il jura la même fidélité aux enfants de ce prince, dont l'aîné fut reconnu d'abord pour l'héritier de la couronne, sous le nom d'Edouard V. Loin de se défier des vues du duc de Glocester, Hastings s'unit à lui pour éloigner des affaires la reine veuve d'Edouard, qu'il haïssoit, et n'ayant pas peu contribué à faire déclarer le duc, régent et protecteur du royaume, il sembloit se borner désormais à la possession de madame Shore, qu'il entretint ouvertement après la mort du roi. Cependant le duc, à qui il tardoit de se voir sur le trône, et qui sentoit de quelle nécessité il étoit pour lui, ou de s'attacher un homme si redoutable, ou de le perdre, le fit pressentir sur son dessein par un de ses meilleurs amis. L'ayant trouvé inébranlable dans son devoir, il ne pensa plus qu'à s'en délivrer. Je ne ferai que traduire le récit de cette exécution, qui est intéressante dans toutes ses circonstances.

Le duc fit assembler le conseil à la Tour, sous prétexte de régler la cérémonie du couronnement du roi. Il s'y rendit à neuf heures du matin, avec

une contenance gaie, et caressant tout le monde d'un air aussi libre que s'il n'eût pas été troublé par le moindre embarras. Il sortit après y avoir demeuré quelques moments, et il pria les seigneurs du conseil de continuer leurs délibérations en son absence. Environ une heure après, il revint avec un visage tout différent, fronçant le sourcil, se mordant les lèvres, et donnant mille marques d'une violente agitation. Il demeura quelque temps sans parler, et rompant enfin le silence: Mylords, dit-il brusquement à l'assemblée, comment croiriez-vous devoir traiter des gens qui auroient conspiré contre ma vie? On fut quelque temps sans répondre, comme si la crainte eût glacé tous les assistants; mais le lord Hastings prenant la parole, dit que ceux qui s'étoient rendus coupables d'un si grand crime méritoient, quels qu'ils fussent, d'être punis comme des traîtres. C'est, reprit le duc, ma sorcière de belle-sœur, avec ses complices. Cette déclaration fut comme un coup de foudre pour quelques membres du conseil, qui avoient toujours été attachés à la reine, et qui craignoient d'être enveloppés dans la haîne du duc; mais Hastings, qui étoit connu pour l'ennemi particulier de cette princesse, ne pouvoit être soupçonné d'avoir la moindre communication avec elle. Le protecteur retroussa la manche de son habit, et faisant voir

au conseil son bras gauche, qui étoit entièrement desséché: « Voyez, s'écria-t-il avec une extrême » émotion, ce que cette sorcière et la malheu- » reuse Shore ont fait par leurs sortilèges. Elles » m'ont rendu le bras tel que vous le voyez, et » si leur infâme complot n'eût point été décou- » vert par la protection du ciel, elles auroient » bientôt réduit tout mon corps au même état ». Toute l'assemblée, qui n'ignoroit pas que le bras du duc étoit desséché depuis long-temps, demeura dans une extrême surprise. On savoit, d'ailleurs, que la reine avoit beaucoup d'aversion pour madame Shore, et quand elle auroit pu former l'entreprise dont on l'accusoit, il n'étoit pas vraisemblable qu'elle eût choisi cette confidente. Hastings, vivement ému pour l'intérêt de sa maîtresse, répondit avec quelques marques de doute, que, si elle avoit été capable d'une action si noire, elle méritoit, sans doute, une sevère punition. « Quoi! » reprit le protecteur, avec un nouvel emporte- » ment, vous me répondez par des si, comme si » j'avois moi-même inventé cette accusation? Je » soutiens qu'elles ont conspiré ma mort, et que » vous êtes vous-même leur complice ». En finissant ce terrible discours, il frappa deux fois du poing sur la table, et sur-le-champ on vit entrer dans la salle une troupe de gens armés. Alors le duc, s'adressant au lord Hastings, lui

dit: « je t'arrête pour crime de haute trahison. » Qui, moi, mylord? répondit Hastings ». Oui, toi, traître, répliqua le protecteur; et faisant signe à ses gens de se saisir de lui, à-peine lui donna-t-il le temps de se confesser au premier prêtre qui se rencontra. Il n'accorda pas un plus long intervalle pour lui dresser un échafaud. L'ayant fait mettre sur une poutre qui se trouva dans la place de la Tour, il ordonna qu'on lui abattît la tête en sa présence.

Hastings étoit le chef d'une des meilleures maisons d'Angleterre. Il étoit brave, prudent, fidèle. Mais il avoit dans le fond du caractère une férocité qui le rendoit terrible à ses amis même, et qui ne l'auroit pas fait choisir à un homme vertueux pour le défenseur d'une bonne cause.

Le comte de Rivers, frère de la reine Elisabeth, et le lord Gray, l'un des enfants de son premier mariage, furent décapités sous divers prétextes. Cette princesse, à qui l'histoire ne reproche point d'autre crime que le fruit qu'elle avoit tiré des violences de son parti, se ressentit aussi de la vengeance du ciel, non-seulement par la douleur qu'elle eut de voir arracher de ses bras les deux princes ses fils, et d'apprendre bientôt qu'ils avoient été égorgés à la Tour, mais par les infortunes personnelles dont elle fut accablée pendant le reste de ses jours. S'étant refugiée

à l'abbaye de Westminster aussitôt que le duc se fut saisi du jeune roi, l'archevêque d'Yorck, qui la suivit dans cet asile, la trouva dans un état digne de compassion, assise sur le plancher, déplorant son sort et celui de ses enfants, enfin commençant un cours de douleur, qui ne devoit finir qu'avec sa vie. Le duc de Glocester étant maître des deux princes donna ordre à Brakenbury, gouverneur de la Tour, de le délivrer de ces deux foibles concurrents; mais cet officier, quoique dévoué à son service, n'ayant pu se résoudre à une action si barbare, il lui envoya un ordre signé de sa main, de remettre au porteur, pour une nuit seulement, les clefs et le gouvernement de la Tour. Brakenbury n'ayant pu refuser d'obéir, Tyrrel, qui étoit le ministre choisi, fit entrer le soir ses suppôts à la Tour; et la nuit suivante, pendant que tout le monde étoit livré au sommeil, il tua les deux jeunes princes dans leur lit, et les fit enterrer sous un petit escalier. En 1674, un jour qu'on faisoit quelque réparation à cet appartement de la Tour, on trouva des os d'enfants, qu'on prit pour ceux d'Edouard V et du duc d'Yorck; et, dans cette supposition, Charles II qui régnoit alors, les fit placer dans une urne de marbre entre les tombeaux de Westminster. On pourroit s'imaginer qu'Elisabeth fut consolée d'un malheur si cruel par la fortune de

sa fille aînée, qui monta sur le trône en épousant le comte de Richemont; mais elle eut si peu de part à cette heureuse révolution, qu'elle fut renfermée peu après dans le monastère de Bermundsey, qui lui servit de prison jusqu'à la fin de ses jours.

La soif du sang ne fit que redoubler dans le duc de Glocester après la mort de ses neveux. Comme il se croyoit intéressé à se défaire successivement de toutes les créatures de son frère, ses coups sembloient toujours dirigés par le ciel sur les destructeurs de la maison de Lancastre. La duchesse d'Excester, cette femme cruelle, qui avoit traité si durement son mari, et qu'on ne soupçonnoit pas sans raison d'avoir contribué à sa mort, n'échappa point aux fureurs de son frère. Thomas de Saint-Léger, qu'une passion déréglée lui avoit fait épouser après sa séparation, périt à ses yeux par la main d'un bourreau; et si la considération de son sexe la sauva du supplice, elle se vit réduite à une situation si misérable, qu'elle prit le parti de se retirer volontairement dans un couvent. Bientôt la barbarie du duc, excitée par de nouvelles terreurs, prit une carrière plus vaste pour se satisfaire. Il créa vice-connétable un chevalier nommé Ashton, dont il connoissoit le caractère aussi sanguinaire que le sien, et l'ayant revêtu d'un pouvoir si étendu qu'il

pouvoit juger sans appel, et faire exécuter sur-le-champ tous ceux qui lui paroîtroient suspects de quelque mauvaise intention contre le gouvernement, il l'envoya dans plusieurs provinces, avec des ordres secrets de proscription, qui coûtèrent la vie à quantité d'illustres malheureux. Les historiens racontent qu'Ashton ayant résolu la perte d'un gentilhomme des plus distingués du comté de Devon, alla descendre chez lui, comme s'il n'eût pensé qu'à prendre quelque rafraîchissement dans sa route. La terreur que le seul bruit de sa commission faisoit marcher devant lui, avoit disposé tout le monde à le recevoir avec autant de respect que la personne même du roi. Le gentilhomme n'épargna rien pour le bien traiter; et ne se défiant de rien, il s'efforça de lui marquer par ses caresses qu'il regardoit sa visite comme une faveur. Après le dîné, qui avoit été somptueux, Ashton lui proposa de faire un tour de promenade aux environs. Il avoit donné à ses gens des ordres qu'ils avoient eu le temps d'exécuter. Un gibet fort élevé, qui se trouva dressé à peu de distance de la maison, paroissant causer quelque surprise à son hôte, il lui demanda s'il croyoit pouvoir deviner au supplice de qui il étoit destiné. Le gentilhomme ayant répondu simplement qu'il l'ignoroit; c'est pour vous, reprit Ashton, et sur-le-champ il l'y fit pendre par ses satellites.

Ce seroit m'écarter de mon dessein que de m'arrêter trop long-temps à ces atroces exécutions.

Mais je ne sais quel nom je dois donner à la triste fin d'une malheureuse princesse, qui n'a dû paroître ni assez coupable pour avoir mérité son châtiment, ni assez innocente pour inspirer ici autant de compassion qu'on n'auroit pu lui en refuser dans d'autres circonstances. Je parle d'Anne Nevill, veuve du prince de Galles, fils de Henri et de Marguerite, et mariée, comme on ne peut l'avoir oublié, au meutrier de son mari, au destructeur d'une malheureuse maison qui étoit devenue la sienne; enfin, au prince cruel dont je raconte ici les fureurs. Il n'avoit jamais eu pour elle assez de considération pour faire bien juger du motif qui l'avoit porté à l'épouser. Cependant, en usurpant le trône, sous le nom de Richard III, il l'avoit fait couronner avec lui, et la satisfaction de se voir reine la consoloit, sans doute, des infortunes qui l'avoient conduite à une si heureuse fin. Mais il tomba dans l'esprit à l'usurpateur que, pour affermir sa puissance, il lui manquoit d'avoir épousé la princesse Elisabeth, fille et héritière du feu roi son frère, et ce fut assez pour lui faire naître le dessein d'ôter la vie à sa femme. Il n'auroit pas eu besoin d'employer le poison, si la dureté des traitements et des discours avoit suffi. Mais n'ayant pu réussir par ses mépris

qu'à la jeter dans une langueur qui ne lui promettoit pas une mort assez prompte, il prit enfin le parti de l'empoisonner. Ce fut le moins heureux de ses crimes. Elisabeth rejeta la couronne avec horreur, lorsqu'elle lui fut présentée d'une main si détestable. N'ayant qu'un fils, qu'il avoit déjà créé prince de Galles, il eut le chagrin de le voir mourir d'une maladie précipitée, et pendant le reste de son règne, qui ne dura qu'environ deux ans, il s'efforça en vain de faire surmonter ses répugnances à la fille d'Edouard.

Mais tant de punitions éclatantes n'auroient point assez justifié la Providence, si celui qu'elle avoit choisi pour l'exécution de ses vengeances, et qui n'avoit fait que multiplier ses propres crimes, en servant de ministre à la justice du ciel, étoit échappé lui-même à l'arrêt sanglant qui sembloit être porté contre tous les persécuteurs d'Henri et de Marguerite. Il s'étoit rendu tranquille à force de répandre du sang; et lorsqu'après avoir découvert les projets du duc de Buckingham, en faveur du comte de Richemont, il crut en avoir coupé le cours par le supplice du duc, il commençoit à se flatter que ses ennemis manquant désormais de hardiesse et de forces, il ne lui restoit qu'à jouir du plaisir de les avoir abattus. Cependant le comte de Richemont, dont les espérances augmentoient tous les jours, par les intrigues de

la comtesse sa mère, et de la veuve même d'Edouard, dont on étoit convenu qu'il épouseroit la fille aînée en montant sur le trône, fit sa descente dans le pays de Galles, avec plus de bonheur que celle qu'il avoit déjà tentée sur la côte de Cornouailles, et qui avoit coûté la vie au duc de Buckingham. Cette partie de l'Angleterre étant remplie de ses partisans, il se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse, avec laquelle il s'avança jusqu'au centre du royaume. Stanley, qui avoit épousé sa mère, ne balança point à se déclarer pour lui, au risque de voir massacrer son fils unique, que l'usurpateur avoit retenu pour garant de sa fidélité. L'ordre en fut donné, et ce fut le dernier crime de Richard; car les coups furieux par lesquels il signala son désespoir à la bataille de Bosworth, qui suivit immédiatement, et la multitude d'ennemis qu'il tua de sa propre main, ne peuvent donner, d'ailleurs, qu'une haute idée de son courage. S'il y eût joint autant de conduite, c'étoit fait peut-être de toutes les espérances du comte de Richemont et de sa vie même, qui fut attaquée avec une obstination incroyable par ce terrible ennemi. Richard ayant aperçu le comte, se jeta au travers de la mêlée pour le joindre. En vain plusieurs seigneurs tentèrent successivement d'arrêter son impétuosité. Après en avoir renversé un grand nombre, il tua le chevalier Brandon, qui

portoit l'étendard du comte, et qui s'étoit mis devant lui pour le couvrir. Le chevalier Chesney ayant pris la place de Brandon, fut renversé aussitôt d'un coup de lance. On ne reproche point au comte de Richemont d'avoir évité le combat ; mais dans le moment où les deux rivaux alloient décider eux-mêmes leur querelle, le lord Stanley, qui cherchoit à mériter par un service important, l'oubli de tous les maux qu'il avoit causés à la maison de Lancastre, prit l'armée de Richard en flanc et poussa si impétueusement son attaque, qu'il la mit dans un désordre qui ne put être réparé. La confusion que ce mouvement produisit tout-à-coup, sépara malgré eux les deux princes ; et Richard, qui se crut trop certain de sa défaite ; ne pouvant se résoudre ni à fuir, ni à courir le risque de tomber entre les mains du vainqueur ; se jeta avec un cri terrible au milieu de ses ennemis, où il trouva bientôt la mort qu'il paroissoit chercher.

Il s'étoit fait donner sa couronne en s'armant pour le combat, dans le seul dessein d'être mieux reconnu et de faire souvenir ses troupes qu'elles combattoient pour lui. Elle fut trouvée par un soldat, qui la remit à Stanley, et ce seigneur ayant aussitôt joint le comte de Richemont, la lui posa sur la tête, en le félicitant de sa victoire, et en lui donnant le titre de roi. « Le corps de

» l'usurpateur fut trouvé parmi les morts, nu, » ensanglanté et couvert de boue. » Dans cet état on le mit de travers sur un cheval, la tête pendant d'un côté, et les pieds de l'autre, pour être porté à Leicester, où il fut enterré sans la moindre cérémonie, après avoir servi pendant deux jours de spectacle au peuple.

Ashton et Catesby, les deux plus fidèles ministres de ses injustices et de ses cruautés, furent faits prisonniers, par une espèce de confirmation du soin de la Providence à ne pas laisser échapper le moindre reste des ennemis de Marguerite. Ils furent exécutés deux jours après, sans que le nouveau roi parût avoir plus de raisons pour les traiter avec cette rigueur, que pour épargner une infinité d'autres prisonniers à qui il prit le parti de faire grace. Et l'aveu que Catesby fit en mourant ne marque pas moins combien la protection du ciel étoit déclarée pour le restaurateur de la maison de Lancastre. Ce perfide, qui n'avoit mérité la confiance de Richard que pour avoir trahi les plus honnêtes gens de l'état, avoit demandé instamment, dans le court intervalle qu'il y eut jusqu'à son supplice, la liberté d'entretenir un moment le comte de Richemont, sous prétexte qu'ayant été chargé pendant quelque temps de l'administration du royaume, il avoit des communications importantes à faire au nouveau roi.

Ceux qui avoient jugé le plus favorablement de son dessein, l'avoient regardé comme une ruse qui pouvoit servir à lui faire obtenir la vie; et le comte, en rejetant ses offres, s'étoit contenté de répondre, qu'il ne vouloit pas d'une vérité qui seroit venue à lui par un canal si impur. Mais lorsque Catesby fut assuré, par cette réponse, qu'il ne lui restoit aucun espoir à la clémence du vainqueur, il tira un poignard, qu'il avoit trouvé le moyen de cacher adroitement dans ses habits; et le jetant à terre avec un furieux dépit: « Qu'il remercie la fortune, dit-il, en parlant » du comte, de l'avoir servi jusqu'à la fin; car » s'il m'eût accordé ce que je lui demandois, » son supplice auroit précédé le mien ».

Mais cette prompte et sévère vengeance, qui enveloppa successivement tous les ennemis de Marguerite, n'étoit plus, comme je l'ai remarqué plusieurs fois, qu'une espèce de réparation que la justice du ciel faisoit à la mémoire de cette grande reine, ou une justification éclatante que la Providence croyoit se devoir à elle-même. Marguerite reposoit déjà dans le tombeau de ses pères; et quand elle auroit été témoin du châtiment de ses persécuteurs, les sentiments de religion dont elle s'étoit remplie pendant les dernières années de sa vie, ne lui auroient fait voir, dans ces terribles catastrophes, que des

exemples de la misère humaine, qui, dans un cœur guéri de toutes les passions, auroient produit infailliblement plus de pitié que de joie. Le roi Réné, pendant le séjour qu'il avoit fait en Anjou, s'étoit fait construire dans l'église cathédrale d'Angers un tombeau de marbre, où son corps avoit été apporté de Provence. Sa fille y fut placée près de lui, et leurs cendres se conservent encore dans ce monument.

Les soins que j'ai pris pour me procurer d'autres instructions sur les dernières années de la reine, et sur les circonstances de sa demeure en Anjou, m'ont apporté peu de lumières. On ne trouve dans les Anglois que les détails historiques que j'y ai recueillis, et qui regardent moins la vie particulière de Marguerite que leurs propres affaires. Angers et Saumur, où j'espérois découvrir quelques traces d'un temps qui n'est pas fort éloigné, ne m'ont pas même fourni des éclaircissements certains sur la demeure habituelle de la reine. Cependant, si l'on joint à diverses raisons qu'on a dû remarquer dans la dernière partie de cet ouvrage, quelques recherches dont j'ai l'obligation à la politesse et aux bons offices de M. du Tronchay, sénéchal et lieutenant général de la sénéchaussée de Saumur, on se persuadera comme moi qu'elle demeuroit au château de Reculée dans le voisinage d'Angers. Le roi son père avoit

acheté cette terre de Pierre d'Aillon, le 10 juin 1467, pour la somme de deux cent treize livres quinze sous. Il y avoit fait bâtir une espèce d'hermitage sur la rivière de Mayenne, où il alloit prendre quelquefois le plaisir de la pêche. Dans les vues qui avoient conduit Marguerite en Anjou, il paroît naturel qu'elle eût choisi pour retraite un lieu consacré par les innocentes occupations de son père, et dont la seule description convient au goût que ses malheurs lui avoient inspiré pour le repos et la solitude. L'état où le château de Reculée est aujourd'hui ne peut servir à faire juger de ce qu'il pouvoit être au quinzième siècle. Il se trouve changé en cabaret, sous l'enseigne *du roi des Gardons ;* mais suivant, le mémoire de M. du Tronchay, il y reste encore quelques portraits de Réné. Enfin ce n'est pas le mauvais état du château qu'il faut faire valoir, pour nous persuader que Marguerite ne pouvoit l'habiter, puisqu'il est certain qu'elle y reçut les ministres de Louis XI, qui vinrent lui demander une nouvelle confirmation du testament de son père. L'hermitage du roi Réné est aujourd'hui un couvent de capucins.

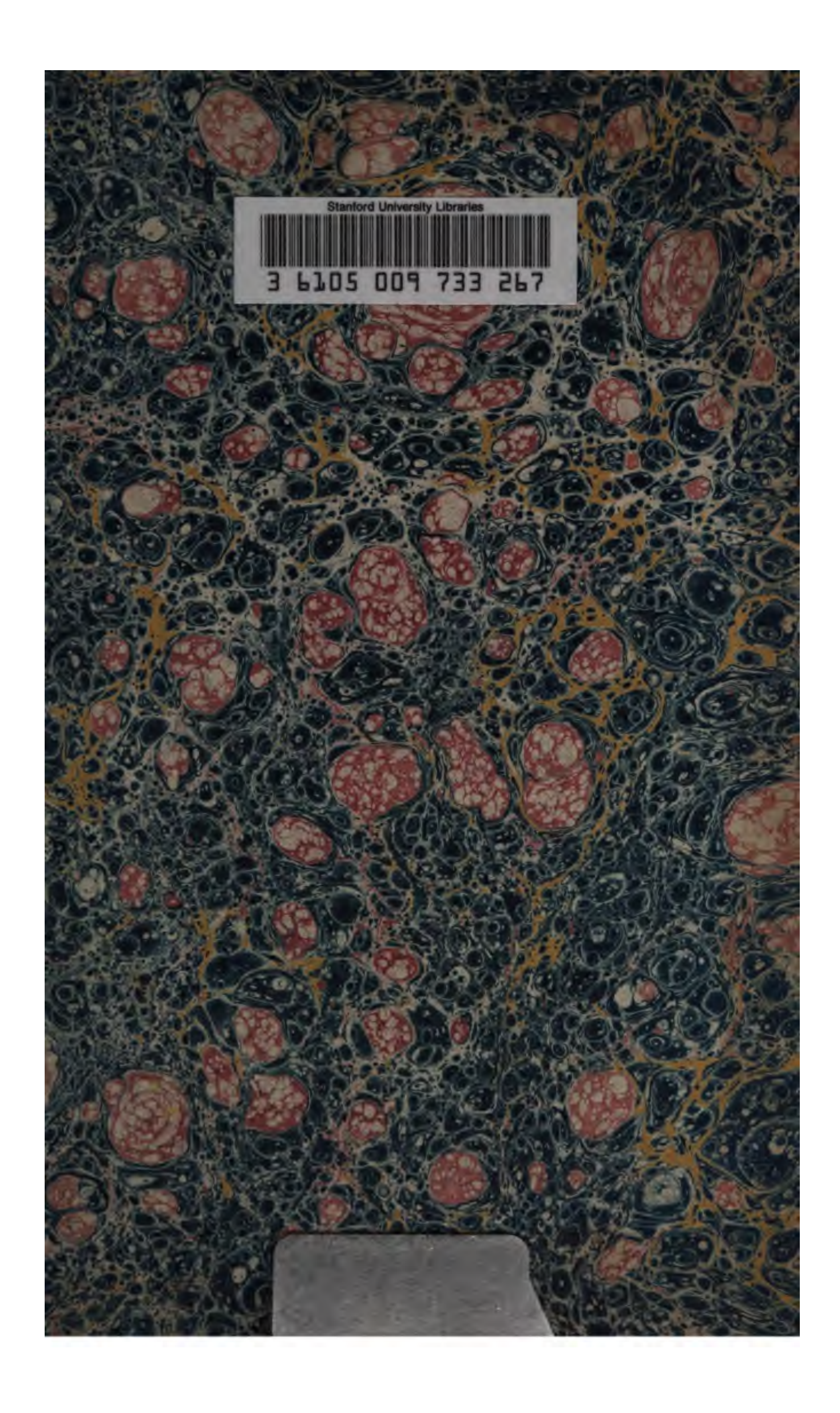
Le chateau de Dampierre, où Marguerite mourut, appartenoit à François de la Vignole, sieur de Morains, que j'ai nommé mal-à-propos de Vignole, d'après quelques écrivains anglois. Il

possédoit, dans cette paroisse, les fiefs de Morains et du Parois, au premier desquels la seigneurie est attachée. Les restes du château de Dampierre consistent dans quelques masures, où l'on distingue encore les armoiries des ducs d'Anjou, qui en étoient apparemment les premiers seigneurs. On ignore quel emploi la Vignole occupoit dans la maison du roi René; mais la confiance qui porta ce prince à le charger, en mourant, du soin de sa fille, doit faire prendre une haute opinion de son mérite et de son rang. Il n'est pas surprenant que Marguerite vécût assez familièrement avec un homme de ce caractère, pour s'être fait traiter chez lui de la maladie qui la mit au tombeau.

Le portrait de cette princesse se trouve dans un vitral de l'église des cordeliers d'Angers, distingué apparemment par son nom ou par ses armes, puisqu'on ne me marque point sur quel témoignage on croit que c'est elle qu'il représente. Dom Bernard de Montfaucon l'a fait graver dans ses *Monuments de la Monarchie françoise*, et l'on y reconnoît cette beauté qui fit l'admiration de son siècle. Mais tant de vertus héroïques, dont j'ai renouvelé la mémoire, doivent être, pour MARGUERITE D'ANJOU, une recommandation bien plus glorieuse aux yeux de la postérité.

FIN.




Stanford University Libraries
3 6105 009 733 267

